

Les Rois maudits 7

DRUON

Quand un roi
perd la France



Le
Livre
de
Poche

MAURICE DRUON
de l'Académie française

LES ROIS MAUDITS

Roman historique

LIVRE VII

Quand un roi perd la France



PLON

« Notre plus longue guerre, la guerre de Cent Ans, n'a été qu'un débat judiciaire, entrecoupé de recours aux armes. »

Paul Claudel

INTRODUCTION

Les tragédies de l’Histoire révèlent les grands hommes : mais ce sont les médiocres qui provoquent les tragédies.

Au début du XIV^{ème} siècle, la France est le plus puissant, le plus peuplé, le plus actif, le plus riche des royaumes chrétiens, celui dont les interventions sont redoutées, les arbitrages respectés, la protection recherchée. Et l’on peut penser que s’ouvre pour l’Europe un siècle français.

Qu'est-ce donc qui fait, quarante ans après, que cette même France est écrasée sur les champs de bataille par une nation cinq fois moins nombreuse, que sa noblesse se partage en factions, que sa bourgeoisie se révolte, que son peuple succombe sous l'excès de l'impôt, que ses provinces se détachent les unes des autres, que des bandes de routiers s'y livrent au ravage et au crime, que l'autorité y est bafouée, la monnaie dégradée, le commerce paralysé, la misère et l'insécurité partout installées ? Pourquoi cet écroulement ? Qu'est-ce donc qui a retourné le destin ?

C'est la médiocrité. La médiocrité de quelques rois, leur infatuation vaniteuse, leur légèreté aux affaires, leur inaptitude à bien s'entourer, leur nonchalance, leur présomption, leur incapacité à concevoir de grands desseins ou seulement à poursuivre ceux conçus avant eux.

Rien ne s'accomplit de grand, dans l'ordre politique, et rien ne dure, sans la présence d'hommes dont le génie, le caractère, la volonté inspirent, rassemblent et dirigent les énergies d'un peuple.

Tout se défait dès lors que des personnages insuffisants se succèdent au sommet de l'État. L'unité se dissout quand la grandeur s'effondre.

La France, c'est une idée qui épouse l'Histoire, une idée volontaire qui, à partir de l'an mille, habite une famille régnante et qui se transmet si opiniâtrement de père à fils que la

primogéniture dans la branche aînée devient rapidement une légitimité suffisante.

La chance, certes, y eut sa part, comme si le destin voulait favoriser, à travers une dynastie robuste, cette nation naissante. De l'élection du premier Capétien à la mort de Philippe le Bel, onze rois seulement en trois siècles et quart, et chacun laissant un héritier mâle.

Oh ! tous ces souverains ne furent pas des aigles. Mais, presque toujours, à l'incapable ou à l'infortuné succède immédiatement, comme par une grâce du ciel, un monarque de haute stature ; ou bien un grand ministre gouverne au lieu et place d'un prince défaillant.

La toute jeune France manque de périr dans les mains de Philippe I^{er}, homme de petits vices et de vaste incompétence. Survient alors le gros Louis VI, l'infatigable, qui trouve, à son avènement, un pouvoir menacé à cinq lieues de Paris, et le laisse, à sa mort, restauré ou établi jusque aux Pyrénées. L'incertain, l'inconséquent Louis VII engage le royaume dans les désastreuses aventures d'outre-mer ; mais l'abbé Suger maintient, au nom du monarque, la cohésion et l'activité du pays.

Et puis la chance de la France, chance répétitive, c'est d'avoir ensuite, répartis entre la fin du XII^{ème} siècle et le début du XIV^{ème}, trois souverains de génie ou d'exception, chacun servi par une assez longue durée au trône – quarante-trois ans, quarante et un ans, vingt-neuf ans de règne – pour que son dessein principal devienne irréversible. Trois hommes de nature et de vertus bien différentes, mais tous trois très au-dessus du commun des rois.

Philippe Auguste, forgeron de l'Histoire, commence, autour et au-delà des possessions royales, à sceller réellement l'unité de la patrie. Saint Louis, illuminé par la piété, commence d'établir, autour de la justice royale, l'unité du droit. Philippe le Bel, gouvernant supérieur, commence d'imposer, autour de l'administration royale, l'unité de l'État. Aucun n'eut pour souci premier de plaire, mais celui d'être agissant et efficace. Chacun dut avaler lamer breuvage de l'impopularité. Mais ils furent plus regrettés après leur mort qu'ils n'avaient été, de leur vivant,

décriés, moqués ou haïs. Et surtout ce qu'ils avaient voulu se mit à exister.

Une patrie, une justice, un État : les fondements définitifs d'une nation. La France, avec ces trois suprêmes artisans de l'idée française, était sortie du temps des virtualités. Consciente de soi, elle s'affirmait dans le monde occidental comme une réalité indiscutable et rapidement prééminente.

Vingt-deux millions d'habitants, des frontières bien gardées, une armée rapidement mobilisable, des féodaux maintenus dans l'obéissance, des circonscriptions administratives assez exactement contrôlées, des routes sûres, un commerce actif ; quel autre pays chrétien peut alors se comparer à la France, et lequel ne l'envie pas ? Le peuple se plaint, certes, de sentir sur lui une main qu'il juge trop ferme ; il gémira bien plus quand il sera livré à des mains trop molles ou trop folles.

Avec la mort de Philippe le Bel, soudain, c'est la brisure. La longue chance successorale est épuisée.

Les trois fils du Roi de fer défilent au trône sans laisser de descendance mâle. Nous avons conté précédemment les drames que connut alors la cour de France, autour d'une couronne mise et remise aux enchères des ambitions.

Quatre rois au tombeau en l'espace de quatorze ans ; il y a de quoi consterner les imaginations ! La France n'était pas habituée de courir si souvent à Reims. Le tronc de l'arbre capétien est comme foudroyé. Et ce n'est pas de voir la couronne glisser à la branche Valois, la branche agitée, qui va rassurer personne. Princes ostentatoires, irréfléchis, d'une présomption énorme, tout en gestes et sans profondeur, les Valois s'imaginent qu'il leur suffit de sourire pour que le royaume soit heureux. Leurs devanciers confondaient leur personne avec la France. Eux confondent la France avec l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes. Après la malédiction des trépas rapides, la malédiction de la médiocrité.

Le premier Valois, Philippe VI, qu'on appelle « le roi trouvé », autrement dit le parvenu, n'a pas su en dix ans bien assurer son pouvoir puisque c'est au bout de ce temps que son cousin germain, Édouard III d'Angleterre, se décide à rouvrir la querelle dynastique ; il se déclare en droit roi de France, ce qui

lui permet de soutenir, en Flandre, en Bretagne, en Saintonge, en Aquitaine, tous ceux, villes ou seigneurs, qui ont à se plaindre du nouveau règne. En face d'un plus efficace monarque, l'Anglais eût sans doute continué d'hésiter.

Pas davantage, Philippe de Valois n'a su repousser les périls ; sa flotte est détruite à l'Écluse par la faute d'un amiral choisi, sans doute, pour sa méconnaissance de la mer ; et lui-même, le roi, erre à travers champs, au soir de Crécy, pour avoir laissé ses troupes à cheval charger par-dessus leur propre infanterie.

Quand Philippe le Bel instituait des impôts dont on lui faisait grief, c'était afin de mettre la France en état de défense. Quand Philippe de Valois exige des taxes plus lourdes encore, c'est pour payer le prix de ses défaites.

Dans les cinq dernières années de son règne, le cours des monnaies sera modifié cent soixante fois ; l'argent perdra les trois quarts de sa valeur. Les denrées, vainement taxées, atteignent des prix vertigineux. Une inflation sans précédent rend les villes grondantes.

Lorsque les ailes du malheur tournent au-dessus d'un pays, tout s'en mêle, et les calamités naturelles s'ajoutent aux erreurs des hommes.

La peste, la grande peste, partie du fond de l'Asie, frappe la France plus durement qu'aucune région d'Europe. Les rues des villes sont des mouroirs, les faubourgs, des charniers. Ici un quart de la population, ailleurs un tiers succombent. Des villages entiers disparaissent dont il ne restera, parmi les friches, que des mesures ouvertes au vent.

Philippe de Valois avait un fils que la peste, hélas ! épargna.

Il restait à la France quelques degrés à descendre dans la ruine et la détresse ; ce sera l'œuvre de celui-là, Jean II, dit par erreur le Bon.

Cette lignée de médiocres fut tout près de faire écarter, dès le Moyen Âge, un système qui confiait à la nature de produire, au sein d'une même famille, le détenteur du pouvoir souverain. Mais les peuples sont-ils plus souvent gagnants à la loterie des urnes qu'à celle des chromosomes ? Les foules, les assemblées, même les collèges restreints ne se trompent pas moins que la

nature ; et la providence, de toute manière, est avare de grandeur.

PREMIÈRE PARTIE

**LES MALHEURS VIENNENT DE
LOIN**

I

LE CARDINAL DE PÉRIGORD PENSE...

J'aurais dû être pape. Comment ne pas penser et repenser que, par trois fois, j'ai tenu la tiare entre mes mains ; trois fois ! Tant pour Benoît XII que pour Clément VI, ou que pour notre actuel pontife, c'est moi, en fin de lutte, qui ai décidé de la tête sur laquelle la tiare serait posée. Mon ami Pétrarque m'appelle le faiseur de papes... Pas si bon faiseur que cela, puisque ce ne put jamais être sur la mienne. Enfin, la volonté de Dieu... Ah ! l'étrange chose qu'un conclave ! Je crois bien que je suis le seul des cardinaux vivants à en avoir vu trois. Et peut-être en verrai-je un quatrième, si notre Innocent VI est aussi malade qu'il se plaint de l'être...

Quels sont ces toits là-bas ? Oui, je reconnaiss, c'est l'abbaye de Chancelade, dans le vallon de la Beaурonne... La première fois, certes, j'étais trop jeune. Trente-trois ans, l'âge du Christ ; et cela se murmurait en Avignon, dès qu'on sut que Jean XXII... Seigneur, gardez son âme dans votre sainte lumière ; il fut mon bienfaiteur... ne se relèverait pas. Mais les cardinaux n'allaien pas élire le plus jeunot d'entre leurs frères ; et c'était raisonnable, je le confesse volontiers. Il faut en cette charge l'expérience que j'ai acquise depuis. Tout de même, j'en possédais assez, déjà, pour ne point m'enfler la tête de vaines illusions... En faisant suffisamment chuchoter aux Italiens que jamais, jamais, les cardinaux français ne voteraien pour Jacques Fournier, j'ai réussi à précipiter leurs votes sur lui, et à le faire élire à l'unanimité. « Vous avez élu un âne ! » C'est le remerciement qu'il nous a crié sitôt son nom proclamé. Il connaissait ses insuffisances. Non, pas un âne ; pas un lion non plus. Un bon général d'Ordre, qui avait assez bien su se faire obéir, à la tête des chartreux. Mais diriger l'entièr chrétienté...

trop minutieux, trop tatillon, trop inquisiteur. Ses réformations, finalement, ont fait plus de mal que de bien. Seulement, avec lui, on était absolument certain que le Saint-Siège ne retournerait pas à Rome. Sur ce point-là, un mur, un roc... et c'était l'essentiel.

La seconde fois, au conclave de 1342... ah ! la seconde fois, j'aurais eu toutes mes chances si... si Philippe de Valois n'avait pas voulu faire élire son chancelier, l'archevêque de Rouen. Nous, les Périgord, nous avons toujours été obéissants à la couronne de France. Et puis, comment aurais-je pu continuer d'être le chef du parti français si j'avais prétendu m'opposer au roi ? D'ailleurs Pierre Roger a été un grand pape, le meilleur à coup sûr de ceux que j'ai servis. Il suffit de voir ce qu'est devenue Avignon avec lui, le palais qu'il a fait construire, et ce grand afflux de lettrés, de savants et d'artistes... Et puis, il a réussi à acheter Avignon. Cette négociation-là, c'est moi qui l'ai faite, avec la reine de Naples ; je peux bien dire que c'est mon œuvre. Quatre-vingt mille florins, ce n'était rien, une aumône. La reine Jeanne avait moins besoin d'argent que d'indulgences pour tous ses mariages successifs, sans parler de ses amants.

Sûrement, l'on a mis à mes chevaux de somme des harnais neufs. Ma litière manque de moelleux. C'est toujours ainsi quand on prend le départ, toujours ainsi... Dès lors, le vicaire de Dieu a cessé d'être comme un locataire, assis du bout des fesses sur un trône incertain. Et la cour que nous avons eue, qui donnait l'exemple au monde ! Tous les rois s'y pressaient. Pour être pape, il ne suffit pas d'être prêtre ; il faut aussi savoir être prince. Clément VI fut un grand politique ; il entendait volontiers mes conseils. Ah ! la ligue navale qui groupait les Latins d'Orient, le roi de Chypre, les Vénitiens, les Hospitaliers... Nous avons nettoyé l'archipel de Grèce des barbaresques qui l'infestaient ; et nous allions faire plus. Et puis il y eut cette absurde guerre entre les rois français et anglais, dont je me demande si elle finira jamais, et qui nous a empêchés de poursuivre notre projet, ramener l'Église d'Orient dans le giron de la Romaine. Et puis, il y eut la peste... et puis Clément est mort...

La troisième fois, au conclave d'il y a quatre ans, c'est ma naissance qui m'a fait empêchement. J'étais trop grand seigneur, paraît-il, et nous venions d'en avoir un. Moi, Hélie de Talleyrand, qu'on appelle le cardinal de Périgord, pensez donc, c'eût été une insulte aux pauvres que de me choisir ! Il y a des moments où l'Église est saisie d'une soudaine fureur d'humilité et de petitesse. Ce qui ne lui vaut jamais rien. Dépouillons-nous de nos ornements, cachons nos chasubles, vendons nos ciboires d'or et offrons le Corps du Christ dans une écuelle de deux deniers, vêtons-nous comme des manants, et bien crasseux s'il se peut, de sorte que nous ne sommes plus respectés de personne, et d'abord point des manants... Dame ! si nous nous faisons pareils à eux, pourquoi nous honorerait-ils ? Et nous en arrivons à ne plus nous respecter nous-mêmes... Les acharnés d'humilité, lorsque vous leur opposez cela, vous mettent le nez dans l'Évangile, comme s'ils étaient seuls à le connaître, et ils insistent sur la crèche, entre le bœuf et l'âne, et ils insistent sur l'échoppe du charpentier... Faites-vous semblable à Notre-Seigneur Jésus... Mais Notre-Seigneur, où est-il en ce moment, mes petits clercs vaniteux ? N'est-il pas à la droite du Père et confondu en lui dans sa Toute-Puissance ? N'est-il pas le Christ en majesté, trônant dans la lumière des astres et la musique des cieux ? N'est-il pas le roi du monde, entouré des légions de séraphins et de bienheureux ? Qu'est-ce donc qui vous autorise à décréter laquelle de ces images vous devez, à travers votre personne, offrir aux fidèles, celle de sa brève existence terrestre ou celle de son éternité triomphante ?

... Tiens, si je passe par quelque diocèse où je vois l'évêque un peu trop porté à rabaisser Dieu en épousant les idées nouvelles, voilà ce que je prêcherai... Marcher en supportant vingt livres d'or tissé, et la mitre, et la crosse, ce n'est pas plaisant tous les jours, surtout quand on le fait depuis plus de trente années. Mais c'est nécessité.

On n'attire pas les âmes avec du vinaigre. Quand un pouilleux dit à d'autres pouilleux « mes frères », cela ne leur produit pas grand effet. Si c'est un roi qui le leur dit, là, c'est différent. Procurer aux gens un peu d'estime d'eux-mêmes, voilà bien la première charité qu'ignorent nos fratricelles et autres

gyrovagues. Justement parce que les gens sont pauvres, et souffrants, et pécheurs, et misérables, il faut leur donner quelque raison d'espérer en l'au-delà. Eh oui ! avec de l'encens, des dorures, des musiques. L'Église doit offrir aux fidèles une vision du royaume céleste, et tout prêtre, à commencer par le pape et ses cardinaux, refléter un peu l'image du Pantocrator...

Au fond, ce n'est pas mauvaise chose de me parler ainsi à moi-même ; j'y trouve arguments pour mes prochains sermons. Mais je préfère les trouver en compagnie... J'espère que Brunet n'a pas oublié mes dragées. Ah ! non, les voilà. D'ailleurs, il n'oublie jamais...

Moi, qui ne suis pas grand théologien, comme ceux qui nous pleuvent de partout ces temps-ci, mais qui ai charge de tenir en ordre et propreté la maison du bon Dieu sur la terre, je me refuse à réduire mon train et mon hôtel ; et le pape lui-même, qui sait trop ce qu'il me doit, ne s'est pas avisé de m'y contraindre. S'il lui plaît de s'apetisser sur son trône, c'est affaire qui le regarde. Mais moi qui suis son nonce, je veille à préserver la gloire de son sacerdoce.

Je sais que d'aucuns daubent sur ma grande litière pourpre à pommeaux et clous dorés où je vais à présent, et mes chevaux houssés de pourpre, et les deux cents lances de mon escorte, et mes trois lions de Périgord brodés sur ma bannière et sur la livrée de mes sergents. Mais à cause de cela, quand j'entre dans une ville, tout le peuple accourt pour se prosterner, on vient baisser mon manteau, et j'oblige les rois à s'agenouiller... pour votre gloire, Seigneur, pour votre gloire.

Seulement, ces choses n'étaient pas dans l'air du dernier conclave, et l'on me le fit bien sentir. On voulait un homme du commun, on voulait un simple, un humble, un dépouillé. C'est de justesse que j'ai pu éviter qu'on nous élise Jean Birel, un saint homme, oh ! certes, un saint homme, mais qui n'avait pas une once d'esprit de gouvernement et qui aurait été un second Pierre de Morone. J'ai eu assez d'éloquence pour représenter à mes frères conclavistes combien il y aurait péril, dans l'état où se trouvait l'Europe, à commettre l'erreur de nous donner un autre Célestin V. Ah ! je ne l'ai pas ménagé le Birel ! J'ai fait de lui un tel éloge, en montrant combien ses vertus admirables le

rendaient impropre à gouverner l’Église, qu’il en est resté tout écrasé. Et je suis parvenu à faire proclamer Étienne Aubert qui était né assez pauvrement, du côté de Pompadour, et dont la carrière manquait assez d’éclat pour qu’il pût rallier tout le monde à son nom.

On nous assure que le Saint-Esprit nous éclaire afin de nous faire désigner le meilleur ; en fait, nous votons le plus souvent pour éloigner le pire.

Il me déçoit, notre Saint-Père. Il gémit, il hésite, il décide, il se reprend. Ah ! j’aurais conduit l’Église d’autre façon ! Et puis, cette idée qu’il a eue d’envoyer le cardinal Capocci avec moi, comme s’il fallait deux légats, comme si je n’étais point assez averti pour mener les choses tout seul ! Le résultat ? Nous nous brouillons dès l’arrivée, parce que je lui montre sa sottise ; il fait l’offensé, mon Capocci ; il se retire ; et tandis que je cours de Breteuil à Montbazon, de Montbazon à Poitiers, de Poitiers à Bordeaux, de Bordeaux à Périgueux, lui, de Paris, il ne fait rien qu’écrire partout pour brouiller mes négociations. Ah ! j’espère bien ne pas le retrouver à Metz, chez l’Empereur...

Périgueux, mon Périgord... Mon Dieu, est-ce la dernière fois que je les aurais vus ?

Ma mère tenait pour assuré que je serais pape. Elle me l’a fait entendre en plus d’une occasion. C’est pour cela qu’elle me fit prendre la tonsure quand j’avais six ans, et qu’elle obtint de Clément V, qui lui portait grande et belle amitié, que je fusse aussitôt inscrit comme escholier papal, et apte à recevoir bénéfices. Quel âge avais-je quand elle me conduisit à lui ?... « Dame Brunissande, puisse votre fils, que nous bénissons spécialement, montrer dans l’état que vous lui avez choisi les vertus qu’on peut attendre de son lignage, et s’élever rapidement vers les plus hauts offices de notre sainte Église. » Non, guère plus de sept ans. Il me fit chanoine de Saint-Front ; mon premier camail. Presque cinquante ans de cela... Ma mère me voyait pape. Était-ce rêve d’ambition maternelle, ou bien vraiment vision prophétique comme les femmes parfois en ont ? Hélas, je crois bien que je ne serai point pape.

Et pourtant... et pourtant, dans mon ciel de naissance, Jupiter est conjoint au Soleil, en belle culmination, ce qui est

signe de domination et de règne dans la paix. Aucun des autres cardinaux n'a de si beaux aspects que les miens. Ma configuration était bien meilleure que celle d'Innocent, le jour de l'élection. Mais voilà... règne dans la paix, règne dans la paix ; or nous sommes dans la guerre, le trouble et l'orage. J'ai de trop beaux astres pour les temps où nous sommes. Ceux d'Innocent, qui disent difficultés, erreurs, revers, convenaient mieux à cette période sombre. Dieu accorde les hommes avec les moments du monde, et appelle les papes qui conviennent à ses desseins, tel pour la grandeur et la gloire, tel pour l'ombre et la chute...

Si je n'avais été dans l'Église, comme ma mère l'a voulu, j'aurais été comte de Périgord, puisque mon frère aîné est mort sans descendance, l'année précisément de mon premier conclave, et que la couronne, faute que je puisse la ceindre, est passée à mon frère cadet, Roger-Bernard... Ni pape, ni comte. Allons, il faut accepter la place où la Providence nous met, et s'efforcer d'y faire de son mieux. Sans doute serai-je de ces hommes qui ont eu grand rôle et grande figure dans leur siècle, et qui sont oubliés aussitôt que disparus. La mémoire des peuples est paresseuse ; elle ne retient que le nom des rois... Votre volonté, Seigneur, votre volonté...

Et puis, rien ne sert de repenser à ces choses, que je me suis dites cent fois... C'est d'avoir revu le Périgueux de mon enfance, et ma chère collégiale Saint-Front, et de m'en éloigner, qui me remue l'âme. Regardons plutôt ce paysage que je vois peut-être pour la dernière fois. Merci, Seigneur, de m'avoir octroyé cette joie...

Mais pourquoi me mène-t-on d'un train si rapide ? Nous venons déjà de passer Château-l'Évêque ; d'ici Bourdeilles, nous n'en avons guère que pour deux heures. Le jour du départ, il faut toujours faire petite étape. Les adieux, les dernières suppliques, les dernières bénédictions qu'on vous vient demander, le bagage oublié : on ne part jamais à l'heure décidée. Mais cette fois, c'est vraiment petite étape...

Brunet !... Holà ! Brunet, mon ami ; va en tête commander qu'on ralentisse le train. Qui nous emmène avec cette hâte ? Est-ce Cunhac ou La Rue ? Point n'est besoin de me secouer

autant. Et puis va dire à Monseigneur Archambaud, mon neveu, qu'il descende de sa monture et que je le convie à partager ma litière. Merci, va...

Pour venir d'Avignon, j'avais avec moi mon neveu Robert de Durazzo ; il fut un fort agréable compagnon. Il avait bien des traits de ma sœur Agnès, et de notre mère. Qu'est-il allé se faire occire à Poitiers, par ces butors d'Anglais, en se portant dans la bataille du roi de France ! Oh ! je ne l'en désapprouve pas, même si j'ai dû feindre de le faire. Qui pouvait penser que le roi Jean irait se faire étriller de pareille sorte ! Il aligne trente mille hommes contre six mille, et le soir il se retrouve prisonnier. Ah ! l'absurde prince, le niais ! Alors qu'il pouvait, s'il avait seulement accepté l'accord que je lui portais comme sur un plateau d'offrandes, tout gagner sans livrer bataille !

Archambaud me paraît moins vif et brillant que Robert. Il n'a pas connu l'Italie, qui délie beaucoup la jeunesse. Enfin, c'est lui qui sera comte de Périgord, si Dieu le veut. Cela va le former, ce jeune homme, de voyager en ma compagnie. Il a tout à apprendre de moi... Une fois mes oraisons faites, je n'aime point à rester seul.

II

LE CARDINAL DE PÉRIGORD PARLE

Ce n'est pas que je répugne à chevaucher, Archambaud, ni que l'âge m'en ait rendu incapable. Croyez-moi, je puis fort bien encore couvrir mes quinze lieues à cheval, et j'en sais de plus jeunes que moi que je laisserais en arrière. D'ailleurs, comme vous le voyez, j'ai toujours un palefroi qui me suit, tout harnaché pour le cas où j'aurais l'envie ou la nécessité de l'enfourcher. Mais je me suis avisé qu'une pleine journée à ressauter dans sa selle ouvre l'appétit mieux que l'esprit, et porte à manger et à boire gros plutôt qu'à garder tête claire, comme j'ai besoin de l'avoir quand souvent il me faut inspecter, régenter ou négocier dès mon arrivée.

Bien des rois, et celui de France tout le premier, conduiraient plus profitablement leurs États s'ils se fatiguaient un peu moins le rein et davantage la cervelle, et s'ils ne s'obstinaient à traiter des plus grandes affaires à table, en fin d'étape ou retour de chasse. Notez que l'on ne se déplace pas moins vite en litière, comme je le fais, si l'on a de bons sommiers dans les brancards, et la prudence de les changer souvent... Voulez-vous une dragée, Archambaud ? Dans le petit coffret à votre main... eh bien, passez-m'en une...

Savez-vous combien de jours j'ai mis d'Avignon à Breteuil en Normandie, pour aller trouver le roi Jean qui y montait un absurde siège ? Dites un peu ?... Non, mon neveu ; moins que cela. Nous sommes partis le 21 juin, le jour du solstice, et point à la première heure. Car vous savez, ou plutôt vous ne savez point comment se passe le départ d'un nonce, ou de deux, puisque nous étions deux en l'occasion... Il est de bonne coutume que tout le collège des cardinaux, après messe, fasse escorte aux partants, jusqu'à une lieue de la ville ; et il y a

toujours grande foule à suivre ou à regarder de part et d'autre du chemin. Et l'on se doit d'aller à pas de procession, pour donner dignité au cortège. Puis on fait halte, et les cardinaux se rangent en ligne par ordre de préséance, et le nonce échange avec chacun le baiser de paix. Toute cette cérémonie met loin de l'aurore... Donc nous partîmes le 21 juin. Or, nous étions rendus à Breteuil le 9 juillet. Dix-huit jours. Niccola Capocci, mon collégat, était malade. Il faut dire que je l'avais secoué, ce douillet. Jamais il n'avait voyagé d'un tel train. Mais une semaine plus tard, le Saint-Père avait dans les mains, portée par chevaucheurs, la relation de mon premier entretien avec le roi.

Cette fois, nous n'avons pas à tant nous hâter. D'abord, les journées, en cette époque de l'année, sont brèves, même si nous bénéficions d'une saison clémence... Je ne me rappelais pas que novembre pût être si doux en Périgord, comme il fait aujourd'hui. La belle lumière que nous avons ! Mais nous risquons fort de rencontrer l'intempérie, quand nous avancerons vers le nord du royaume. J'ai compté un gros mois, de telle sorte que nous soyons à Metz pour la Noël, si Dieu le veut. Non, je n'ai point autant de presse que l'été passé, puisque, contre tout mon effort, cette guerre s'est faite, et que le roi Jean est prisonnier.

Comment pareille infortune a pu advenir ? Oh ! vous n'êtes point le seul à vous en ébaubir, mon neveu. Toute l'Europe en éprouve surprise peu petite, et dispute ces mois-ci des causes et des raisons... Les malheurs des rois viennent de loin, et souvent l'on prend pour accident de leur destinée ce qui n'est que fatalité de leur nature. Et plus les malheurs sont gros, plus les racines en sont longues.

Cette affaire, je la sais par le menu... Tirez un peu vers moi cette couverture... et je l'attendais, vous dirais-je. J'attendais qu'un grand revers, un grand abaissement vînt frapper ce roi, donc, hélas ! ce royaume. En Avignon, nous avons à connaître de tout ce qui intéresse les cours. Toutes les intrigues, tous les complots refluent vers nous. Pas un mariage projeté dont nous ne soyons avertis avant les fiancés eux-mêmes... « Dans le cas où Madame de telle couronne pourrait être accordée à Monseigneur de telle autre, qui est son cousin au second degré,

notre Très Saint-Père octroierait-il dispense ? »... pas un traité qui ne se négocie sans que quelques agents des deux parts aient été envoyés ; pas de crime qui ne vienne chercher son absolution... L'Église fournit aux rois et aux princes leurs chanceliers, ainsi que la plupart de leurs légistes...

Depuis dix-huit années, les maisons de France et d'Angleterre sont en lutte ouverte. Cette lutte, quelle en est la cause ? Les prétentions du roi Édouard à la couronne de France, certes ! C'est là le prétexte, un bon prétexte juridique, je le conçois, car on peut en débattre à l'infini ; mais ce n'est point le seul et vrai motif. Il y a les frontières, de tout temps mal définies, entre la Guyenne et les comtés voisins, à commencer par le nôtre, le Périgord, tous ces terriers confusément écrits où les droits féodaux se chevauchent ; il y a les difficultés d'entente, de vassal à suzerain, quand tous les deux sont rois ; il y a les rivalités de commerce et d'abord pour les laines et tissus, ce qui fait qu'on s'est disputé les Flandres ; il y a le soutien que la France a toujours porté aux Écossais qui entretiennent menace, pour le roi anglais, sur son septentrion... La guerre n'a pas éclaté pour une raison, mais pour vingt qui couvaient comme braises de nuit. Là-dessus Robert d'Artois, perdu d'honneur et proscrit du royaume, est allé en Angleterre souffler sur les tisons. Le pape, c'était alors Pierre Roger, c'est-à-dire Clément VI, a tout fait et fait faire pour tenter d'empêcher cette méchante guerre. Il a prêché le compromis, les concessions de part et d'autre. Il a dépêché, lui aussi, un légat, qui n'était autre d'ailleurs que l'actuel pontife, le cardinal Aubert. Il a voulu relancer le projet de croisade, à laquelle les deux rois devaient participer en emmenant leur noblesse. C'eût été bon moyen de dériver leurs envies guerrières, avec l'espérance de refaire l'unité de la chrétienté... Au lieu de la croisade, nous avons eu Crécy. Votre père y était ; vous avez ouï de lui le récit de ce désastre...

Ah ! mon neveu, vous le verrez tout au long de votre vie, il n'y a guère de mérite à servir de tout son cœur un bon roi ; il vous entraîne au devoir, et les peines qu'on prend ne coûtent pas parce qu'on sent qu'elles concourent au bien suprême. Le difficile c'est de bien servir un mauvais monarque... ou un

mauvais pape. Je les voyais bien heureux, les hommes du temps de ma prime jeunesse, qui servaient Philippe le Bel. Être fidèle à ces Valois vaniteux demande plus d'effort. Ils n'entendent conseils et ne se prêtent à parler raison que lorsqu'ils sont défait et étrillés.

C'est seulement après Crécy que Philippe VI consentit une trêve sur des propositions que j'avais préparées. Point trop mal, il faut croire, puisque cette trêve a duré, en gros, à part quelques engagements locaux, de l'an 1347 à l'an 1354. Sept années de paix relative. C'aurait pu être, pour beaucoup, un temps de bonheur. Mais voilà ; en notre siècle maudit, à peine la guerre finie, c'est la peste qui commence.

Vous avez été plutôt épargnés en Périgord... Certes, mon neveu, certes, vous avez payé votre tribut au fléau ; oui, vous avez eu votre part d'horreur. Mais ce n'est rien à comparer avec les villes nombreuses et entourées de campagnes très peuplées, comme Florence, Avignon, ou Paris. Savez-vous que ce fléau venait de Chine, par l'Inde, la Tartarie et l'Asie mineure ? Il s'est répandu, à ce qu'on dit, jusqu'en Arabie. C'est bien une maladie d'infidèles qui nous a été envoyée pour punir l'Europe de trop de péchés. De Constantinople et des rivages du Levant, les navires ont transporté la peste dans l'archipel grec d'où elle a gagné les ports d'Italie ; elle a passé les Alpes et nous est venue ravager, avant de gagner l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, et d'aller finir jusque dans les pays du grand Nord, la Norvège, l'Islande. Avez-vous eu ici les deux formes de la peste, celle qui tuait en trois jours, avec fièvre brûlante et crachements de sang... les infortunés qui en étaient atteints disaient qu'ils enduraient déjà les peines de l'enfer... et puis l'autre, qui faisait l'agonie plus longue, cinq à six jours, avec de la fièvre pareillement, et de gros carboncles et pustules qui venaient aux aines et aux aisselles ?

Sept mois de rang, nous avons subi cela en Avignon. Chaque soir, en se couchant, on se demandait si l'on se relèverait. Chaque matin, on se tâtais sous les bras et à la fourche des cuisses. À la moindre chaleur qu'ils se sentaient dans le corps, les gens étaient pris d'angoisse et vous regardaient avec des yeux fous. À chaque respiration, on se disait que c'était peut-

être avec cette goulée d'air-là que le mal vous pénétrait. On ne quittait nul ami sans penser « Sera-ce lui, sera-ce moi, ou bien nous deux ? » Les tisserands mouraient dans leur échoppe au pied de leurs métiers arrêtés, les orfèvres auprès de leurs creusets froids, les changeurs sous leurs comptoirs. Des enfants finissaient de mourir sur le grabat de leur mère morte. Et l'odeur, Archambaud, l'odeur dans Avignon ! Les rues étaient pavées de cadavres.

La moitié, vous m'entendez bien, la moitié de la population a péri. Entre janvier et avril de 1348, on compta soixante-deux mille morts. Le cimetière que le pape avait fait acheter en hâte fut plein en un seul mois ; on y enfouit onze mille corps. Les gens trépassaient sans serviteurs, étaient ensevelis sans prêtres. Le fils n'osait plus visiter son père, ni le père visiter son fils. Sept mille maisons fermées ! Tous ceux qui le pouvaient fuyaient vers leur palais de campagne.

Clément VI, avec quelques cardinaux dont je fus, resta dans la ville. « Si Dieu nous veut, il nous prendra. » Et il fit rester la plupart des quatre cents officiers de l'hôtel pontifical qui ne furent pas de trop pour organiser les secours. Le pape servit des gages à tous les médecins et physiciens ; il prit à solde charretiers et fossoyeurs, fit distribuer des vivres et prescrivit de bonnes mesures de police contre la contagion. Nul alors ne lui reprocha d'être large à la dépense. Il tança moines et nonnes qui manquaient au devoir de charité envers les malades et les agonisants... Ah ! j'en ai entendu alors des confessions et des repentirs chez des hommes bien hauts et puissants, même d'Église, qui venaient se nettoyer l'âme de tous leurs péchés et quêter l'absolution ! Même les gros banquiers lombards et florentins qui se confessaient en claquant des dents, et se découvraient soudain généreux. Et les maîtresses des cardinaux... eh oui, eh oui, mon neveu ; pas tous, mais il y en a... ces belles dames venaient accrocher leurs joyaux aux statues de la Sainte Vierge ! Elles se tenaient sous le nez un mouchoir imprégné d'essences aromatiques etjetaient leurs chaussures avant de rentrer chez elles. Ceux-là qui reprochent à Avignon d'être ville d'impiété et comme la nouvelle Babylone ne l'ont pas vue pendant la peste. On y fut pieux, je vous l'assure !

L'étrange créature que l'homme ! Quand tout lui sourit, qu'il jouit d'une santé florissante, que ses affaires sont prospères, son épouse féconde et sa province en paix, n'est-ce pas là qu'il devrait élever sans cesse son âme vers le Seigneur pour lui rendre grâces de tant de bienfaits ? Point du tout ; il est oublieux de son créateur, fait la tête fière et s'emploie à braver tous les commandements. Mais dès que le malheur le frappe et que survient la calamité, alors il se rue à Dieu. Et il prie, et il s'accuse, et il promet de s'amender... Dieu a donc bien raison de l'accabler, puisque c'est la seule manière, semble-t-il, de faire que l'homme lui revienne...

Je n'ai pas choisi mon état. C'est ma mère, peut-être le savez-vous, qui me l'a désigné quand j'étais enfant. Si j'y ai convenu, c'est, je crois, parce que de toujours j'ai eu gratitude envers Dieu de ce qu'il me donnait, et d'abord de vivre. Je me rappelle, tout petit, dans notre vieux château de la Rolphie, à Périgueux, où vous êtes né vous-même, Archambaud, mais où vous n'habitez plus depuis que votre père a choisi, voici quinze ans, de résider à Montignac... eh bien là, dans ce gros château assis sur une arène des anciens Romains, je me rappelle cet émerveillement qui m'emplissait soudain d'être vivant au milieu du vaste monde, de respirer, de voir le ciel ; je me rappelle avoir ressenti cela surtout les soirs d'été, quand la lumière est longue et qu'on me conduisait au lit bien avant que le jour ne soit tombé. Les abeilles bruissaient dans une vigne qui grimpait au mur, sous ma chambre, l'ombre lentement emplissait la cour ovale, aux pierres énormes ; le ciel était encore clair où passaient des oiseaux, et la première étoile s'installait dans les nuées qui restaient roses. J'avais un grand besoin de dire merci et ma mère m'a fait comprendre que c'était à Dieu, organisateur de toute cette beauté, qu'il fallait le dire. Et cela jamais ne m'a abandonné.

Ce jour d'hui même, tout au long de notre route, j'ai souvent un merci qui me vient au cœur pour ce temps doux que nous avons, ces forêts rousses que nous traversons, ces prés encore verts, ces serviteurs fidèles qui m'escortent, ces beaux chevaux gras que je vois trotter contre ma litière. J'aime à regarder le visage des hommes, le mouvement des bêtes, la forme des

arbres, toute cette grande variété qui est l'œuvre infinie et infiniment merveilleuse de Dieu.

Tous nos docteurs qui disputent théologie dans des salles closes, et se lardent de creuses paroles, et s'invectivent de bouche amère, et s'assomment de mots inventés pour nommer autrement ce qu'on savait avant eux, tous ces gens feraient bien de se guérir la tête en contemplant la nature. Moi, j'ai pour théologie celle qu'on m'a apprise, tirée des pères de l'Église ; et je ne me soucie point d'en changer...

Vous savez que j'aurais pu être pape... oui, mon neveu. D'aucuns me le disent, comme ils disent aussi que je pourrais l'être si Innocent dure moins que moi. Ce sera ce que Dieu voudra. Je ne me plains point de ce qu'il m'a fait. Je le remercie qu'il m'ait mis où il m'a mis, et qu'il m'ait conservé jusqu'à l'âge que j'ai, où bien peu parviennent... cinquante-cinq ans, mon cher neveu... et aussi dispos que je suis. Cela aussi est bénédiction du Seigneur. Des gens qui ne m'ont pas vu de dix ans n'en croient pas leurs yeux que j'aie si peu changé d'apparence, la joue toujours aussi rose, et la barbe à peine blanchie.

L'idée de coiffer ou de n'avoir pas coiffé la tiare ne me chatouille, en vérité... je vous le confie comme à un bon parent... que lorsque j'ai le sentiment que je pourrais mieux agir que celui qui la porte. Or, ce sentiment-là, je ne l'ai jamais connu auprès de Clément VI. Il avait bien compris que le pape doit être monarque par-dessus les monarques, lieutenant général de Dieu. Un jour que Jean Birel ou quelque autre prêcheur de dépouillement lui reprochait d'être trop dispendieux et trop généreux envers les solliciteurs, il répondit : « Personne ne doit se retirer mécontent de la présence du prince. » Puis, se tournant vers moi, il ajouta entre ses dents : « Mes prédécesseurs n'ont pas su être papes. » Et pendant cette grande peste, comme je vous le disais, il nous prouva vraiment qu'il était le meilleur. Je ne crois point, tout honnêtement, que j'eusse pu faire autant que lui, et j'ai remercié Dieu, là encore, qu'il ne m'ait point désigné pour conduire la chrétienté souffrante au travers de cette épreuve.

Pas un moment, Clément ne se départit de sa majesté ; et il montra bien qu'il était le Saint-Père, le père de tous les chrétiens et même des autres, puisque lorsque les populations, un peu partout, mais principalement dans les provinces rhénanes, à Mayence, à Worms, se retournèrent contre les juifs qu'elles accusaient d'être les responsables du fléau, il condamna ces persécutions. Il fit même plus ; il décida de prendre les juifs sous sa protection ; il excommunia ceux qui les molestaient ; il offrit aux juifs pourchassés l'asile et l'établissement dans ses États dont, il faut le reconnaître, ils ont refait la prospérité en quelques années.

Mais pourquoi vous parle-je si longuement de la peste ? Ah, oui ! À cause des grandes conséquences qu'elle eut pour la couronne de France, et pour le roi Jean lui-même. En effet, vers la fin de l'épidémie, dans l'automne de 1349, coup sur coup trois reines, ou plutôt deux reines et une princesse promise à l'être...

Que dis-tu, Brunet ? Parle plus haut. Nous sommes en vue de Bourdeilles ?... Ah, oui, je veux regarder. La position est forte, en effet, et le château bien posé pour commander de loin les approches.

Voilà donc, Archambaud, le château que mon frère cadet, votre père, m'a abandonné pour me remercier d'avoir libéré Périgueux. Car, si je ne suis point parvenu à tirer le roi Jean des mains anglaises, au moins ai-je pu en tirer notre ville comtale et faire que l'autorité nous y soit rendue.

La garnison anglaise, vous vous rappelez, ne voulait pas partir. Mais les lances qui m'accompagnent, et dont certaines gens se gaussent, se sont, une nouvelle fois, révélées bien utiles. Il a suffi que j'apparaisse avec elles, venant de Bordeaux, pour que les Anglais fassent leurs bagages, sans demander leur reste. Deux cents lances et un cardinal, c'est beaucoup... Oui, la plupart de mes serviteurs sont entraînés aux armes, de même que mes secrétaires et les docteurs ès lois qui vont avec moi. Et mon fidèle Brunet est chevalier ; je l'ai fait naguère anoblir.

En me donnant Bourdeilles, mon frère au fond se renforce. Car avec la châtellenie d'Auberoche, près Savignac, et la bastide de Bonneval, proche de Thenon, que j'ai rachetées vingt mille florins, voici dix ans, au roi Philippe VI... je dis rachetées, mais

en vérité cela compensa pour partie les sommes que je lui avais prêtées... avec aussi l'abbaye forte de Saint-Astier, dont je suis l'abbé, et mes prieurés du Fleix et de Saint-Martin-de-Bergerac, cela fait à présent six places, à bonne distance tout autour de Périgueux, qui dépendent d'une haute autorité d'Église, presque comme si elles étaient tenues par le pape lui-même. On hésitera à s'y frotter. Ainsi j'assure la paix dans notre comté.

Vous connaissez Bourdeilles, bien sûr ; vous y êtes venu souvent. Moi, il y a longtemps que je ne l'ai visité... Tiens, je ne me rappelais point ce gros donjon octogonal. Il a fière allure. Le voici mien, à présent, mais pour y passer seulement une nuit et un matin, le temps d'y installer le gouverneur que j'ai choisi, et sans savoir quand j'y reviendrai, si j'y reviens. C'est peu de loisir pour en jouir. Enfin, remercions Dieu pour ce temps qu'il m'y accorde. J'espère qu'on nous aura préparé un bon souper car, même en litière, la route creuse.

III

LA MORT FRAPPE À TOUTES LES PORTES

Je le savais, mon neveu, je l'avais dit, qu'il ne fallait point escompter, ce jour d'hui, aller plus loin que Nontron. Et encore n'y parviendrons-nous qu'après le salut, à nuit toute noire. La Rue me rebattait les oreilles : « Monseigneur se ralentit... Monseigneur ne va pas se contenter d'une étape de huit lieues... » Eh ouiche ! La Rue va toujours comme s'il avait le feu au troussequin. Ce qui n'est point mauvaise chose, car avec lui mon escorte ne s'assoupit point. Mais je savais que nous ne pourrions quitter Bourdeilles avant le milieu du jour. J'avais trop à faire et à décider, trop de seings à donner.

J'aime Bourdeilles, voyez-vous ; je sais que j'y pourrais être heureux si Dieu m'avait assigné, non seulement de le posséder, mais d'y résider. Celui qui a un bien unique et modeste en profite pleinement. Celui qui a possessions vastes et nombreuses n'en jouit que par l'idée. Toujours le ciel balance ce dont il nous gratifie.

Quand vous rentrerez en Périgord, faites-moi la bonne grâce de vous rendre à Bourdeilles, Archambaud, et voyez si l'on a bien réparé les toitures comme je l'ai commandé tout à l'heure. Et puis la cheminée de ma chambre fumait... C'est grande chance que les Anglais l'aient épargné. Vous avez vu Brantôme, que nous avons juste passée ; vous avez vu cette désolation qu'ils ont faite d'une ville autrefois si douce et si belle au bord de sa rivière ! Le prince de Galles s'y est arrêté, pour la nuit, le 9 du mois d'août, à ce qui vient de m'être dit. Et ses courtilliers et goujats, au matin, ont tout embrasé avant de repartir.

Je réprouve fort cette façon qu'ils ont de tout détruire, ardoir, exiler ou ruiner, comme il semble qu'ils s'y adonnent de

plus en plus. Qu'on s'égorge à la guerre, entre gens d'armes, je le conçois ; si Dieu ne m'avait désigné pour l'Église et que j'aie eu à mener bannières au combat, je n'aurais point fait de quartier. Qu'on pille, passe encore ; il faut bien donner quelque agrément aux hommes dont on exige risque et fatigue.

Mais chevaucher seulement pour réduire le peuple à misère, griller ses toits et ses moissons, l'exposer à famine et froidure, cela me donne du courroux. Je sais le dessein ; de provinces ruinées, le roi ne peut plus tirer impôt, et c'est pour l'affaiblir qu'on détruit ainsi les biens de ses sujets. Mais cela ne vaut. Si l'Anglais prétend avoir droit sur la France, pourquoi la ravage-t-il ? Et pense-t-il, même s'il l'emporte par les traités après l'avoir emporté par les armes, pense-t-il en agissant de la sorte y être jamais toléré ? Il sème la haine. Sans doute il prive d'argent le roi de France, mais il lui fournit des âmes qu'animent la colère et la vengeance. Trouver des seigneurs, ici ou là, pour faire allégeance par intérêt, oui le roi Édouard en trouvera ; mais le peuple désormais lui opposera refus, car ce sont traitements inexpiables. Voyez déjà ce qui se produit ; les bonnes gens n'en veulent point au roi Jean de s'être fait battre ; ils le plaignent, ils l'appellent Jean le Brave, ou Jean le Bon, alors qu'ils devraient l'appeler Jean le Sot, Jean le Buté, Jean l'Incapable. Et vous verrez qu'ils sauront se saigner pour payer sa rançon.

Vous me demandez pourquoi je vous disais hier que la peste avait eu grave effet sur lui et sur le sort du royaume ? Eh ! mon neveu, pour quelques morts en mauvais ordre, des morts de femmes et d'abord de la sienne, Madame Bonne de Luxembourg, avant qu'il ne soit roi.

Madame de Luxembourg fut enlevée par la peste en septembre de 1349. Elle devait être reine, et eût été une bonne reine. Elle était, comme vous le savez, la fille du roi de Bohême, Jean l'Aveugle, qui avait si grand amour de la France qu'il disait que la cour de Paris était la seule où l'on pût vivre noblement. Un modèle de chevalerie, ce roi-là, mais un peu fou. Bien que n'y voyant goutte, il s'obstina de combattre à Crécy et, pour cela, il fit lier son cheval aux montures de deux de ses chevaliers qui l'encadraient de part et d'autre. Et ils se ruèrent ainsi à la mêlée. On les trouva morts tous les trois, toujours liés. Le roi de

Bohême portait trois plumes d'autruche blanches au cimier de son heaume. Son noble trépas frappa si fort le jeune prince de Galles... il allait alors sur ses seize ans ; c'était son premier combat, et il s'y conduisit bien, même si le roi Édouard estima politique d'exagérer un peu la part de son héritier dans cette affaire... le prince de Galles donc fut si frappé qu'il pria son père de lui laisser porter dorénavant le même emblème que feu le roi aveugle. Et c'est pourquoi l'on voit les trois plumes blanches surmonter à présent le heaume du prince.

Mais le plus important en Madame Bonne, c'était son frère, Charles de Luxembourg, dont nous avions, le pape Clément VI et moi, favorisé l'élection à la couronne du Saint Empire. Non que nous ne pensions avoir quelques embarras avec ce rustaud madré comme un marchand... oh ! rien de son père, vous en jugerez bientôt ; mais comme nous prévoyions aussi que la France connaîtrait de piètres moments, c'était la renforcer que de faire son futur roi beau-frère de l'Empereur. Morte la sœur, finie l'alliance. Les embarras, nous les avons eus avec sa Bulle d'Or ; mais d'appui à la France, il n'en a guère donné, et c'est bien pourquoi je m'en vais à Metz.

Le roi Jean, qui n'était encore alors que duc de Normandie, ne montra point un désespoir extrême de la mort de Madame Bonne. Il y avait peu d'entente entre eux, et souvent des éclats. Bien qu'elle eût de la grâce et qu'il lui ait fait un enfant chaque année, onze au total, depuis qu'on lui avait donné à comprendre qu'il était temps pour lui de se rapprocher de son épouse dans le lit, Monseigneur Jean, pour l'affection, inclinait plutôt du côté d'un sien cousin, de huit ans son cadet et d'assez jolie tournure... Charles de La Cerdá, qu'on appelait aussi Monsieur d'Espagne, parce qu'il appartenait à une branche évincée du trône de Castille.

Aussitôt Madame Bonne mise en terre, ce fut en compagnie du beau Charles d'Espagne que le duc Jean se retira à Fontainebleau, pour fuir la contagion... Oh ! ce vice n'est pas rare, mon neveu. Je ne le comprends point et il m'encolère fort ; il est de ceux pour lesquels j'ai le moins d'indulgence. Mais force est de reconnaître qu'il est répandu même chez les rois, auxquels il fait grand tort. Jugez-en par ce qu'il advint du roi

Édouard II d'Angleterre, le père de l'actuel. Ce fut la sodomie qui lui a coûté et le trône et la vie. Notre roi Jean n'est pas à ce point sodomite affiché ; mais il en marque beaucoup de traits, et il les montra surtout dans sa passion funeste pour ce cousin d'Espagne au trop gracieux visage...

Qu'y a-t-il, Brunet ? Pourquoi s'arrête-t-on ? Où sommes-nous ? À Quinsac. Il n'est point prévu... Que veulent ces manants ? Ah ! une bénédiction ! Qu'on n'arrête point mon cortège pour cela ; tu sais bien que je bénis en marchant... *In nomine patris... lii... sancti...* Allez, bonnes gens, vous êtes bénis, allez en paix... S'il fallait s'arrêter chaque fois qu'on me demande une bénédiction, nous serions à Metz dans six mois.

Donc, vous disais-je, en septembre de 1349 Madame Bonne meurt, laissant veuf l'héritier du trône. En octobre, ce fut le tour de la reine de Navarre, Madame Jeanne, qu'on appelait naguère Jeanne la Petite, la fille de Marguerite de Bourgogne, et peut-être, ou peut-être pas, de Louis Hutin ; celle qu'on avait écartée de la succession de France en faisant peser sur elle la présomption de bâtardise... eh oui, l'enfant de la tour de Nesle... Emportée par la peste. Son trépas, à elle non plus, ne fut pas salué par de très longs sanglots. Elle était veuve depuis six ans de son cousin, Monseigneur Philippe d'Évreux, tué quelque part en Castille dans un combat contre les Maures. La couronne de Navarre leur avait été abandonnée par Philippe VI, lors de son avènement, pour prévenir les revendications qu'ils auraient pu émettre sur celle de France. Cela fit partie de toutes les tractations qui assurèrent le trône aux Valois.

Je n'ai jamais approuvé cet arrangement navarrais qui n'était bon ni en droit ni en fait. Mais je n'avais pas encore mon mot à dire ! je venais tout juste d'être nommé évêque d'Auxerre. Et puis même l'aurais-je dis... En droit, cela ne tenait point. La Navarre venait de la mère de Louis Hutin. Si Jeanne la Petite n'était pas la fille de celui-ci, mais d'un quelconque écuyer, elle n'avait pas plus de titres sur la Navarre que sur la France. Donc, si on lui reconnaissait la couronne de l'une, on étayait *ipso facto* ses droits sur l'autre, pour elle et pour ses héritiers. On avouait un peu trop qu'on l'avait écartée du trône non tellement pour sa

présumée bastardise, mais parce qu'elle était femme, et grâce à l'artifice d'une loi des mâles inventée.

Quant aux raisons de fait... Jamais le roi Philippe le Bel n'aurait consenti, pour quelque raison que ce fût, à amputer ainsi le royaume de ce qu'il y avait ajouté. On n'assure pas son trône en lui sciant un pied. Jeanne et Philippe de Navarre s'étaient tenus fort calmes, elle parce que la chemise de sa mère lui collait un peu trop à la peau, lui parce qu'il était comme son père, Louis d'Évreux, de nature digne et réfléchie. Ils semblaient contents avec leur riche comté normand et leur petit royaume pyrénéen. Les choses allaient changer avec leur fils Charles, jeune homme fort remuant pour ses dix-huit ans, qui jetait des regards pleins de vindicte sur le passé de sa famille, pleins d'ambition sur son propre avenir. « Si ma grand-mère n'avait pas été si chaude putain, si ma mère était née homme... Je serais roi de France à présent. » Je l'ai entendu dire cela, de mes oreilles... Il convenait donc de ménager la Navarre qui, par sa situation au midi du royaume, prenait d'autant plus d'importance que les Anglais, à présent, tenaient toute l'Aquitaine. Alors, comme toujours en pareil cas, arrangeons un mariage.

Le duc Jean se fût bien dispensé de contracter une nouvelle union. Mais il était promis à être roi, et l'image royale voulait qu'il eût une épouse à son côté, surtout dans son cas. Une épouse empêcherait qu'il parût marcher trop ouvertement au bras de Monsieur d'Espagne. D'autre part, comment mieux flatter le remuant Charles d'Évreux-Navarre, et comment mieux lui lier les mains, qu'en choisissant la future reine de France parmi ses sœurs ? La plus âgée, Blanche, avait seize ans. Une beauté, et beaucoup de grâces d'esprit. Le projet fut fort avancé, les dispenses demandées au pape et le mariage quasiment annoncé, encore qu'on se demandât qui serait vivant la semaine suivante, dans l'horrible période qu'on traversait.

Car la mort continuait de frapper à toutes les portes. Au début de décembre, la peste enleva la reine de France elle-même, Madame Jeanne de Bourgogne, la boiteuse, la mauvaise reine. Pour celle-là, ce fut tout juste si la bienséance permit de contenir les cris de joie, et si le peuple ne se mit pas à danser

dans les rues. Elle était haïe ; votre père a dû vous le dire. Elle volait le sceau de son mari pour faire jeter gens en prison ; elle apprétait des bains empoisonnés pour les hôtes qui lui déplaisaient. Il s'en fallut de peu qu'elle ne fit de la sorte périr un évêque... Le roi, parfois, la rouait à coups de torche ; mais il ne parvint pas à l'amender. Je me méfiais fort de cette reine-là. Sa nature soupçonneuse peuplait la cour d'ennemis imaginaires. Elle était coléreuse, menteuse, odieuse ; elle était criminelle. Sa mort parut un effet tardif de la justice céleste. D'ailleurs, aussitôt après, le fléau commença de régresser, comme si cette grande hécatombe, venue de si loin, n'avait eu d'autre but que d'atteindre, enfin, cette harpie.

De tous les hommes de France, celui qui en éprouva le plus grand soulagement, ce fut le roi lui-même. Un mois moins un jour après, dans la froidure de janvier, il se remaria. Même veuf d'une femme unanimement détestée, c'était faire bien peu de cas des délais de convenance. Mais le pire n'était point dans la hâte. Avec qui convolait-il ? Avec la fiancée de son fils, avec Blanche de Navarre, la jeunette, dont il était tombé fou en la voyant paraître à la cour. Si complaisants qu'ils soient pour la gaillardise, les Français n'aiment guère, chez le souverain, les égarements de cette sorte.

Philippe VI avait quarante ans de plus que la beauté qu'il soufflait, fort brutalement, à son héritier. Et il ne pouvait point invoquer, comme pour tant d'unions princières désassorties, l'intérêt supérieur des empires. Il enchâssait une pierre de scandale dans sa couronne, cependant qu'il infligeait à son successeur la meurtrissure du ridicule. Mariage célébré à la sauvette, du côté de Saint-Germain-en-Laye. Jean de Normandie, naturellement, n'y assistait pas. Il n'avait jamais eu grande affection pour son père, qui d'ailleurs lui en rendait peu. Maintenant, il lui vouait de la haine.

Et l'héritier, un mois plus tard, se remariait à son tour. Il avait hâte d'effacer l'outrage. Il fit l'enchantede s'accommoder de Madame de Boulogne, veuve du duc de Bourgogne. Ce fut mon vénérable frère, le cardinal Guy de Boulogne, qui arrangea cette union pour l'avantage de sa famille, et le sien propre. Madame de Boulogne était, du point de vue de la fortune, un

fort bon parti, ce qui aurait dû assainir les affaires du prince, déjà dépensier comme personne, mais ne servit en fait qu'à l'encourager au gaspillage.

La nouvelle duchesse de Normandie était plus âgée que sa belle-mère ; elles produisaient ensemble un étrange effet aux réceptions de cour, d'autant que, pour la tournure et le visage, la comparaison n'était guère à l'avantage de la bru. Le duc Jean en éprouvait dépit ; il s'était pris à croire qu'il aimait d'amour Madame Blanche de Navarre qui lui avait été si vilainement enlevée, et il souffrait torture en la voyant auprès de son père qui ne cessait de la mignoter en public, de la plus sotte façon. Cela n'arrangea pas les nuits du duc Jean avec Madame de Boulogne, et le rejeta davantage vers Monsieur d'Espagne. La prodigalité lui servit de revanche. On eût dit qu'il se redonnait de l'honneur en dilapidant.

D'ailleurs, après les mois de terreur et de malheur qu'on venait de traverser durant la peste, tout le monde dépensait follement. Surtout à Paris. Autour de la cour, c'était démence. On prétendait que cette débauche de luxe procurait travail aux petites gens. Pourtant on n'en voyait guère l'effet dans les mesures et les soupentes. Entre les princes endettés et le commun peuple miséreux, il y avait l'échelon où le profit fuyait, happé par de gros marchands comme les Marcel, qui font négoce de draps, soieries et autres denrées de parure et se sont alors grassement enrichis. La mode devint extravagante, et le duc Jean, bien qu'il eût déjà trente et un ans, arborait en compagnie de Monsieur d'Espagne des cottes dentelées si courtes qu'elles leur laissaient paraître les fesses. On riait d'eux lorsqu'ils étaient passés.

Madame Blanche de Navarre avait été reine plus tôt que prévu ; elle fut régnante moins longtemps qu'escompté. Philippe de Valois avait réchappé de la guerre et de la peste ; il ne résista pas à l'amour. Tant qu'il avait vécu auprès de son acariâtre boiteuse, il était resté bel homme, un peu gras, mais toujours solide et allant, maniant les armes, chevauchant vite, chassant longtemps. Six mois de prouesses galantes auprès de sa belle épousée eurent raison de lui. Il ne quittait son lit qu'avec l'idée d'y retourner. C'était obsession ; c'était frénésie. Il

réclamait de ses physiciens des préparations qui le fissent infatigable au déduit... Quoi donc ?... Il vous surprend que... Mais si, mon neveu, mais si ; bien que d'Église, ou plutôt parce que d'Église, il nous faut être instruits de ces choses, surtout quand elles touchent la personne des rois.

Madame Blanche subissait, à la fois consentante, inquiète et flattée, cette passion qui lui était à tout moment prouvée. Le roi se glorifiait publiquement qu'elle fût plus vite lasse que lui. Bientôt il maigrît. Il se désintéressait de gouverner. Chaque semaine le vieillissait d'une année. Il mourut le 22 août 1350, à cinquante-sept ans, dont vingt-deux ans de règne.

Sous des dehors splendides, ce souverain auquel je fus fidèle... il était le roi de France, n'est-ce pas, et je ne pouvais d'autre part pas oublier qu'il demanda pour moi le chapeau... ce souverain avait été un très piteux capitaine et un financier désastreux. Il avait perdu Calais, il avait perdu l'Aquitaine ; il laissait la Bretagne en révolte et maintes places du royaume incertaines ou ravagées. Par-dessus tout, il avait perdu le prestige. Ah si ! tout de même, il avait acheté le Dauphiné. Nul ne peut être constamment catastrophique. C'est moi, il est bon que vous le sachiez, qui ai conclu l'affaire, deux ans avant Crécy. Le Dauphin Humbert était endetté à ne plus savoir à qui emprunter pour rembourser qui... Je vous conterai la chose par le menu une autre fois, si elle vous intéresse, et comment je m'y pris, en faisant porter la couronne de Dauphin par l'aîné fils de France, à faire entrer le Viennois dans le giron du royaume. Aussi puis-je dire, sans me vanter, que j'ai mieux servi la France que le roi Philippe VI, car lui n'a su que rapetisser alors que moi j'ai réussi à l'agrandir.

Six ans déjà ! Six ans que le roi Philippe est mort et que Monseigneur le duc Jean est devenu le roi Jean II ! Ce sont six ans qui ont passé si vite qu'on se croirait encore au début du règne. Est-ce parce que notre roi a fait si peu de choses mémorables, ou bien parce que, plus l'on vieillit, plus le temps semble fuir rapidement ? Quand on a vingt ans, chaque mois, chaque semaine, tout enrichis de nouveautés, paraissent de grande durée... Vous verrez, Archambaud, quand vous aurez mon âge, si vous y parvenez, ce que je vous souhaite de tout

mon cœur... On se retourne et l'on se dit : « Comment ? Déjà une année passée ? Comment a-t-elle coulé si vite ! » Peut-être parce que l'on use beaucoup de moments à se souvenir, à revivre du temps vécu...

Et voilà ; le jour est tombé. Je savais que nous n'arriverions à Nontron qu'à la nuit noire.

Brunet ! Brunet !... Demain, il nous faudra partir avant l'aurore car nous aurons longue étape. Donc que l'on harnache en temps, et que chacun soit pourvu de vivres car nous n'aurons guère loisir de faire arrêt. Qui est parti vers Limoges pour annoncer ma venue ? Armand de Guillermis ; c'est fort bien... Je dépêche ainsi mes bacheliers à tour de rôle, pour veiller à mon logement et aux apprêts de ma réception. Un jour ou deux en avance, mais pas plus. Juste ce qu'il faut pour que les gens s'empressent, et pas assez pour que les plaignants du diocèse puissent accourir et m'accabler de leurs suppliques... Le cardinal ? Ah ! nous n'avons su que la veille ; hélas, il est déjà parti... Autrement, mon neveu, je serais un vrai tribunal ambulant.

IV

LE CARDINAL ET LES ÉTOILES

Eh ! mon neveu, je vois que vous prenez goût à ma litière, et aux petits repas qu'on m'y sert. Et à ma compagnie, et à ma compagnie, bien sûr... Prenez de ce confit de canard dont on nous a fait présent à Nontron. C'est spécialité de la ville. Je ne sais comment mon maître queux s'est arrangé pour nous le garder tiède...

Brunet !... Brunet, vous direz à mon queux combien j'apprécie qu'il conserve un peu chauds les mets qu'il m'apprête ainsi pour la route ; il est habile... Ah ! il a des braises dans son chariot... Non, non, je ne me plains point qu'on me serve deux fois à la suite les mêmes nourritures, du moment qu'elles m'ont plu. Et j'avais trouvé bien savoureux ce confit, hier soir. Remercions Dieu de nous en avoir pourvus à suffisance.

Le vin, certes, est un peu vert et léger de corps. Ce n'est pas le vin de Sainte-Foy ou celui de Bergerac, auxquels vous êtes accoutumé, Archambaud, sans parler de ceux de Saint-Émilion et de Lussac qui sont régal, mais qui partent tous à présent de Libourne, par vaisseaux pleins, pour l'Angleterre... Palais français n'y ont plus droit.

N'est-ce pas, Brunet, que cela ne vaut point un gobelet de Bergerac ? Le chevalier Aymar Brunet est de Bergerac, et ne juge rien de meilleur que ce qui croît chez lui. Je le moque un peu là-dessus...

Ce matin, c'est dom Francesco Calvo, le secrétaire papal, qui m'a fait compagnie. Je voulais qu'il me remémorât les affaires dont j'aurai besogne à Limoges. Nous y resterons deux jours pleins, peut-être trois. De toute façon, sauf à y être obligé par quelque urgence ou mandement exprès, j'évite à cheminer le

dimanche. Je désire que mon escorte puisse assister aux offices et prendre son repos.

Ah ! je ne puis celer que j'ai quelque émoi à revoir Limoges ! Ce fut mon premier évêché. J'avais... j'avais... j'étais plus jeune que vous n'êtes à présent, Archambaud ; j'avais vingt-trois ans. Et je vous traite comme un jouvenceau ! C'est un travers qui vient avec l'âge d'en user avec la jeunesse comme si elle était encore l'enfance, en oubliant ce qu'on fut soi-même, à pareil âge. Il faudra me reprendre, mon neveu, quand vous me verrez incliner dans ce défaut. Évêque... Ma première mitre ! J'en étais bien fier, et j'eus tôt fait, à cause d'elle, de commettre le péché d'orgueil. On disait, certes, que je devais mon siège à la faveur, et que, tout comme mes premiers bénéfices m'avaient été octroyés par Clément V à cause de la grande amitié qu'il portait à ma mère, Jean XXII m'avait pourvu d'un évêché parce que nous avions accordé ma dernière sœur, votre tante Aremburge, à un de ses petits-neveux, Jacques de La Vie. Pour vous avouer le tout, c'était un peu vrai. Être neveu de pape est un bel accident, mais dont le profit ne dure guère à moins que de s'allier à quelque grande noblesse telle que la nôtre... Votre oncle La Vie fut un brave homme.

Pour ma part, si jeunet que je fusse, je n'ai pas laissé le souvenir, je crois, d'un mauvais évêque. Quand je vois tant de diocésains chenus qui ne savent tenir ni leurs ouailles ni leur clergé, et qui nous accablent de leurs doléances et de leurs procès, je me dis que je sus faire assez bien, et sans trop me donner de peine. J'avais de bons vicaires... tenez, versez-moi encore de ce vin ; il faut faire passer le confit... de bons vicaires à qui je laissais le soin d'administrer. J'ordonnais qu'on ne me dérangeât que pour affaires graves, ce qui m'acquit du respect et même un peu de crainte. J'eus le loisir ainsi de poursuivre mes études. J'étais déjà fort savant en droit canon ; j'obtins d'appeler de bons maîtres à ma résidence afin de me parfaire en droit civil. Ils vinrent de Toulouse où j'avais pris mes grades, et qui est tout aussi bonne université que celle de Paris, tout aussi fournie en hommes de savoir. Par reconnaissance, j'ai décidé... je veux vous en avertir, mon neveu, puisque l'occasion s'en trouve ; ceci est consigné dans mes volontés dernières, pour le

cas où je n'aurais pu accomplir la chose de mon vivant... j'ai décidé de faire fondation, à Toulouse, d'un collège pour des escholiers périgordins pauvres... Prenez donc cette toile, Archambaud, et séchez-vous les doigts...

C'est aussi à Limoges que je commençai à m'instruire en astrologie. Car les deux sciences les plus nécessaires à ceux qui doivent exercer gouvernement sont bien celle du droit et celle des astres, pour ce que la première apprend les lois qui régissent les rapports et obligations que les hommes ont entre eux, ou avec le royaume, ou avec l'Église, et la seconde donne connaissance des lois qui régissent les rapports des hommes avec la Providence. Le droit et l'astrologie ; les lois de la terre, les lois du ciel. Je dis qu'il n'y a point à sortir de là. Dieu fait naître chacun de nous à l'heure qu'il veut, et cette heure est marquée à l'horloge céleste, où il nous a, par grande bonté, permis de lire. Je sais qu'il est de piétres croyants qui se gaussent de l'astrologie, parce que cette science abonde en charlatans et marchands de mensonges. Mais cela fut de tout temps, et les vieux livres nous rapportent que les anciens Romains et autres peuples antiques dénonçaient les mauvais tireurs d'horoscopes et les faux mages vendeurs de prédictions ; cela n'empêchait point qu'ils recherchassent les bons et justes lecteurs de ciel, qui pratiquaient souvent dans les sanctuaires. Ce n'est point parce qu'il est des prêtres simoniaques, ou intempérants, qu'il faut fermer toutes les églises.

Je suis aise de vous voir partager mes opinions là-dessus. C'est l'attitude humble qui convient au chrétien devant les décrets du Seigneur, le créateur de toutes choses, qui se tient derrière les étoiles...

Vous souhaiteriez... Mais bien volontiers, mon neveu, je le ferai bien volontiers pour vous. Savez-vous l'heure de votre naissance ?... Ah ! il faudrait la savoir ; mandez quelqu'un à votre mère, pour la prier de vous donner l'heure de votre premier cri. Ce sont les mères qui gardent mémoire de ces choses-là...

Pour ma part, je n'ai jamais eu qu'à me louer de pratiquer la science astrale. Cela m'a permis de donner d'utiles conseils aux princes qui voulaient bien m'écouter, et aussi de connaître la

nature des gens en face de qui je me trouvais, et de me garder de ceux dont le sort était contraire au mien. Ainsi, le Capocci, j'ai toujours su qu'il me serait adverse en tout, et me suis toujours défié de lui... C'est à partir des astres que j'ai réussi maintes négociations et conclu maints arrangements favorables, comme pour ma sœur de Durazzo ou pour le mariage de Louis de Sicile ; et les bénéficiaires reconnaissants ont grossi ma fortune. Mais en tout premier, c'est auprès de Jean XXII... Dieu le garde ; il fut mon bienfaiteur... que cette science me fut de précieux service. Car ce pape était grand alchimiste et astrologien lui-même ; de savoir que je m'adonnais au même art, avec succès, lui dicta un recroît de faveur pour moi et lui inspira d'écouter le souhait du roi de France en me créant cardinal à trente ans, ce qui est chose peu commune. J'allai donc en Avignon recevoir mon chapeau. Vous savez comment la chose se passe. Non ?

Le pape donne un grand banquet, où sont conviés tous les cardinaux, pour l'entrée du nouveau dans la curie. À la fin du repas, le pape s'assoit sur son trône, et impose le chapeau au nouveau cardinal qui se tient agenouillé et lui baise d'abord le pied, puis la bouche. J'étais trop jeune pour que Jean XXII... il avait alors quatre-vingt-sept ans... m'appelât *venerabilis frater* ; alors il choisit de s'adresser à moi en me donnant du *dilectus filius*. Et avant de m'inviter à me relever, il me souffla à l'oreille : « Sais-tu combien me coûte ton chapeau ? Six livres, sept sous et dix deniers. » C'était bien dans la façon de ce pontife que de vous rabattre l'orgueil, dans l'instant qu'on pouvait en concevoir le plus, en vous glissant une moquerie sur les grandeurs. De tous les jours de ma vie, il n'en est pas dont j'aie gardé plus précise mémoire. Le Saint-Père, tout desséché, tout plissé, sous son bonnet blanc qui lui enserrait les joues... C'était le 14 juillet de l'an 1331...

Brunet ! Fais arrêter ma litière. Je m'en vais me dégourdir un peu les jambes, avec mon neveu, tandis qu'on brossera ces miettes. Le chemin est plat, et le soleil nous gratifie d'un petit rayon. Vous nous reprendrez en avant. Douze hommes seulement à m'escorter ; je veux un peu de paix... Salut, maître

Vigier... salut Volnerio... salut du Bousquet... la paix de Dieu soit sur vous tous, mes fils, mes bons serviteurs.

V

LES DÉBUTS DE CE ROI QU'ON APPELLE LE BON

Le ciel du roi Jean ? Certes, je le connais ; je me suis maintes fois penché dessus... Si je prévoyais ? Bien sûr, je prévoyais ; c'est pourquoi je me suis si fort dépensé pour empêcher cette guerre, sachant qu'elle lui serait funeste, et donc funeste à la France. Mais allez faire entendre raison à un homme, et surtout à un roi, dont les astres font barrière, précisément, et à l'entendement et à la raison !

Le roi Jean II, à sa naissance, avait Saturne culminant dans la constellation du Bélier, en milieu du ciel. C'est configuration funeste pour un roi, celle des souverains détrônés, des règnes qui s'achèvent hâtivement ou que terminent de tragiques revers. Ajoutez à cela une Lune qui se lève dans le signe du Cancer, lunaire lui-même, marquant ainsi une nature fort féminine. Enfin, et pour ne vous donner que les traits les plus voyants, ceux qui sautent aux yeux de tout astrologien, un difficile groupement où l'on trouve le Soleil, Mercure et Mars étroitement conjoints en Taureau. Voilà un ciel bien pesant qui compose un homme mal balancé, mâle et même assez lourd dans les apparences, mais chez qui tout ce qui devrait être viril est comme castré, jusques et y compris l'entendement ; en même temps, un brutal, un violent, habité de songes et de peurs secrètes qui lui inspirent des fureurs soudaines et homicides, incapable d'écouter avis ou de se maîtriser soi-même, et cachant ses faiblesses sous des dehors de grande ostentation ; au fond de tout, un sot, et le contraire d'un vainqueur ou d'une âme de commandement.

De certaines gens, il semble que la défaite soit l'affaire principale, qu'ils en aient un secret appétit, et ne connaissent de

cesse qu'ils ne l'aient trouvée. Être battu complaît à leur âme profonde ; le fiel de l'échec est leur breuvage préféré, comme à d'autres l'hydromel des victoires ; ils aspirent à la dépendance, et rien ne leur convient mieux que de se contempler dans une soumission imposée. C'est grand malheur quand de telles dispositions de naissance tombent sur la tête d'un roi.

Jean II, tant qu'il fut Monseigneur de Normandie, vivant sous la contrainte d'un père qu'il n'aimait pas, parut un prince acceptable, et les ignorants crurent qu'il régnerait bien. D'ailleurs les peuples, et même les cours, toujours portés à l'illusion, attendent toujours d'un nouveau roi qu'il soit meilleur que le précédent, comme si la nouveauté portait en soi vertu miraculeuse. À peine celui-ci eut-il le sceptre en main que ses astres et sa nature commencèrent de montrer leurs malheureux effets.

Il n'était roi que depuis dix jours quand Monsieur d'Espagne, dans ce mois d'août 1350, se fit battre sur la mer, au large de Winchelsea, par le roi Édouard III. La flotte que Charles d'Espagne commandait était castillane, et notre Sire Jean n'était pas responsable de l'expédition. Néanmoins, comme le vainqueur était d'Angleterre, et le vaincu l'ami très cher du roi de France, c'était mauvais début pour ce dernier.

Le sacre se fit en fin septembre. Monsieur d'Espagne était revenu et, à Reims, on témoigna beaucoup de grâces à ce vaincu, pour le consoler de sa défaite.

À la mi-novembre, le connétable Raoul de Brienne, comte d'Eu, rentra en France. Il était depuis quatre ans captif du roi Édouard, mais un captif assez libre, qu'on laissait à l'occasion aller entre les deux pays, car il était mêlé aux négociations d'une paix générale à laquelle nous travaillions fort en Avignon. Moi-même, je correspondais avec le connétable. Cette fois, il venait réunir le prix de sa rançon. Je n'ai point à vous apprendre que Raoul de Brienne était un très haut, très grand, très puissant personnage, et pour ainsi dire le second homme du royaume. Il avait succédé en sa charge à son père Raoul V, tué en tournoi. Il était tenant de vastes fiefs en Normandie, d'autres en Touraine, dont Bourgueil et Chinon, d'autres en Bourgogne, d'autres en Artois. Il possédait des terres, pour l'heure confisquées, en

Angleterre et en Irlande ; il en possédait dans le pays de Vaud. Il était le cousin par alliance du comte Amédée de Savoie. Un tel homme, quand on vient juste de s'asseoir au trône, est de ceux qu'on traite avec quelques égards ; ne croyez-vous pas, Archambaud ? Eh bien, notre Jean II, après lui avoir adressé, au soir de son arrivée, des reproches furieux, mais peu clairs, commanda sur-le-champ de l'emprisonner. Et le surlendemain matin, il le fit décapiter, sans jugement... Non ; aucune raison avouée. Nous n'avons pas pu en savoir plus, à la curie, que vous à Périgueux. Et pourtant nous nous sommes employés à éclairer l'affaire, croyez-le ! Pour expliquer cette exécution précipitée, le roi Jean affirma qu'il détenait les preuves écrites de la félonie du connétable ; mais jamais il ne les produisit, jamais. Même au pape, qui le pressait, dans son intérêt propre, de révéler ces fameuses preuves, il opposa un silence buté.

Alors on commença, dans toutes les cours d'Europe, à chuchoter, à supposer... On parla d'une correspondance amoureuse que le connétable aurait entretenue avec Madame Bonne de Luxembourg et qui, après le décès de celle-ci, serait tombée entre les mains du roi... Ah ! vous aussi vous avez entendu cette fable !... Étrange liaison, en vérité, et dont on apercevrait mal, en tout cas, qu'elle ait pu prendre un tour criminel, entre une femme sans cesse enceinte et un homme presque continûment captif depuis quatre ans ! Peut-être y avait-il, dans les lettres de messire de Brienne, des choses pénibles à lire pour le roi ; mais si ce fut, elles devaient regarder plutôt sa propre conduite que celle de sa première épouse... Non, rien ne tenait qui pût expliquer cette exécution, sinon la nature haineuse et meurtrière du nouveau roi, semblable assez à la nature de sa mère, la méchante boiteuse. Le vrai motif se révéla peu après, quand la charge de connétable fut donnée... vous savez bien à qui... eh oui ! à Monsieur d'Espagne, avec une partie des biens du défunt, dont toutes les terres et possessions furent distribuées entre les familiers du roi. Ainsi le comte Jean d'Artois en eut grosse part : le comté d'Eu.

Les largesses de cette sorte font moins d'obligés qu'elles ne créent d'ennemis. Messire de Brienne avait foison de parents, d'amis, de vassaux, de serviteurs, toute une grande clientèle fort

attachée à lui et qui aussitôt se mua en un réseau de mécontents. Comptez, en plus, des gens de l'entourage royal qui ne reçurent ni mie ni miette des dépouilles, et en furent jaloux et revêches...

Ah ! Nous avons bonne vue, d'ici, sur Châlus et ses deux châteaux. Comme ces deux hauts donjons se répondent bien, qu'une mince rivière sépare ! Et le pays est plaisant au regard, sous ces nuages qui courent bon train...

La Rue ! La Rue, je ne me méprends point ; c'est bien devant le châtel de droite, sur la colline, que messire Richard Cœur de Lion fut durement navré d'une flèche qui lui ôta la vie ? Ce n'est point d'aujourd'hui que les gens de nos pays ont accoutumé d'être assaillis par l'Anglais, et de s'en défendre...

Non, La Rue, je ne suis point las ; je m'arrête seulement pour contempler... Eh certes, oui, j'ai bon pas ! Je vais cheminer encore un petit, et ma litière me reprendra plus avant. Rien ne nous presse trop. De Châlus à Limoges, si j'ai bon souvenir, il y a moins de neuf lieues. Trois heures et demie nous suffiront, sans forcer le trot... Soit ! quatre heures. Laissez-moi profiter des derniers beaux jours que Dieu nous dispense. Je serai bien assez enfermé derrière mes rideaux quand viendra la pluie...

Je vous disais donc, Archambaud, la façon dont s'y prit le roi Jean pour se faire sa première corbeille d'ennemis, dans le sein même du royaume. Il résolut alors de se créer des amis, des féaux, des hommes tout à sa dévotion, liés à lui par un lien neuf, qui l'aideraient en guerre comme en paix, et qui feraient la gloire de son règne. Et pour ce, dès l'aube de l'an suivant, il fonda l'Ordre de l'Étoile auquel il donna pour objets l'exhaussement de la chevalerie et l'accroissement de l'honneur. Cette grande novelleté n'était point si neuve, puisque le roi Édouard d'Angleterre avait déjà institué la Jarretière. Mais le roi Jean se gaussait de cet ordre créé autour d'une jambe de femme ; l'Étoile serait tout autre chose. Vous pouvez noter là un trait constant chez lui. Il ne sait que copier, mais toujours en se donnant des airs d'inventer.

Cinq cents chevaliers, pas moins, qui devaient jurer sur les Saintes Écritures de ne jamais reculer d'un pied en bataille, ni

jamais se rendre. Tant de sublime se devait d'être signalé par de visibles marques. Jean II ne lésina point sur l'ostentation ; et son Trésor, qui n'était déjà pas bien haut, se mit à fuir comme tonneau percé. Pour loger l'Ordre, il fit aménager la maison de Saint-Ouen, qu'on n'appela plus que la Noble Maison, tout emplie de meubles superbes, sculptés et ajourés, gravés d'ivoire et autres matières précieuses. Je n'ai point vu la Noble Maison, mais on me l'a dépeinte. Les murs y sont, ou plutôt y étaient, tendus de toiles d'or et d'argent, ou bien de velours semé d'étoiles et de fleurs de lis d'or. À tous les chevaliers, le roi fit faire une cotte de soie blanche, un surcot mi partie blanc et vermeil, un chaperon vermeil orné d'un fermail d'or en forme d'étoile. Ils reçurent encore une bannière blanche brodée d'étoiles, et chacun aussi un riche anneau d'or et d'émail, pour montrer qu'ils étaient tous comme mariés au roi... ce qui portait à sourire. Cinq cents fermails, cinq cents bannières, cinq cents anneaux ; calculez la dépense ! Il paraît que le roi dessina et discuta chaque pièce de ce glorieux attirail. Il y croyait ferme, à son Ordre de l'Étoile ! Avec de si mauvais astres que les siens, il eût été mieux avisé de choisir un autre emblème.

Une fois l'an, selon la règle qu'il avait dictée, tous les chevaliers devaient se réunir en un grand festin où chacun donnerait récit de ses aventures héroïques, et des prouesses d'armes par lui accomplies dans l'année ; deux clercs en tiendraient registre et chronique. La Table Ronde allait revivre, et le roi Jean dépasser en renommée le roi Arthur de Bretagne ! Il édifiait de grands et vagues projets. On se mit à reparler de croisade...

La première assemblée de l'Étoile, convoquée pour le jour des Rois de 1352, fut passablement décevante. Les futurs preux n'avaient pas grands exploits à conter. Le temps leur avait manqué. Les janissaires fendus en deux, du casque à l'arçon de la selle, et les pucelles délivrées des geôles barbaresques, ce serait l'affaire d'une autre année. Les deux clercs commis à la chronique de l'Ordre n'eurent point à user beaucoup d'encre, à moins que saoulerie ne comptât pour exploit. Car la Noble Maison fut le lieu de la plus grosse beuverie qu'on eût vue en France depuis Dagobert. Les chevaliers blanc et vermeil

s'engagèrent si fort au festin qu'avant l'entremets, criant, chantant, hurlant, ivres à rouler, ne quittant la table que pour courir pisser ou dégorger, revenant piquer aux plats, se lançant d'ardents défis à qui viderait le plus de hanaps, ils méritaient tout seulement d'être armés chevaliers de la ripaille. La belle vaisselle d'or, ouvragée pour eux, fut froissée ou brisée ; ils se la jetaient par-dessus les tables, comme des gamins, ou bien l'écrasaient de leurs poings. Des beaux meubles ajourés et incrustés, il ne resta que débris. L'ivresse dut faire croire à certains qu'ils étaient déjà en guerre, car ils s'employèrent céans à faire butin. Ainsi les draps d'or et d'argent qui pendaient au mur furent volés.

Or, ce jour même fut celui où les Anglais se saisirent de la citadelle de Guines, livrée par belle trahison, tandis que le capitaine qui commandait cette place festoyait à Saint-Ouen.

Le roi, de tout cela, eut gros dépit et commença de se complaire dans l'idée que ses plus valeureuses entreprises, par quelque sort funeste, étaient vouées à l'échec.

Peu de temps après survint le premier combat auquel des chevaliers de l'Étoile eurent à prendre part, non point dans un Orient fantastique, mais au coin d'un bois de Basse-Bretagne. Quinze d'entre eux, voulant prouver qu'ils étaient capables d'autres hauts faits que ceux du pichet, respectèrent leur serment de ne jamais reculer ni retraiter ; et plutôt que de se dégager à temps, comme gens sensés l'eussent fait, ils s'offrirent à être encerclés par un adversaire dont le nombre ne leur laissait nulle chance, même petite. Aucun ne revint pour conter cette prouesse. Mais les parents des chevaliers morts ne se privèrent point de dire que le nouveau roi avait l'esprit bien faussé pour imposer à ses bannerets un serment aussi fol, et que si tous devaient le tenir, il se retrouverait bientôt seul à son assemblée...

Ah ! voici ma litière... Vous préférez chevaucher à présent ?... Moi, je crois que je vais dormir un petit afin de me trouver frais à l'arrivée... Mais vous comprenez, Archambaud, pourquoi l'Ordre de l'Étoile n'a pas eu grande suite, et qu'on en parle de moins en moins, d'année en année.

VI

LES DÉBUTS DE CE ROI QU'ON APPELLE LE MAUVAIS

Avez-vous noté, mon neveu, que partout où nous nous arrêtons, à Limoges aussi bien qu'à Nontron ou ailleurs, chacun nous demande nouvelles du roi de Navarre, comme si le sort du royaume dépendait de ce prince ? L'étrange situation, en vérité, que celle où nous sommes. Le roi de Navarre est prisonnier, dans un château d'Artois, de son cousin le roi de France. Le roi de France est prisonnier, dans un hôtel de Bordeaux, de son cousin le prince héritier d'Angleterre. Le Dauphin, héritier de France, se débat dans le palais de Paris, entre ses bourgeois agités et ses États généraux remontrants. Or, c'est du roi de Navarre que tout le monde paraît s'inquiéter. Vous avez entendu l'évêque lui-même : « On disait le Dauphin fort ami de Monseigneur de Navarre. Ne va-t-il pas le libérer ? » Dieu Saint ! J'espère bien que non. Il a été fort avisé, ce jeune homme, de n'en rien faire jusqu'à présent. Et je m'inquiète de cette tentative d'évasion que des chevaliers du clan navarrais auraient montée pour délivrer leur chef. Elle a échoué ; il faut nous en féliciter. Mais tout porte à croire qu'ils voudront recommencer.

Oui, oui, j'ai appris bien des choses pendant notre arrêt à Limoges. Et je me dispose, dès notre arrivée ce soir à La Péruse, d'en écrire au pape.

Si c'était une grosse sottise de la part du roi Jean d'enfermer Monsieur de Navarre, c'en serait une égale aujourd'hui, pour le Dauphin, de le relâcher. Je ne connais pas de plus grand brouilleur que ce Charles qu'on appelle le Mauvais ; et ils se sont bien donné la main, à travers leur querelle, le roi Jean et lui, pour jeter la France dans son malheur présent. Vous savez

d'où lui vient son surnom ? Des tout premiers mois de son règne. Il n'a point perdu de temps pour le gagner.

Sa mère, la fille de Louis Hutin, mourut, comme je vous le contais l'autre jour, durant l'automne de 49. Dans l'été de 1350, il alla se faire couronner en sa capitale de Pampelune, où jamais depuis sa naissance, à Évreux, dix-huit ans plus tôt, il n'avait mis les pieds. Voulant se faire connaître, il parcourut ses États, ce qui ne demandait point de longues courses ; puis il alla visiter ses voisins et parents, son beau-frère, le comte de Foix et de Béarn, celui qui se fait appeler Phœbus, et son autre beau-frère, le roi d'Aragon, Pierre le Cérémonieux, et également le roi de Castille.

Or, un jour qu'il était de retour à Pampelune et qu'il y passait un pont, à cheval, il rencontra une délégation de nobles navarrais qui venaient à lui, pour lui porter leurs doléances, parce qu'il avait laissé violer leurs droits et priviléges. Comme il refusait de les entendre, les autres s'échauffèrent un peu ; il fit alors saisir par ses soldats ceux qui criaient au plus près de lui, et ordonna qu'on les pendît dans l'instant aux arbres voisins, disant qu'il faut être prompt à punir si l'on veut être respecté.

J'ai remarqué que les princes trop hâtifs au châtiment capital obéissent souvent à des mouvements de peur. Ce Charles n'y fait pas exception, car je le crois plus courageux de paroles que de corps. C'est cette brutale pendaison, dont la Navarre fut endeuillée, qui lui valut d'être bientôt appelé par ses sujets *el malo*, le Mauvais. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à s'éloigner de son royaume, dont il laissa le gouvernement à son plus jeune frère, Louis, qui n'avait alors que quinze ans, lui-même préférant revenir s'agiter à la cour de France en compagnie de son autre frère, Philippe.

Alors, me direz-vous, comment le parti navarrais peut-il être tellement nombreux et puissant si, en Navarre même, une part de la noblesse est opposée à son roi ? Eh ! mon neveu, c'est que ce parti est surtout composé des chevaliers normands du comté d'Évreux. Et ce qui rend Charles de Navarre si dangereux pour la couronne de France, plus encore que ses possessions au midi du royaume, ce sont celles qu'il tient, ou qu'il tenait, dans la proximité de Paris, telles les seigneuries de Mantes, Pacy,

Meulan, ou Nonancourt, qui commandent les accès à la capitale pour tout le quart ouest du pays.

Cela, le roi Jean le comprit assez bien, ou on le lui fit comprendre ; et il donna, pour une rare fois, preuve de bon sens en s'efforçant à l'entente et à l'arrangement avec son cousin de Navarre. Par quel lien pouvait-il se l'attacher le mieux ? Par un mariage. Et quel mariage pouvait-on lui offrir qui le liât à la couronne aussi étroitement que l'union qui avait, pendant six mois, fait de sa sœur Blanche la reine de France ? Eh bien, le mariage avec l'aînée des filles du roi lui-même, la petite Jeanne de Valois. Elle n'avait que huit ans, mais c'était un parti qui valait bien d'attendre pour consommer. D'ailleurs Charles de Navarre ne manquait pas de galante compagnie pour seconder sa patience. Entre autres, on sait une certaine demoiselle Gracieuse... oui, c'est son nom, ou celui qu'elle avoue... La petite Jeanne de Valois, elle, était déjà veuve, puisqu'on l'avait une première fois mariée, à l'âge de trois ans, avec un parent de sa mère que Dieu n'avait pas tardé à reprendre.

En Avignon, nous fûmes favorables à ces accordailles qui nous semblaient devoir assurer la paix. Car le contrat réglait toutes affaires pendantes entre ces deux branches de la famille de France, à commencer par celle du comté d'Angoulême depuis si longtemps promis à la mère de Charles, en échange de son renoncement à la Brie et à la Champagne, puis rééchangé contre Pontoise et Beaumont, mais sans qu'il y ait eu exécution. Cette fois, on revenait à l'accord premier ; Navarre recevrait l'Angoumois ainsi que plusieurs grosses places et châtellenies qui constituaient la dot. Le roi Jean prenait grand air d'autorité pour charger de bienfaits son futur beau-fils. « Vous aurez ceci, je le veux ; je vous donne cela, j'en ai dit... »

Navarre faisait plaisanterie, devant ses familiers, de ses liens nouveaux avec le roi Jean. « Nous étions cousins par naissance ; nous fûmes sur le point d'être beaux-frères ; mais son père ayant épousé ma sœur, je me suis trouvé son oncle ; et voici qu'à présent, je vais devenir son gendre. » Mais tandis qu'on négociait le contrat, il s'entendait fort bien à grossir son lot. À lui-même il n'était point demandé d'apport, seulement une avance d'argent : cent mille écus dont le roi Jean était endetté

auprès des marchands de Paris, et que Charles aurait la bonne grâce de rembourser. Il n'avait point, lui non plus, la liquidité de la somme ; on la lui trouva chez les banquiers de Flandre auxquels il consentit à remettre en gage une partie de ses bijoux. C'était chose plus aisée pour le gendre du roi que pour le roi lui-même...

Ce fut à cette occasion, je m'en avise, que Navarre dut s'aboucher avec le prévôt Marcel... dont il faut également que j'écrive au pape, car les agissements présents de cet homme-là ne sont point sans m'inquiéter. Mais c'est une autre affaire...

Les cent mille écus furent reconnus à Navarre dans le contrat de mariage ; ils devaient lui être versés par fractions, promptement. En outre, il fut fait chevalier de l'Étoile, et on lui laissa même espérer la charge de connétable, bien qu'il n'eût pas vingt ans accomplis. Le mariage fut célébré avec grand éclat et grande liesse.

Or, la belle amitié que se montraient le beau-père et le gendre fut bientôt brouillée. Qui la brouilla ? L'autre Charles, Monsieur d'Espagne, le beau La Cerda, jaloux forcément de la faveur qui environnait Navarre, et inquiet d'en voir l'astre monter si haut dans le ciel de la cour. Charles de Navarre a ce travers commun à beaucoup de jeunes hommes... et dont je vous engage à vous défendre, Archambaud... qui est de parler trop quand la fortune leur sourit, et de ne point résister à faire de méchants mots. La Cerda ne manqua pas de rapporter au roi Jean les traits de son beau-fils, en les assaisonnant de sa sauce. « Il vous brocarde, mon cher Sire ; il se croit toutes paroles permises. Vous ne pouvez tolérer ces atteintes à votre majesté ; et si vous les tolérez, moi, pour l'amour de vous, je ne les puis supporter. » Et d'instiller poison dans la tête du roi, jour après jour. Navarre avait dit ci, Navarre avait fait ça ; Navarre se rapprochait trop du Dauphin ; Navarre intriguaît avec tel officier du Grand Conseil. Il n'y a pas d'homme plus prompt que le roi Jean à entrer dans une mauvaise idée sur le compte d'autrui ; ni plus renâclant à en sortir. Il est tout ensemble crédule et buté. Rien n'est plus aisé que de lui inventer des ennemis.

Bientôt la lieutenance générale en Languedoc, dont Charles de Navarre avait été gratifié, lui fut retirée. Au profit de qui ? De Charles d'Espagne. Puis la charge de connétable, vacante depuis la décapitation de Raoul de Brienne, fut enfin attribuée, mais pas à Charles de Navarre, à Charles d'Espagne. Des cent mille écus qui devaient lui être remboursés, Navarre ne vit pas le premier, cependant que présents et bénéfices ruissaient sur l'ami du roi. Enfin, enfin, le comté d'Angoulême, au mépris de tous les accords, fut donné à Monsieur d'Espagne, Navarre devant se contenter de nouveau d'une vague promesse d'échange.

Alors, entre Charles le Mauvais et Charles d'Espagne, ce fut d'abord le froid, puis la détestation, et bientôt la haine ouverte et avouée. Monsieur d'Espagne avait beau jeu de dire au roi : « Voyez comme j'étais dans le vrai, mon cher Sire ! Votre gendre, dont j'avais percé les mauvais desseins, s'insurge contre vos volontés. Il s'en prend à moi, parce qu'il voit que je vous sers trop bien. »

D'autres fois, il feignait de vouloir s'exiler de la cour, lui qui était au sommet de la faveur, si les frères Navarre continuaient de médire de lui. Il parlait comme une maîtresse : « Je m'en irai dans quelque lieu désert, hors de votre royaume, pour y vivre du souvenir de l'amour que vous m'avez montré. Ou pour y mourir ! Car loin de vous, l'âme me quittera le corps. » On lui vit verser des larmes, à cet étrange connétable !

Et comme le roi Jean avait la tête tout envahie de l'Espagnol, et qu'il ne voyait rien que par ses yeux, il mit beaucoup d'opiniâtreté à se faire un irréductible ennemi du cousin qu'il avait choisi pour gendre afin de s'assurer un allié.

Je vous l'ai dit : plus sot que ce roi-là on ne peut trouver, ni plus nuisible à soi-même... ce qui ne serait encore que de petit dommage s'il n'était du même coup si nuisible à son royaume.

La cour ne bruissait plus que de cette querelle. La reine, bien délaissée, se rencontra avec Madame d'Espagne... car il était marié, le connétable, un mariage de façade, avec une cousine du roi, Madame de Blois.

Les conseillers du roi, bien qu'ils fissent tous également mine d'aduler leur maître, étaient fort partagés, selon qu'ils

pensaient bon de lier leur fortune à celle du connétable ou à celle du gendre. Et les luttes feutrées qui les opposaient étaient d'autant plus âpres que ce roi, qui voudrait faire paraître qu'il est seul à trancher de tout, a toujours abandonné à son entourage le soin des plus graves affaires.

Voyez-vous, mon cher neveu, on intrigue autour de tous les rois. Mais on ne conspire, on ne comploté qu'autour des rois faibles, ou de ceux qu'un vice, ou encore les atteintes de la maladie, affaiblissent. J'aurais voulu voir qu'on conspirât autour de Philippe le Bel ! Personne n'y songeait, personne n'aurait osé. Ce qui ne veut point dire que les rois forts sont à l'abri des complots ; mais alors, il y faut de vrais traîtres. Tandis qu'auprès des princes faibles, il devient naturel aux honnêtes gens eux-mêmes d'être comploteurs.

Un jour d'avant la Noël de 1354, en un hôtel de Paris, il s'échangea de si grosses paroles et insultes entre Charles d'Espagne et Philippe de Navarre que ce dernier tira sa dague et fut tout près, si on ne l'avait entouré, d'en frapper le connétable ! Ce dernier feignit de rire, et cria au jeune Navarre qu'il se fût montré moins menaçant s'il n'y avait eu tant de gens autour d'eux pour le retenir. Philippe n'est point aussi fin, mais il est plus enflammé au combat que son frère aîné. On ne le retira de la salle qu'il n'ait proféré qu'il tirerait prompte vengeance de l'ennemi de sa famille, et lui ferait ravalier son outrage. Ce qu'il accomplit, à deux semaines de là, dans la nuit de la fête des rois mages.

Monsieur d'Espagne allait visiter sa cousine, la comtesse d'Alençon. Il s'arrêta pour coucher à Laigle, dans une auberge dont le nom ne se laisse point oublier, l'auberge de la Truie-qui-file. Trop sûr du respect qu'inspiraient, pensait-il, sa charge et l'amitié du roi, il croyait n'avoir point de danger à craindre quand il cheminait par le royaume, et il n'avait pris avec lui que petite escorte. Or, le bourg de Laigle est sis dans le comté d'Évreux, à peu de lieues de cette ville où les frères d'Évreux-Navarre séjournraient en leur gros château. Avertis du passage du connétable, ils apprêtèrent à celui-ci une belle embûche.

Vers la minuit, vingt chevaliers normands, tous rudes seigneurs, le sire de Graville, le sire de Clères, le sire de

Mainemares, le sire de Morbecque, le chevalier d'Aunay... eh oui ! le descendant d'un des galants de la tour de Nesle ; il n'était point surprenant qu'on le retrouvât dans le parti Navarre... enfin, vous dis-je, une bonne vingtaine dont les noms sont connus, puisque le roi, à son malgré, dut leur donner par la suite des lettres de rémission... surgirent dans le bourg, sous la conduite de Philippe de Navarre, firent voler les portes de la Truie-qui-file, et se ruèrent au logement du connétable.

Le roi de Navarre n'était pas avec eux. Pour le cas où l'affaire aurait mal tourné, il avait choisi d'attendre à la lisière de la ville, auprès d'une grange, en compagnie des gardes-chevaux. Oh ! je le vois, mon Charles le Mauvais, petit, vivace, entortillé dans son manteau comme une fumée d'enfer, et sautant de long en large sur la terre gelée, pareil au diable qui ne touche pas le sol. Il attend. Il regarde le ciel d'hiver. Le froid lui pince les doigts. Il a l'âme tordue à la fois de crainte et de haine. Il prête l'oreille. Il reprend son piétinement inquiet.

Survient alors Jean de Fricamps, dit Friquet, le gouverneur de Caen, son conseiller et son plus zélé monteur de machines, qui lui dit, tout hors d'haleine : « C'est chose faite, Monseigneur ! »

Et puis Graville, Mainemares, Morbecque apparaissent, et Philippe de Navarre lui-même, et tous les conjurés. Là-bas, à l'auberge, le beau Charles d'Espagne, qu'ils ont tiré de dessous son lit où il avait pris refuge, est bien trépassé. Ils l'ont vilainement appareillé, à travers sa robe de nuit. On lui comptera quatre-vingts plaies au corps, quatre-vingts coups de lame. Chacun a voulu y plonger quatre fois son épée... Voilà, messire mon neveu, comment le roi Jean perdit son bon ami, et comment Monseigneur de Navarre entra en rébellion...

À présent, je vais vous prier de céder votre place à dom Francesco Calvo, mon secrétaire papal, avec lequel je veux m'entretenir avant que nous ne parvenions à l'étape.

VII

LES NOUVELLES DE PARIS

Comme je vais être, dom Calvo, fort affairé en arrivant à La Péruse, pour inspecter l'abbaye et voir si elle a été fort ravagée par les Anglais que je doive, pendant un an, exempter les moines, ainsi qu'ils me le demandent, de me verser mes bénéfices de prieur, je veux vous dire céans les choses à figurer dans ma lettre au Saint-Père. Je vous saurai gré de me préparer cette lettre dès que nous serons là-bas, avec toutes les belles tournures que vous avez coutume d'y mettre.

Il faut faire connaître au Saint-Père les nouvelles de Paris qui me sont parvenues à Limoges, et qui ne laissent pas de m'inquiéter.

En lieu premier, les agissements du prévôt des marchands de Paris, maître Étienne Marcel. J'apprends que ce prévôt fait depuis un mois construire fortifications et creuser fossés autour de la ville, au-delà des enceintes anciennes, comme s'il se préparait à soutenir un siège. Or, au point où nous en sommes des palabres de paix, les Anglais ne montrent point d'intention de faire peser menace sur Paris, et l'on ne comprend guère cette hâte à se fortifier. Mais outre cela, le prévôt a organisé ses bourgeois en corps de ville, qu'il arme et exerce, avec quartiers, cinquantes et dizaines pour assurer les commandements, tout à fait à l'image des milices de Flandre qui gouvernent elles-mêmes leurs cités ; il a imposé à Monseigneur le Dauphin, lieutenant du roi, d'agrérer à la constitution de cette milice, et, de surcroît, alors que toutes taxes et tailles royales sont objet général de doléances et refus, il a, lui prévôt, afin d'équiper ses hommes, établi un impôt sur les boissons qu'il perçoit directement.

Ce maître Marcel qui naguère s'est bien enrichi à la fourniture du roi, mais qui a perdu depuis quatre ans cette fourniture et en a conçu un gros dépit, semble depuis le malheur de Poitiers vouloir se mêler de toutes choses au royaume. On aperçoit mal ses desseins, sauf celui de se rendre important ; mais il ne va guère dans le chemin de l'apaisement que souhaite notre Saint-Père. Aussi, mon pieux devoir est de conseiller au pape, s'il lui parvenait quelque demande de ce côté-là, de se montrer fort sourcilleux, et de ne donner aucun appui, ni même apparence d'appui, au prévôt de Paris et à ses entreprises.

Vous m'avez déjà compris, dom Calvo. Le cardinal Capocci est à Paris. Il pourrait bien, irréfléchi comme il l'est et ne manquant point une bâvue, se croire très fort en nouant intrigue avec ce prévôt... Non, rien de précis ne m'a été rapporté ; mais mon nez me fait sentir une de ces voies torses dans lesquelles mon collégat ne manque jamais de s'engager...

En lieu second, je veux inviter le souverain pontife à se faire instruire par le menu des États généraux de la Langue d'oïl qui se sont clos à Paris au début de ce mois, et à porter la lumière de sa sainte attention sur les étrangetés qu'on y a vus se produire.

Le roi Jean avait promis de convoquer ces États au mois de décembre ; mais dans le grand émoi, désordre et accablement où s'est trouvé le royaume en conséquence de la défaite de Poitiers, le Dauphin Charles a cru sagement agir en avançant dès octobre la réunion. En vérité, il n'avait guère d'autre choix à faire pour affermir l'autorité qui lui échéait en cette malencontre, jeune comme il est, avec une armée toute dessoudée par les revers, et un Trésor en extrême pénurie.

Mais les huit cents députés de la Langue d'oïl, dont quatre cents bourgeois, ne délibérèrent pas du tout des points sur lesquels ils étaient invités à le faire.

L'Église a longue expérience des conciles qui échappent à ceux qui les ont assemblés. Je veux dire au pape que ces États ressemblent tout exactement à un concile qui s'égare et s'arroge de régenter de tout, et se rue à la réformation désordonnée en profitant de la faiblesse du suprême pouvoir.

Au lieu de s'affairer à la délivrance du roi de France, nos gens de Paris se sont d'emblée souciés de réclamer celle du roi de Navarre, ce qui montre bien de quel bord sont ceux qui les mènent.

Outre quoi, les huit cents ont nommé une commission de quatre-vingts qui s'est mise à besogner dans le secret pour produire une longue liste de remontrances où il y a un peu de bon et beaucoup de pire. D'abord, ils demandent la destitution et la mise en jugement des principaux conseillers du roi, qu'ils accusent d'avoir dilapidé les aides, et qu'ils tiennent pour responsables de la défaite...

Sur cela, je dois dire, Calvo... ce n'est pas pour la lettre, mais je vous ouvre ma pensée... les remontrances ne sont point tout à fait injustes. Parmi les gens auxquels le roi Jean a commis le gouvernement, j'en sais qui ne valent guère, et qui même sont de francs gredins. Il est naturel qu'on s'enrichisse dans les hautes charges, sinon personne n'en voudrait prendre la peine et les risques. Mais il faut se garder de franchir les limites de la déshonnêteté, et ne pas faire ses affaires aux dépens de l'intérêt public. Et puis surtout, il faut être capable. Or le roi Jean, étant peu capable lui-même, choisit volontiers des gens qui ne le sont point.

Mais à partir de là, les députés se sont mis à requérir choses abusives. Ils exigent que le roi, ou pour le présent son lieutenant le Dauphin, ne gouverne plus que par conseillers désignés par les trois États, quatre prélats, douze chevaliers, douze bourgeois. Ce Conseil aurait puissance de tout faire et ordonner, comme le roi le faisait avant, nommerait à tous offices, pourrait réformer la Chambre des comptes et toutes compagnies du royaume, déciderait du rachat des prisonniers, et encore de bien d'autres choses. En vérité, il ne s'agit de rien moins que de dépouiller le roi des attributs de la souveraineté.

Ainsi la direction du royaume ne serait plus exercée par celui qui a été oint et sacré selon notre sainte religion ; elle serait confiée à ce dit Conseil qui ne tirerait son droit que d'une assemblée bavarde, et n'opérerait que dans la dépendance de celle-ci. Quelle faiblesse et quelle confusion ! Ces prétendues réformations... vous m'entendez, dom Calvo ; j'insiste là-dessus,

car il ne faut point que le Saint-Père puisse dire qu'il n'a pas été averti... ces prétendues réformations sont offense au bon sens, en même temps qu'elles fleurent l'hérésie.

Or, des gens d'Église, la chose est regrettable, penchent de ce côté-là, comme l'évêque de Laon, Robert Le Coq, lui aussi dans la disgrâce du roi, et pour cela tout abouché au prévôt. C'est l'un des plus véhéments.

Le Saint-Père doit bien voir que, derrière tous ces remuevements, on trouve le roi de Navarre qui semble mener les choses du fond de sa prison, et qui les empirerait encore s'il les façonnait à l'air libre. Le Saint-Père, en sa grande sagesse, jugera donc qu'il lui faut se garder d'intervenir de la moindre façon pour que Charles le Mauvais, je veux dire Monseigneur de Navarre, soit relâché, ce que maintes suppliques venues de tous côtés doivent le prier de faire.

Pour ma part, usant de mes prérogatives de légat et nonce... vous m'écoutez, Calvo ?... j'ai commandé à l'évêque de Limoges d'être en ma suite pour se présenter à Metz. Il me rejoindra à Bourges. Et j'ai résolu d'en faire autant de tous autres évêques sur ma route, dont les diocèses ont été pillés et désolés par les chevauchées du prince de Galles, afin qu'ils en témoignent devant l'Empereur. Je serai ainsi renforcé pour représenter combien se révèle pernicieuse l'alliance qu'ont faite le roi navarrais et celui d'Angleterre...

Mais qu'avez-vous à regarder sans cesse au-dehors, dom Calvo ?... Ah ! c'est le balancement de ma litière qui vous tourne l'estomac ! Moi, j'y suis fort habitué, je dirais même que cela me stimule l'esprit ; et je vois que mon neveu, messire de Périgord, qui me fait souvent compagnie depuis notre départ, n'en est point du tout affecté C'est vrai, vous avez la mine trouble. Bon, vous allez descendre. Mais n'oubliez rien de ce que je vous ai dit, quand vous prendrez vos plumes.

VIII

LE TRAITÉ DE MANTES

Où sommes-nous ? Avons-nous passé Mortemart ?... Pas encore ! Eh bien, j'ai dormi un petit, ce me semble... Oh ! comme le ciel s'assombrit, et comme les jours raccourcissent ! Je rêvais, voyez-vous, mon neveu, je rêvais d'un prunier en fleur, un gros prunier tout blanc, tout rond, tout rempli d'oiseaux, comme si chaque fleur chantait. Et le ciel était bleu, pareil au tapis de la Vierge. Une vision angélique, un vrai coin du paradis. L'étrange chose que les rêves ! Avez-vous remarqué que, dans les Évangiles, il n'y a point de rêves relatés, à part celui de Joseph au début de saint Matthieu ? C'est le seul. Alors que, dans l'Ancien Testament, les patriarches ont sans cesse des songes, dans le Nouveau, on ne rêve point. Je me suis souvent demandé pourquoi, sans pouvoir répondre... Cela ne vous avait pas frappé ? C'est que vous n'êtes pas grand lecteur des saintes Écritures, Archambaud... Je vois là un bon sujet, pour nos savants docteurs de Paris ou d'Oxford, de disputer entre eux et de nous fournir de gros traités et discours, en un latin si épais que personne n'y entendrait plus goutte...

En tout cas, le Saint-Esprit m'a bien inspiré de faire l'écart par La Péruse. Vous avez vu ces bons frères bénédictins qui voulaient prendre avantage de la chevauchée anglaise pour ne point payer les commandes du prieur ? Je leur ferai remplacer la croix d'émail et les trois calices de vermeil qu'ils se sont hâtés d'offrir aux Anglais, pour être saufs du pillage ; et ils solderont leurs annuités.

Ils cherchaient tout benoîtement à se faire confondre avec les gens de l'autre rive de la Vienne, où les routiers du prince de Galles ont vraiment tout ravagé, pillé, grillé, comme nous l'avons bien vu ce matin, à Chirac ou à Saint-Maurice-des-

Lions. Et surtout à l'abbaye de Lesterps où les chanoines réguliers se sont montrés vaillants. « Notre abbaye est fortifiée ; nous la défendrons. » Et ils se sont battus ces chanoines, en hommes bons et braves, que l'on ne constraint pas.

Plusieurs ont péri dans l'affaire qui se sont conduits plus noblement que ne l'ont fait à Poitiers maints chevaliers de ma connaissance.

Si tous les gens de France avaient autant de cœur... Encore ont-ils trouvé moyen, ces honnêtes chanoines, dans leur couvent tout calciné, de nous offrir dîner si plantureux et si bien apprêté qu'il m'a porté au sommeil. Et avez-vous noté cet air de sainte gaieté qu'ils arboraient sur leur visage ? « Nos frères ont été tués ? Ils sont en paix ; Dieu les a accueillis dans sa mansuétude... Il nous a laissés sur la terre ? C'est pour que nous puissions y faire bonne œuvre... Notre couvent est à demi détruit ? Voilà l'occasion de le refaire plus beau... »

Les bons religieux sont gais, mon neveu, sachez-le. Je me méfie des trop sévères jeûneurs, à mine longue, avec des yeux brûlants et rapprochés, comme s'ils avaient trop longtemps louché du côté de l'enfer. Ceux à qui Dieu fait le plus haut honneur qui soit en les appelant à son service ont une manière d'obligation de s'en montrer joyeux ; c'est un exemple et une politesse qu'ils doivent aux autres mortels.

De même que les rois, puisque Dieu les a élevés au-dessus de tous les autres hommes, ont devoir de montrer toujours empire sur eux-mêmes. Messire Philippe le Bel qui était un paragon de vraie majesté condamnait sans qu'on lui vît de colère ; et il portait le deuil sans larmes.

Dans l'occasion du meurtre de Monsieur d'Espagne, que je vous contais hier, le roi Jean fit bien apparaître, et de la plus pitoyable façon, qu'il était incapable d'imposer retenue à ses passions. La pitié n'est pas ce qu'un roi doit inspirer ; mieux vaut qu'on le croie fermé à la douleur. Pendant quatre jours, le nôtre fut dans l'empêchement de prononcer un seul mot et de dire même s'il voulait manger ou boire. Il errait dans les chambres, l'œil tout rouge et noyé, ne reconnaissant personne, et s'arrêtant soudain pour sangloter. Il était vain de lui parler d'aucune affaire. L'ennemi eût-il envahi son palais qu'il se fût

laissé prendre par la main. Il n'avait pas montré le quart de chagrin lorsqu'était morte la mère de ses enfants, Madame de Luxembourg, ce que le Dauphin Charles ne manqua point de relever. Ce fut même la première fois où on le vit marquer du mépris pour son père, allant jusqu'à lui dire qu'il n'était pas décent de s'abandonner ainsi. Mais le roi n'entendait rien.

Il ne sortit de son abattement que pour hurler. Hurler qu'on lui sellât céans son destrier, hurler qu'on rassemblât l'ost ; hurler qu'il courait à Évreux faire justice, et que chacun aurait à trembler... Ses familiers eurent grand-peine à le ramener à la raison et à lui représenter que pour rassembler l'ost, même sans l'arrière-ban, il ne fallait pas moins d'un mois ; que s'il voulait attaquer Évreux, il mettrait la Normandie en dissension ; que, d'autre part, les trêves avec le roi d'Angleterre venaient à expiration, et que s'il prenait à ce dernier l'envie de profiter du désordre, le royaume pourrait se trouver en péril.

On lui remontra aussi que, peut-être, s'il avait respecté le contrat de mariage de sa fille et tenu son engagement de remettre Angoulême à Charles de Navarre, au lieu d'en faire don à son cher connétable...

Jean II ouvrait le bras et clamait : « Que suis-je donc, si je ne puis rien ? Je vois bien qu'aucun de vous ne m'aime, et que j'ai perdu mon soutien. » Mais enfin, il resta en son hôtel, jurant Dieu que jamais il ne connaîtrait joie jusqu'à ce qu'il fût vengé.

Cependant, Charles le Mauvais ne demeurait pas inactif. Il écrivait au pape, il écrivait à l'Empereur, il écrivait à tous les princes chrétiens, leur expliquant qu'il n'avait pas voulu la mort de Charles d'Espagne, mais seulement s'en saisir pour les nuisances et outrages qu'il avait soufferts de lui ; qu'on avait outrepassé ses ordres, mais qu'il prenait tout à son compte et couvrait ses parents, amis et serviteurs qui n'avaient été mus, dans le tumulte de Laigle, que par un trop grand zèle pour son bien.

Il se donnait ainsi, ayant monté le guet-apens comme un truand de grand chemin, les gants du chevalier.

Et surtout, il écrivait au duc de Lancastre, qui se trouvait à Malines, et au roi d'Angleterre lui-même. Nous eûmes connaissance de la teneur de ces lettres quand les choses

s'embrouillèrent. Le Mauvais n'y allait pas par détours. « Si vous mandez à vos capitaines de Bretagne qu'ils soient prêts, sitôt que j'enverrai vers eux, à entrer en Normandie, je leur baillerai bonne et sûre entrée. Veuillez savoir, très cher cousin, que tous les nobles de Normandie sont avec moi à mort et à vie. » Par le meurtre de Monsieur d'Espagne, notre homme s'était mis en rébellion ; à présent il progressait en trahison. Mais en même temps, il lançait sur le roi Jean les dames de Melun.

Vous ne savez pas qui l'on nomme ainsi ?... Ah ! voilà qu'il pleut. Il fallait s'y attendre ; cette pluie menaçait depuis le départ. C'est maintenant que vous allez bénir ma litière, Archambaud, plutôt que d'avoir l'eau vous coulant dans le col, sous votre cotte hardie, et la boue vous crottant jusqu'aux reins...

Les dames de Melun ? Ce sont les deux reines douairières, et puis Jeanne de Valois, la petite épouse de Charles, qui attend d'être nubile. Elles vivent toutes les trois au château de Melun, qu'on appelle pour cela le château des Trois Reines, ou encore la Cour des Veuves.

Il y a d'abord Madame Jeanne d'Évreux, la veuve du roi Charles IV et la tante de notre Mauvais. Oui, oui, elle vit toujours ; elle n'est même point si vieille qu'on croit. À peine doit-elle avoir passé la cinquantaine ; elle a quatre ou cinq ans de moins que moi. Il y a vingt-huit ans qu'elle est veuve, vingt-huit ans qu'elle est vêtue de blanc. Elle a partagé le trône seulement trois ans. Mais elle conserve de l'influence au royaume. C'est qu'elle est la doyenne, la dernière reine de la première race capétienne. Si, sur les trois couches qu'elle fit... trois filles, et dont une seule, la posthume, reste vivante... elle avait eu un garçon, elle eût été reine mère et régente. La dynastie a pris fin dans son sein. Quand elle dit : « Monseigneur d'Évreux, mon père... mon oncle Philippe le Bel... mon beau-frère Philippe le Long... » Chacun se tait. Elle est la survivante d'une monarchie indiscutée, et d'un temps où la France était autrement puissante et glorieuse qu'aujourd'hui. Elle est comme une caution pour la nouvelle race. Alors, il y a des

choses qu'on ne fait point, parce que Madame d'Évreux les désapprouverait.

En plus, on dit autour d'elle : « C'est une sainte. » Avouons qu'il suffit de peu de chose, quand on est reine, pour être regardée comme une sainte par une petite cour désœuvrée où la louange tient lieu d'occupation. Madame Jeanne d'Évreux se lève avant le jour ; elle allume elle-même sa chandelle pour ne pas déranger ses femmes. Puis elle se met à lire son livre d'heures, le plus petit du monde à ce qu'on assure, un présent de son époux qui l'avait commandé à un maître imagier, Jean Pucelle. Elle prie beaucoup et fait moult aumône. Elle a passé vingt-huit ans à répéter qu'elle n'avait point d'avenir, parce qu'elle n'avait pu enfanter un fils. Les veuves vivent d'idées fixes. Elle aurait pu peser davantage dans le royaume si elle avait eu de l'intelligence à proportion de sa vertu.

Ensuite, il y a Madame Blanche, la sœur de Charles de Navarre, la seconde femme de Philippe VI, qui n'a été reine que six mois, à peine le temps de s'habituer à porter couronne. Elle a la réputation d'être la plus belle femme du royaume. Je l'ai vue, naguère, et je ratifie volontiers ce jugement. Elle a vingt-quatre ans, à présent, et depuis six ans déjà elle se demande à quoi lui servent la blancheur de sa peau, ses yeux d'émail et son corps parfait. La nature l'eût dotée d'une moins splendide apparence, elle serait reine à présent, puisqu'elle était destinée au roi Jean ! Le père ne la prit pour lui que parce qu'il fut poignardé par sa beauté.

Après qu'elle eut, en une demi-année, fait passer son époux de la couche au tombeau, elle fut demandée en mariage par le roi de Castille, don Pedro, que ses sujets ont surnommé le Cruel. Elle fit répondre, un peu vite peut-être : « Une reine de France ne se remarier point. » On l'a fort louée de cette grandeur. Mais elle se demande à présent si ce n'est pas un bien lourd sacrifice qu'elle a consenti à sa magnificence passée. Le domaine de Melun est son douaire. Elle y fait de grands embellissements, mais elle peut bien changer à Noël et à Pâques les tapis et tentures qui composent sa chambre ; c'est toujours seule qu'elle y dort. Enfin, il y a l'autre Jeanne, la fille du roi Jean, dont le mariage n'a eu pour effet que de précipiter les orages. Charles

de Navarre l'a confiée à sa tante et à sa sœur, jusqu'à ce qu'elle ait l'âge de la consommation du lien. Celle-là est une petite calamité, comme peut l'être une gamine de douze ans, qui se souvient d'avoir été veuve à six ans, et qui se sait déjà reine sans occuper encore la place. Elle n'a rien d'autre à faire que d'attendre de grandir, et elle attend mal, rechignant à tout ce qu'on lui commande, exigeant tout ce qu'on lui refuse, poussant à bout ses dames suivantes et leur promettant mille tortures le jour qu'elle sera pubère. Il faut que Madame d'Évreux, qui ne plaisante point sur la conduite, lui allonge souvent une gifle.

Nos trois dames entretiennent à Melun et à Meaux... Meaux est le douaire de Madame d'Évreux... une illusion de cour. Elles ont chancelier, trésorier, maître de l'hôtel. De bien hauts titres pour des fonctions fort réduites. On a surprise de trouver là nombre de gens qu'on croyait morts, tant ils sont oubliés, sauf d'eux-mêmes. Vieux serviteurs rescapés des règnes précédents, vieux confesseurs de rois défunt, secrétaires gardiens de secrets éventés, hommes qui parurent puissants un moment parce qu'ils approchaient au plus près le pouvoir, ils piétinent dans leurs souvenirs en se donnant importance d'avoir pris part à des événements qui n'en ont plus. Quand l'un d'eux commence : « Le jour où le roi m'a dit... » Il faut deviner de quel roi il s'agit, entre les six qui ont occupé le trône depuis l'orée du siècle. Et ce que le roi a dit, c'est ordinairement quelque confidence grave et mémorable, telle que : « Il fait beau temps, aujourd'hui, Gros-Pierre... »

Aussi, quand survient une affaire comme celle du roi de Navarre, c'est presque une aubaine pour la Cour des Veuves, soudain réveillée de ses songes. Chacun de s'émouvoir, de bbruire, de s'agiter... Ajoutons que, pour les trois reines, Monseigneur de Navarre est, entre tous les vivants, le premier dans leurs pensées. Il est le neveu bien-aimé, le frère chéri, l'époux adoré. On aurait beau leur dire qu'en Navarre on l'appelle le Mauvais ! Il fait tout, au demeurant, pour leur paraître aimable, les comblant de présents, venant souvent les visiter... du moins tant qu'il n'était pas emmuré... les égayant de ses récits, les entretenant de ses démêlés, les passionnant pour ses entreprises, charmeur comme il peut l'être, jouant le

respectueux avec sa tante, l'affectueux auprès de sa sœur, et l'amoureux devant sa fillette d'épouse, tout cela par bon calcul, pour les tenir comme pièces dans son jeu.

Après l'assassinat du connétable, et dès que le roi Jean parut un peu calmé, elles s'en vinrent ensemble à Paris, à la demande de Monseigneur de Navarre.

La petite Jeanne de Valois, se jetant aux pieds du roi, lui récita d'un bon air la leçon qu'on lui avait enseignée : « Sire mon père, il ne se peut que mon époux ait commis aucune traîtrise contre vous. S'il a mal agi, c'est que des traîtres l'ont abusé. Je vous conjure pour l'amour de moi de lui pardonner. »

Madame d'Évreux, toute pénétrée de tristesse et de l'autorité que son âge lui confère, dit : « Sire mon cousin, comme la plus ancienne qui porta la couronne en ce royaume, j'ose vous conseiller et vous prier de vous accommoder à mon neveu. S'il s'est acquis des torts envers vous, c'est que certains qui vous servent en eurent envers lui et qu'il a pu croire que vous l'abandonniez à ses ennemis. Mais lui-même ne nourrit à votre endroit, je vous l'assure, que des pensées de bonne et loyale affection. Ce serait vous nuire à tous deux que de poursuivre cette discorde... »

Madame Blanche ne dit rien du tout. Elle regarda le roi Jean. Elle sait qu'il ne peut pas oublier qu'elle devait être sa femme. Devant elle, cet homme haut et lourd, si tranchant en son ordinaire, devient tout hésitant. Ses yeux la fuient, sa parole s'embarrasse. Et toujours en sa présence, il décide le contraire de ce qu'il croit vouloir.

Aussitôt après cette entrevue, il désigna le cardinal de Boulogne, l'évêque de Laon, Robert Le Coq, et Robert de Lorris, son chambellan, pour négocier avec son gendre et lui faire bonne paix. Il prescrivit que les choses fussent menées rondement. Elles le furent en vérité puisque, une semaine avant la fin de février, les négociateurs des deux parties signèrent accord, à Mantes. Jamais, de ma mémoire, on ne vit traité si aisément obtenu et hâtivement conclu.

Le roi Jean fit bien montre, en l'occasion, de ses bizarries de caractère et de son peu de suite aux affaires. Le mois précédent, il ne songeait qu'à saisir et occire Monseigneur de

Navarre ; à présent, il consentait à tout ce que celui-ci souhaitait. Venait-on lui dire que son gendre réclamait le Clos de Cotentin, avec Valognes, Coutances et Carentan ? Il répondait : « Donnez-lui, donnez-lui ! » La vicomté de Pont-Audemer et celle d'Orbec ? « Donnez, puisqu'on veut que je m'accorde à lui. » Ainsi Charles le Mauvais reçut-il également le gros comté de Beaumont, avec les châtellenies de Breteuil et de Conches, tout cela qui avait constitué autrefois la pairie du comte Robert d'Artois. Belle revanche, *post mortem*, pour Marguerite de Bourgogne ; son petit-fils reprenait les biens de l'homme qui l'avait perdue. Comte de Beaumont ! Il exultait, le jeune Navarre. Lui-même, par ce traité, ne cédait presque rien ; il rendait Pontoise, et puis il confirmait solennellement qu'il renonçait à la Champagne, ce qui était chose établie depuis plus de vingt-cinq ans.

De l'assassinat de Charles d'Espagne, on ne parlerait plus. Ni châtiment, même des comparses, ni réparation. Tous les complices de la Truie-qui-file, et qui dès lors n'hésitèrent plus à se nommer, reçurent des lettres de quittance et rémission.

Ah ! ce traité de Mantes ne fut pas pour grandir l'image du roi Jean. « On lui tue son connétable ; il donne la moitié de la Normandie. Si on lui tue son frère ou son fils, il donnera la France. » Voilà ce que les gens disaient.

Le petit roi de Navarre, lui, ne s'était pas montré malhabile. Avec Beaumont, en plus de Mantes et d'Évreux, il pouvait isoler Paris de la Bretagne ; avec le Cotentin, il tenait des voies directes vers l'Angleterre.

Aussi, quand il vint à Paris pour prendre son pardon, c'était lui qui avait l'air de l'accorder.

Oui ; que dis-tu, Brunet ?... Oh ! cette pluie ! Mon rideau est tout trempé... Nous arrivons à Bellac ? Fort bien. Ici au moins nous sommes assurés d'un gîte confortable, et l'on y serait sans excuse de ne pas nous faire grande réception. La chevauchée anglaise a épargné Bellac, d'ordre du prince de Galles, parce que c'est le douaire de la comtesse de Pembroke, qui est une Châtillon-Lusignan. Les hommes de guerre vous ont de ces gentillesses...

Je vous achève, mon neveu, l'histoire du traité de Mantes. Le roi de Navarre parut donc à Paris comme s'il avait gagné bataille, et le roi Jean, à l'effet de le recevoir, tint séance du Parlement, les deux reines veuves assises à ses côtés. Un avocat du roi vint s'agenouiller devant le trône... oh ! tout cela avait grand air... « Mon très redouté Seigneur, Mesdames les reines Jeanne et Blanche ont entendu que Monsieur de Navarre est en votre malgrâce et vous supplient de lui pardonner... »

Sur ce, le nouveau connétable, Gautier de Brienne, duc d'Athènes... oui, un cousin de Raoul, l'autre branche des Brienne ; cette fois, on n'avait pas choisi un jeunot... s'en alla prendre Navarre par la main... « Le roi vous pardonne, pour l'amitié des reines, de bon cœur et de bonne volonté. »

À quoi, le cardinal de Boulogne eut charge d'ajouter bien haut : « Qu'aucun du lignage du roi ne s'aventure désormais à recommencer car, fût-il fils du roi, il en sera fait justice. »

Belle justice, en vérité, dont chacun riait sous cape. Et devant toute la cour, le beau-père et le gendre s'embrassèrent. Je vous conterai la suite demain.

IX

LE MAUVAIS EN AVIGNON

Pour bien vous dire le vrai, mon neveu, je préfère ces églises de jadis, comme celle du Dorat où nous venons de passer, aux églises qu'on nous fait depuis cent cinquante ou deux cents ans, qui sont des prouesses de pierre, mais où l'ombre est si dense, les ornements si profus et souvent si effrayants, que l'on s'y sent le cœur serré d'angoisse, autant que si l'on était perdu dans la nuit au milieu de la forêt. Ce n'est pas bien vu, je le sais, que d'avoir mon goût ; mais c'est le mien et je m'y tiens. Peut-être me vient-il de ce que j'ai grandi dans notre vieux château de Périgueux, planté sur un monument de l'antique Rome, tout près de notre Saint-Front, tout près de notre Saint-Étienne, et que j'aime à retrouver les formes qui me les rappellent, ces beaux piliers simples et réguliers et ces hauts cintres bien arrondis sous lesquels la lumière se répand aisément.

Les anciens moines s'entendaient à bâtir de ces sanctuaires dont la pierre semble doucement dorée tant le soleil y pénètre à foison, et où les chants, sous les hautes voûtes qui figurent le toit céleste, s'enflent et s'envolent magnifiquement comme voix d'anges au paradis.

Par grâce divine, les Anglais, s'ils ont pillé le Dorat, n'ont point assez détruit ce chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre pour qu'on ait à le reconstruire. Sinon je gage que nos architectes du nord se seraient plu à monter quelque lourd vaisseau de leur façon, appuyé sur des pattes de pierre comme un animal fantastique, et où lorsqu'on y pénètre on croirait tout juste que la maison de Dieu est l'antichambre de l'enfer. Et ils auraient remplacé l'ange de cuivre doré, au sommet de la flèche, qui a donné son nom à la paroisse... eh oui, *lou dorat...* par un diable fourchu et bien grimaçant...

L'enfer... Mon bienfaiteur, Jean XXII, mon premier pape, n'y croyait pas, ou plutôt il professait qu'il était vide. C'était aller un peu loin. Si les gens n'avaient plus à redouter l'enfer, comment pourrait-on en tirer aumônes et pénitences, pour rachat de leurs péchés ? Sans l'enfer, l'Église pourrait fermer boutique. C'était lubie de grand vieillard. Il nous fallut obtenir qu'il se rétractât sur son lit de mort. J'étais là...

Oh ! mais le temps fraîchit vraiment. On sent bien que dans deux jours nous entrons en décembre. Un froid mouillé, le pire.

Brunet ! Aymar Brunet, vois donc, mon ami, s'il n'y a point dans le char aux vivres un pot de braises à placer dans ma litière. Les fourrures n'y suffisent plus, et si nous continuons de la sorte, c'est un cardinal tout grelottant qui va sortir à Saint-Benoît-du-Sault. Là aussi, m'a-t-on dit, l'Anglais a fait ravage... Et s'il n'y a point de braises à suffisance dans le chariot du queux, car il m'en faut plus que pour tenir tiède un ragoût, qu'on aille en quérir au premier hameau que nous traverserons... Non, je n'ai point besoin de maître Vigier. Laissez-le cheminer son train. Dès qu'on appelle mon médecin à ma litière, toute l'escorte imagine que je suis à l'agonie. Je me porte à merveille. J'ai besoin de braises, voilà tout...

Alors vous voulez savoir, Archambaud, ce qui s'ensuivit du traité de Mantes, dont je vous ai fait récit hier... Vous êtes bon écouteur, mon neveu, et c'est plaisir que de vous instruire de ce que l'on sait. Je vous soupçonne même de prendre quelques notes d'écrit quand nous parvenons à l'étape ; n'est-ce pas vrai ?... Bon, j'ai bien jugé. Ce sont les seigneurs du nord qui se donnent de la grandeur à être plus ignorants que des ânes, comme si lire et écrire étaient emploi de petit clerc, ou de pauvre. Il leur faut un serviteur pour connaître le moindre billet qu'on leur adresse. Nous, dans le midi du royaume, qui avons toujours été frottés de romanité, nous ne méprisons pas l'instruction. Ce qui nous donne l'avantage dans bien des affaires.

Ainsi vous notez. C'est bonne chose. Car, pour ma part, je ne pourrai guère laisser témoignage de ce que j'ai vu et de ce que j'ai fait. Toutes mes lettres et écritures sont ou seront versées aux registres de la papauté pour n'en sortir jamais, comme il est

de règle. Mais vous serez là, Archambaud, qui pourrez, au moins sur les affaires de France, dire ce que vous savez, et rendre justice à ma mémoire si certains, comme je ne doute pas que le ferait le Capocci... Dieu veuille seulement me garder sur terre un jour de plus que lui... entreprenaient d'y attenter.

Donc, très vite après le traité de Mantes où il s'était montré si inexplicablement généreux à l'endroit de son gendre, le roi Jean accusa ses négociateurs, Robert Le Coq, Robert de Lorris et même l'oncle de sa femme, le cardinal de Boulogne, de s'être laissé acheter par Charles de Navarre.

Soit dit entre nous, je crois qu'il n'était pas hors de la vérité. Robert Le Coq est un jeune évêque brûlé d'ambition, qui excelle à l'intrigue, qui s'en délecte, et qui a très vite aperçu l'intérêt qu'il pouvait avoir à se rapprocher du Navarrais, au parti duquel d'ailleurs, depuis sa brouille avec le roi, il s'est ouvertement rallié. Robert de Lorris, le chambellan, est certainement dévoué à son maître ; mais il est d'une famille de banque où l'on ne résiste jamais à rafler quelques poignées d'or au passage. Je l'ai connu, ce Lorris, quand il est venu en Avignon, voici dix ans à peu près, négocier l'emprunt de trois cent mille florins que le roi Philippe VI fit au pape d'alors. Je me suis, pour ma part, contenté honnêtement de mille florins pour l'avoir abouché avec les banquiers de Clément VI, les Raimondi d'Avignon et les Mattei de Florence ; mais lui, il s'est plus largement servi. Quant à Boulogne, tout parent qu'il est au roi...

J'entends bien qu'il est constant que nous soyons, nous, cardinaux, justement récompensés de nos interventions au profit des princes. Nous ne pourrions autrement suffire à nos charges. Je n'ai jamais fait secret, et même j'en tire honneur, d'avoir reçu vingt-deux mille florins de ma sœur de Durazzo pour le soin que j'ai pris, il y a vingt ans... déjà vingt ans !... de ses affaires ducales qui étaient bien compromises. Et l'an dernier, pour la dispense nécessaire au mariage de Louis de Sicile avec Constance d'Avignon, j'ai été remercié par cinq mille florins. Mais jamais je n'ai rien accepté que de ceux qui remettaient leur cause à mon talent ou à mon influence. La déshonnêteté commence quand on se fait payer par l'adversaire.

Et je pense bien que Boulogne n'a pas résisté à cette tentation. Depuis lors, l'amitié est fort refroidie entre lui et Jean II.

Lorris, après un peu d'éloignement, est rentré en grâce, comme il en va toujours avec les Lorris. Il s'est jeté aux pieds du roi, le dernier Vendredi saint, a juré de sa parfaite loyauté, et rejeté toutes duplicités ou complaisances sur le dos de Le Coq, lequel est demeuré dans la brouille et banni de la cour.

C'est chose avantageuse que de désavouer les négociateurs. On peut en prendre argument pour ne pas exécuter le traité. Ce que le roi ne se priva point de faire. Quand on lui représentait qu'il eût pu mieux contrôler ses députés, et céder moins qu'il ne l'avait fait, il répondait, irrité : « Traiter, débattre, argumenter ne sont point affaires de chevalier. » Il a toujours affecté de tenir en mépris la négociation et la diplomatie, ce qui lui permet de renier ses obligations.

En fait, il n'avait tant promis que parce qu'il escomptait bien ne rien tenir.

Mais, dans le même temps, il environnait son gendre de mille courtoisies feintes, le voulant sans cesse auprès de lui à la cour, et non seulement lui, mais son cadet, Philippe, et même le puîné, Louis, qu'il insistait fort à faire revenir de Navarre. Il se disait le protecteur des trois frères et engageait le Dauphin à leur prodiguer amitié.

Le Mauvais ne se soumettait pas sans arrogance à tant d'excessives prévenances, tant d'incroyable sollicitude, allant jusqu'à dire au roi, en pleine table : « Avouez que je vous ai rendu bon service en vous débarrassant de Charles d'Espagne, qui voulait tout régenter au royaume. Vous ne le dites point, mais je vous ai soulagé. » Vous imaginez combien le roi Jean goûtait de telles gentillesses.

Et puis un jour de l'été qu'il y avait fête au palais, et que Charles de Navarre s'y rendait en compagnie de ses frères, il vit venir à lui, se hâtant, le cardinal de Boulogne qui lui dit : « Rebroussez chemin et rentrez en votre hôtel, si vous tenez à la vie. Le roi a résolu de vous faire occire tout à l'heure, les trois que vous êtes, pendant la fête. »

La chose n'était point imaginaire, ni déduite de vagues rumeurs. Le roi Jean en avait décidé ainsi, le matin même, dans

son Conseil étroit auquel Boulogne assistait... « J'ai attendu pour ce faire que les trois frères fussent assemblés, car je veux qu'on les occise tous les trois afin qu'il ne reste plus rejetons mâles de cette mauvaise race. »

Pour ma part, je ne blâme point Boulogne d'avoir averti les Navarre, même si cela devait accréditer qu'il leur était vendu. Car un prêtre de la sainte Église... et qui plus est un membre de la curie pontificale, un frère du pape dans le Seigneur... ne peut entendre de sang-froid qu'on va perpétrer un triple meurtre, et accepter qu'il s'accomplisse sans rien avoir tenté. C'était s'y laisser associer, en quelque sorte, par le silence. Qu'avait donc le roi Jean besoin de parler devant Boulogne ? Il n'avait qu'à apostrer ses sergents... Mais non, il s'est cru habile. Ah ! ce roi-là quand il veut faire le finaud ! Il n'a jamais su voir trois coups d'échecs en avant. Sans doute pensait-il que lorsque le pape lui ferait remontrance d'avoir ensanglanté son palais, il aurait beau jeu de répondre : « Mais votre cardinal était là, qui ne m'a point désapprouvé. » Boulogne n'est pas perdreau de la dernière couvée, qu'on amène à donner dans de si gros panneaux.

Charles de Navarre, ainsi averti, se retira donc très hâtivement vers son hôtel où il fit apprêter son escorte. Le roi Jean, ne voyant point paraître les trois frères à sa fête, les envoya quérir, fort impérativement. Mais son messager ne reçut pour réponse que le pet des chevaux, car juste à ce moment les Navarre tournaient bride vers la Normandie.

Le roi Jean entra alors dans un vif courroux où il cacha son dépit en faisant l'offensé. « Voyez ce mauvais fils, ce félon qui se refuse à l'amitié de son roi et qui de lui-même s'exile de ma cour ! Il doit avoir à celer de bien méchants desseins. »

Et de cela il prit prétexte pour proclamer qu'il suspendait l'effet du traité de Mantes, qu'il n'avait jamais commencé d'exécuter.

Ce qu'apprenant, Charles renvoya son frère Louis en Navarre et dépêcha son frère Philippe en Cotentin afin d'y lever des troupes, lui-même ne restant guère à Évreux. Car dans le même temps notre Saint-Père, le pape Innocent, avait décidé d'une conférence en Avignon... la troisième, la quatrième, ou plutôt la même toujours recommencée... entre les envoyés des rois de

France et d'Angleterre pour négocier, non plus d'une trêve reconduite, mais d'une paix vraie et définitive. Innocent voulait cette fois, disait-il, mener à succès l'œuvre de son prédécesseur et il se flattait de réussir là où Clément VI avait échoué. La présomption, Archambaud, se loge même au cœur des pontifes...

Le cardinal de Boulogne avait présidé les négociations antérieures ; Innocent le reconduisit en cet office. Boulogne avait toujours été suspect, comme je l'étais également, au roi Édouard d'Angleterre qui l'estimait trop proche des intérêts de la France. Or, depuis le traité de Mantes et la fuite de Charles le Mauvais, il était suspect aussi au roi Jean. À cause de cela peut-être, Boulogne mena la rencontre mieux qu'on ne l'attendait ; il n'avait personne à ménager. Il s'entendit assez bien avec les évêques de Londres et de Norwich et surtout avec le duc de Lancastre, qui est un bon homme de guerre et un seigneur véritable. Et moi-même, en retrait, je mis la main à l'œuvre. Le petit Navarrais dut avoir vent...

Ah ! voici la braise ! Brunet, glisse le pot sous mes robes. Il est bien clos au moins, que je ne m'aille pas brûler ! Oui, cela va bien...

Donc Charles de Navarre dut avoir vent que l'on progressait vers la paix, ce qui certes n'eût pas arrangé ses affaires, car un beau jour de novembre... il y a tout juste deux ans... le voilà qui surgit en Avignon, où nul ne l'attendait.

C'est en cette occasion que je le vis pour la première fois. Vingt-quatre ans, mais n'en paraissant pas plus de dix-huit à cause de sa petite taille, car il est bref, vraiment très bref, le plus petit des rois d'Europe ; mais si bien pris dans sa personne, si droit, si leste, si vif que l'on ne songe pas à s'aviser de ce défaut. Avec cela un charmant visage que ne dépare point un nez un peu fort, de beaux yeux de renard, aux coins déjà plissés en étoile par la malice. Son dehors est si affable, ses façons si polies et légères à la fois, sa parole si aisée, coulante et imprévue, il est si prompt au compliment, il passe si prestement de la gravité à la badinerie et de l'amusaille au grand sérieux, enfin il paraît si disposé à montrer de l'amitié aux gens que l'on comprend que les femmes lui résistent si peu, et que les hommes se laissent si

bien embobeliner par lui. Non, vraiment, je n'ai jamais ouï plus vaillant parleur que ce petit roi-là ! On oublie, à l'entendre, la mauvaise seté qui se cache sous tant de bonne grâce, et qu'il est déjà bien endurci dans le stratagème, le mensonge et le crime. Il a un primesaut qui le fait pardonner de ses noirceurs secrètes.

Son affaire, quand il parut en Avignon, n'était pas des meilleures. Il était en insoumission au regard du roi de France qui s'employait à saisir ses châteaux, et il avait fort blessé le roi d'Angleterre en signant le traité de Mantes sans même l'en avertir. « Voilà un homme qui m'appelle à son aide, et me propose bonne entrée en Normandie. Je fais mouvoir pour lui mes troupes de Bretagne ; j'en apprête d'autres à débarquer ; et quand il s'est rendu assez fort, par mon appui, pour intimider son adversaire, il traite avec lui sans m'en prévenir... À présent, qu'il s'adresse à qui bon lui plaira ; qu'il s'adresse au pape... » Eh bien, c'était justement au pape que Charles de Navarre venait s'adresser. Et après une semaine, il avait retourné tout le monde en sa faveur.

En présence du Saint-Père, et devant plusieurs cardinaux dont j'étais, il jure qu'il ne veut rien tant qu'être réconcilié avec le roi de France, y mettant tout le cœur qu'il faut pour que chacun le croie. Auprès des délégués de Jean II, le chancelier Pierre de La Forêt et le duc de Bourbon, il va même plus loin, leur laissant entendre que, pour prix de la bonne amitié qu'il veut restaurer, il pourrait aller lever des troupes en Navarre afin d'attaquer les Anglais en Bretagne ou sur leurs propres côtes.

Mais dans les jours suivants, ayant fait mine de sortir de la ville avec son escorte, il y revient de nuit, plusieurs fois et à la dérobée, pour conférer avec le duc de Lancastre et les émissaires anglais. Il abritait ses secrètes rencontres tantôt chez Pierre Bertrand, le cardinal d'Arras, tantôt chez Guy de Boulogne lui-même. J'en ai d'ailleurs fait reproche plus tard à Boulogne, qui tirait un peu trop sa paille aux deux mangeoires. « Je voulais savoir ce qu'ils manigançaient, m'a-t-il répondu. En prêtant ma maison, je pouvais les faire écouter par mes espies. » Ses espies devaient être fort sourds, car il n'a rien su du tout, ou feint de ne rien savoir. S'il n'était pas dans la connivence, alors

c'est que le roi de Navarre lui a tiré le mouchoir de dessous le nez.

Moi, j'ai su. Et vous plaît-il de connaître, mon neveu, comment Navarre s'y prit pour se gagner Lancastre ? Eh bien ! il lui proposa tout fièrement de reconnaître le roi Édouard d'Angleterre pour roi de France. Rien moins que cela. Ils allèrent même si avant en besogne qu'ils projetèrent un traité de bonne alliance.

Premier point : Navarre, donc, eût reconnu en Édouard le roi de France. Second point : ils convenaient de conduire ensemble la guerre contre le roi Jean. Troisième point : Édouard reconnaissait à Charles de Navarre le duché de Normandie, la Champagne, la Brie, Chartres, et aussi la lieutenance du Languedoc, en plus, bien sûr, de son royaume de Navarre et du comté d'Évreux. Autant dire qu'ils se partageaient la France. Je vous passe le reste.

Comment ai-je eu connaissance de ce projet ? Ah ! je puis vous dire qu'il fut noté de la propre main de l'évêque de Londres qui accompagnait messire de Lancastre. Mais ne me demandez point qui m'en a instruit un peu plus tard. Souvenez-vous que je suis chanoine de la cathédrale d'York et que, si mal en cour que je sois outre-manche, j'y ai conservé quelques intelligences.

Point n'est besoin de vous assurer que si l'on avait eu d'abord quelques chances de progresser vers une paix entre la France et l'Angleterre, elles furent toutes minées par le passage du sémillant petit roi.

Comment les ambassadeurs auraient-ils voulu plus avant s'accorder quand chacune des deux parties se croyait encouragée à la guerre par les promesses de Monseigneur de Navarre ? À Bourbon, il disait : « Je parle à Lancastre, mais je lui mens pour vous servir. » Puis il venait chuchoter à Lancastre : « Certes, j'ai vu Bourbon, pour le tromper. Je suis votre homme. » Et l'admirable, c'est que les deux le croyaient.

Si bien que lorsque vraiment il s'éloigna d'Avignon pour gagner les Pyrénées, des deux côtés on était convaincu, tout en prenant bien soin de n'en rien dire, de voir partir un ami.

La conférence entra dans l'aigreur ; on ne se concédait plus rien. Et la ville entra dans la torpeur. Pendant trois semaines on

n'avait rien fait que de s'occuper de Charles le Mauvais. Le pape lui-même surprit en redevenant morose et geignard ; le méchant charmeur un moment l'avait distrait...

Ah ! me voilà réchauffé. À vous, mon neveu ; tirez le pot de braise devers vous, et vous dégourdissez un peu.

X

LA MAUVAISE ANNÉE

Vous dites bien, vous dites bien, Archambaud, et je ressens comme vous. Voilà dix jours seulement que nous sommes partis de Périgueux, et c'est comme si nous courions depuis un mois. Le voyage allonge le temps. Ce soir nous coucherons à Châteauroux. Je ne vous cache point que je ne serai pas fâché, demain, d'arriver à Bourges, si Dieu le veut, et de m'y reposer, trois grands jours pour le moins, et peut-être quatre. Je commence à être un peu las de ces abbayes où l'on nous sert maigre chère et où l'on bassine à peine mon lit, pour bien me donner à entendre qu'on est ruiné par le passage de la guerre. Qu'ils ne croient pas, ces petits abbés, que c'est en me faisant jeûner et dormir au vent coulis qu'ils gagneront d'être exemptés de finances !... Et puis les hommes d'escorte ont besoin de repos, eux aussi, et de réparer les harnois, et de sécher leurs habits. Car cette pluie n'arrange rien. À écouter mes bacheliers éternuer autour de ma litière, je gage que plus d'un va occuper son séjour de Bourges à se soigner à la cannelle, à la girofle et au vin chaud. Pour moi, je ne pourrai guère muser. Dépouiller le courrier d'Avignon, dicter mes missives en retour...

Peut-être vous surprenez-vous, Archambaud, des paroles d'impatience qu'il m'arrive de laisser échapper au sujet du Saint-Père. Oui, j'ai le sang vif, et montre un peu trop mes dépits. C'est qu'il m'en donne gros à mâcher. Mais croyez que je ne me prive guère de lui remontrer à lui-même ses sottises. Et c'est plus d'une fois qu'il m'est arrivé de lui dire : « Veuille la grâce de Dieu, Très Saint-Père, vous éclairer sur la bourde que vous venez de commettre. »

Ah ! si les cardinaux français ne s'étaient pas soudain butés sur l'idée qu'un homme né comme nous le sommes ne convenait

point... l'humilité, il fallait être né dans l'humilité... et que d'autre part les cardinaux italiens, le Capocci et les autres, avaient été moins obstinés sur le retour du Saint-Siège à Rome... Rome, Rome ! Ils ne voient que leurs États d'Italie ; le Capitole leur cache Dieu.

Ce qui m'enrage le plus, chez notre Innocent, c'est sa politique à l'endroit de l'Empereur. Avec Pierre Roger, je veux dire Clément VI, nous nous sommes arc-boutés six ans pour que l'Empereur ne fût point couronné. Qu'il fût élu, fort bien. Qu'il gouvernât, nous y consentions. Mais il fallait conserver son sacre en réserve tant qu'il n'aurait pas souscrit aux engagements que nous voulions qu'il prît. Je savais trop bien que cet Empereur-là, au lendemain de l'onction, nous causerait déboires.

Là-dessus, notre Aubert coiffe la tiare et commence à chantonner : « Concilions, concilions. » Et au printemps de l'année passée, il parvient à ses fins. « L'Empereur Charles IV sera couronné ; je l'ordonne ! », finit-il par me dire. Le pape Innocent est de ces souverains qui ne se découvrent d'énergie que pour battre en retraite. Nous avons foison de ces gens-là. Il imaginait avoir remporté grande victoire parce que l'Empereur s'était engagé à n'entrer dans Rome que le matin du sacre pour en ressortir le soir même, et qu'il ne couchera pas dans la ville. Vétille ! Le cardinal Bertrand de Colombiers... « Vous voyez, je désigne un Français ; vous devez être satisfait... » fut expédié pour aller poser sur le front du Bohémien la couronne de Charlemagne. Six mois après, en retour de cette bonté, Charles IV nous gratifiait de la Bulle d'Or, par quoi la papauté n'a plus désormais ni voix ni regard dans l'élection impériale.

Désormais, l'Empire se désigne entre sept électeurs allemands qui vont confédérer leurs États... c'est-à-dire qui vont faire règle perpétuelle de leur belle anarchie. Cependant, rien n'est décidé pour l'Italie et nul ne sait vraiment par qui et comment le pouvoir s'y va exercer. Le plus grave, en cette bulle, et qu'Innocent n'a pas vu, c'est qu'elle sépare le temporel du spirituel et qu'elle consacre l'indépendance des nations vis-à-vis de la papauté. C'est la fin, c'est l'effacement du principe de la monarchie universelle exercée par le successeur de saint Pierre,

au nom du Seigneur Tout-Puissant. On renvoie Dieu au ciel, et l'on fait ce qu'on veut sur la terre. On nomme cela « l'esprit moderne », et l'on s'en vante. Moi, j'appelle cela, pardonnez-moi mon neveu, avoir de la merde sur les yeux.

Il n'y a pas d'esprit ancien et d'esprit moderne. Il y a l'esprit tout court, et de l'autre côté la sottise. Qu'a fait notre pape ? A-t-il tonné, fulminé, excommunié ? Il a envoyé à l'Empereur une missive fort douce et amicale pleine de ses bénédictions... Oh ! non, oh ! non ; ce n'est pas moi qui l'ai préparée. Mais c'est moi qui vais devoir, à la diète de Metz, entendre solennellement publier cette bulle qui renie le pouvoir suprême du Saint-Siège et ne peut apporter à l'Europe que troubles, désordres et misères.

La belle couleuvre que je dois avaler, et de bonne grâce en plus ; car à présent que l'Allemagne s'est retirée de nous, il nous faut plus que jamais tenter de sauver la France, autrement il ne restera plus rien à Dieu. Ah ! l'avenir pourra maudire cette année 1355 ! Nous n'avons pas fini d'en récolter les fruits épineux.

Et le Navarrais, pendant ce temps ? Eh bien ! il était en Navarre, tout charmé d'apprendre qu'aux brouilles et embrouilles qu'il nous avait faites s'ajoutaient celles qui nous venaient des affaires impériales.

D'abord, il attendait le retour de son Friquet de Fricamps, parti pour l'Angleterre avec le duc de Lancastre, et qui s'en revenait avec un chambellan de celui-ci, porteur des avis du roi Édouard sur le projet de traité ébauché en Avignon. Et le chambellan s'en retournait à Londres, accompagné cette fois de Colin Doublel, un écuyer de Charles le Mauvais, un autre des meurtriers de Monsieur d'Espagne, qui allait présenter les observations de son maître.

Charles de Navarre est tout le contraire du roi Jean. Il s'entend mieux qu'un notaire à disputer de chaque article, chaque point, chaque virgule d'un accord. Et rappeler ci, et prévoir ça. Et s'appuyer sur telle coutume qui fait foi, et toujours cherchant à raboter un petit peu ses obligations, et à augmenter celles de l'autre partie... Et puis, en tardant à cuire

son pain avec l'Anglais, il se donnait loisir de surveiller celui qu'il avait au four du côté de la France.

C'eût été l'heure pour le roi Jean de se montrer coulant. Mais cet homme-là, pour agir, choisit toujours le contretemps. Faisant le rodomont, le voilà qui s'équipe en guerre pour courir sus à un absent, et, se ruant à Caen, ordonne de saisir tous les châteaux normands de son gendre, fors Évreux. Belle campagne qui, à défaut d'ennemis, fut surtout une campagne de gueuletons et mit fort en déplaisir les Normands qui voyaient les archers royaux piller leurs saloirs et garde-manger.

Cependant, le Navarrais levait tranquillement des troupes en sa Navarre, tandis que son beau-frère, le comte de Foix, Phœbus... un autre jour, je vous parlerai de celui-là ; ce n'est pas un mince seigneur... s'en allait ravager un peu le comté d'Armagnac pour causer nuisance au roi de France.

Ayant attendu l'été, afin de prendre la mer au moindre risque, notre jeune Charles débarque à Cherbourg, un beau jour d'août, avec deux mille hommes.

Et Jean II est tout ébaubi d'apprendre, dans le même temps, que le prince de Galles, qui avait été fait en avril prince d'Aquitaine et lieutenant du roi d'Angleterre en Guyenne, ayant monté cinq mille hommes de guerre sur ses nef, s'en venait à pleines voiles vers Bordeaux. Encore avait-il dû attendre des vents propices. Ah ! l'on peut dire que son renseignement est bien fait, au roi Jean ! Nous, d'Avignon, nous voyions s'apprêter ce beau mouvement croisé, sur la mer, afin de prendre la France en tenailles. Et l'on annonçait même l'imminente arrivée du roi Édouard lui-même, lequel eût déjà dû être à Jersey, si la tempête ne l'avait constraint de rebrousser sur Portsmouth. On peut dire que ce fut le vent, et rien d'autre, qui sauva la France, l'an dernier.

Ne pouvant lutter sur trois fronts, le roi Jean choisit de n'en tenir aucun. De nouveau, il se porte à Caen, mais cette fois pour traiter. Il avait avec lui ses deux cousins de Bourbon, Pierre et Jacques, ainsi que Robert de Lorris, rentré en grâce, comme je vous ai dit. Mais Charles de Navarre ne vint pas. Il envoya messires de Lor et de Couillarville, deux seigneurs à lui, pour négocier. Le roi Jean n'eut donc qu'à s'en repartir, laissant les

deux Bourbon qu'il instruisit seulement d'avoir à se hâter de trouver un accommodement.

L'accord fut conclu à Valognes, le 10 septembre. Charles de Navarre y retrouvait tout ce qui lui avait été reconnu par le traité de Mantes, et un peu plus.

Et deux semaines après, au Louvre, nouvelle réconciliation solennelle du beau-père et du gendre, en présence, bien sûr, des reines veuves, Madame Jeanne et Madame Blanche... « Sire mon cousin, voici notre neveu et frère que nous vous prions pour l'amour de nous... » Et l'on s'ouvre les bras, et l'on se baise aux joues avec l'envie de se mordre, et l'on se jure pardon et loyale amitié...

Ah ! j'oublie une chose qui n'est point de mince importance. Pour faire escorte d'honneur au roi de Navarre, Jean II avait dépêché à sa rencontre son fils, le Dauphin Charles, qu'il avait précédemment nommé son lieutenant général en Normandie. Du Vaudreuil sur l'Eure, où d'abord ils séjournèrent quatre jours, jusques à Paris, les deux beaux-frères firent donc route ensemble. C'était la première fois qu'ils se voyaient si longtemps d'affilée, chevauchant, devisant, musant, dînant et dormant côte à côte. Monseigneur le Dauphin est tout le contraire du Navarrais, aussi long que l'autre est bref, aussi lent que l'autre est vif, aussi retenu de paroles que l'autre est bavard. Avec cela, six ans de moins, et point de précocité, en rien. De plus le Dauphin est affligé d'une maladie qui semble bien proprement une infirmité ; sa main droite enflé et devient toute violacée aussitôt qu'il veut soulever un poids un peu lourd ou serrer fermement un objet. Il ne peut point porter l'épée. Son père et sa mère l'ont engendré très tôt, et juste comme ils relevaient l'un et l'autre de maladie ; le fruit s'en est ressenti.

Mais il ne faut pas conclure de tout cela, comme le font hâtivement certains, à commencer par le roi Jean lui-même, que le Dauphin est un sot et qu'il fera un mauvais roi. J'ai bien soigneusement étudié son ciel... 21 janvier 1338... Le Soleil est encore dans le Capricorne, juste avant qu'il n'entre dans le Verseau... Les natifs du Capricorne ont le triomphe tardif, mais ils l'ont, s'ils possèdent les lumières d'esprit. Les plantes d'hiver sont lentes à se développer... Je suis prêt à gager sur ce prince-là

plus que sur bien d'autres qui offrent meilleure apparence. S'il traverse les gros dangers qui le menacent dans les présentes années... il vient déjà d'en surmonter ; mais le pire est devant lui... il saura s'imposer dans le gouvernement. Mais il faut reconnaître que son extérieur ne prévient guère en sa faveur...

Ah ! voici le vent à présent qui pousse l'ondée par rafales. Défaites les pendants de soie qui retiennent les rideaux, je vous prie, Archambaud. Mieux vaut continuer de bavarder dans l'ombre que d'être aspergés. Et puis nous entendrons moins ce floc floc des chevaux qui finit par nous assourdir. Et dites à Brunet, ce soir, qu'il fasse housser ma litière avec les toiles cirées par-dessus les toiles teintes. C'est un peu plus lourd pour les chevaux, je sais. On en changera plus souvent...

Oui, je vous disais que j'imagine fort bien comment Monseigneur de Navarre durant le voyage du Vaudreuil à Paris... le Vaudreuil se trouve dans une des plus belles situations de Normandie ; le roi Jean a voulu en faire l'une de ses résidences ; il paraît que l'œuvre qu'il y a commandée est merveille ; je ne l'ai point vue, mais je sais qu'il en a coûté gros au Trésor ; il y a des images peintes à l'or sur les murs... j'imagine comment Monseigneur Charles de Navarre, avec toute sa faconde et son aisance à protester l'amitié, dut s'employer à séduire Charles de France. La jeunesse prend aisément des modèles. Et, pour le Dauphin, cet aîné de six ans, si aimable compagnon, qui avait déjà tant voyagé, tant vu, tant fait, et qui lui racontait maints secrets et le divertissait en brocardant les gens de la cour... « Votre père, notre Sire, a dû me peindre à vous tout autrement que je ne suis... Soyons alliés, soyons amis, soyons vraiment les frères que nous sommes. » Le Dauphin, tout aise de se voir si apprécié d'un parent plus avancé que lui dans la vie, déjà régnant et si plaisant, fut aisément conquis.

Ce rapprochement ne fut pas sans effet sur la suite, et contribua pour gros aux méchefs et affrontements qui survinrent.

Mais j'entends l'escorte qui se resserre pour défiler. Écartez un peu ce rideau... Oui, j'aperçois les faubourgs. Nous entrons dans Châteauroux. Nous n'aurons pas grand monde pour nous accueillir. Il faut être bien grand chrétien, ou bien grand

curieux, pour se faire tremper par cette sauce à seule fin de voir passer la litière d'un cardinal.

XI

LE ROYAUME SE FISSURE

Ces chemins du Berry ont toujours été réputés pour mauvais. Mais je vois que la guerre ne les a point améliorés... Holà ! Brunet, La Rue ! Faites ralentir le train, par la grâce de Dieu. Je sais bien que chacun est en hâte d'arriver à Bourges. Mais ce n'est point raison pour me moudre comme poivre dans cette caisse. Arrêtez, arrêtez tout à fait ! Et faites arrêter en tête. Bon... Non, ce n'est point la faute de mes chevaux. C'est la faute de vous tous, qui poussez vos montures comme si vous aviez de l'étoupe allumée sur vos selles... À présent qu'on reparte, et qu'on observe, je vous prie, de me mener à une allure de cardinal. Sinon, je vous obligerai à combler les ornières devant moi.

C'est qu'ils me rompraient les os, ces méchants diables, pour se coucher une heure plus tôt ! Enfin, la pluie a cessé... Tenez, Archambaud, encore un hameau brûlé. Les Anglais sont venus s'ébattre jusque dans les faubourgs de Bourges qu'ils ont incendiés, et même ils ont envoyé un parti qui s'est montré sous les murs de Nevers.

Voyez-vous, je n'en veux point aux archers gallois, aux coutiliers irlandais et autre ribaudaille que le prince de Galles emploie à cette besogne. Ce sont gens de misère à qui l'on fait miroiter fortune. Ils sont pauvres, ignorants, et on les mène à la dure. La guerre, pour eux, c'est piller, se goberger, et détruire. Ils voient les gens des villages s'enfuir à leur approche, des enfants plein les bras, en hurlant : « Les Anglais, les Anglais, sauve Dieu ! » La chose est plaisante, pour les vilains, que d'apeurer d'autres vilains ! Ils se sentent bien forts. Ils mangent de la volaille et du porc gras tous les jours ; ils percent toutes les barriques pour étancher leur soif, et ce qu'ils n'ont pu boire ou

manger, ils le saccagent avant de partir. Raflés les chevaux pour leur remonte, ils égorgent tout ce qui meugle ou bêle le long des chemins et dans les étables. Et puis, gueules saoules et mains noires, ils jettent en riant des torches sur les meules, les granges et tout ce qui peut brûler. Ah ! c'est bonne joie, n'est-ce pas, pour cette armée de bidaux et goujats, d'obéir à de tels ordres ! Ils sont comme des enfants malfaisants qu'on invite à méfaire.

Et même je n'en veux point aux chevaliers anglais. Après tout, ils sont hors de chez eux ; on les a requis pour la guerre. Et le Prince Noir leur donne l'exemple du pillage, se faisant apporter les plus beaux objets d'or, d'ivoire et d'argent, les plus belles étoffes, pour en emplir ses chariots ou bien gratifier ses capitaines. Dépouiller des innocents pour combler ses amis, voilà la grandeur de cet homme-là.

Mais ceux à qui je souhaite qu'ils périssent de mâle mort et rôtissent en géhenne éternelle... oui, oui, tout bon chrétien que je suis... ce sont ces chevaliers gascons, aquitains, poitevins, et même certains de nos petits sires du Périgord, qui préfèrent suivre le duc anglais que leur roi français et qui, par goût de la rapine ou par méchant orgueil, ou par jalousie de voisinage, ou parce qu'ils ont en travers du cœur un mauvais procès, s'emploient à ravager leur propre pays. Non, ceux-là, je prie bien fort Dieu de ne les point pardonner.

Ils n'ont à leur décharge que la sottise du roi Jean qui ne leur a guère prouvé qu'il était homme à les défendre, levant toujours ses bannières trop tard et les envoyant roidement du côté où les ennemis ne sont plus. Ah ! c'est un bien grand scandale que Dieu a permis, en laissant naître un prince si décevant !

Pourquoi donc avait-il consenti au traité de Valognes, dont je vous entretenais hier, et échangé avec son gendre de Navarre un nouveau gros baiser de Judas ? Parce qu'il redoutait l'armée du prince Édouard d'Angleterre qui faisait voile vers Bordeaux. Alors, la droite raison eût voulu, s'étant libéré les mains du côté de la Normandie, qu'il courût sus à l'Aquitaine. Il n'y a pas besoin d'être cardinal pour y penser. Mais que non. Notre piteux roi musarde, donnant de grands ordres pour de petites choses. Il laisse le prince de Galles débarquer sur la Gironde et faire entrée de triomphe à Bordeaux. Il sait, par rapports

d'espies et de voyageurs, que le prince rassemble ses troupes, et les grossit de tous ses Gascons et Poitevins dont je vous disais tout à l'heure en quelle estime je les ai. Tout lui indique donc qu'une rude expédition s'apprête. Un autre eût fondu comme l'aigle pour défendre son royaume et ses sujets. Mais ce paragon de chevalerie, lui, ne bouge pas.

Il avait, il faut en convenir, des ennuis de finances, en cette fin de septembre de l'an passé, un peu plus qu'à son ordinaire. Et justement comme le prince Édouard équipait ses troupes, le roi Jean, pour sa part, annonçait qu'il avait à surseoir de six mois au paiement de ses dettes et aux gages de ses officiers.

Souvent, c'est quand un roi est à cours de monnaie qu'il lance ses gens à la guerre. « Soyez vainqueurs et vous serez riches ! Faites-vous du butin, gagnez des rançons... » Le roi Jean préféra se laisser appauvrir davantage en permettant à l'Anglais de ruiner à loisir le midi du royaume.

Ah ! la chevauchée fut bonne et facile, pour le prince d'Angleterre ! Il ne lui fallut qu'un mois pour conduire son armée des rives de la Garonne jusqu'à Narbonne et à sa mer, se plaisant à faire trembler Toulouse, brûlant Carcassonne, ravageant Béziers. Il laissait derrière lui un long sillon de terreur, et s'en acquit, à peu de frais, une grande renommée.

Son art de guerre est simple, que notre Périgord a éprouvé cette année ; il attaque ce qui n'est point défendu. Il envoie une avant-garde éclairer la route assez loin, et reconnaître les villages ou châteaux qui seraient solidement tenus. Ceux-là, il les contourne. Sur les autres, il lance un gros corps de chevaliers et d'hommes d'armes qui fondent sur les bourgs dans un fracas de fin du monde, dispersent les habitants, écrasent contre les murs ceux qui n'ont pas fui assez vite, embrochent ou assomment tout ce qui s'offre à leurs lances et à leurs masses ; puis se partagent en épi vers les hameaux, manoirs ou monastères avoisinants.

Viennent derrière les archers, qui rafleut la subsistance nécessaire à la troupe et vident les maisons avant d'y bouter le feu ; puis les coutiliers et les goujats qui entassent le butin dans les chariots et achèvent la besogne d'incendie.

Tout ce monde, buvant jusqu'à plus soif, avance de trois à cinq lieues par jour ; mais la peur que répand cette armée la précède de loin.

Le but du Prince Noir ? Je vous l'ai dit : affaiblir le roi de France. On doit accorder que l'objet fut atteint.

Les grands bénéficiaires, ce sont les Bordelais et les gens du vignoble, et l'on conçoit qu'ils se soient coiffés de leur duc anglais. Ces dernières années, ils n'ont connu qu'un chapelet de malheurs : la dévastation de la guerre, les vignes malmenées par les combats, les routes du commerce fort incertaines, la mévente, sur quoi était venue s'ajouter la grande peste qui avait obligé de raser tout un quartier de Bordeaux pour assainir la ville. Et voici que les calamités de la guerre à présent s'abattent sur d'autres ; eh bien, ils s'en gaussent. À chacun, n'est-ce pas, son tour de peine !

Aussitôt débarqué, le prince de Galles a fait battre monnaie et circuler de belles pièces d'or, frappées au lis et au lion... au léopard comme veulent dire les Anglais... bien plus épaisses et lourdes que celles de France marquées à l'agneau. « Le lion a mangé l'agneau », disent les gens en manière de joyeuseté. Les vignes donnent bien. La province est gardée. Le mouvement du port est riche et nombreux, et en quelques mois il en est parti vingt mille tonneaux de vin, presque tout vers l'Angleterre. Si bien que depuis l'hiver passé, les bourgeois de Bordeaux montrent des faces réjouies et des ventres aussi ronds que leurs futailles. Leurs femmes se pressent chez les drapiers, les orfèvres et les joailliers. La ville vit dans les fêtes, et chaque retour du prince, en cette armure noire qu'il affectionne et qui lui vaut son surnom, est salué par des réjouissances. Toutes les bourgeois en ont la tête tournée. Les soldats, riches de leurs pillages, dépensent sans compter. Les capitaines de Galles et de Cornouailles tiennent le haut du pavé ; et il s'est fait beaucoup de cocus à Bordeaux, ces temps-ci, car la fortune n'encourage pas la vertu.

On dirait de la France, depuis un an, qu'elle a deux capitales, ce qui est la pire chose qui puisse advenir à un royaume. À Bordeaux, l'opulence et la puissance ; à Paris, la pénurie et la faiblesse. Que voulez-vous ? Les monnaies parisiennes ont été

altérées quatre-vingts fois depuis le début du règne. Oui, Archambaud, quatre-vingts fois ! La livre tournois n'a plus que le dixième de la valeur qu'elle avait à l'avènement du roi. Comment veut-on conduire un État avec de pareilles finances ? Quand on laisse s'enfler sans mesure le prix de toutes denrées, et quand on amincit en même temps la monnaie, il faut bien s'attendre à de grands troubles et de grands revers. Les revers, la France les connaît, et les troubles, elle y entre.

Qu'a donc fait notre roi si futé, l'autre hiver, pour conjurer des périls que chacun apercevait ? Ne pouvant plus guère obtenir d'aides de la Langue d'oc, après la chevauchée anglaise, il a convoqué les États généraux de la Langue d'oïl. La réunion n'a point tourné à sa satisfaction.

Pour accepter l'ordonnance d'une levée exceptionnelle de huit deniers à la livre sur toute vente, ce qui est lourde imposition pour tous métiers et négocios, ainsi qu'une particulière gabelle mise sur le sel, les députés se firent tirer l'oreille et émirent de grosses exigences. Ils voulaient que la recette fût perçue par receveurs spéciaux choisis par eux ; que l'argent de ces impôts n'aille ni au roi, ni aux officiers de son service ; que, s'il y avait une autre guerre, nulle levée d'aides nouvelles ne se fit qu'ils n'en aient délibéré... que sais-je encore ? Les gens du Tiers étaient fort véhéments. Ils avançaient l'exemple des communes de Flandre où les bourgeois se gouvernent eux-mêmes, ou bien du Parlement d'Angleterre qui a barre sur le roi beaucoup plus que les États en France. « Faisons comme les Anglais, cela leur réussit. « C'est un travers des Français, lorsqu'ils sont dans la difficulté politique, de chercher des modèles étrangers plutôt que d'appliquer avec scrupule et exactitude les lois qui leur sont propres... Ne nous étonnons point que la nouvelle réunion des États, que le Dauphin a dû avancer, tourne de la mauvaise façon que je vous contais l'autre jour. Le prévôt Marcel s'est exercé la gorge déjà l'année dernière... Ce n'était pas à vous ? Ah non, c'était à dom Calvo, en effet... Je ne l'ai pas fait remonter avec moi depuis ; il est malade en litière...

Et le Navarrais, me direz-vous, pendant ce temps ? Le Navarrais s'attachait à persuader le roi Édouard qu'il ne l'avait

pas joué en acceptant de traiter avec Jean II à Valognes, qu'il était toujours à son endroit dans les mêmes sentiments, qu'il n'avait feint de s'accorder au roi de France que pour mieux servir leurs desseins communs, et que le temps ne tarderait pas qu'il le lui ferait voir. Autrement dit, qu'il attendait la première occasion de trahir.

Cependant, il travaillait à affermir son amitié avec le Dauphin, par tous moyens de cajolerie, de flatteries et de plaisir, et même par le moyen des femmes, car je sais des demoiselles, dont la Gracieuse que j'ai déjà dû vous nommer, et aussi une Biette Cassinel, qui sont fort dévouées au roi de Navarre et dont on dit qu'elles ont mis de l'entrain dans les petites fêtes des deux beaux-frères. À la faveur de quoi, s'étant fait son maître en péché, le Navarrais commença de sourdement encourager le Dauphin contre son père.

Il lui représentait que le roi Jean ne l'aimait guère, lui, son ainé fils. Et c'était chose vraie. Qu'il était piètre roi. Et c'était vrai encore. Qu'après tout, ce serait œuvre pie que d'aider Dieu, sans aller jusqu'à abréger ses jours, au moins à le déchasser du trône. « Vous feriez, mon frère, un meilleur roi que lui. N'attendez point qu'il vous laisse un royaume tout effondré. » Un jeune homme est aisément pris à cette chanson-là. « À nous deux, je vous l'assure, nous pouvons accomplir cela. Mais il faut nous gagner des appuis en Europe. » Et d'imaginer qu'ils aillent trouver l'empereur Charles IV, l'oncle du Dauphin, pour requérir son soutien et lui demander des troupes. Rien de moins. Qui eut cette belle idée d'appeler l'étranger pour régler les affaires du royaume et d'offrir à l'Empereur, qui déjà donne tant de fil à retordre à la papauté, d'arbitrer le sort de la France ? Peut-être l'évêque Le Coq, ce mauvais prélat, que Navarre avait ramené dans l'entourage du Dauphin. Toujours est-il que l'affaire était bien montée, et poussée fort avant...

Quoi ? Pourquoi s'arrête-t-on quand je ne l'ai pas commandé ? Ah ! des fardiers encombrent la route. C'est que nous entrons dans les faubourgs. Faites dégager. Je n'aime point ces arrêts imprévus. On ne sait jamais... Quand il s'en produit, que l'escorte se resserre autour de ma litière. Il y a des

routiers pleins d'audace que le sacrilège n'effraie point, et pour qui un cardinal serait de bonne prise...

Donc, le voyage des deux Charles, celui de France et celui de Navarre, était résolu dans le secret ; et l'on sait même à présent qui devait être de l'équipée qui les conduirait à Metz : le comte de Namur, le comte Jean d'Harcourt, le très gros, à qui il allait arriver malheur, comme je vous dirai ; et aussi un Boulogne, Godefroy, et Gaucher de Lor, et puis bien sûr les sires de Graville, de Clères et d'Aunay, Maubué de Mainemares, Colin Doublel et l'inévitable Friquet de Fricamps, c'est-à-dire les conjurés de la Truie-qui-file. Et aussi, la chose est d'intérêt car je pense bien que c'étaient eux qui baillaient finance à l'expédition, Jean et Guillaume Marcel, deux neveux du prévôt, qui étaient dans l'amitié du roi de Navarre et qu'il conviait à ses réjouissances. Comploter avec un roi, cela éblouit toujours les jeunes bourgeois riches !

Le départ était prévu pour la Saint-Ambroise. Trente Navarrais devaient attendre le Dauphin à la barrière de Saint-Cloud, au soir tombant, pour le conduire à Mantes chez son cousin ; et de là ce beau monde gagnerait l'Empire.

Et puis, et puis... tout ne peut être contraire toujours à un homme qui a le mauvais sort, et même le plus sot des rois ne parvient pas à tout manquer... La veille, jour de la Saint-Nicolas, notre Jean II a vent de l'affaire. Il mande son fils, le cuisine assez bien, et le Dauphin, lui faisant l'aveu du projet, prend le sentiment du même coup qu'il s'est fourvoyé, non seulement pour lui-même, mais pour l'intérêt du royaume.

Là, le roi Jean, je dois le dire, se conduisit plus habilement qu'à son accoutumée. Il ne retient contre son fils que d'avoir voulu quitter le royaume sans son autorisation, lui montre gré de sa franchise en lui accordant tout aussitôt pardon et rémission de cette faute, et, découvrant que son héritier avait de la décision personnelle, déclare vouloir l'associer plus étroitement aux charges du trône en le faisant duc de Normandie. C'était bien sûr l'envoyer dans un piège, que de lui remettre ce duché tout peuplé de partisans des Évreux-Navarre ! Mais c'était bien joué.

Monseigneur le Dauphin n'avait plus qu'à prévenir le Mauvais qu'il rendait la liberté à tous ceux qui étaient dans la confidence de leur dessein.

Vous pensez bien que cette affaire n'avait pas fait recroître l'amour du père pour le fils, même si le dépit était dissimulé sous ce fier cadeau. Mais surtout la haine du roi pour son gendre commençait à être bien recuite et dure comme pâte remise six fois au feu. Tuer son connétable, fomenter des troubles, débarquer des troupes, prendre langue avec l'ennemi anglais... et il ne savait pas encore à quel point !... enfin détourner son fils, c'en était trop ; le roi Jean attendait l'heure propice à faire payer tout ce débit au Navarrais.

Pour nous, qui observions ces choses d'Avignon, l'inquiétude grandissait, et nous voyions approcher des circonstances extrêmes. Des provinces détachées, d'autres ravagées, une monnaie fuyante, un trésor vide, une dette croissante, des députés grondeurs et véhéments, de grands vassaux entêtés dans leurs factions, un roi qui n'est plus servi que par ses conseillers immédiats, et enfin, brochant sur le tout, un héritier du trône prêt à requérir l'aide étrangère contre sa propre dynastie... J'ai dit au pape : « Très Saint-Père, la France se fissure. » Je n'avais point tort. Je me suis seulement trompé sur le temps.

Je donnais deux ans pour que se produisît l'écroulement. Il n'en a même pas fallu un. Et nous n'avons pas encore vu le pire. Que voulez-vous ? Quand il n'y a point de fermeté à la tête, comment pourrait-on attendre qu'il y en ait dans les membres ? À présent, il nous faut tenter de recoller les morceaux, vaille que vaille, et pour cela nous voilà en nécessité de recourir aux bons offices de l'Allemagne, et de donner du coup plus d'autorité à cet Empereur dont nous aurions plutôt souhaité museler l'arrogance. Avouez qu'il y a de quoi pester !

Allez maintenant, Archambaud, reprendre votre monture et vous placer en tête du cortège. Je veux que pour entrer dans Bourges, même si l'heure est tardive, on puisse voir flotter votre pennon du Périgord à côté de celui du Saint-Siège. Et faites écarter les rideaux de ma litière, pour les bénédictions.

DEUXIÈME PARTIE

LE BANQUET DE ROUEN

I

DISPENSES ET BÉNÉFICES

Oh ! ce Monseigneur de Bourges m'a fort échauffé les humeurs, pendant ces trois jours que nous avons passés en son palais. Que voilà donc un prélat qui a l'hospitalité bien encombrante et bien quémandeuse ! Tout le temps à vous tirer par la robe pour obtenir quelque chose. Et que de protégés et de clients a cet homme-là, auxquels il a fait promesses et qu'il vous jette dans les souliers. « Puis-je présenter à Sa Très Sainte Éminence un clerc de grand mérite... Sa Très Sainte Éminence voudra-t-elle abaisser son regard bienveillant vers le chanoine de je ne sais quoi... J'ose recommander aux faveurs de Votre Très Sainte Éminence... » Je me suis vraiment tenu à quatre, hier soir, pour ne pas lui lâcher « Allez vous purger, l'évêque, et veuillez... oui, la paix à ma Sainte Éminence ! »

Je vous ai pris avec moi, ce matin, Calvo... vous commencez à mieux tolérer, j'espère, le balancement de ma litière, d'ailleurs je serai bref pour que nous récapitulions bien précisément ce que je lui ai accordé, et rien de plus. Car il ne va pas manquer, maintenant qu'il est dans notre route, de vous venir bassiner de prétendus agréments que j'aurais donnés à toutes ses requêtes. Déjà, il m'a dit « Pour les dispenses mineures, je n'en veux point fatiguer Votre Très Sainte Éminence, je les présenterai à messire Francesco Calvo, qui est assurément personne de grand savoir, ou bien à messire du Bousquet... » Holà ! Je n'ai pas emmené avec moi un auditeur pontifical, deux docteurs, deux licenciés ès lois et quatre bacheliers pour relever de leur illégitimité tous les fils de prêtres qui disent la messe dans ce diocèse, ou y possèdent un bénéfice. C'est merveille d'ailleurs qu'après toutes les dispenses qu'accorda durant son pontificat mon saint protecteur, le pape Jean XXII... près de cinq mille,

dont plus de la moitié à des bâtards de curés, et moyennant pénitence d'argent, bien sûr, ce qui aida fort à restaurer le trésor du Saint-Siège... il se retrouve aujourd'hui autant de tonsurés qui sont les fruits du péché.

Comme légat du pape, j'ai latitude de donner dix dispenses au cours de ma mission, pas davantage. J'en accorde deux à Monseigneur de Bourges ; c'est déjà trop. Pour les offices de notaire, j'ai droit d'en conférer vingt-cinq, et à des clercs qui m'auront rendu de personnels services, pas à des gens qui se sont glissés dans les papiers de Monseigneur de Bourges. Vous lui en donnerez un, en choisissant le plus bête et le moins méritant, pour qu'il ne lui en vienne que des ennuis. Si l'on s'étonne, vous répondrez : « Ah ! c'est Monseigneur qui l'a recommandé tout expressément... » Pour les bénéfices sans charge d'âmes, autrement dit les commendes, que ce soit à des ecclésiastiques ou des laïcs, nous n'en distribuerons aucune. « Monseigneur de Bourges en demandait trop. Son Éminence n'a pas voulu faire de jalouxies... » Et j'en ajouterai une ou deux à Monseigneur de Limoges, qui s'est montré plus discret. Ne dirait-on pas que je suis venu d'Avignon tout seulement pour répandre les faveurs et les profits autour de ce Monseigneur de Bourges ? Je prise peu les gens qui se poussent en faisant étalage de beaucoup d'obligés et il se leurre, cet évêque-là, s'il croit que je parlerai de lui pour le chapeau.

Et puis je l'ai trouvé bien indulgent pour les fraticelles dont j'ai vu pas mal rôder dans les couloirs de son palais. J'ai été forcé de lui rappeler la lettre du Saint-Père contre ces franciscains égarés... je la connais d'autant mieux que c'est moi qui l'ai rédigée... qui s'attribuent le ministère de la prédication, séduisent les simples par un habit d'une humilité feinte et font des discours dangereux contre la foi et le respect dû au Saint-Siège. Je lui ai remis en mémoire qu'il avait commandement de corriger et punir ces malfaisants selon les canons, et en implorant si de besoin le secours du bras séculier, comme Innocent VI l'a fait l'autre année en laissant brûler Jean de Chastillon et François d'Arquate qui soutenaient des hérésies... « Des hérésies, des hérésies... des erreurs certes, mais il faut les comprendre. Ils n'ont pas tort en tout. Et puis les temps

changent... » Voilà ce qu'il m'a répondu, Monseigneur de Bourges. Moi, je n'aime guère ces prélates qui comprennent trop les mauvais prêcheurs et plutôt que de sévir veulent se faire populaires en allant du côté où souffle le vent.

Je vous aurai donc gré, dom Calvo, de me surveiller un peu ce bonhomme-là, durant le voyage, et d'éviter qu'il n'endoctrine mes bacheliers, ou bien qu'il ne s'épanche trop auprès de Monseigneur de Limoges ou des autres évêques que nous allons prendre en chemin.

Faites-lui la route un peu dure, encore que nous n'aurons plus, les jours raccourcissant et le froid devenant plus vif, que des étapes courtes. Dix à douze lieues la journée, pas davantage. Je ne veux point qu'on chemine de nuit. C'est pourquoi, aujourd'hui, nous n'allons pas plus loin que Sancerre. Nous y aurons longue soirée. Prenez garde au vin qu'on y boit. Il est fruité et gouleyant, mais plus gaillard qu'il n'y paraît. Faîtes le savoir à La Rue et qu'il me surveille l'escorte. Je ne veux point de soulards sous la livrée du pape... Mais vous pâlissez, Calvo. Décidément vous ne tolérez point la litière... Non, descendez ! descendez vite, je vous prie.

II

LA COLÈRE DU ROI

Donc, l'équipée d'Allemagne avait tourné court, laissant le Navarrais dans le dépit. Reparti pour Évreux, il ne manqua pas de s'y agiter. Trois mois passent ; nous arrivons à la fin mars de l'an dernier... Si, de l'an dernier, je dis bien... ou l'an présent, si vous voulez... mais Pâques étant cette année tombé le 24 avril, c'était encore l'an dernier...

Oui ; je sais, mon neveu ; c'est assez sotte coutume qui veut en France, alors que l'on fête l'an neuf le premier janvier, que pour les registres, traités et toutes choses à se remémorer, on ne change le nombre qu'à partir de Pâques. La sottise, surtout, et qui met beaucoup de confusion, c'est d'avoir aligné le début légal de l'an sur une fête mobile. De sorte que certaines années comptent deux mois de mars, alors que d'autres sont privées d'avril... Certes, il faudrait changer cela, j'en tombe bien d'accord avec vous.

Il y a déjà fort longtemps qu'on en parle, mais l'on ne s'y résout point. C'est le Saint-Père qui devrait en décider une bonne fois, pour toute la chrétienté. Et croyez bien que la pire embrouille, c'est pour nous, en Avignon ; car en Espagne, comme en Allemagne, l'an commence le jour de Noël ; à Venise, le 1^{er} mars ; en Angleterre, le 25. Si bien que lorsque plusieurs pays sont parties à un traité conclu au printemps, on ne sait jamais de quelle année on parle. Imaginez qu'une trêve entre la France et l'Angleterre ait pu être signée dans les jours d'avant Pâques ; pour le roi Jean, elle serait datée de l'an 1355 et pour les Anglais de 1356. Oh ! je vous le concède volontiers, c'est chose la plus bête qui soit ; mais nul ne veut revenir sur ses habitudes, même détestables, et l'on dirait que les notaires,

tabellions, prévôts et toutes gens d'administration prennent plaisir à s'encroûter dans des difficultés qui égarent le commun.

Nous en arrivons, vous disais-je, à cette fin du mois de mars où le roi Jean eut une grande colère... Contre son gendre, bien sûr. Oh ! reconnaissons que les motifs de déplaisir ne lui manquaient pas. Aux États de Normandie, assemblés au Vaudreuil par-devant son fils devenu le nouveau duc, il s'était dit de rudes paroles à son endroit, comme jamais on n'en avait ouï auparavant, et c'étaient les députés de la noblesse, montés par les Évreux-Navarre, qui les avaient proférées. Les deux d'Harcourt, l'oncle et le neveu, étaient les plus violents, à ce qu'on m'a dit ; et le neveu, le gros comte Jean, s'était emporté jusqu'à crier : « Par le sang Dieu, ce roi est mauvais homme ; il n'est pas bon roi, et je me garderai de lui. » Cela était revenu, vous imaginez bien, aux oreilles de Jean II. Et puis, aux nouveaux États de Langue d'oïl, qui s'étaient tenus à la suite, les députés de Normandie n'étaient point venus. Refus de paraître, tout bonnement. Ils ne voulaient plus s'associer aux aides et subsides, ni les payer. D'ailleurs, l'assemblée eut à constater que la gabelle et l'imposition sur les ventes n'avaient point produit ce qu'on en attendait. Alors on décida d'y substituer un impôt sur le revenu vaillant, en bout d'année où l'on se trouvait.

Je vous laisse à penser comme la mesure fut bien prise, d'avoir à payer au roi une part de tout ce qu'on avait reçu, perçu ou gagné, au fil de l'an, et souvent déjà dépensé... Non, cela ne fut point appliqué au Périgord, ni nulle part en Langue d'oc. Mais je sais des personnes de chez nous qui sont passées à l'Anglais par peur, simplement, que la mesure ne leur fût étendue. Cet impôt sur le revenu vaillant, joint à l'enchérissement des vivres, provoqua de l'émeute en diverses places, et surtout Arras, où le menu peuple s'insurgea ; et le roi Jean dut envoyer son connétable, avec plusieurs compagnies de gens d'armes, pour charger ces meneurs... Non, certes, tout cela ne lui offrait guère raisons de se réjouir. Mais si gros ennuis qu'il ait, un roi doit conserver empire sur soi-même. Ce qu'il ne fit pas en l'occasion que voici.

Il était à l'abbaye de Beaupré-en-Beauvaisis pour le baptême du premier né de Monseigneur Jean d'Artois, comte d'Eu depuis

qu'il a été gratifié des biens et titres de Raoul de Brienne, le connétable décapité... Oui, c'est cela même, le fils du comte Robert d'Artois, auquel il ressemble fort d'ailleurs, par la tournure. Quand on le voit, on en est saisi ; on croit voir le père, à son âge. Un géant, une tour qui marche. Les cheveux rouges, le nez bref, les joues piquées de soies de porc, et des muscles qui lui joignent d'un trait la mâchoire à l'épaule. Il lui faut, pour sa remonte, des chevaux de fardier, et lorsqu'il charge, harnaché en bataille, il vous fait des trous dans une armée. Mais là s'arrête la semblance. Pour l'esprit, c'est le contraire. Le père était astucieux, délié, rapide, malin, trop malin. Celui-là a la cervelle comme un mortier de chaux, et qui a bien pris. Le comte Robert était procédurier, comploteur, faussaire, parjure, assassin. Le comte Jean, comme s'il voulait racheter les fautes paternelles, se veut modèle d'honneur, de loyauté et de fidélité. Il a vu son père déchu et banni.

Lui-même, en son enfance, a un peu séjourné en prison, avec sa mère et ses frères. Je crois qu'il n'est point encore accoutumé au pardon qu'il a reçu, et à son retour en fortune. Il regarde le roi Jean comme le Rédempteur en personne. Et puis il est ébloui de porter le même prénom. « Mon cousin Jean... mon cousin Jean... »

Ils se balancent du cousin Jean toutes les trois paroles. Les hommes de mon âge, qui ont connu Robert d'Artois, même s'ils ont eu à souffrir de ses entreprises, ne peuvent se défendre d'un certain regret en voyant la bien pâle copie qu'il nous a laissée. Ah ! c'était un autre gaillard, le comte Robert ! Il a rempli son temps de ses turbulences. Quand il mourut, on eût dit que le siècle tombait dans le silence. Même la guerre semblait avoir perdu de sa rumeur. Quel âge aurait-il à présent ? Voyons... bah... autour de soixante-dix ans. Oh ! il avait de la force pour vivre jusque-là, si une flèche perdue ne l'avait abattu, dans le camp anglais, au siège de Vannes... Tout ce qu'on peut dire, c'est que les preuves de loyauté que multiplie le fils n'ont pas eu pour la couronne meilleur effet que les trahisons du père.

Car ce fut Jean d'Artois qui, juste avant le baptême, et comme pour remercier le roi du grand honneur de son

parrainage, lui révéla le complot de Conches, ou ce qu'il croyait être un complot.

Conches... oui, je vous l'ai dit... un des châteaux autrefois confisqués à Robert d'Artois et que Monseigneur de Navarre s'est fait donner par le traité de Valognes. Mais il reste là-bas quelques vieux serviteurs des d'Artois qui leur sont toujours attachés.

De la sorte, Jean d'Artois put chuchoter au roi... un chuchotement qui s'entendait à l'autre bout du bailliage... que le roi de Navarre s'était réuni à Conches avec son frère Philippe, les deux d'Harcourt, l'évêque Le Coq, Friquet de Fricamps, plusieurs sires normands de vieille connaissance, et encore Guillaume Marcel, ou Jean... enfin l'un des neveux Marcel... et un seigneur qui arrivait de Pampelune, Miguel d'Espelette, et qu'ils auraient tous ensemble comploté d'assaillir par surprise le roi Jean, à la première fois que celui-ci se rendrait en Normandie, et de l'occire. Était-ce vrai, était-ce faux ? Je pencherais à croire qu'il y avait un peu de vrai là-dedans, et que sans être allés jusqu'à mettre la conjuration sur pied, ils avaient envisagé la chose. Car elle est bien dans la manière de Charles le Mauvais qui, ayant manqué l'opération dans la grandeur en allant chercher appui auprès de l'empereur d'Allemagne, ne répugnait sans doute pas à l'accomplir dans la vilenie, en répétant le coup de la Truie-qui-file. Il faudra attendre d'être devant le tribunal de Dieu pour connaître le fond de la vérité.

Ce qui est sûr, c'est qu'on avait beaucoup discuté à Conches, pour savoir si l'on se rendrait à Rouen, dans une semaine de là, le mardi d'avant la mi-carême, au festin auquel le Dauphin, duc de Normandie, avait prié tous les plus importants chevaliers normands, pour tenter de s'accorder avec eux. Philippe de Navarre conseillait qu'on refusât ; Charles au contraire était enclin à accepter. Le vieux Godefroy d'Harcourt, celui qui boite, était contre, et le disait bien fort. D'ailleurs, lui qui s'était brouillé avec feu le roi Philippe VI pour une affaire de mariage où l'on avait contrarié ses amours, ne se regardait plus tenu par aucun lien de vassalité envers la couronne. « Mon roi, c'est l'Anglais », disait-il.

Son neveu, l'obèse comte Jean, que le fumet d'un banquet eût traîné à l'autre bout du royaume, penchait pour y aller. À la fin, Charles de Navarre dit que chacun en ferait à son gré, que lui-même se rendrait à Rouen avec ceux qui le voudraient, mais qu'il approuvait autant les autres de ne point paraître chez le Dauphin, et que même c'était sagesse qu'il y en eût dans le retrait, car jamais il ne fallait mettre tous les chiens dans le même terrier.

Une chose encore fut rapportée au roi qui pouvait étayer le soupçon de complot. Charles de Navarre aurait dit que, si le roi Jean venait à mourir, aussitôt il rendrait public son traité passé avec le roi d'Angleterre, par lequel il le reconnaissait pour roi de France, et qu'il se conduirait en tout comme son lieutenant dans le royaume.

Le roi Jean ne demanda pas de preuves. Le premier soin d'un prince doit être de toujours faire vérifier la délation, et la plus plausible aussi bien que la plus incroyable. Mais notre roi manque tout à fait de cette prudence. Il gobe comme œufs frais tout ce qui nourrit ses rancunes. Un esprit plus rassis eût écouté, et puis cherché à rassembler renseignements et témoignages au sujet de ce traité secret qui venait de lui être révélé. Et si, de cette présomption, il avait pu faire vérité, il eût alors été bien fort contre son gendre.

Mais lui, dans l'instant, prit la chose pour certifiée ; et c'est tout enflammé de colère qu'il entra dans l'église. Il y eut, m'a-t-on dit, une conduite étrange, n'entendant point les prières, prononçant tout de travers les répons, regardant chacun d'un air furieux et jetant sur le surplis d'un diacre la braise d'un encensoir auquel il s'était heurté. Je ne sais trop comment fut baptisé le rejeton des d'Artois ; mais, avec un semblable parrain, je crois qu'il faudra bien vite faire renouveler ses vœux à ce petit chrétien-là, si l'on veut que le bon Dieu l'ait en miséricorde.

Et dès l'issue de la cérémonie, ce fut l'ouragan. Jamais les moines de Beaupré n'entendirent tant de jurons affreux, comme si le diable s'était venu loger dans la gorge du roi. Il pleuvait, mais Jean II n'en avait cure. Pendant toute une grande heure et alors qu'on avait déjà corné l'eau du dîner, il se fit saucer en arpentant le jardin des moines, battant les flaques de ses

poulaines... ces ridicules chaussures que le beau Monseigneur d'Espagne et lui mirent en mode... et forçant toute sa suite, messire Nicolas Braque, son maître de l'hôtel, et messire de Lorris, et les autres chambellans, et le maréchal d'Audrehem et le grand Jean d'Artois, tout éberlué et penaud, à se tremper avec lui. Il se gâta là pour des milliers de livres de velours, de broderies et de fourrures. « Il n'y a nul maître en France hors moi, hurlait le roi. Je ferai qu'il crève, ce mauvais, cette vermine, ce blaireau pourri qui conspire ma fin avec tous mes ennemis. Je m'en vais l'occire moi-même. Je lui arracherai le cœur de mes mains, et je partagerai son puant corps en tant de morceaux, m'entendez-vous ? qu'il y en aura assez pour en pendre un à la porte de chacun des châteaux que j'ai eu la faiblesse de lui octroyer. Et qu'on ne vienne plus jamais intercéder pour lui, et qu'aucun de vous ne s'avise de me prêcher l'accommodelement. D'ailleurs, il n'y aura plus lieu de plaider pour ce félon, et la Blanche et la Jeanne pourront se vider à faire couler leurs larmes ; on apprendra qu'il n'y a nul maître en France, hors moi. » Et sans cesse il revenait sur ce « nul maître en France, hors moi », comme s'il avait eu besoin de se persuader qu'il était le roi.

Il se calma à demi pour demander quand se tiendrait ce banquet que son âne de fils offrait si courtoisement à son serpent de gendre... « Le jour de la Sainte-Irène, le 5 avril »... « Le 5 avril, la Sainte-Irène », répéta-t-il comme s'il avait peine à se mettre une chose si simple dans l'esprit. Il resta un moment à secouer la tête, tel un cheval, pour égoutter ses cheveux jaunes tout collés de pluie. « Ce jour-là, j'irai chasser à Gisors », fit-il.

On était habitué à ses sautes d'humeur ; chacun pensa que la colère du roi s'était épuisée en paroles et que la chose en resterait là. Et puis advint ce qui se passa au banquet de Rouen... Oui, mais vous ne le savez pas par le menu. Je vais vous conter cela, mais demain ; car pour ce jour d'hui, l'heure avance, et nous devons être proches d'arriver.

Vous voyez, à bavarder ainsi, le chemin paraît plus court. Pour ce soir, nous n'avons qu'à souper et dormir. Demain, nous serons à Auxerre, où j'aurai des nouvelles d'Avignon et de Paris. Ah ! un mot encore, Archambaud. Soyez circonspect avec

Monseigneur de Bourges, qui nous accompagne, si jamais il vous entreprend. Il ne me plaît guère, et je ne sais pourquoi, j'ai dans l'idée que cet homme-là a des intelligences avec le Capocci. Lancez le nom, sans paraître y toucher, et vous me direz ce qu'il vous en semble.

III

VERS ROUEN

Le roi Jean s'en fut effectivement à Gisors, mais il n'y resta que le temps de prendre cent piquiers de la garnison. Puis il partit bien ostensiblement par la route de Chaumont et de Pontoise, afin que chacun pût croire qu'il rentrait à Paris. Il emmenait avec lui son second fils, le duc d'Anjou, et puis son frère, le duc d'Orléans, lequel paraît plutôt comme un de ses fils, car Monseigneur d'Orléans, qui a vingt ans, en compte dix-sept de différence avec le roi, et seulement deux avec le Dauphin.

Le roi s'était fait escorter du maréchal d'Audrehem, de ses seconds chambellans, Jean d'Andrisel et Guy de La Roche, parce qu'il avait expédié à Rouen, quelques jours plus tôt, Lorris et Nicolas Braque, sous le prétexte qu'il les prêtait au Dauphin pour veiller aux préparatifs de son banquet.

Qui y avait-il encore derrière le roi ? Oh ! il avait bien constitué sa troupe. Il emmenait les frères d'Artois, Charles et l'autre... « mon cousin Jean »... qui lui collait à la croupe et dépassait de la tête toute la chevauchée, et encore Louis d'Harcourt, qui était en brouille avec son frère et son oncle Godefroy, et tenait à cause de cela le parti du roi. Je vous passe les écuyers de chasse et les veneurs, les Corquilleray, Huet des Ventes, et autres Maudétour. Dame ! le roi allait chasser et voulait en donner l'apparence ; il montait son cheval de chasse, un napolitain vite, brave et bien embouché qu'il affectionne particulièrement. Nul ne pouvait s'étonner qu'il fût suivi des sergents de sa garde étroite, commandés par deux gaillards fameux pour la grosseur de leurs muscles, Enguerrand Lalemant et Perrinet le Buffle. Ces deux-là vous retournent un homme rien qu'en le prenant par la main... Il est bon qu'un roi ait toujours autour de lui une garde rapprochée. Le Saint-Père a

la sienne. J'ai mes hommes de protection, moi aussi, qui chevauchent au plus près de ma litière, comme vous avez dû vous en aviser. Je suis tellement accoutumé à eux que je finis par ne plus les voir ; mais eux ne me quittent pas des yeux.

Ce qui eût pu surprendre, mais il aurait fallu avoir le regard bien ouvert, c'était que les valets de la chambre, sans doute Tassin et Poupart le Barbier, portaient, pendus à leur selle, le heaume, la cervelière, la grande épée, tout le harnais de bataille du roi. Et puis aussi la présence du roi des ribauds, un bonhomme qui se nomme... Guillaume... Guillaume je ne sais plus quoi... et qui non seulement veille à la police des bordels, dans les villes où le roi réside, mais est chargé de la justice directe du roi. Il y a davantage de travail dans cette charge depuis que Jean II est au trône.

Avec les écuyers des ducs, les varlets, le domestique de tous ces seigneurs et les piquiers embarqués à Gisors, cela faisait bien deux cents cavaliers, dont beaucoup hérissés de lances, un bien gros équipage pour aller buissonner le chevreuil.

Le roi avait pris la direction de Chaumont-en-Vexin mais jamais on ne le vit passer dans ce bourg. Sa troupe s'évanouit en route comme par un tour d'enchanteur. Il avait fait couper à travers la campagne pour remonter droit au nord, sur Gournay-en-Bray où il ne s'attarda guère, juste le temps de prendre le comte de Tancarville, un des rares grands seigneurs de Normandie qui soit resté de ses fœux parce qu'il est comme chien à chien avec les d'Harcourt. Un Tancarville stupéfait, car il attendait là, entouré de vingt chevaliers de sa bannière, le maréchal d'Audrehem, mais nullement le roi.

« Mon fils le Dauphin ne vous avait-il pas convié demain à Rouen, messire comte ? – Oui, Sire ; mais le mandement que j'ai reçu de messire le maréchal, qui venait inspecter les forteresses de ce pays, m'a dispensé de paraître dans une compagnie où beaucoup de visages m'auraient fort déplu. – Eh bien ! vous irez quand même à Rouen, Tancarville, et je vais vous instruire de ce que nous y allons faire. »

Sur quoi, toute la chevauchée pique vers le sud, dans la nuit tombante, une petite trotte, trois ou quatre lieues, mais qui s'ajoutent aux dix-huit parcourues depuis le matin, pour aller

dormir dans un château fort bien écarté, en bordure de la forêt de Lyons.

Les espies du roi de Navarre, s'il en avait par là, devaient être bien en peine de lui dire où courait le roi de France, sur ce chemin haché, et pour y quoi faire... on a vu le roi qui partait chasser... le roi est à inspecter les forteresses...

Le roi était debout avant l'aurore, plein de hâte et de fièvre, pressant son monde, et déjà en selle pour foncer, cette fois au plus droit, à travers la forêt de Lyons. Ceux qui voulaient manger un quignon de pain et une tranche de lard durent le faire d'une main, les rênes au creux du bras, de l'autre main tenant leur lance, tout en trottant.

Elle est dense et longue, la forêt de Lyons ; elle a plus de sept lieues et pourtant en deux heures on l'a presque traversée. Le maréchal d'Audrehem pense qu'à ce train-là on va arriver sûrement trop tôt. On pourrait bien s'arrêter un moment, ne serait-ce que pour laisser pisser les chevaux. Sans compter que pour sa propre part... C'est le maréchal lui-même qui me l'a raconté. « Une envie, que Votre Éminence me pardonne, à me couper les flancs. Or, un maréchal de l'ost ne peut tout de même pas se soulager du haut de sa monture, comme le font les simples archers quand le besoin les presse, et tant pis s'ils arroSENT le cuir de l'arçon. Alors je dis au roi : « Sire, rien ne sert de tant se hâter ; cela ne fait pas avancer plus vite le soleil... En plus, les chevaux ont besoin de faire de l'eau. » Et le roi de me répondre : « Voici la lettre que j'écrirai au pape, pour expliquer ma justice et prévenir les mauvais récits qu'on pourra lui faire... Trop longtemps, Très Saint-Père, les mansuétudes et accommodements que j'ai consentis par douceur chrétienne à ce mauvais parent l'ont encouragé à forfaire, et à cause de lui sont venus méches et malheurs au royaume. Il en apprétait un plus grand encore en me déprivant de la vie ; et c'est pour prévenir qu'il accomplisse ce nouveau crime... »

Et pique avant sans s'apercevoir de rien, qu'il est sorti de la forêt de Lyons, qu'il a débouché en plaine, qu'il est entré dans une forêt. Audrehem m'a dit qu'il ne lui avait jamais vu tel visage, l'œil comme fou, son lourd menton trémulant sous la maigre barbe.

Soudain Tancarville pousse sa monture jusqu'à la hauteur du roi pour demander à celui-ci, bien poliment, s'il a choisi de se rendre à Pont-de-l'Arche. « Mais non, crie le roi, je vais à Rouen ! – Alors, Sire, je crains que vous n'y parveniez pas par ici. Il eût fallu prendre à droite, à la dernière patte-d'oie. » Et le roi de faire faire demi-tour sur place à son cheval napolitain, et de remonter au galop toute la colonne, en commandant à grands coups de gueule qu'on le suive, ce qui ne s'accomplit pas sans désordre, mais toujours sans pisser, pour la grand-peine du maréchal...

Dites-moi, mon neveu, ne sentez-vous rien dans notre allure ?... Eh bien, moi, si.

Brunet, holà ! Brunet ! Un de mes sommiers boite... Ne me dites pas : « Non, Monseigneur » et regardez. Celui d'arrière. Et je pense même qu'il boite de l'antérieur droit... Faites arrêter... Et alors ? Ah ! Il se déferge ? Et de quel pied... Alors, qui avait raison ? J'ai les reins plus éveillés que vous n'avez les yeux.

Allons, Archambaud, descendons. Nous ferons quelques pas tandis qu'on va changer les chevaux... L'air est frais, mais point méchant. Qu'apercevons-nous d'ici ? Le savez-vous Brunet ? Saint-Amand-en-Puisaye... C'est ainsi, Archambaud, que le roi Jean dut apercevoir Rouen, le matin du 5 avril.

IV

LE BANQUET

Vous ne connaissez pas Rouen, Archambaud, ni donc le château du Bouvreuil. Oh ! c'est un gros château à six ou sept tours disposées en rond, avec une grande cour centrale. Il fut bâti voici cent et cinquante ans, par le roi Philippe Auguste, pour surveiller la ville et son port, et commander le cours extrême de la rivière de Seine. C'est une place importante que Rouen, une des ouvertures du royaume du côté de l'Angleterre, donc une fermeture aussi. La mer remonte jusqu'à son pont de pierre qui relie les deux parties du duché de Normandie.

Le donjon n'est pas au milieu du château ; c'est une des tours, un peu plus haute et épaisse que les autres. Nous avons des châteaux pareils en Périgord, mais ils ont ordinairement plus de fantaisie dans l'aspect.

La fleur de la chevalerie de Normandie y était assemblée, vêtue avec autant de richesse qu'il était possible. Soixante sires étaient venus, chacun avec au moins un écuyer. Les sonneurs venaient de corner l'eau quand un écuyer de messire Godefroy d'Harcourt, tout suant d'un long galop, vint avertir le comte Jean que son oncle le mandait en hâte et le priait de quitter Rouen sur-le-champ. Le message était fort impérieux, comme si messire Godefroy avait eu vent de quelque chose.

Jean d'Harcourt se mit en devoir d'obtempérer, se coulant hors de la compagnie ; et il était déjà au bas de l'escalier du donjon qu'il encombrat presque tout de sa personne, tant il était gras, une vraie futaille, quand il tomba sur Robert de Lorris qui lui barra le passage de l'air le plus affable. « Messire comte, messire, vous vous en partez ? Mais Monseigneur le Dauphin n'attend plus que vous pour dîner ! Votre place est à sa gauche. » N'osant faire affront au Dauphin, le gros d'Harcourt

se résigna à différer son départ. Il partirait après le repas. Et il remonta l'escalier, sans trop de regret. Car la table du Dauphin avait grande réputation ; on savait qu'il s'y servait merveilles ; et Jean d'Harcourt n'avait pas acquis tout le lard dont il était bardé à sucer seulement des brins d'herbes.

Et de fait, quel festin ! Ce n'était pas en vain que Nicolas Braque avait aidé le Dauphin à l'appréter. Ceux qui y furent, et qui en réchappèrent, n'en ont rien oublié. Six tables, réparties dans la grande salle ronde. Aux murs, des tapisseries de verdure, si vives de couleur qu'on aurait cru dîner au milieu de la forêt. Auprès des fenêtres, des buissons de cierges, pour renforcer le jour qui venait par les ébrasements, comme le soleil à travers les arbres. Derrière chaque convive, un écuyer tranchant, soit, pour les grands seigneurs, le leur propre, et pour les autres quelqu'un de la maison du Dauphin. On usait de couteaux à manche d'ébène, dorés et émaillés aux armes de France, tout spécialement réservés pour le temps de carême. C'est la coutume de la cour de ne sortir les couteaux à manche d'ivoire qu'à partir des fêtes de Pâques.

Car on respectait le carême. Pâtés de poisson, ragoûts de poisson, carpes, brochets, tanches, brèmes, saumons et bars, plats d'œufs, volailles, gibiers de plume ; on avait vidé les viviers et les basses-cours, écumé les rivières. Les pages de cuisine, formant une chaîne continue dans l'escalier, montaient les plats d'argent et de vermeil où rôtisseurs, queux et sauciers avaient disposé, dressé, nappé les mets préparés sous les cheminées de la tour des cuisines. Six échansons versaient les vins de Beaune, de Meursault, d'Arbois et de Touraine... Ah ! vous aussi, cela vous met en appétit, Archambaud ! J'espère qu'on nous fera bonne chère, tout à l'heure, à Saint-Sauveur...

Le Dauphin, au milieu de la table d'honneur, avait Charles de Navarre à sa droite et Jean d'Harcourt à sa gauche. Il était vêtu d'un drap bleu marbré de Bruxelles et coiffé d'un chaperon de même étoffe, orné de broderies de perles disposées en forme de feuillage. Je ne vous ai jamais encore décrit Monseigneur le Dauphin... Le corps étiré, les épaules larges et maigres, il a le visage allongé, un grand nez un peu bossué en son milieu, un

regard dont on ne sait s'il est attentif ou songeur, la lèvre supérieure mince, l'autre plus charnue, le menton effacé.

On dit qu'il ressemble assez, pour autant qu'on ait moyen de savoir, à son ancêtre Saint Louis, qui était comme lui très long et un peu voûté. Cette tournure-là, à côté d'hommes très sanguins et redressés, apparaît de temps à autre dans la famille de France.

Les huissiers de cuisine venaient d'un pas empesé présenter les plats l'un après l'autre ; et lui, le Dauphin, désignait la table vers laquelle ils devaient être portés, faisant ainsi honneur à chacun de ses hôtes, au comte d'Étampes, au sire de la Ferté, au maire de Rouen, accompagnant d'un sourire, avec beaucoup de dignité courtoise, le geste qu'il faisait de la main, la main gauche toujours. Car, je vous l'ai dit, je crois, sa main droite est enflée, rougeâtre et le fait souffrir ; il s'en sert le moins possible. À peine peut-il jouer à la paume, une demi-heure, et tout de suite sa main gonfle. Ah ! c'est une grande faiblesse pour un prince... Ni chasse ni guerre. Son père ne se cache pas pour l'en mépriser. Comme il devait envier, le pauvre Dauphin, tous ces seigneurs qu'il traitait, les sires de Clères, de Graville, du Bec Thomas, de Mainemares, de Braquemont, de Sainte-Beuve ou d'Houdetot, ces chevaliers solides, sûrs d'eux, tapageurs, fiers de leurs exploits aux armes. Il devait même envier le gros d'Harcourt, que son quintal de graisse n'empêchait pas de maîtriser un cheval ni d'être un redoutable tournoyeur, et surtout le sire de Biville, un fameux homme qu'on entoure beaucoup dès qu'il paraît en société et à qui l'on fait raconter son exploit... C'est celui-là même... vous voyez, son nom vous est parvenu... oui, d'un seul coup d'épée, un Turc fendu en deux, sous les yeux du roi de Chypre. À chaque récit qu'il recommence, l'entaille augmente d'un pouce. Un jour il aura aussi fendu le cheval...

Mais je reviens au Dauphin Charles. Il sait, ce garçon, à quoi sa naissance et son rang l'obligent ; il sait pourquoi Dieu l'a fait naître, la place que la Providence lui a assignée, au plus haut de l'échelle des hommes, et que, sauf à mourir avant son père, il sera roi. Il sait qu'il aura le royaume à gouverner souverainement ; il sait qu'il sera la France. Et si dans le secret

de soi il s'afflige que Dieu ne lui ait pas dispensé, en même temps que la charge, la robustesse qui l'aiderait à la bien porter, il sait qu'il doit pallier les insuffisances de son corps par une bonne grâce, une attention à autrui, un contrôle de son visage et de ses propos, un air tout ensemble de bienveillance et de certitude qui jamais ne laissent oublier qui il est, et se composer de la sorte une manière de majesté. Cela n'est point chose aisée, quand on a dix-huit ans et que la barbe vous pousse à peine !

Il faut dire qu'il y a été entraîné de bonne heure. Il avait onze ans quand son grand-père le roi Philippe VI parvint enfin à racheter le Dauphiné à Humbert II de Vienne. Cela effaçait quelque peu la défaite de Crécy et la perte de Calais. Je vous ai dit après quelles négociations... Ah ! je croyais... Vous voulez donc en savoir le menu ?

Le Dauphin Humbert était aussi gonflé d'orgueil que perclus de dettes. Il désirait vendre, mais continuer à gouverner quelque partie de ce qu'il cédait, et que ses États après lui restassent indépendants. Il avait d'abord voulu traiter avec le comte de Provence, roi de Sicile ; mais il monta le prix trop haut. Il se retourna alors vers la France, et c'est là que je fus appelé à m'occuper des tractations. Dans un premier accord, il céda sa couronne mais seulement pour après sa mort... il avait perdu son unique fils... partie au comptant, cent vingt mille florins s'il vous plaît, et partie en pension viagère. Avec cela, il eût pu vivre à l'aise. Mais au lieu d'éteindre ses dettes, il dissipa tout ce qu'il avait reçu en allant chercher la gloire à combattre les Turcs. Harcelé par ses créanciers, il lui fallut alors vendre ce qui lui restait, c'est-à-dire ses droits viagers. Ce qu'il finit par accepter, pour deux cent mille florins de plus et vingt-quatre mille livres de rente, mais non sans continuer de faire le superbe. Heureusement pour nous, il n'avait plus d'amis.

C'est moi, je le dis modestement, qui trouvai l'accommodement par lequel on put satisfaire à l'honneur d'Humbert et de ses sujets. Le titre de Dauphin de Viennois ne serait pas porté par le roi de France, mais par l'aîné des petits-fils du roi Philippe VI et ensuite par son aîné fils. Ainsi les Dauphinois, jusque-là indépendants, gardaient l'illusion de conserver un prince qui ne régnait que sur eux. C'est la raison

pour laquelle le jeune Charles de France, ayant reçu l'investiture à Lyon, eut à accomplir, au long de l'hiver de 1349 et du printemps de 1350, la visite de ses nouveaux États. Cortèges, réceptions, fêtes. Il n'avait, je vous le répète, que onze ans. Mais avec cette facilité qu'ont les enfants d'entrer dans leur personnage, il prit l'habitude d'être accueilli dans les villes par des vivats, d'avancer entre des fronts courbés, de s'asseoir sur un trône tandis qu'on se hâtait de lui glisser sous les pieds assez de carreaux de soie pour qu'ils ne pendissent pas dans le vide, de recevoir en ses mains l'hommage des seigneurs, d'écouter gravement les doléances des villes. Il avait surpris par sa dignité, son affabilité, le bon sens de ses questions. Les gens s'attendrissaient de son sérieux ; les larmes venaient aux yeux des vieux chevaliers et de leurs vieilles épouses lorsque cet enfant les assurait de son amour et de son amitié, les louait de leurs mérites et leur disait compter sur leur fidélité. De tout prince, la moindre parole est objet de gloses infinies par lesquelles celui qui l'a reçue se donne importance. Mais d'un si jeune garçon, d'une miniature de prince, quels récits émus ne provoquait pas la plus simple phrase ! « À cet âge, on ne peut point feindre. » Mais si, il feignait, et même il se plaisait à feindre comme tous les gamins. Feindre l'intérêt pour chacun qu'il voyait, même si on lui offrait un regard louche et une bouche édentée, feindre le contentement devant le présent qu'on lui remettait même s'il en avait déjà reçu quatre semblables, feindre l'autorité lorsqu'un conseil de ville venait se plaindre pour une affaire de péage ou quelque litige communal... « Vous serez rétabli dans votre droit, si l'on vous a fait tort. Je veux que l'on conduise enquête avec diligence. » Il avait vite compris combien prescrire une enquête d'un ton décidé produit grand effet sans engager à rien.

Il ne savait pas encore qu'il serait d'une santé si faible, bien qu'il fût tombé malade pendant plusieurs semaines, à Grenoble. Ce fut durant ce voyage qu'il apprit la mort de sa mère, puis de sa grand-mère, et bientôt après le remariage de son grand-père et celui de son père, coup sur coup, avant qu'on lui annonçât qu'il allait lui-même bientôt épouser Madame Jeanne de Bourbon, sa cousine, qui avait le même âge que lui. Ce qui

s'était fait, à Tain l'Hermitage, au début d'avril, dans une grande pompe et toute une affluence d'Église et de noblesse... Il n'y a que six ans.

C'est miracle qu'il n'ait pas eu la tête tournée, ou perturbée, par toutes ces pompes. Il avait seulement révélé le penchant commun à tous les princes de sa famille pour la dépense et le luxe. Des mains percées. Avoir tout de suite tout ce qui leur plaît. Je veux ceci, je veux cela. Acheter, posséder les choses les plus belles, les plus rares, les plus curieuses, et surtout les plus coûteuses, les animaux des ménageries, les orfèvreries somptueuses, les livres enluminés, dépenser, vivre dans des chambres tendues de soie et de drap d'or de Chypre, faire coudre sur leur vêtement des fortunes en pierreries, rutiler, c'est, pour le Dauphin comme pour tous les gens de son lignage, le signe du pouvoir et la preuve, à leurs propres yeux, de la majesté. Une naïveté qui leur vient de leur aïeul, le premier Charles, le frère de Philippe le Bel, l'empereur titulaire de Constantinople, ce gros bourdon qui tant s'agita et agita l'Europe, et même un moment songea à l'empire d'Allemagne. Un dispendieux, si jamais il en fut... Tous ont cela dans le sang. Quand on se commande des souliers, dans la famille, c'est par vingt-quatre, quarante ou cinquante-cinq paires à la fois, pour le roi, pour le Dauphin, pour Monseigneur d'Orléans. Il est vrai que leurs sottes poulaines ne tiennent pas à la boue ; les longues pointes se déforment, les broderies se ternissent, et l'on abîme en trois jours ce qui a pris un mois de labeur aux meilleurs artisans qui sont dans la boutique de Guillaume Loisel, à Paris. Je le sais parce que c'est de là que je fais venir mes mules rouges ; mais moi il me suffit de huit paires à l'année. Et regardez ; ne suis-je pas toujours proprement chaussé ?

Comme la cour donne le ton, seigneurs et bourgeois se ruinent en passementerie, en fourrures, en joyaux, en dépenses de vanité. On rivalise d'ostentation. Pensez que pour orner le chaperon que portait Monseigneur le Dauphin, ce jour de Rouen que je vous conte, on avait usé un marc de grosses perles et un marc de menues, commandées chez Belhommet Thurel pour trois cents ou trois cent vingt écus ! Allez-vous étonner que

les coffres soient vides quand chacun dépense plus qu'il ne lui reste d'argent ?

Ah ! voilà ma litière qui revient. On a changé d'attelage. Eh bien, remontons...

Il en est un, en tout cas, à qui ces difficultés de finances profitent, et qui fait bien ses affaires sur la pénurie de la caisse royale ; c'est messire Nicolas Braque, le premier maître de l'hôtel, qui est aussi le trésorier et le gouverneur des monnaies. Il a monté une petite compagnie de banque, je devrais dire une compagnie de frime, qui rachète parfois aux deux tiers, parfois à la moitié, parfois même au tiers prix, les dettes du roi et de sa parenté. La machinerie est simple. Un fournisseur de la cour est saisi à la gorge parce que depuis deux ans ou plus on ne lui a rien versé et qu'il ne sait plus comment payer ses compagnons ou acheter ses marchandises. Il s'en vient trouver messire Braque et lui agite ses mémoires sous le nez. Il a grand air, messire Braque ; il est bel homme, toujours sévèrement vêtu, et il ne prononce jamais plus de mots qu'il n'en faut. Il n'a pas son pareil pour rabattre aux gens leur caquet. Tel qui arrivait tempêtant... « Cette fois, il va m'entendre ; c'est que j'en ai gros à lui dire, et je ne lui mâcherai pas mes mots... » se retrouve en un tournemain balbutiant et suppliant. Messire Braque laisse tomber sur lui, comme une douche de gouttière, quelques paroles froides et roides : « Vos prix sont forcés, comme toujours sur les travaux qu'on fait pour le roi... la clientèle de la cour vous attire maintes pratiques sur lesquelles vous gagnez gros... si le roi est en difficulté de payer, c'est que tout l'argent de son Trésor passe à subvenir aux frais de la guerre... prenez-vous-en aux bourgeois, comme maître Marcel, qui rechignent à consentir les aides... puisque vous peinez tant à fournir le roi, eh bien, on vous retirera les commandes... » Et quand le doléant est bien assagi, bien marri, bien grelottant, alors Braque lui dit : « Si vraiment vous êtes dans la gêne, je veux essayer de vous venir en aide. Je puis peser sur une compagnie de change où je compte des amis pour qu'elle reprenne vos créances. Je tenterai, je dis bien, je tenterai, qu'elles vous soient rachetées pour les quatre sixièmes ; et vous donnerez quittance du tout. La Compagnie se fera rembourser quand Dieu voudra regarnir le

Trésor... si jamais il le veut. Mais n'en allez point parler, sinon chacun dans le royaume m'en viendrait demander autant. C'est grande faveur que je vous fais. »

Après quoi, dès qu'il y a trois sous dans la cassette, Braque prend l'occasion de glisser au roi : « Sire, je ne voulais point, pour votre honneur et votre renom, laisser traîner cette dette criarde, d'autant que le créancier était fort monté et menaçait d'un esclandre. J'ai, pour l'amour de vous, éteint cette dette avec mes propres deniers. » Et par priorité de faveur, il se fait rembourser du tout. Comme c'est lui, d'autre part, qui ordonne la dépense du palais, il se fait arroser de beaux cadeaux pour chaque commande passée. Il gagne aux deux bouts, cet honnête homme.

Ce jour du banquet, il s'affairait moins à négocier le paiement des aides refusées par les États de Normandie qu'à traiter avec le maire de Rouen, maître Mustel, du rachat des créances des marchands rouennais. Car des mémoires qui dataient du dernier voyage du roi, et même d'avant, restaient impayés. Quant au Dauphin, depuis qu'il était lieutenant du roi en Normandie, avant même d'être duc en titre, il commandait, il commandait, mais sans jamais solder aucun de ses comptes. Et messire Braque se livrait à son trafic habituel, en assurant le maire que c'était par amitié pour lui et pour l'estime dans laquelle il tenait les bonnes gens de Rouen qu'il allait leur rafler le tiers de leurs profits. Davantage même, car il les paierait en francs à la chaise, c'est-à-dire dans une monnaie amincie, et par qui ? Par lui, qui décidait des altérations... Reconnaîssons que lorsque les États se plaignent des grands officiers royaux, ils y ont quelques motifs. Quand je pense que messire Enguerrand de Marigny fut naguère pendu parce qu'on lui reprochait, dix ans après, d'avoir une fois rogné la monnaie ! Mais c'était un saint auprès des argentiers d'aujourd'hui !

Qui y avait-il encore, à Rouen, qui mérite d'être nommé, hors les serviteurs habituels, et Mitton le Fol, nain du Dauphin, qui gambadait entre les tables, portant lui aussi chaperon emperlé... des perles pour un nain, je vous le demande, est-ce bonne manière de dépenser les écus qu'on n'a pas ? Le Dauphin le fait vêtir d'un drap rayé qu'on lui tisse tout exprès, à Gand...

Je désapprouve cet emploi qu'on fait des nains. On les oblige à bouffonner, on les pousse du pied, on en fait risée. Ce sont créatures de Dieu, après tout, même si l'on peut dire que Dieu ne les a pas trop réussies. Raison de plus pour témoigner un peu de charité. Mais les familles, à ce qu'il paraît, tiennent pour une bénédiction la venue d'un nain. « Ah ! il est petit. Puisse-t-il ne pas grandir. On pourra le vendre à un duc, ou peut-être au roi... »

Non, je crois vous avoir cité tous les convives d'importance, avec Friquet de Fricamps, Graville, Mainemares, oui, je les ai nommés... et puis, bien sûr, le plus important de tous, le roi de Navarre.

Le Dauphin lui réservait toute son attention. Il n'avait guère d'efforts à faire, d'ailleurs, du côté du gros d'Harcourt. Celui-là ne causait qu'avec les plats, et il était bien vain de lui adresser parole pendant qu'il engloutissait des montagnes.

Mais les deux Charles, Normandie et Navarre, les deux beaux-frères, parlaient beaucoup. Ou plutôt Navarre parlait. Ils ne s'étaient guère revus depuis leur équipée manquée d'Allemagne ; et c'était tout à fait dans la manière du Navarrais que de chercher, par flatterie, protestations de bonne amitié, souvenirs joyeux et récits plaisants à reprendre empire sur son jeune parent.

Tandis que son écuyer, Colin Doublel, déposait les mets devant lui, Navarre, rieur, charmant, plein d'entrain et de désinvolte... « C'est la fête de nos retrouvailles ; grand merci, Charles, de me permettre de te montrer l'attachement que j'ai pour toi ; je m'ennuie, depuis ton éloignement... » lui rappelait leurs fines parties de l'hiver précédent et les aimables bourgeois qu'ils jouaient aux dés, à qui la blonde, à qui la brune ? « ... la Cassinel est grosse à présent et nul ne doute que c'est de toi... », et de là passait aux affectueux reproches... « Ah ! qu'es-tu allé conter tous nos projets à ton père !... Tu en as retiré le duché de Normandie, c'est bien joué, je le reconnaiss. Mais avec moi, c'est tout le royaume que tu pourrais avoir à cette heure... » pour lui glisser enfin, reprenant son antienne : « Avoue que tu ferais un meilleur roi que lui ! »

Et de s'enquérir, sans avoir l'air d'y toucher, de la prochaine rencontre entre le Dauphin et le roi Jean, si la date en était arrêtée, si elle aurait lieu en Normandie... « J'ai ouï dire qu'il était à chasser du côté de Gisors. »

Or il trouvait un Dauphin plus réservé, plus secret que par le passé. Affable certes, mais sur ses gardes, et ne répondant que par sourires ou inclinaisons de tête à tant d'empressement.

Soudain, il se produisit un grand fracas de vaisselle qui domina les voix des dîneurs. Mitton le Fol, qui s'employait à singer les huissiers de cuisine en présentant un merle, tout seul, sur le plus grand plat d'argent qu'il avait pu trouver, Mitton venait de laisser tomber le plat. Et il ouvrait la bouche toute grande, en désignant la porte.

Les bons chevaliers normands, déjà fortement abreuvés, s'amusaient du tour qu'ils jugeaient fort drôle. Mais leurs rires se coincèrent aussitôt dans leur gorge.

Car de la porte surgissait le maréchal d'Audrehem, tout armé, tenant son épée droite, la pointe en l'air, et qui leur criait de sa voix de bataille : « Que nul d'entre vous ne bouge pour chose qu'il voit, s'il ne veut mourir de cette épée ».

Ah ! mais, ma litière est arrêtée... Eh oui, nous voici arrivés ; je ne m'en avisais point. Je vous dirai la suite après souper.

V

L'ARRESTATION

Grand merci, messire abbé, je suis votre obligé... Non, de rien, je vous l'assure, je n'ai plus besoin de rien... seulement que l'on me remette quelques bûches au feu... Mon neveu va me faire compagnie ; j'ai à m'entretenir avec lui. C'est cela, messire abbé, la bonne nuit. Merci des prières que vous allez dire pour le Très Saint-Père et pour mon humble personne... oui, et toute votre pieuse communauté... L'honneur est pour moi. Oui, je vous bénis ; le bon Dieu vous ait en Sa sainte garde...

Ououh ! Si je le lui avais permis, il nous aurait tenus jusqu'à la minuit, cet abbé-là ! Il a dû naître le jour de la Saint-Bavard...

Voyons, où en étions-nous ? Je ne veux point vous laisser languir. Ah oui... le maréchal, l'épée haute...

Et derrière le maréchal surgirent une douzaine d'archers qui rabattirent brutalement échansons et valets contre les murs ; et puis Lalemant et Perrinet le Buffle, et sur leurs talons le roi Jean II lui-même tout armé, heaume en tête, et dont les yeuxjetaient du feu par la ventaille levée. Il était suivi de près par Chaillouel et Crespi, deux autres sergents de sa garde étroite.

« Je suis piégé », dit Charles de Navarre.

La porte continuait de dégorger l'escorte royale dans laquelle il reconnaissait quelques-uns de ses pires ennemis, les frères d'Artois, Tancarville...

Le roi marcha droit vers la table d'honneur. Les seigneurs normands esquissèrent un vague mouvement pour lui faire révérence. D'un geste des deux mains, il leur imposa de rester assis.

Il saisit son gendre par le col fourré de son surcot, le secoua, le souleva, tout en lui crient du fond de son heaume : « Mauvais traître ! Tu n'es pas digne de t'asseoir à côté de mon fils. Par

l'âme de mon père, je ne penserai jamais à boire ni à manger tant que tu vivras ! »

L'écuyer de Charles de Navarre, Colin Doublel, voyant son maître ainsi malmené, eut une folle impulsion et brandit un couteau à trancher pour en frapper le roi. Mais son geste fut prévenu par Perrinet le Buffle qui lui retourna le bras.

Le roi, pour sa part, lâcha Navarre et, perdant contenance un instant, regarda avec surprise ce simple écuyer qui avait osé lever la main sur lui. « Prenez-moi ce garçon et son maître aussi », commanda-t-il.

La suite du roi s'était portée en avant d'un seul élan, les frères d'Artois au premier rang, qui encadrèrent Navarre comme un noisetier pincé entre deux chênes. Les hommes d'armes avaient complètement investi la salle ; les tapisseries étaient comme hérissées de piques. Les huissiers de cuisine semblaient vouloir rentrer dans les murs. Le Dauphin s'était levé et disait : « Sire mon père, Sire mon père... »

Charles de Navarre tentait de s'expliquer, de se défendre. « Monseigneur, je ne puis comprendre ! Qui vous a si mal informé contre moi ? Que Dieu m'aide, mais jamais, faites-m'en grâce, je n'ai pensé trahison, ni contre vous ni contre Monseigneur votre fils ! S'il est homme au monde qui m'en veuille accuser, qu'il le fasse, devant vos pairs, et je jure que je me purgerai de ses dires et le confondrai. »

Même en si périlleuse situation, il avait la voix claire, et la parole qui coulait aisément de la bouche. Il était vraiment très petit, très fluet, au milieu de tous ces gens de guerre ; mais il gardait son assurance dans le caquet.

« Je suis roi, Monseigneur, d'un moindre royaume que le vôtre, certes, mais je mérite d'être traité en roi. – Tu es comte d'Évreux, tu es mon vassal, et tu es félon ! – Je suis votre bon cousin, je suis l'époux de Madame votre fille, et je n'ai jamais forfait. Il est vrai que j'ai fait tuer Monseigneur d'Espagne. Mais il était mon adversaire et m'avait offensé. J'en ai fait pénitence. Nous nous sommes donné la paix et vous avez accordé des lettres de rémission à tous... – En prison, traître. Tu as assez joué de menterie. Allez ! Qu'on l'enferme, qu'on les enferme tous les deux ! » cria le roi en montrant Navarre et son écuyer.

« Et celui-là aussi », ajouta-t-il en désignant de son gantelet Friquet de Fricamps qu'il venait de reconnaître et qu'il savait avoir monté l'attentat de la Truie-qui-file.

Alors que sergents et archers entraînaient les trois hommes vers une chambre voisine, le Dauphin se jeta aux genoux du roi. Si effrayé qu'il pût être de la grande fureur où il voyait son père, il était demeuré assez lucide pour en apercevoir les conséquences, au moins pour lui-même.

« Ah ! Sire mon père, pour Dieu merci, vous me déshonorez ! Que va-t-on dire de moi ? J'avais prié le roi de Navarre et ses barons à dîner, et vous les traitez ainsi. On dira de moi que je les ai trahis. Je vous supplie par Dieu de vous calmer et de changer d'avis. – Calmez-vous vous-même, Charles ! Vous ne savez pas ce que je sais. Ils sont mauvais traîtres, et leurs méfaits se découvriront bientôt. Non, vous ne savez pas tout ce que je sais. »

Là-dessus notre Jean II, se saisissant de la masse d'armes d'un sergent, alla en frapper le comte d'Harcourt d'un coup formidable dont tout autre, moins gras que lui, aurait eu l'épaule cassée. « Debout, traître ! Passez vous aussi en prison. Vous serez bien malin si vous m'échappez. »

Et comme le gros d'Harcourt, tout éberlué, ne se levait pas assez vite, il l'empoigna par sa cotte blanche qu'il déchira, faisant craquer tout son vêtement jusqu'à la chemise.

Poussé par les archers, Jean d'Harcourt, dépouillé, passa devant son cadet, Louis, et lui dit quelque chose qu'on ne comprit point, mais qui était méchant, et auquel l'autre répondit d'un geste qui pouvait signifier ce qu'on voulait... je n'ai rien pu faire ; je suis chambellan du roi... tu l'as cherché, tant pis pour toi...

« Sire mon père, insistait le duc de Normandie, vous faites mal de traiter ainsi ces vaillants hommes... »

Mais Jean II ne l'entendait plus. Il échangeait des regards avec Nicolas Braque et Robert de Lorris qui lui désignaient silencieusement certains convives. « Et celui-là, en prison !... Et celui-là... » ordonnait-il en bousculant le sire de Graville et en cognant du poing Maubué de Mainemares, deux chevaliers qui avaient, eux aussi, trempé dans l'assassinat de Charles

d'Espagne, mais qui avaient reçu, depuis deux ans, leurs lettres de rémission, signées de la main du roi. Comme vous le voyez, c'était de la haine bien recuite.

Mitton le Fol, grimpé sur un banc de pierre, dans l'ébrasement d'une fenêtre, faisait des signes à son maître en lui montrant les plats posés sur une desserte, et puis le roi, et puis agitait ses doigts devant sa bouche... manger...

« Mon père, dit le Dauphin, voulez-vous qu'on vous serve à manger ? » L'idée était heureuse ; elle évita d'expédier au cachot toute la Normandie.

« Pardieu oui ! C'est vrai que j'ai faim. Savez-vous, Charles, que je suis parti d'au-delà la forêt de Lyons, et que je cours depuis l'aube pour châtier ces méchants ? Faites-moi servir. »

Et il appela de la main pour qu'on lui délaçât son heaume. Il apparut les cheveux collés ; la face rougie ; la sueur lui coulait dans la barbe. En s'asseyant à la place de son fils, il avait déjà oublié son serment de ne manger ni boire tant que son gendre serait encore en vie.

Tandis qu'on se hâtait à lui dresser un couvert, qu'on lui versait du vin, qu'on le faisait patienter avec un pâté de brochet point trop entamé, qu'on lui présentait un cygne, resté intact et encore tiède, il se fit, entre les prisonniers qu'on emmenait et les valets qui dévalaient de nouveau vers les cuisines, un flottement dans la salle et les escaliers ; les seigneurs normands en profitèrent pour s'échapper, tel le sire de Clères qui comptait également parmi les meurtriers du bel Espagnol et qui s'en tira de justesse. Le roi ne faisant plus mine d'arrêter personne, les archers les laissaient passer.

L'escorte crevait de faim et de soif, elle aussi. Jean d'Artois, Tancarville, les sergents louchaient vers les plats. Ils attendaient un geste du roi les autorisant à se restaurer. Comme ce geste ne venait pas, le maréchal d'Audrehem arracha la cuisse d'un chapon qui traînait sur une table et se mit à manger, debout. Louis d'Orléans eut une moue d'humeur. Son frère, vraiment, montrait trop peu de souci de ceux qui le servaient. Il s'assit au siège que Navarre occupait un moment avant, en disant : « Je me fais devoir de vous tenir compagnie, mon frère. »

Le roi, alors, avec une sorte de mansuétude indifférente, invita ses parents et barons à s'asseoir. Et tous aussitôt s'attablèrent, autour des nappes maculées, pour épuiser les reliefs de la ripaille. On ne se soucia pas de changer les écuelles d'argent. On attrapait ce qui se présentait au passage, le gâteau de lait avant le canard confit, l'oie grasse avant la soupe de coquillages. On mangeait des restes de friture froide. Les archers se bourraient de tranches de pain ou bien filaient se faire nourrir aux cuisines. Les sergents lampaient les gobelets abandonnés.

Le roi, bottes écartées sous la table, restait enfermé dans une songerie brutale. Sa colère n'était pas apaisée ; elle semblait même reflamber avec la mangeaille. Pourtant il aurait dû avoir quelques motifs de contentement. Il était dans son rôle de justicier, le bon roi ! Il venait enfin de remporter une victoire ; il avait une belle prouesse à faire consigner par ses clercs pour la prochaine assemblée de l'Ordre de l'Étoile. « Comment Monseigneur le roi Jean défit les traîtres qu'il saisit au château de Bouvreuil... » Il parut s'étonner soudain de ne plus voir les chevaliers normands, et s'en inquiéta. Il se méfiait d'eux. S'ils allaient lui organiser une révolte, soulever la ville, libérer les prisonniers ?... Il montrait là toute sa nature, cet habile homme. Dans un premier temps, poussé par une fureur longuement remâchée, il se ruait, sans réfléchir à rien ; puis il négligeait de consolider ses actes ; puis il se faisait des imaginations, toujours à côté de la réalité, mais dont il était difficile de l'ôter. Maintenant, il voyait Rouen en rébellion, comme Arras l'avait été un mois auparavant. Il voulut qu'on fit venir le maire. Plus de maître Mustel. « Mais il était là voici à peine un moment », disait Nicolas Braque. On rattrapa le maire dans la cour du château. Il comparut, blanc d'une digestion coupée, devant le roi bâfrant. Il s'entendit ordonner de fermer les portes de la ville et de crier par les rues que chacun restât chez soi. Interdiction à quiconque de circuler, bourgeois ou manant, et pour aucune raison. C'était l'état de siège, le couvre-feu en plein jour. Une armée ennemie enlevant la ville n'eût pas agi autrement.

Mustel eut le courage de se montrer outragé. Les Rouennais n'avaient rien fait qui justifiât de telles mesures... « Si ! Vous

refusez de verser les aides, en suivant les exhortements de ces méchants que je suis venu confondre. Mais, par saint Denis, ils ne vous exhorteront plus. » En voyant se retirer le maire, le Dauphin dut penser avec tristesse que tous ses efforts patients poursuivis depuis plusieurs mois pour se concilier les Normands étaient réduits à néant. À présent, il aurait tout le monde contre lui, noblesse et bourgeoisie. Qui pourrait croire, en effet, qu'il n'était pas complice de ce guet-apens ? En vérité, son père lui donnait un bien méchant rôle.

Et puis le roi demanda qu'on allât querir Guillaume... ah ! Guillaume comment... le nom m'échappe, pourtant je l'ai su... enfin, son roi des ribauds. Et chacun comprit qu'il avait résolu de procéder sans plus attendre à l'exécution immédiate des prisonniers.

« Ceux qui ne savent pas garder la chevalerie, il n'y a point de raison qu'on leur garde la vie, disait le roi. – Certes, mon cousin Jean », approuvait Jean d'Artois, ce monument de sottise.

Je vous le demande, Archambaud, était-ce vraiment de la chevalerie que de se mettre en arroi de bataille pour prendre des gens désarmés, et en se servant de son fils comme appât ? Navarre, sans doute, avait d'assez beaux états de gredinerie ; mais le roi Jean, sous ses dehors superbes, a-t-il beaucoup plus d'honneur dans l'âme ?

VI

LES APPRÊTS

Guillaume à la Cauche... Voilà, je l'ai retrouvé ! Le nom que je cherchais ; le roi des ribauds... Curieux office que le sien qui résulte d'une institution de Philippe Auguste. Il avait organisé pour sa garde étroite un corps de sergents, tous des géants, qu'on appelait les *ribaldi régis*, les ribauds du roi. Inversion de génitif ou bien jeu de mots, le chef de cette garde est devenu le *rex ribaldorum*. Nominalement, il commande aux sergents comme Perrinet le Buffle et les autres ; et c'est lui, chaque soir, à l'heure du souper, qui fait le tour de l'hôtel royal pour voir si en sont bien sorties toutes gens qui ont entrée à la cour mais ne doivent pas y coucher. Mais surtout, comme je vous l'ai dit, je crois, il a charge de surveiller les mauvais lieux dans toute ville où le roi séjourne. C'est-à-dire que, d'abord, il réglemente et inspecte les bordeaux de Paris, qui ne sont pas en petit nombre, sans parler des follieuses qui travaillent à leur compte dans les rues qui leur sont réservées. De même les maisons où l'on joue les jeux de hasard. Tous ces méchants endroits sont ceux où l'on a le plus de chance de dépister voleurs, tire-laine, faussaires et meurtriers à gages ; et puis de connaître les vices des gens, parfois très haut placés, qui vous ont des mines tout à fait honorables.

Si bien que le roi des ribauds est devenu le chef d'une sorte de police fort spéciale. Il a ses espies un peu partout. Il tient et entretient toute une vermine de taverne qui le fournit en rapports et indices. Si l'on veut faire suivre un voyageur, en explorer le portemanteau ou savoir à qui il se réunit, on s'adresse à lui. Ce n'est point un homme aimé, mais c'est un homme craint. Je vous en parle pour le jour où vous serez à la cour. Il vaut mieux n'être point mal avec lui.

Il gagne gros, car sa charge est moelleuse. Surveiller les catins, inspecter les bouges, c'est de bon profit. Outre les gages en argent et avantages en nature qu'il touche dans la maison du roi, il perçoit deux sous de redevance à la semaine sur tous les logis bordeaux et toutes les femmes bordelières. Voilà un bel impôt, n'est-ce pas, et dont la rentrée fait moins de difficultés que la gabelle. Également il touche cinq sous des femmes adultères... enfin, de celles qui sont connues. Mais en même temps, c'est lui qui engage les galantes pour l'usage de la cour. On le paye pour avoir les yeux ouverts, mais on le paye souvent aussi pour les fermer. Et puis, c'est lui, quand le roi est en chevauchée, qui exécute ses sentences ou celles du tribunal des maréchaux. Il règle l'ordonnance des supplices ; et dans ce cas les dépouilles des condamnés lui reviennent, tout ce qu'ils ont sur le corps au moment de leur arrestation. Comme, ordinairement, ce n'est point le fretin du crime qui provoque la colère royale, mais de puissantes et riches gens, les vêtements et joyaux qu'il récolte sur eux ne sont pas prises négligeables. Le jour de Rouen, c'était l'aubaine. Un roi à décoller, et cinq seigneurs d'un coup ! Jamais roi des ribauds n'avait, oh ! depuis Philippe Auguste, connu fortune pareille. Une occasion sans égale de se faire apprécier du souverain. Aussi ne ménageait-il pas sa peine. Un supplice, c'est un spectacle... Il lui avait fallu trouver, en s'adressant au maire, six charrettes, parce que le roi avait exigé une charrette par condamné, c'était ainsi. Cela ferait le cortège plus long. Elles attendaient dans la cour du château, attelées de percherons pattus. Il lui avait fallu trouver un bourreau... parce que le bourreau de la ville n'était pas là, ou bien qu'il n'y en avait pas d'appointé dans le moment. Le roi des ribauds avait tiré de la prison un méchant drôle appelé Bétrouve, Pierre Bétrouve... eh bien, ce nom-là, vous voyez, je m'en souviens, allez savoir pourquoi... qui avait quatre homicides sur la conscience, ce qui paraissait une bonne préparation au travail qu'on allait lui confier, en échange d'une lettre de rémission délivrée par le roi. Il l'échappait belle, ce Bétrouve. S'il y avait eu un bourreau en ville...

Il avait fallu aussi trouver un prêtre ; mais c'est denrée moins rare, et l'on ne s'était guère mis en peine pour le choisir... le premier capucin venu, dans le couvent le plus voisin.

Durant ces apprêts, le roi Jean tenait petit conseil dans la salle du banquet un peu nettoyée...

Décidément le temps est à la pluie. Il y en a pour la journée. Bah ! nous avons de bonnes fourrures, de la braise dans nos échauffettes, des dragées, de l'hypocras pour nous revigorier contre la mouillure ; nous avons de quoi tenir jusqu'à Auxerre. Je suis bien aise de revoir Auxerre ; cela va raviver mes souvenirs...

Donc le roi tenait conseil, un conseil où il était presque seul à parler. Son frère d'Orléans se taisait ; son fils d'Anjou également. Audrehem était sombre. Le roi lisait bien sur les visages de ses conseillers que même les plus acharnés à perdre le roi de Navarre n'approuvaient pas qu'il fût décapité ainsi, sans procès et comme à la sauvette. Cela rappelait trop l'exécution de Raoul de Brienne, l'ancien connétable, décidée de la sorte sur un coup de colère, pour des raisons jamais éclairées, et qui avait mal inauguré le règne.

Seul Robert de Lorris, le premier chambellan, semblait seconder le souverain dans son vouloir de vengeance instantanée ; mais c'était platitude plutôt que conviction. Il avait connu plusieurs mois de disgrâce pour s'être, aux yeux du roi, trop avancé du côté navarrais lors du traité de Mantes. Il fallait à Lorris prouver sa fidélité.

Nicolas Braque, qui a de l'habileté et sait manœuvrer le roi, chercha diversion en parlant de Friquet de Fricamps. Il opinait pour qu'on le gardât en vie, provisoirement, afin de lui faire subir une question en bonne et due forme. Nul doute que le gouverneur de Caen, suffisamment traité, n'ait à livrer des secrets bien intéressants. Comment connaître tous les rameaux de la conspiration si l'on ne conservait aucun des prisonniers ?

« Oui, c'est sagement pensé, dit le roi. Qu'on garde Friquet. »

Alors, Audrehem ouvrit une des fenêtres et cria au roi des ribauds, dans la cour : « Cinq charrettes, il suffira ! », confirmant du geste, la main grande ouverte : cinq. Et l'une des charrettes fut renvoyée au maire.

« Si c'est sagesse de garder Fricamps, ce le serait plus encore de garder son maître », dit alors le Dauphin.

Le premier émoi passé, il avait repris son calme et son air réfléchi. Son honneur était engagé dans l'affaire. Il cherchait par tous moyens à sauver son beau-frère. Jean II avait demandé à Jean d'Artois de répéter, pour la gouverne de tous, ce qu'il savait du complot. Mais « mon cousin Jean » s'était montré moins assuré, devant le Conseil, que devant le roi seul. Chuchoter de bouche à oreille une délation vous a un bon air de certitude. Redite à haute voix, pour dix personnes, elle perd de la force. Après tout, il ne s'agissait que d'on-dit. Un ancien serviteur avait vu... un autre avait entendu...

Même si, dans le secret de l'âme, le duc de Normandie ne pouvait s'empêcher d'accorder crédit aux accusations portées, les présomptions ne lui semblaient pas assez établies.

« Pour mon mauvais gendre, nous en savons assez, ce me semble, dit le roi. – Non, mon père, nous ne savons guère, répondit le Dauphin.

« Charles, êtes-vous donc si obtus ? dit le roi avec colère. N'avez-vous pas entendu que ce méchant parent sans foi ni aveu, cette bête nuisible, nous voulait saigner bientôt, moi puis vous ? Car, vous aussi, il voulait vous occire. Croyez-vous qu'après moi vous eussiez été un grand obstacle aux entreprises de votre bon frère qui voulait naguère vous tirer en Allemagne, contre moi ? C'est notre place et notre trône qu'il guigne, rien moins. Ou bien êtes-vous toujours si coiffé de lui que refusiez de rien comprendre ? »

Alors le Dauphin qui prenait de l'assurance et de la détermination : « J'ai fort bien entendu, mon père ; mais il n'y a preuve ni aveux. – Et quelle preuve voulez-vous, Charles ? La parole d'un loyal cousin ne vous suffit-elle pas ? Attendez-vous de gésir, navré dans votre sang et percé comme le fut mon pauvre Charles d'Espagne, pour fournir la preuve ? »

Le Dauphin s'obstinait. « Il y a présomptions très fortes, mon père, je ne le contredis point ; mais pour l'heure, rien de plus. Présomption n'est pas crime. – Présomption est crime pour le roi, qui a devoir de se garder, dit Jean II devenu tout

rouge. Vous ne parlez pas en roi, mais comme un clerc d'université reconné derrière ses gros livres. »

Mais le jeune Charles tenait bon. « Si devoir royal est de se garder, ne nous mettons pas à nous décapiter entre rois. Charles d'Évreux a été oint et sacré pour la Navarre. Il est votre beau-fils, félon sans doute, mais votre beau-fils. Qui respectera les personnes royales si les rois s'envoient l'un l'autre au bourreau ? – Il n'avait qu'à ne point commencer », cria le roi.

Alors le maréchal d'Audrehem intervint, pour fournir son avis. « Sire, en l'occasion, c'est vous, aux yeux du monde, qui paraîtriez commencer. »

Un maréchal, Archambaud, de même qu'un connétable, c'est toujours difficile à manier. Vous l'installez dans une autorité et puis, tout à coup, il en use pour vous contredire. Audrehem est un vieil homme de guerre... pas si vieux que cela, au fond ; il a moins d'âge que moi... mais enfin un homme qui a longtemps obéi en se taisant et vu beaucoup de sottises se commettre sans pouvoir rien dire. Alors, il se ratrapait.

« Si encore nous avions pris tous les renards dans le même piège ! continua-t-il. Mais Philippe de Navarre est libre, lui, et aussi acharné. Expédiez l'aîné, et le cadet le remplace, qui soulèvera tout aussi bien son parti, et traitera tout aussi bien avec l'Anglais, d'autant qu'il est meilleur chevalier et plus ardent à la bataille. »

Louis d'Orléans vint alors appuyer le Dauphin et le maréchal, représentant au roi qu'aussi longtemps qu'il tiendrait Navarre en prison, il garderait prise sur ses vassaux.

« Instruisez longuement procès contre lui, faites éclater sa noirceur, faites-le juger par les pairs du royaume ; alors nul ne vous reprochera votre sentence. Quand le père de notre cousin Jean commit tous les actes qu'on sait, le roi notre père ne procéda pas autrement que par jugement public et solennel. Et quand notre grand-oncle Philippe le Bel découvrit l'inconduite de ses brus, si rapide qu'ait été sa justice, elle fut établie sur interrogatoires et prononcée en grande audience. »

Tout cela ne fut point du goût du roi Jean qui s'emporta derechef : « Les beaux exemples, et bien profitables, que vous me baillez là, mon frère ! Le grand jugement de Maubuisson a

mis le déshonneur et le désordre dans la famille royale. Quant à Robert d'Artois, pour l'avoir seulement banni, n'en déplaise à notre cousin Jean, au lieu de le proprement saisir et occire, il nous a ramené la guerre d'Angleterre. »

Monseigneur d'Orléans qui n'aime point trop son aîné et se plaît à lui tenir tête, aurait alors reparti... on m'a assuré que cela fut dit... « Sire, mon frère, faut-il vous rappeler que Maubuisson ne nous a pas trop desservis ? Sans Maubuisson où notre grand-père Valois, que Dieu garde, joua sa part, c'est sans doute notre cousin de Navarre qui serait au trône en cette heure, au lieu de vous. Quant à la guerre d'Angleterre, le comte Robert y poussa peut-être, mais il ne lui apporta qu'une lance, la sienne. Or, la guerre d'Angleterre dure depuis dix-huit ans... »

Il paraît que le roi fléchit sous l'estocade. Il se retourna vers le Dauphin qu'il regarda durement en disant : « C'est vrai, dix-huit ans ; juste votre âge, Charles », comme s'il lui faisait grief de cette coïncidence.

Sur quoi Audrehem bougonna : « Nous aurions plus aisément à bouter l'Anglais hors de chez nous si nous n'étions pas toujours à nous battre entre Français. »

Le roi resta muet un moment, l'air fort courroucé. Il faut être bien sûr de soi pour se maintenir dans une décision quand nul de ceux qui vous servent ne l'approuve. C'est à cela qu'on peut juger le caractère des princes. Mais le roi Jean n'est pas déterminé ; il est buté.

Nicolas Braque, qui a appris dans les conseils l'art de profiter des silences, fournit au roi une porte de retraite en ménageant tout ensemble son orgueil et sa rancune.

« Sire, n'est-ce point expier bien vite que de mourir d'un coup ? Voici deux années et plus que Monseigneur de Navarre vous fait souffrir. Et vous lui accorderiez si courte punition ? Tenu en geôle, vous pouvez faire en sorte qu'il se sente mourir tous les jours. En outre, je gage que ses partisans ne laisseront pas de monter quelque tentative pour le délivrer. Alors vous pourrez capturer ceux-là qui aujourd'hui ont nargué vos filets. Et vous aurez bon prétexte à abattre votre justice sur une rébellion si patente... »

Le roi se rallia à ce conseil, disant qu'en effet son traître beau-fils méritait d'expier plus longtemps. « Je diffère son exécution. Puissé-je n'avoir pas à m'en repentir. Mais à présent qu'on hâte le châtiment des autres. C'est assez de paroles et nous n'avons perdu que trop de temps. » Il semblait craindre qu'on ne parvînt à le dessaisir d'une autre tête.

Audrehem, de la fenêtre, héra de nouveau le roi des ribauds et lui montra quatre doigts. Et comme il n'était pas sûr que l'autre eût bien compris, il lui dépêcha un archer pour lui dire qu'il y avait une charrette de moins.

« Qu'on se hâte ! répétait le roi. Faites délivrer ces traîtres. » Délivrer... l'étrange mot qui peut surprendre ceux qui ne sont pas familiers de cet étrange prince ! C'est sa formule habituelle, quand il ordonne une exécution. Il ne dit pas : « Qu'on me délivre de ces traîtres », ce qui ferait sens, mais « délivrez ces traîtres »... qu'est-ce que cela signifie pour lui ? Délivrez-les au bourreau ? Délivrez-les de la vie ? Ou bien est-ce simplement un lapsus dans lequel il s'obstine, parce que dans la colère sa tête confuse ne contrôle plus ses paroles ?

Je vous conte tout cela, Archambaud, comme si j'y avais été. C'est que j'en ai eu le récit fait, en juillet, à peine trois mois après, quand les mémoires étaient encore fraîches, et par Audrehem, et par Monseigneur d'Orléans, et par Monseigneur le Dauphin lui-même, et aussi par Nicolas Braque, chacun, bien sûr, se souvenant surtout de ce qu'il avait dit lui-même. De la sorte, j'ai reconstitué, assez justement je crois, et dans le menu, toute cette affaire, et j'en ai écrit au pape, auquel étaient parvenues des versions plus courtes et un peu différentes. Les détails, en ces sortes de choses, ont plus d'intérêt qu'on ne pense, parce que cela renseigne sur le caractère des gens. Lorris et Braque sont tous deux des hommes fort avides d'argent et déshonnêtes dans leur âpreté à en faire ; mais Lorris est d'assez médiocre nature, alors que Braque est un politique judicieux...

Il pleut toujours... Brunet, où sommes-nous ? Fontenoy... Ah oui, je me rappelle ; c'était dans mon diocèse. Il s'est livré là une bataille fameuse, qui a eu de grosses conséquences pour la France ; *Fontanetum* selon le nom ancien. Vers l'an 840 ou 841, Charles et Louis le Germanique y ont défait leur frère Lothaire,

à la suite de quoi ils signèrent le traité de Verdun. Et c'est à partir de là que le royaume de France a été pour toujours séparé de l'Empire... Avec cette pluie, on ne voit rien. D'ailleurs, il n'y a rien à voir. De temps en temps, les manants, en labourant, trouvent une poignée de glaive, un casque tout rongé, vieux de cinq cents ans... Poursuivons, Brunet, poursuivons.

VII

LE CHAMP DU PARDON

Le roi, heaume en tête de nouveau, était seul à cheval avec le maréchal qui, lui, avait coiffé une simple cervelière de mailles. Il n'allait pas courir de si grands dangers qu'il lui fallût revêtir un arroi de bataille. Audrehem n'est pas de ces gens qui font grande ostentation guerrière quand il n'y a pas lieu. S'il plaisait au roi d'arborer son heaume à couronne pour assister à quatre décollations, c'était son affaire.

Tout le reste de la compagnie, du plus grand seigneur au dernier archer, irait à pied jusqu'au lieu du supplice. Le roi en avait décidé ainsi, car il est homme qui perd beaucoup de temps à régler lui-même les parades dans le menu, aimant à faire nouveauté de détail, au lieu de laisser agir selon l'usage de toujours.

Il n'y avait plus que trois charrettes, parce que d'ordres en contrordres mal compris, on en avait renvoyé une de trop.

Tout auprès se tenaient Guillaume... eh bien non, ce n'est pas Guillaume à la Cauche ; j'ai confondu. Guillaume à la Cauche est un valet de la chambre ; mais c'est un nom qui y ressemble... la Gauche, le Gauche, la Tanche, la Planche... Je ne sais même pas s'il se prénomme Guillaume ; c'est d'ailleurs de petite importance... Donc se tenaient auprès le roi des ribauds et le bourreau improvisé, blanc comme un navet d'avoir séjourné en cachot, un maigrelet, m'a-t-on dit, et pas du tout tel qu'on aurait attendu un mécréant coupable de quatre meurtres, et puis le capucin qui tripotait, comme ils le font toujours, sa cordelière de chanvre.

Tête nue et les mains liées derrière le dos, les condamnés sortirent du donjon. Le comte d'Harcourt venait le premier, dans son surcot blanc que le roi lui avait déchiré à

l'emmanchure, la chemise avec. Il montrait son énorme épaule, rose comme couenne, et son sein gras. On finissait d'affûter les haches, sur une meule, dans un coin de la cour.

Personne ne regardait les condamnés, personne n'osait les regarder. Chacun fixait un coin de pavé ou de mur. Qui aurait osé, sous l'œil du roi, un regard d'amitié ou seulement de compassion pour ces quatre-là qui allaient périr ? Ceux même qui se trouvaient à l'arrière de l'assistance gardaient le nez baissé, de peur que leurs voisins ne puissent dire qu'on avait vu sur leur figure... Nombreux ils étaient à blâmer le roi. Mais de là à le montrer... Beaucoup d'entre eux connaissaient le comte d'Harcourt de longue accointance, avaient chassé avec lui, jouté avec lui, dîné à sa table, qui était copieuse. Pour l'heure, pas un ne semblait se souvenir ; les toits du château et les nuages d'avril leur étaient choses plus captivantes à contempler. Si bien que Jean d'Harcourt, tournant de tous côtés ses paupières plissées de graisse, ne trouvait pas un visage auquel accrocher son malheur. Pas même celui de son frère, surtout pas celui de son frère ! Dame ! une fois son gros aîné raccourci, qu'allait décider le roi de ses titres et de ses biens ?

On fit monter dans la première charrette celui qui était encore pour un moment le comte d'Harcourt. Ce ne fut pas sans peine. Un quintal et demi, et les mains liées. Il fallut quatre sergents pour le pousser, le hisser. Il y avait de la paille disposée dans le fond de la charrette, et puis le billot.

Quand Jean d'Harcourt fut juché, il se tourna tout dépoitraillé vers le roi comme s'il voulait lui parler, le roi immobile sur sa selle, vêtu de mailles, couronné d'acier et d'or, le roi justicier, qui voulait bien faire apparaître que toute vie au royaume était soumise à son décret, et que le plus riche seigneur d'une province, en un instant, pouvait n'être plus rien si tel était son vouloir. Et d'Harcourt ne prononça mot.

Le sire de Graville fut mis dans la seconde charrette, et dans la troisième on fit grimper ensemble Maubué de Mainemares et Colin Doublel, l'écuyer qui avait levé sa dague sur le roi. Celui-ci paraissait dire à chacun d'eux : « Souviens-toi du meurtre de Monsieur d'Espagne ; souviens-toi de l'auberge de la Truie-qui-file. » Car toute l'assistance comprenait que, sinon pour

d'Harcourt, en tout cas pour les trois autres, c'était la vengeance qui commandait cette brève et bien torve justice. Punir des gens à qui l'on a donné publiquement rémission... Il faut pouvoir faire état de nouveaux griefs, et bien patents, pour agir de la sorte. Cela eût mérité remontrance du pape, et des plus sévères, si le pape n'était pas aussi faible...

Dans le donjon, on avait méchamment poussé le roi de Navarre au plus près d'une fenêtre pour qu'il ne perdît rien du spectacle.

Le Guillaume, qui n'est pas la Gauche, se tourne vers le maréchal d'Audrehem... tout est prêt. Le maréchal se tourne vers le roi... tout est prêt. Le roi fait un geste de la main. Et le cortège se met en route.

En tête, une escouade d'archers, chapeaux de fer et gambisons de cuir, le pas alourdi par leurs gros houseaux. Ensuite, le maréchal, à cheval, et visiblement sans plaisir. Des archers encore. Et puis les trois charrettes. Et derrière, le roi des ribauds, le bourreau maigrelet et le capucin crasseux.

Et puis le roi, droit sur son destrier, flanqué des sergents de sa garde étroite, et enfin toute une procession de seigneurs en chaperon ou en chapeau de chasse, manteau fourré ou cotte hardie.

La ville est silencieuse et vide. Les Rouennais ont prudemment obéi à l'ordre de se tenir dans leurs maisons. Mais leurs têtes s'agglutinent derrière leurs grosses vitres verdâtres, soufflées comme des culs de bouteilles ; leurs regards se coulent par le bord entrebâillé de leurs fenêtres quadrillées de plomb. Ils ne peuvent pas croire que c'est le comte d'Harcourt qui est dans la charrette, lui qu'ils ont vu souvent passer dans leurs rues, et ce matin encore, en superbe équipage. Pourtant son embonpoint le désigne assez... « C'est lui ; je te disons que c'est lui. » Pour le roi, dont le heaume passe presque à hauteur du premier étage des maisons, ils n'ont point de doute. Il fut longtemps leur duc... « C'est lui, c'est bien le roi... » Mais ils n'auraient pas été frappés d'une crainte plus grande s'ils avaient aperçu une tête de mort sous la ventaille du casque. Ils étaient mécontents, les Rouennais, terrifiés mais mécontents. Car le comte d'Harcourt les avait toujours soutenus et ils l'aimaient

bien. Alors ils chuchotaient : « Non, ce n'est pas bonne justice. C'est nous qu'on atteint. »

Les charrettes cahotaient. La paille glissait sous les pieds des condamnés qui avaient peine à garder leur aplomb. On m'a dit que Jean d'Harcourt, pendant tout le trajet, avait la tête renversée en arrière, et que ses cheveux s'écartaient sur sa nuque qui faisait de gros plis. Que pouvait penser un homme comme lui en allant au supplice, et en regardant la coulée de ciel entre les pignons des maisons ? Je me demande toujours ce que peuvent avoir dans la tête les condamnés à mort, pendant leurs derniers moments... Est-ce qu'il se reprochait de ne pas avoir assez admiré toutes les belles choses que le bon Dieu offre à nos yeux, tous les jours ? Ou bien songeait-il à l'absurdité de ce qui nous empêche de profiter de tous Ses bienfaits ? La veille, il discutait d'impôts et de gabelle... Ou bien se disait-il qu'il y avait bien de la sottise dans son affaire ? Car il était prévenu, son oncle Godefroy l'avait fait prévenir... « Repartez-vous-en aussitôt... » Il avait tôt éventé le piège, Godefroy d'Harcourt... « Ce banquet de carême sent le guet-apens... » Si seulement son messager était parvenu un tout petit moment plus tôt, si Robert de Lorris ne s'était trouvé là, au bas de l'escalier... si... si... Mais la faute n'était pas au sort, elle était à lui-même. Il aurait suffi qu'il faussât compagnie au Dauphin, il aurait suffi qu'il ne cherchât pas de mauvaises raisons pour céder à sa gourmandise. « Je partirai après le banquet ; ce sera la même chose... »

Les grands malheurs des gens, voyez-vous, Archambaud, leur surviennent souvent ainsi pour de petites raisons, pour une erreur de jugement ou de décision dans une circonstance qui leur semblait sans importance, et où ils suivent la pente de leur nature... Un petit choix de rien du tout, et c'est la catastrophe.

Ah ! comme ils voudraient alors avoir le droit de reprendre leurs actes, remonter en arrière, à la bifurcation mal prise. Jean d'Harcourt bouscule Robert de Lorris, lui crie : « Adieu, messire », enfourche son gros cheval, et tout est différent. Il retrouve son oncle, il retrouve son château, il retrouve sa femme et ses neuf enfants, et il se flatte, tout le reste de sa vie, d'avoir échappé au mauvais coup du roi... À moins, à moins, si c'était

son jour marqué, qu'en s'en repartant il ne se soit rompu la tête en se cognant à une branche de la forêt. Allez donc pénétrer la volonté de Dieu ! Et il ne faut pas oublier tout de même... ce que cette méchante justice finit par effacer... que d'Harcourt complotait vraiment contre la couronne. Eh bien, ce n'était pas le jour du roi Jean, et Dieu réservait à la France d'autres malheurs dont le roi serait l'instrument.

Le cortège monta la côte qui mène au gibet, mais s'arrêta à mi-chemin, sur une Grand-Place bordée de maisons basses où se tient chaque automne la foire aux chevaux et qu'on appelle le champ du Pardon. Oui, c'est là son nom. Les hommes d'armes s'alignèrent à droite et à gauche de la voie qui traversait la place, laissant entre leurs rangs un espace de trois longueurs de lances.

Le roi, toujours à cheval, se tenait bien au milieu de la chaussée, à un jet de caillou du billot que les sergents avaient roulé hors de la première charrette et pour lequel on cherchait un endroit plat.

Le maréchal d'Audrehem mit pied à terre, et la suite royale, où dominaient les têtes des deux frères d'Artois... que pouvaient-ils penser, ceux-là ? C'était l'aîné qui portait la responsabilité première de ces exécutions. Oh ! ils ne pensaient rien... « Mon cousin Jean, mon cousin Jean »... La suite se rangea en demi-cercle. On observa Louis d'Harcourt pendant qu'on faisait descendre son frère ; il ne broncha point.

Les apprêts n'en finissaient pas, de cette justice improvisée au milieu d'un champ de foire. Et il y avait des yeux aux fenêtres tout autour de la place.

Le dauphin-duc, la tête penchant sous son chaperon emperlé, piétinait en compagnie de son jeune oncle d'Orléans, faisait quelques pas, revenait, repartait comme pour chasser un malaise. Et soudain le gros comte d'Harcourt s'adresse à lui, à lui et à Audrehem, criant de toutes ses forces :

« Ah ! sire duc, et vous gentil maréchal, pour Dieu, faites que je parle au roi, et je saurai bien m'excuser, et je lui dirai telles choses dont il tirera profit ainsi que son royaume. »

Nul qui l'entendit qui ne se souvienne d'avoir eu l'âme déchirée par l'accent qu'avait sa voix, un cri tout ensemble d'angoisse dernière et de malédiction.

Du même mouvement, le duc et le maréchal viennent au roi, qui l'a pu ouïr aussi bien qu'eux. Ils sont presque à toucher son cheval. « Sire mon père, pour Dieu, laissez qu'il vous parle !

— Oui, Sire, faites qu'il vous parle, et vous en serez mieux », insiste le maréchal.

Mais ce Jean II est un copiste ! En chevalerie, il copie son grand-père, Charles de Valois, ou le roi Arthur des légendes. Il a appris que Philippe le Bel, quand il avait ordonné une exécution, restait inflexible. Alors il copie, il croit copier le Roi de fer. Mais Philippe le Bel ne se mettait pas un heaume quand ce n'était pas nécessaire. Et il ne condamnait pas à tort et à travers, en fondant sa justice sur la trouble ruminat d'une haine.

« Faites délivrer ces traîtres », répète Jean II par sa ventaille ouverte.

Ah ! Il doit se sentir grand, il doit se sentir vraiment tout-puissant. Le royaume et les siècles se souviendront de sa rigueur. Il vient surtout de perdre une belle occasion de réfléchir.

« Soit ! confessons-nous », dit alors le comte d'Harcourt en se tournant vers le capucin sale. Et le roi de crier : « Non, pas de confession pour les traîtres ! »

Là, il ne copie plus, il invente. Il traître le crime de... mais quel crime au fait ? Le crime d'être soupçonné, le crime d'avoir prononcé de mauvaises paroles qui ont été répétées... disons le crime de lèse-majesté comme celui des hérétiques ou des relaps. Car Jean II a été oint, n'est-ce pas ? Tu es *sacerdos in æternam*... Alors il se prend pour Dieu en personne, et décide de la place des âmes après la mort. De cela aussi, le Saint-Père à mon sens aurait dû lui faire dure remontrance.

« Celui-là seulement, l'écuyer... », ajoute-t-il en désignant Colin Doublel.

Allez savoir ce qui se passe dans cette cervelle trouée comme un fromage ? Pourquoi cette discrimination ? Pourquoi accorde-t-il la confession à l'écuyer tranchant qui a levé son couteau

contre lui ? Aujourd’hui encore les assistants, quand ils parlent entre eux de cette heure terrible, s’interrogent sur cette étrangeté du roi. Voulait-il établir que les degrés dans la faute suivent la hiérarchie féodale, et signifier que l’écuyer qui a forfait est moins coupable que le chevalier ? Ou bien était-ce parce que le coutelas brandi vers sa poitrine lui a fait oublier que Doublel était aussi parmi les assassins de Charles d’Espagne, comme Mainemares et Graville, Mainemares, un grand efflanqué qui se démène dans ses liens et promène des yeux furieux, Graville qui ne peut pas faire le signe de croix, mais, bien ostensiblement, murmure des prières... si Dieu veut entendre son repentir, il l’entendra bien sans intercesseur.

Le capucin, qui commençait à se demander ce qu’il faisait là, se saisit en hâte de l’âme qu’on lui laisse et chuchote du latin dans l’oreille de Colin Doublel.

Le roi des ribauds pousse le comte d’Harcourt devant le billot.

« Agenouillez-vous, messire. »

Le gros homme s’affaisse, comme un bœuf. Il remue les genoux, sans doute parce qu’il y a des graviers qui le blessent. Le roi des ribauds, passant derrière lui, bande ses yeux par surprise, le privant de regarder les noeuds du bois, cette dernière chose du monde qu’il aura eue devant lui.

C’était plutôt aux autres qu’on aurait dû mettre un bandeau, pour leur épargner le spectacle qui allait suivre.

Le roi des ribauds... c’est curieux tout de même que je ne retrouve pas son nom ; je l’ai vu à plusieurs reprises auprès du roi ; et je revois très bien sa mine, un haut et fort gaillard qui porte une épaisse barbe noire... le roi des ribauds prit la tête du condamné à deux mains, comme une chose, pour la disposer ainsi qu’il fallait, et partager les cheveux pour bien dégager la nuque.

Le comte d’Harcourt continuait de remuer les genoux à cause des graviers... « Allez, taille ! » fit le roi des ribauds. Et il vit, et tout le monde vit que le bourreau tremblait. Il n’en finissait pas de soupeser sa grande hache, de déplacer ses mains sur le manche, de chercher la bonne distance avec le billot. Il avait peur. Oh ! il aurait été plus assuré avec un poignard, dans

un coin d'ombre. Mais une hache, pour ce malingre, et devant le roi et tous ces seigneurs, et tous ces soldats ! Après plusieurs mois de prison, il ne devait pas se sentir les muscles bien solides, même si on lui avait servi une bonne soupe et un gobelet de vin pour lui donner des forces. Et puis on ne lui avait pas mis de cagoule, comme cela se fait d'ordinaire, parce qu'on n'en avait pas sous la main. Ainsi tout le monde saurait désormais qu'il avait été bourreau. Criminel et bourreau. De quoi faire horreur à n'importe qui. À savoir ce qui lui tournait dans la tête, à celui-là aussi, à ce Bétrouve qui allait gagner sa liberté en accomplissant le même acte que celui qui l'avait conduit en prison. Il voyait la tête qu'il avait à trancher à la place où il aurait dû avoir la sienne, un peu plus tard, si le roi n'était pas passé par Rouen. Peut-être y avait-il chez ce gredin plus de charité, plus de sentiment de communion, plus de lien avec son prochain qu'il n'y en avait chez le roi.

« Taille ! » dut répéter le roi des ribauds. Le Bétrouve leva sa hache, non pas droit au-dessus de lui comme un bourreau, mais de côté, comme un bûcheron qui va abattre un arbre et il laissa la hache retomber de son propre poids. Elle tomba mal.

Il y a des bourreaux qui vous décollent un chef en une fois, d'un seul coup bien frappé. Mais pas celui-là, ah non ! Le comte d'Harcourt devait être assommé, car il ne bougeait plus les genoux ; mais il n'était pas mort car la hache s'était amortie dans la couche de graisse qui lui tapissait la nuque.

Il fallut recommencer. Encore plus mal. Cette fois, le fer n'entama que le côté du cou. Le sang jaillit par une large plaie béante qui laissait voir l'épaisseur de la graisse jaune.

Le Bétrouve luttait avec sa hache dont le tranchant s'était fiché dans le bois du billot et qu'il ne pouvait plus en ressortir. La sueur lui coulait sur la figure.

Le roi des ribauds se tourna vers le roi avec un air d'excuse, comme s'il voulait dire : « Ce n'est pas ma faute. »

Le Bétrouve s'énerve, n'entend pas ce que les sergents lui disent, refrappe ; et l'on croirait que le fer tombe dans une motte de beurre. Et encore, et encore ! Le sang ruisselle du billot, gicle sous le fer, constelle la cotte déchirée du condamné. Des assistants se détournent, le cœur soulevé. Le Dauphin

montre un visage d'horreur et de colère ; il serre les poings, ce qui lui fait la main droite toute violette. Louis d'Harcourt, blême, se constraint de rester au premier rang devant cette boucherie qu'on fait de son frère. Le maréchal déplace les pieds pour ne pas marcher dans la rigole de sang qui sinue vers lui.

Enfin, à la sixième reprise, la grosse tête du comte d'Harcourt se sépara du tronc, et, entourée de son bandeau noir, roula au bas du billot.

Le roi ne bougeait pas. Par sa fenêtre d'acier, il contemplait, sans donner marque de gêne, d'écoeurement ni de malaise, cette bouillie sanglante entre les épaules énormes, juste en face de lui, et cette tête isolée, toute souillée, au milieu d'une flaue poisseuse. Si quelque chose parut sur son visage encadré de métal, ce fut un sourire. Un archer s'écroula, dans un bruit de ferraille. Seulement alors, le roi consentit à tourner les yeux. Cette mauviette ne resterait pas longtemps dans sa garde. Perrinet le Buffle se détendit en soulevant l'archer par le col de son gambison et en le giflant à toute volée. Mais la mauviette, par sa pâmoison, avait rendu service. Chacun se reprit un peu ; il y eut même des ricanements.

Trois hommes, il n'en fallut pas moins, tirèrent en arrière le corps du décapité. « Au sec, au sec », criait le roi des ribauds. Les vêtements lui revenaient de droit, n'oublions pas. Il suffisait qu'ils fussent déchirés ; si de surcroît ils étaient trop maculés, il n'en tirerait rien. Déjà, il avait deux condamnés de moins qu'il n'escomptait...

Et pour la suite, il exhortait son bourreau, tout suant et soufflant, lui prodiguait ses conseils comme à un lutteur épuisé : « Tu montes droit au-dessus de toi, et puis tu ne regardes pas ta hache, tu regardes où tu dois frapper, à mi-col. Et han ! » Et de faire mettre de la paille au pied du billot, pour sécher le sol, et de bander les yeux du sire de Graville, un bon Normand plutôt replet, de le faire agenouiller, de lui poser le visage dans la bouillie de viande. « Taille ! » Et là, d'un coup... miracle... Bétrouve lui tranche le col ; et la tête tombe en avant tandis que le corps s'écroule de côté, déversant un flot rouge dans la poussière. Et les gens se sentent comme soulagés. Pour un peu,

ils féliciteraient le Bétrouve qui regarde autour de lui, stupéfait, l'air de se demander comment il a pu réussir.

Vient le tour du grand déhanché, de Maubué de Mainemares qui a un regard de défi pour le roi. « Chacun sait, chacun sait... », s'écrie-t-il. Mais comme le barbu est devant lui et lui applique le bandeau, sa parole s'étouffe, et nul ne saisit ce qu'il a voulu proférer.

Le maréchal d'Audrehem se déplace encore parce que le sang avance vers ses bottes... « Taille ! » Un coup de hache, à nouveau, un seul, bien assené. Et cela suffit.

Le corps de Mainemares est tiré en arrière, auprès des deux autres. On délie les mains des cadavres pour pouvoir les prendre plus aisément par les quatre membres, les balancer, et hisse ! les jeter dans la première charrette qui les emmène jusqu'au gibet, pour être accrochés au charnier. On les dépouillera là-haut. Le roi des ribauds fait signe de ramasser aussi les têtes.

Bétrouve cherche son souffle, appuyé sur le manche de la hache. Il a mal aux reins ; il n'en peut plus. Et c'est de lui, pour un peu, qu'on aurait pitié. Ah ! il les aura gagnées ses lettres de rémission ! Si jusqu'à la fin de ses jours il fait de mauvais rêves et pousse des cris dans son sommeil, il ne lui faudra pas s'en étonner.

Colin Doublel, l'écuyer courageux, était nerveux quoique absous. Il eut un mouvement pour se dégager des mains qui le poussaient vers le billot ; il voulait y aller seul. Mais le bandeau est fait justement pour éviter cela, les gestes désordonnés des condamnés.

On ne put pas empêcher toutefois que Doublel ne relevât la tête au mauvais moment, et que Bétrouve... là, vraiment, ce n'était pas sa faute !... ne lui ouvrît le crâne par le travers. Allons ! encore un coup. Voilà, c'était fait.

Ah ! ils en auraient des choses à raconter, les Rouennais qui étaient aux fenêtres environnantes, des choses qui allaient vite se répéter de bourg en bourg, jusqu'au fond du duché. Et les gens allaient venir de partout contempler cette place qui avait bu tant de sang. On ne croirait pas que quatre corps d'hommes

puissent en contenir autant et que cela fasse une si large marque sur le sol.

Le roi Jean regardait son monde avec une étrange satisfaction. L'horreur qu'il inspirait en cet instant, même à ses serviteurs les plus fidèles, n'était pas, semblait-il, pour lui déplaire ; il était assez fier de soi. Il regardait particulièrement son fils aîné... « Voilà, mon garçon, comment on se conduit, quand on est roi... »

Qui aurait osé lui dire qu'il avait eu tort de céder à sa nature vindicative ? Pour lui aussi, ce jour était celui de la bifurcation. Le chemin de gauche ou le chemin de droite. Il avait pris le mauvais, comme le comte d'Harcourt au pied de l'escalier. Après six ans d'un règne malaisé, plein de troubles, de difficultés et de revers, il donnait au royaume, qui n'était que trop prêt à l'y suivre, l'exemple de la haine et de la violence. En moins de six mois, il allait dévaler la route des vrais malheurs, et la France avec lui.

TROISIÈME PARTIE

LE PRINTEMPS PERDU

I

LE CHIEN ET LE RENARDEAU

Ah ! je suis bien aise, bien aise en vérité, d'avoir revu Auxerre. Je ne pensais pas que Dieu m'accorderait cette grâce, ni que je la goûterais autant. Revoir les places qui logèrent un moment de votre jeunesse remue toujours le cœur. Vous connaîtrez ce sentiment, Archambaud, quand les années se seront accumulées sur vous. S'il vous advient d'avoir à traverser Auxerre, lorsque vous aurez l'âge que j'ai... que Dieu veuille vous garder jusque-là... vous direz : « Je fus ici avec mon oncle le cardinal, qui y avait été évêque, son deuxième diocèse, avant de recevoir le chapeau... Je l'accompagnais vers Metz, où il allait voir l'Empereur... »

Trois ans j'ai résidé ici, trois ans... oh ! n'allez pas croire que j'aie regret de ce temps-là et que j'éprouvais mieux la faveur de vivre quand j'étais évêque d'Auxerre que je ne fais aujourd'hui. J'avais même, pour vous avouer le vrai, l'impatience d'en partir. Je louchais du côté d'Avignon, tout en sachant bien que j'étais trop jeune ; mais enfin je sentais que Dieu avait mis en moi le caractère et les ressources d'esprit qui pouvaient lui faire service à la cour pontificale. Afin de m'instruire à la patience, je poussai plus avant dans la science d'astrologie ; et c'est justement ma perfection en cette science qui décida mon bienfaiteur Jean XXII à m'imposer le chapeau, quand je n'avais que trente ans. Mais cela, je vous l'ai déjà conté... Ah ! mon neveu, avec un homme qui a beaucoup vécu, il faut s'habituer à entendre plusieurs fois les mêmes choses. Ce n'est pas que nous ayons la tête plus molle quand nous sommes vieux ; mais elle est pleine de souvenirs, qui s'éveillent en toutes sortes de circonstances. La jeunesse emplit le temps à venir d'imaginaires ; la vieillesse refait le temps passé avec sa mémoire. Les choses sont égales...

Non, je n'ai pas de regrets. Lorsque je compare ce que j'étais et ce que je suis, je n'ai que des raisons de louer le Seigneur, et un peu de me louer moi-même, en toute modeste honnêteté. Simplement, c'est du temps qui a coulé de la main de Dieu et qui n'existera plus quand j'aurai cessé de m'en souvenir. Sauf à la Résurrection, où nous aurons tous nos moments rassemblés. Mais cela dépasse mon entendement. Je crois à la Résurrection, j'enseigne à y croire, mais je n'entreprends pas de m'en faire image, et je dis qu'ils sont bien orgueilleux ceux-là qui mettent en doute la Résurrection... mais si, mais si, plus de gens que vous ne pensez... parce qu'ils sont infirmes à se la figurer. L'homme est pareil à un aveugle qui nierait la lumière parce qu'il ne la voit pas. La lumière est un grand mystère, pour l'aveugle !

Tiens... je pourrai prêcher là-dessus dimanche, à Sens. Car je devrai prononcer l'homélie. Je suis archidiacre de la cathédrale. C'est la raison pour laquelle je m'oblige à ce détour. Nous aurions eu plus court à piquer sur Troyes, mais il me faut inspecter le chapitre de Sens.

Il n'empêche que j'aurais eu plaisir à prolonger un peu à Auxerre. Ces deux jours ont passé trop vite... Saint-Étienne, Saint-Germain, Saint-Eusèbe, toutes ces belles églises où j'ai célébré messes, mariages et communions... Vous savez qu'Auxerre, *Autissidurum*, est une des plus vieilles cités chrétiennes du royaume, qu'elle était siège d'évêché deux cents ans avant Clovis, qui d'ailleurs la ravagea presque autant que l'avait fait Attila, et qu'il s'y tint, avant l'an 600, un concile... Mon plus grand souci, tout le temps que je passai à la tête de ce diocèse, fut d'y apurer les dettes laissées par mon prédécesseur, l'évêque Pierre. Et je ne pouvais rien lui réclamer ; il venait d'être créé cardinal ! Oui, oui, un bon siège, qui fait antichambre à la curie... Mes divers bénéfices et aussi la fortune de notre famille m'aidèrent à boucher les trous. Mes successeurs trouvèrent une situation meilleure. Et celui d'aujourd'hui à présent nous accompagne. Il est fort bon prélat, ce nouveau Monseigneur d'Auxerre... Mais j'ai renvoyé Monseigneur de Bourges... à Bourges. Il venait encore me tirer par la robe pour que je lui accordasse un troisième notaire. Oh ! ce fut tôt fait. Je

lui ai dit : « Monseigneur, s'il vous faut tant de tabellions, c'est que vos affaires épiscopales sont bien embrouillées. Je vous engage à retourner tout à l'heure en faire ménage vous-même. Avec ma bénédiction. » Et nous nous passerons de son office à Metz. L'évêque d'Auxerre le remplacera avantageusement... J'en ai d'ailleurs averti le Dauphin. Le chevaucheur que je lui ai dépêché hier devrait être revenu demain, au plus tard après-demain. Nous aurons donc des nouvelles de Paris avant de quitter Sens... Il ne cède pas, le Dauphin ; malgré toutes sortes de manœuvres et pressions qu'on exerce sur lui, il maintient le roi de Navarre en prison...

Ce que firent nos gens de France, après l'affaire de Rouen ? D'abord, le roi resta sur place quelques jours, habitant le donjon du Bouvreuil tandis qu'il envoyait son fils loger dans une autre tour du château et qu'il faisait garder Navarre dans une troisième. Il estimait avoir diverses affaires à diligenter. En premier lieu, soumettre Fricamps à la question. « On va fricoter le Friquet. » Cette amusaille, je crois, fut trouvée par Mitton le Fol. Il n'y eut pas à beaucoup chauffer les feux, ni à prendre les grandes tenailles. Aussitôt que Perrinet le Buffle et quatre autres sergents l'eurent entraîné dans une cave et eurent manié quelques outils devant lui, le gouverneur de Caen fit preuve d'un bon vouloir extrême. Il parla, parla, parla, retournant son sac pour en secouer jusqu'à la plus petite miette. Apparemment. Mais comment douter qu'il eût tout dit quand il claquait si bien des dents et montrait tant de zèle pour la vérité ?

Et qu'avoua-t-il en fait ? Les noms des participants au meurtre de Charles d'Espagne ? On les savait depuis beau temps, et il n'ajouta aucun coupable à ceux qui avaient reçu, après le traité de Mantes, des lettres de rémission. Mais son récit prit une matinée entière. Les tractations secrètes, en Flandre et en Avignon, entre Charles de Navarre et le duc de Lancastre ? Il n'était plus guère de cour, en Europe, qui les ignorât ; et que lui-même, Fricamps, y eût pris part ajoutait peu à leur contenu. L'assistance de guerre que les rois d'Angleterre et de Navarre s'étaient mutuellement promise ? Les gens les moins fins avaient pu s'en aviser, l'été précédent, en voyant débarquer presque en même temps Charles le Mauvais en

Cotentin et le prince de Galles en Bordelais. Ah ! certes, il y avait le traité caché par lequel Navarre reconnaissait le roi Édouard pour roi de France, et dans lequel ils se faisaient partage du royaume ! Fricamps avoua bien qu'un tel accord avait été préparé, ce qui donnait corps aux accusations avancées par Jean d'Artois. Mais le traité n'avait pas été signé ; seulement des préliminaires. Le roi Jean, quand on lui rapporta cette partie de la déposition de Friquet, cria : « Le traître, le traître ! N'avais-je pas raison ? »

Le Dauphin lui fit observer : « Mon père, ce projet était antérieur au traité de Valognes, que Charles passa avec vous, et qui dit tout le contraire. Celui donc que Charles a trahi, c'est le roi d'Angleterre plutôt que vous-même. »

Et comme le roi Jean hurlait que son gendre trahissait tout le monde : « Certes, mon père, lui répondit le Dauphin, et je commence à m'en convaincre. Mais vous auriez fausse mine en l'accusant d'avoir trahi précisément à votre profit. »

Sur l'équipée d'Allemagne, que n'avaient point accomplie Navarre et le Dauphin, Friquet de Fricamps ne tarissait point. Les noms des conjurés, le lieu où ils devaient se rejoindre, et qui était allé dire à qui, et devait faire quoi... Mais tout cela le Dauphin l'avait fait connaître à son père.

Un nouveau complot machiné par Monseigneur de Navarre à dessein de se saisir du roi de France et de l'occire ? Ah non, Friquet n'en avait pas ouï le plus petit mot ni décelé le moindre indice. Certes, le comte d'Harcourt... à charger un mort, le suspect ne risque guère ; c'est chose connue en justice... le comte d'Harcourt était fort courroucé ces derniers mois, et avait prononcé des paroles menaçantes ; mais lui seul et pour son propre compte.

Comment n'aller pas croire un homme, je vous le répète, si complaisant avec ses questionneurs, qui parlait par six heures d'affilée, sans laisser aux secrétaires le temps de tailler leurs plumes ? Un fameux madré, ce Friquet, tout à fait à l'école de son maître, noyant son monde dans une inondation de paroles et jouant les bavards pour mieux dissimuler ce qu'il lui importait de taire ! De toute manière, pour pouvoir faire usage de ses dires dans un procès, il faudrait recommencer son

interrogatoire à Paris, devant une commission d'enquête dûment constituée, car celle-là ne l'était point. En somme, on avait jeté un gros filet pour ramener peu de poisson.

Dans les mêmes jours, le roi Jean s'occupait à saisir les places et biens des félons, et il dépêchait son vicomte de Rouen, Thomas Coupeverge, à mettre la main sur les possessions des d'Harcourt, tandis qu'il envoyait le maréchal d'Audrehem investir Évreux. Mais partout Coupeverge tomba sur des occupants peu amènes, et la saisie resta toute nominale. Il lui aurait fallu pouvoir laisser garnison dans chaque château ; mais il n'avait pas emmené assez de gens d'armes. En revanche, le gros corps décapité de Jean d'Harcourt ne demeura pas longtemps exposé au gibet de Rouen. La deuxième nuit, il fut dépendu secrètement par de bons Normands qui lui donnèrent sépulture chrétienne en même temps qu'ils s'offraient l'agrément de narguer le roi.

Quant à la ville d'Évreux, il fallut y mettre le siège. Mais elle n'était pas le seul fief des Évreux-Navarre. De Valognes à Meulan, de Longueville à Conches, de Pontoise à Coutances, il y avait de la menace dans les bourgs, et les haies, au long des routes, frémissaient.

Le roi Jean ne se sentait guère en sécurité à Rouen. Il était venu avec une troupe assez forte pour assaillir un banquet, non pas pour soutenir une révolte. Il évitait de sortir du château. Ses plus fidèles serviteurs, dont Jean d'Artois lui-même, lui conseillaient de s'éloigner. Sa présence excitait la colère.

Un roi qui en vient à avoir peur de son peuple est un pauvre sire dont le règne risque fort d'être abrégé.

Jean II décida donc de regagner Paris ; mais il voulut que le Dauphin l'accompagnât. « Vous ne vous soutiendrez plus, Charles, s'il y a tumulte dans votre duché. » Il craignait surtout que son fils ne se montrât trop accommodant avec le parti navarrais.

Le Dauphin se plia, réclamant seulement de voyager par l'eau. « J'ai accoutumé, mon père, d'aller de Rouen à Paris par la Seine. Si je faisais autrement, on pourrait croire que je fuis. En outre, nous éloignant lentement, les nouvelles nous

joindront plus aisément, et si elles méritaient que je retourne, j'aurais plus de commodité à le faire. »

Et voilà donc le roi embarqué sur le grand lin que le duc de Normandie a commandé tout exprès pour son usage, car, ainsi que je vous l'ai dit, il n'aime guère chevaucher. Un grand bateau à fond plat, tout décoré, orné et doré, qui arbore les bannières de France, de Normandie et de Dauphiné, et qui manœuvre à voile et à rames. Le château en est aménagé comme une vraie demeure, avec une belle chambre meublée de tapis et de coffres. Le Dauphin aime d'y deviser avec ses conseillers, d'y jouer aux échecs ou aux dames, ou de contempler le pays de France qui a, le long de cette grande rivière, bien de la beauté. Mais le roi, lui, bouillait de s'en aller à ce train calme. Quelle sotte idée de suivre toutes les courbes de Seine, qui triplent la longueur du chemin, alors qu'il y a des routes qui coupent droit ! Il ne pouvait se supporter sur cet espace restreint qu'il arpentait en dictant une lettre, une seule, toujours la même qu'il reprenait et remodelait sans cesse. Et, à tout moment, de faire accoster, de patauger dans la vase des débarcadères, d'essuyer ses houseaux dans les pâquerettes, et de se faire amener son cheval, qui suivait avec l'escorte le long des berges, pour aller visiter sans raison un château aperçu entre les peupliers. « Et que la lettre soit copiée pour mon retour. » Sa lettre au pape, par laquelle il voulait expliquer les causes et raisons de l'arrestation du roi de Navarre. Y avait-il d'autres affaires au royaume ? On ne l'aurait pas cru. En tout cas aucune qui dût requérir ses soins. La mauvaise rentrée des aides, la nécessité d'affaiblir de nouveau la monnaie, la taxe sur les draps qui causait la colère du négoce, la réparation des forteresses menacées par l'Anglais ; il balayait ces soucis. N'avait-il pas un chancelier, un gouverneur des monnaies, un maître de l'hôtel royal, des maîtres des requêtes et des présidents au Parlement pour y pourvoir ? Que Nicolas Braque, qui était reparti pour Paris, Simon de Bucy ou Robert de Lorris s'emploient à leur besogne. Ils s'y employaient, en effet, grossissant leur fortune en jouant sur le cours des pièces, en étouffant le mauvais procès d'un parent, en favorisant un ami, en mécontentant à jamais telle compagnie marchande, telle ville ou tel diocèse qui jamais ne le pardonneraient au roi.

Un souverain qui tantôt prétend veiller à tout, jusqu'aux plus petits règlements de cérémonies, et tantôt ne se soucie plus de rien, fût-ce des plus grandes affaires, n'est pas homme qui conduit son peuple vers de hautes destinées.

La nef dauphine était amarrée à Pont-de-l'Arche, le second jour, quand le roi vit arriver le prévôt des marchands de Paris, maître Etienne Marcel, chevauchant à la tête d'une compagnie de cinquante à cent lances sur laquelle flottait la bannière bleu et rouge de la ville. Ces bourgeois étaient mieux équipés que beaucoup de chevaliers.

Le roi ne descendit pas du bateau et n'invita pas le prévôt à y monter. Ils se parlèrent de pont à rive, aussi surpris l'un que l'autre de se trouver ainsi face à face. Le prévôt ne s'attendait visiblement pas à rencontrer le roi en ce lieu, et le roi se demandait ce que le prévôt pouvait bien faire en Normandie avec un tel équipage. Il y avait sûrement de l'intrigue navarraise là-dessous. Était-ce une tentative pour délivrer Charles le Mauvais ? La chose semblait bien prompte, une semaine seulement après l'arrestation. Mais enfin, c'était possible. Ou bien le prévôt était-il pièce du complot dénoncé par Jean d'Artois ? La machination alors prenait vraisemblance.

« Nous sommes venus vous saluer, Sire », dit tout seulement le prévôt. Le roi, plutôt que de le faire parler un peu, lui répondit tout à trac d'un ton menaçant qu'il avait dû se saisir du roi de Navarre contre lequel il avait de forts griefs, et que tout serait exposé en grande lumière dans la lettre qu'il envoyait au pape. Le roi Jean dit encore qu'il entendait trouver sa ville de Paris en bon ordre, bon calme et bon travail quand il y rentrerait... « Et à présent, messire prévôt, vous pouvez vous en retourner ».

Longue route pour petite palabre. Étienne Marcel s'en repartit, sa touffe de barbe noire dressée sur le menton. Et le roi, dès qu'il eut vu la bannière de Paris s'éloigner entre les saules, manda son secrétaire pour modifier une fois encore la lettre au pape... Tiens, à propos... Brunet ? Brunet ! Brunet, appelle à mon rideau dom Calvo... oui, s'il te plaît... dictant quelque chose comme « Et encore, Très Saint-Père, j'ai preuve affirmée que Monseigneur le roi de Navarre a tenté de soulever

contre moi les marchands de Paris, en s'abouchant avec leur prévôt qui s'en vint sans ordre vers le pays normand, adjoint d'une si grande compagnie d'hommes d'armes qu'on ne la pouvait point compter, afin d'aider les méchants du parti navarrais à parfaire leur félonie par saisissement de ma personne et de celle du Dauphin mon aîné fils... »

La chevauchée de Marcel allait d'ailleurs se grossir d'heure en heure dans sa tête, et bientôt elle compterait cinq cents lances.

Et puis il décida de s'éloigner aussitôt de cet amarrage et, faisant extraire Navarre et Fricamps du château de Pont-de-l'Arche, il commanda aux nautoniers de pousser vers Les Andelys. Car le roi de Navarre suivait à cheval, d'étape en étape, entouré d'une épaisse escorte de sergents qui le serraien du plus près et avaient ordre de le poignarder s'il cherchait à fuir ou si venait à se produire quelque tentative pour le délivrer. Il devait toujours rester à vue du bateau. Le soir on l'enfermait dans la tour la plus proche. On l'avait enfermé à Elbeuf, on l'avait enfermé à Pont-de-l'Arche. On allait l'enfermer à Château-Gaillard... oui, à Château-Gaillard, là où sa grand-mère de Bourgogne avait si tôt fini ses jours... oui, à peu près au même âge.

Comment supportait-il tout cela, Monseigneur de Navarre ? À vrai dire assez mal. Sans doute, à présent, s'est-il mieux accoutumé à son état de captif, en tout cas depuis qu'il sait le roi de France lui-même prisonnier du roi d'Angleterre et que de ce fait il ne craint plus pour sa vie. Mais dans les premiers temps...

Ah ! vous voilà, dom Calvo. Rappelez-moi si dans l'évangile de dimanche prochain il y a le mot lumière ou quelque autre qui en rappelle l'idée... oui, deuxième dimanche de l'Avent. Ce serait bien surprenant de ne l'y pas trouver... ou dans l'épître... Celle de dimanche dernier évidemment... *Abjiciamus ergo opera tenebrarum, et induamur arma lucis...* Rejetons donc les œuvres de ténèbres et revêtions les armes de lumière... Mais c'était dimanche dernier. Vous non plus, vous ne l'avez pas en tête. Bon, vous me le direz tout à l'heure ; je vous en ai gré...

Un renardeau pris au piège, tournant tout affolé dans sa cage, les yeux ardents, le museau brouillé, le corps amaigré, et

couinant, et couinant... C'est ainsi qu'il était, notre Monseigneur de Navarre. Mais il faut dire qu'on faisait tout pour l'apeurer.

Nicolas Braque avait obtenu sursis à l'exécution en disant qu'il fallait que le roi de Navarre se sentît mourir tous les jours ; ce n'était pas tombé dans oreille sourde.

Non seulement le roi Jean avait commandé qu'il fût précisément reclus dans la chambre où était morte Madame Marguerite de Bourgogne, et qu'on le lui fit bien savoir... « C'est la chiennerie de sa gueuse de grand-mère qui a produit cette mauvaise race ; il est le rejeton d'une rejetonne de catin ; il faut qu'il pense qu'il va finir comme elle... » Mais encore, durant les quelques jours qu'il le tint là, il lui fit annoncer maintes fois, et même la nuit, que son trépas était imminent.

Charles de Navarre voyait entrer dans son triste séjour le roi des ribauds, ou bien le Buffle ou quelque autre sergent qui lui disait : « Préparez-vous, Monseigneur. Le roi a commandé de monter votre échafaud dans la cour du château. Nous viendrons vous chercher bientôt. » Un moment après, c'était le sergent Lalemant qui paraissait et trouvait Navarre le dos collé au mur, haletant et les yeux affolés. « Le roi a décidé de surseoir ; vous ne serez point exécuté avant demain. » Alors Navarre reprenait souffle et allait s'effondrer sur l'escabelle. Une heure ou deux passaient, puis revenait Perrinet le Buffle. « Le roi ne vous fera point décapiter, Monseigneur. Non... Il veut que vous soyez pendu. Il fait dresser la potence. » Et puis, une fois sonné le salut, c'était le tour du gouverneur du château, Gautier de Riveau. « Me venez-vous chercher, messire gouverneur ?

— Non, Monseigneur, je viens vous porter votre souper. — A-t-on dressé la potence ? — Quelle potence ? Non, Monseigneur, on n'a point apprêté de potence. — Ni d'échafaud ? — Non, Monseigneur, je n'ai rien vu de tel. »

À six reprises déjà, Monseigneur de Navarre avait été décollé, autant de fois pendu ou écartelé à quatre chevaux. Le pire fut peut-être de déposer un soir dans sa chambre un grand sac de chanvre, en lui disant qu'on l'y enfermerait durant la nuit pour aller le jeter en Seine. Le matin suivant, le roi des ribauds vint reprendre le sac, le retourna, vit que Monseigneur de Navarre y avait ménagé un trou, et s'en repartit en souriant.

Le roi Jean demandait sans cesse nouvelles du prisonnier. Cela lui faisait prendre patience pendant qu'on ajustait la lettre au pape. Le roi de Navarre mangeait-il ? Non, il touchait fort peu aux repas qu'on lui portait, et son couvert redescendait souvent comme il était monté. Sûrement il craignait le poison. « Alors, il maigrit ? Bonne chose, bonne chose. Faites que ses mets soient amers et malodorants, pour qu'il pense bien qu'on le veut enherber. » Dormait-il ? Mal. Dans le jour, on le trouvait parfois affalé sur la table, la tête dans les bras, et sursautant comme quelqu'un qu'on tire du sommeil. Mais la nuit, on l'entendait marcher sans trêve, tournant dans la chambre ronde... « Comme un renardeau, Sire, comme un renardeau ». Sans doute redoutait-il qu'on vînt l'étrangler, ainsi qu'on en avait fait de sa grand-mère, dans ce même logis. Certains matins, on devinait qu'il avait pleuré. « Ah bien, ah bien, disait le roi. Est-ce qu'il vous parle ? » Oh que certes, il parlait ! Il essayait de nouer discours avec ceux qui pénétraient chez lui. Et il tentait d'entamer chacun par son point faible. Au roi des ribauds, il promettait une montagne d'or s'il l'a aidait à s'évader, ou seulement consentait à lui passer des lettres à l'extérieur. Au sergent Perrinet, il proposait de l'emmener avec lui et de le faire son roi des ribauds en Évreux et en Navarre, car il avait remarqué que le Buffle jalouxait l'autre. Auprès du gouverneur de la forteresse, qu'il avait jugé soldat loyal, il plaidait l'innocence et l'injustice. « Je ne sais ce qui m'est reproché, car je jure Dieu que je n'ai nourri aucune mauvaise pensée contre le roi, mon cher père, ni rien entrepris pour lui nuire. Il a été abusé sur mon compte par des perfides. On m'a voulu perdre dans son esprit ; mais je supporte toute peine qu'il lui plaît de me faire, car je sais bien que cela ne vient point vraiment de lui. Il est maintes choses dont je pourrais utilement l'instruire pour sa sauvegarde, maints services que je lui peux rendre et ne lui rendrai pas, s'il me fait périr. Allez vers lui, messire gouverneur, allez lui dire qu'il aurait grand avantage à m'entendre. Et si Dieu veut que je rentre en fortune, soyez assuré que j'aurai soin de la vôtre, car je vois que vous m'êtes compatissant autant que vous avez de souci du vrai bien de votre maître. »

Tout cela, bien sûr, était rapporté au roi qui aboyait : « Voyez le félon ! Voyez le traître ! » Comme si n'était pas la règle de tout prisonnier de chercher à apitoyer ses geôliers ou les soudoyer. Peut-être même les sergents insistaient-ils un peu sur les offres du roi de Navarre, afin de se faire assez valoir. Le roi Jean leur jetait une bourse d'or, en reconnaissance de leur loyauté. « Ce soir vous feindrez que j'ai commandé qu'on réchauffe sa geôle, et vous allumerez de la paille et du bois mouillé, en bouchant la cheminée, pour le bien enfumer. »

Oui, un renardeau piégé, le petit roi de Navarre. Mais le roi de France, lui, était comme un grand chien furieux tournant autour de la cage, un mâtin barbu, l'échine hérissée, grondant, hurlant, montrant les crocs, grattant la poussière sans pouvoir atteindre sa proie à travers les barreaux.

Et cela dura ainsi jusque vers le vingt avril, où parurent aux Andelys deux chevaliers normands, assez dignement escortés et qui arboraient à leur pennon les armes de Navarre et d'Évreux. Ils portaient au roi Jean une lettre de Philippe de Navarre, datée de Conches. Fort raide, la lettre. Philippe se disait très courroucé des grands torts et injures causés à son seigneur et frère aîné... « Que vous avez emmené sans loi, droit ni raison. Mais sachez que vous n'avez nul besoin de penser à son héritage ni au nôtre, pour le faire mourir par votre cruauté, car jamais vous n'en tiendrez un pied. De ce jour nous vous défions, vous et toute votre puissance, et nous vous livrerons guerre mortelle, aussi grande que nous pourrons ». Si ce ne sont point tout exactement les mots, en tout cas c'est bien le sens. Les choses y étaient marquées avec toute cette dureté ; et l'intention du défi y était. Et ce qui rendait la lettre plus roide encore, c'est qu'elle était adressée « à Jean de Valois, qui s'écrit roi de France... ».

Les deux chevaliers saluèrent et, sans plus longue entrevue, tournèrent leurs chevaux et s'en allèrent comme ils étaient venus.

Bien sûr, le roi ne répondit pas à la lettre. Elle était irrecevable, de par sa suscription même. Mais la guerre était ouverte, et l'un des plus grands vassaux ne reconnaissait plus le roi Jean comme souverain légitime. Ce qui signifiait qu'il n'allait pas tarder à reconnaître l'Anglais.

On s'attendait qu'une si grosse offense mît le roi Jean dans une rage furieuse. Il surprit son monde par le rire qu'il eut. Un rire un peu forcé. Son père aussi avait ri, et de meilleur cœur, vingt ans plus tôt, quand l'évêque Burghersh, chancelier d'Angleterre, lui avait porté le défi du jeune Édouard III...

Le roi Jean commanda qu'on expédiât la lettre au pape sur-le-champ, oui, comme elle était ; d'avoir été tant de fois remaniée, elle ne faisait pas grand sens et ne prouvait rien du tout. En même temps, il ordonna de sortir son gendre de la forteresse. « Je vais le clore au Louvre. » Et, laissant le Dauphin remonter la Seine sur le grand lin doré, lui-même prit la route au galop pour regagner Paris. Où il ne fit rien de bien précieux, cependant que le clan Navarre se rendait fort actif.

Ah ! Je ne m'étais pas avisé que vous étiez revenu, dom Calvo... Alors vous avez trouvé... Dans l'évangile... *Jésus leur répondit*... quoi donc ? *Allez raconter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu*. Parlez plus fort, dom Calvo. Avec ce bruit de chevauchée... *Les aveugles voient, les boiteux marchent*... Oui, oui, j'y suis. Saint Matthieu. *Coci vident, claudi ambulant, surdi audiunt, mortui resurgunt, et cætera*... Les aveugles voient. Ce n'est pas beaucoup, mais cela me suffira. Il s'agit d'y pouvoir accrocher mon homélie. Vous savez comment je travaille.

II

LA NATION D'ANGLETERRE

Je vous disais tout à l'heure, Archambaud, que le parti navarrais se montrait bien actif. Dès le lendemain du banquet de Rouen, des messagers étaient partis en toutes directions. D'abord vers la tante et la sœur, Mesdames Jeanne et Blanche ; le château des reines veuves se mit à bruisser comme une fabrique de tisserand. Et puis vers le beau-frère, Phœbus... Il faudra que je vous parle de lui ; c'est un prince bien particulier, mais qui n'est point négligeable. Et comme notre Périgord est après tout moins distant de son Béarn que de Paris, il ne serait pas mauvais qu'un jour... Nous en recuserons. Et puis Philippe d'Évreux, qui avait pris les choses en main et se substituait bien à son frère, expédia en Navarre l'ordre d'y lever des troupes et de les acheminer par la mer le plus tôt qu'on pourrait, cependant que Godefroy d'Harcourt organisait les gens de leur parti, en Normandie. Et surtout Philippe dépêcha en Angleterre les sires de Morbecque et de Brévand, qui avaient participé aux négociations de naguère, pour requérir de l'aide.

Le roi Édouard leur fit un accueil frais. « J'aime loyauté dans les accords, et que la conduite réponde à ce que la bouche a dit. Sans confiance entre rois qui s'allient, il n'est pas d'entreprise qui se puisse mener à bien. L'an passé, j'ai ouvert mes portes aux vassaux de Monseigneur de Navarre ; j'ai équipé des troupes, aux ordres du duc de Lancastre, qui ont appuyé les siennes. Nous étions très avancés dans la préparation d'un traité à passer entre nous ; nous devions convenir d'une alliance perpétuelle, et nous engager à ne jamais faire paix, trêve ni accord l'un sans l'autre. Et aussitôt Monseigneur de Navarre débarqué en Cotentin, il accepte de traiter avec le roi Jean, lui jure bon amour et lui rend hommage. S'il est en geôle à présent,

si son beau-père l'a pris aux rets par coup de traîtrise, la faute n'est pas mienne. Et avant que de lui porter secours, j'aimerais savoir si mes parents d'Évreux ne viennent à moi que dans la détresse, pour se tourner vers d'autres aussitôt que je les en ai tirés. »

Néanmoins, il prit ses dispositions, appela le duc de Lancastre, et fit commencer les apprêts d'une nouvelle expédition, en même temps qu'il adressait des instructions au prince de Galles, à Bordeaux. Et comme il avait appris par les envoyés navarrais que Jean II le mettait en cause dans les accusations portées contre son gendre, il adressa des lettres au Saint-Père, à l'Empereur et à divers princes chrétiens, où il niait toute connivence avec Charles de Navarre, mais où d'autre part il blâmait fort Jean II de son manque de foi et de ses agissements que « pour l'honneur de la chevalerie » il eût aimé ne jamais voir chez un roi.

Sa lettre au pape avait demandé moins de temps que celle du roi Jean, et elle était autrement troussée, veuillez m'en croire.

Nous ne nous aimons guère, le roi Édouard et moi ; il me juge trop favorable, toujours, aux intérêts de la France et moi je le tiens pour trop peu respectueux de la primauté de l'Église. Chaque fois que nous nous sommes vus, nous nous sommes heurtés. Il voudrait avoir un pape anglais, ou préférablement pas de pape du tout. Mais je reconnaissais qu'il est pour sa nation un prince excellent, habile, prudent quand il le doit, audacieux quand il le peut. L'Angleterre lui doit gros. Et puis, bien qu'il ne compte que quarante-quatre ans, il jouit du respect qui entoure un vieux roi, quand il a été un bon roi. L'âge des souverains ne se mesure pas à la date de leur naissance, mais à la durée de leur règne. À cet égard, le roi Édouard fait figure d'ancien parmi tous les princes d'Occident. Le pape Innocent n'est suprême pontife que depuis quatre ans ; l'empereur Charles, élu il y a dix ans, n'est couronné que depuis deux. Jean de Valois a tout juste célébré... en captivité, triste célébration... le sixième anniversaire de son sacre. Édouard III, lui, occupe son trône depuis vingt-neuf ans, bientôt trente.

C'est un homme de belle stature et de grande prestance, assez corpulent. Il a de longs cheveux blonds, une barbe soyeuse

et soignée, des yeux bleus un peu gros ; un vrai Capétien. Il ressemble fort à Philippe le Bel, son grand-père, dont il a plus d'une qualité. Dommage que le sang de nos rois ait donné un si bon produit en Angleterre et un si piètre en France ! Avec l'âge il semble de plus en plus porté au silence, comme son grand-père. Que voulez-vous ! Il y a trente ans qu'il voit des hommes s'incliner devant lui. Il sait à leur démarche, à leur regard, à leur ton, ce qu'ils espèrent de lui, ce qu'ils vont en requérir, quelles ambitions les animent et ce qu'ils valent pour l'État. Il est bref en ses ordres. Comme il dit : « Moins on prononce de paroles, moins elles sont répétées et moins elles sont faussées. »

Il se sait paré, aux yeux de l'Europe, d'une grande renommée. La bataille de l'Écluse, le siège de Calais, la victoire de Crécy... Il est le premier, depuis plus d'un siècle, à avoir battu la France, ou plutôt son rival français puisqu'il n'a entrepris cette guerre, dit-il, que pour affirmer ses droits à la couronne de Saint Louis. Mais aussi pour mettre la main sur des provinces prospères.

Il ne se passe guère d'année qu'il ne débarque des troupes sur le continent, tantôt en Boulonnais, tantôt en Bretagne, ou bien qu'il ordonne, comme ces deux derniers étés, une chevauchée à partir de son duché de Guyenne.

Autrefois, il prenait lui-même la tête de ses armées, et il s'y est acquis une belle réputation de guerrier. À présent, il n'accompagne plus ses troupes. Il les fait commander par de bons capitaines qui se sont formés campagne après campagne ; mais je pense qu'il doit surtout ses succès à ce qu'il entretient une armée permanente composée pour le plus gros d'hommes de pied, et qui, toujours disponible, ne lui coûte pas finalement plus cher que ces osts pesants, que l'on convoque à grands frais, que l'on dissout, qu'il faut rappeler, qui ne s'assemblent jamais à temps, qui sont équipés à la disparate et dont les parties ne savent point s'endenter pour manœuvrer en bataille.

C'est fort beau de dire : « La patrie est en péril. Le roi nous appelle. Chacun doit y courir ! » Avec quoi ? Avec des bâtons ? Le temps vient où chaque roi prendra modèle sur celui d'Angleterre, et fera faire la guerre par gens de métier, bien assoldés, qui vont où on leur commande sans muser ni discuter.

Voyez-vous, Archambaud, il n'est point nécessaire à un royaume d'être très étendu ni très nombreux pour devenir puissant. Il faut seulement qu'il ait un peuple capable de fierté et d'effort, et qu'il soit assez longtemps conduit par un chef avisé qui sache lui proposer de grandes ambitions.

D'un pays qui comptait à peine six millions d'âmes, Galles comprises, avant la grande peste, et quatre millions seulement après le fléau, Édouard III a fait une nation prospère et redoutée qui parle d'égale à égale avec la France et avec l'Empire. Le commerce des laines, le trafic des mers, la possession de l'Irlande, une bonne exploitation de l'abondante Aquitaine, les pouvoirs royaux partout exercés et partout obéis, une armée toujours prête et toujours occupée ; c'est avec cela que l'Angleterre est si forte, et qu'elle est riche.

Le roi lui-même possède des biens immenses ; on dit qu'il ne saurait compter sa fortune, mais moi je sais bien qu'il la compte, sinon il ne l'aurait pas. Il l'a commencée il y a trente ans en trouvant pour héritage un Trésor vide et des dettes dans toute l'Europe. Aujourd'hui, c'est à lui qu'on vient emprunter. Il a rebâti Windsor ; il a embelli Westminster... oui, Westmoutiers, si vous voulez ; à force d'aller là-bas, j'ai fini par prononcer à l'anglaise, car, chose curieuse à remarquer, à mesure qu'ils s'emploient à conquérir la France, les Anglais, même à la cour, parlent de plus en plus leur langue saxonne et de moins en moins la française... En chacune de ses résidences, le roi Édouard entasse des merveilles. Il achète beaucoup aux marchands lombards et aux navigateurs chypriotes, non seulement des épices d'Orient, mais aussi toute sorte d'objets ouvragés qui fournissent des modèles à ses industries.

À propos d'épices, il faudra que je vous entretienne du poivre, mon neveu. C'est fort bon placement. Le poivre ne s'altère pas ; sa valeur marchande n'a cessé de croître ces dernières années et tout permet de penser qu'elle continuera. J'en ai pour dix mille florins dans un entrepôt de Montpellier ; j'ai pris ce poivre en remboursement d'une moitié de la dette d'un marchand de là-bas, qui se nomme Pierre de Rambert, et qui ne pouvait solder ses approvisionneurs à Chypre. Comme je suis chanoine de Nicosie... sans y être allé, sans y être allé,

hélas, car cette île a grande réputation de beauté... j'ai ainsi pu arranger son affaire... Mais revenons à notre Sire Édouard.

Table de roi chez lui n'est pas un vain mot et qui s'y assoit pour la première fois a le souffle retenu par la profusion d'or qui s'y étale. Un cerf d'or, presque aussi gros qu'un vrai, en décore le centre. Hanaps, aiguères, plats, cuillers, couteaux, salières, tout est en or. Les huissiers de cuisine portent à chaque service de quoi battre monnaie pour tout un comté. « Si d'aventure nous sommes dans le besoin, nous pourrons vendre tout cela », dit-il. Mais dans les moments de gêne... quel Trésor n'en connaît pas ?... Édouard est toujours assuré de trouver du crédit, parce qu'on le sait posséder ces richesses. Lui-même ne paraît devant ses sujets que superbement atourné, couvert de fourrures précieuses et de vêtements brodés, étincelant de joyaux et chaussé d'éperons d'or.

Dans cet étalage de splendeurs, Dieu n'est pas oublié. La seule chapelle de Westminster est desservie par quatorze vicaires, à quoi s'ajoutent les clercs choristes et tous les servants de sacristie. Pour faire pièce au pape, qu'il dit être sous la main des Français, il multiplie les emplois d'Eglise et ne les veut voir conférés qu'à des Anglais, sans partage des bénéfices avec le Saint-Siège, ce sur quoi nous nous sommes toujours heurtés.

Après Dieu servi, la famille. Édouard III a dix enfants vivants. L'aîné, prince de Galles, et duc d'Aquitaine, est ce que vous savez ; il a vingt-six ans. Le plus jeune, le comte de Buckingham, vient à peine de quitter le sein de sa nourrice.

À tous ses fils, le roi Édouard constitue des maisons imposantes ; à ses filles, il cherche de hauts établissements qui peuvent servir ses desseins.

Je gage qu'il se serait fort ennuyé à vivre, le roi Édouard, s'il n'avait pas été désigné par la Providence pour ce qu'il était le plus apte à faire : gouverner. Oui, il aurait eu peu d'intérêt à durer, à vieillir, à regarder la mort venir s'il n'avait pas eu à arbitrer les passions des autres, et à leur désigner des buts qui les aident à s'oublier. Car les hommes ne trouvent d'honneur et de prix à vivre que s'ils voient leurs actes et leurs pensées à quelque grande entreprise avec laquelle ils puissent se confondre.

C'est cela qui l'a inspiré quand il a créé à Calais son Ordre de la Jarretière, un Ordre qui prospère, et dont ce pauvre Jean II, avec son Étoile, n'a produit qu'une pompeuse, d'abord, et puis piteuse copie...

Et c'est encore à cette volonté de grandeur que le roi Édouard répond quand il poursuit le projet, non avoué mais visible, d'une Europe anglaise. Non pas qu'il songe à placer l'Occident directement sous sa main, ni qu'il veuille conquérir tous les royaumes et les mettre en servage. Non, il pense plutôt à un libre groupement de rois ou de gouvernements dans lequel il aurait préséance et commandement, et avec lequel non seulement il ferait régner la paix à l'intérieur de cette entente, mais encore n'aurait plus rien à redouter du côté de l'Empire, si même il ne l'englobait. Ni plus rien à devoir au Saint-Siège ; je le soupçonne de nourrir secrètement cette intention-là... Il a déjà réussi avec les Flandres qu'il a détachées de la France ; il intervient dans les affaires d'Espagne ; il pousse des antennes en Méditerranée. Ah ! s'il avait la France, vous imaginez, que ne ferait-il pas, que ne pourrait-il faire à partir d'elle ! Son idée d'ailleurs n'est pas toute neuve. Le roi Philippe le Bel, son grand-père, avait eu déjà un projet de paix perpétuelle pour unir l'Europe.

Édouard se plaît à parler français avec les Français, anglais avec les Anglais. Il peut s'adresser aux Flamands dans leur langue, ce dont ils sont flattés et qui lui a valu maints succès auprès d'eux. Avec les autres, il parle latin.

Alors, me direz-vous, un roi si doué, si capable, et que la fortune accompagne, pourquoi ne pas s'accorder à lui et favoriser ses prétentions sur la France ? Pourquoi tant faire afin de maintenir au trône ce niais arrogant, né sous de mauvaises étoiles, dont la Providence nous a gratifiés, sans doute pour éprouver ce malheureux royaume ?

Eh ! mon neveu, c'est que la belle entente à former entre les royaumes du couchant, nous la voulons bien, mais nous la voulons française, je veux dire de direction et de prééminence françaises. L'Angleterre, nous en avons conviction, s'éloignerait bien vite, si elle était trop puissante, des lois de l'Église. La

France est le royaume par Dieu désigné. Et le roi Jean ne sera pas éternel.

Mais vous comprenez aussi, Archambaud, pourquoi le roi Édouard soutient avec tant de constance ce Charles le Mauvais qui l'a beaucoup trompé. C'est que la petite Navarre, et le gros comté d'Évreux, sont pièces, non seulement dans son affaire avec la France, mais dans son jeu d'assemblage de royaumes qui lui chemine en cervelle. Il faut bien que les rois aussi aient un peu à rêver ! Bientôt après l'ambassade de nos bonshommes Morbecque et Brévand, ce fut Monseigneur Philippe d'Évreux-Navarre, comte de Longueville, qui vint lui-même en Angleterre. Blond, de belle taille et de nature fière, Philippe de Navarre est aussi loyal que son frère est fourbe ; ce qui fait que, par loyauté à ce frère, il en épouse, mais de cœur convaincu, toutes les fourberies. Il n'a pas le grand talent de parole de son aîné, mais il séduit par la chaleur de l'âme. Il plut fort à la reine Philippa, qui dit qu'il ressemblait tout à fait à son époux, au même âge. Ce n'est pas grande merveille ; ils sont cousins plusieurs fois.

Bonne reine Philippa ! Elle a été une demoiselle ronde et rose qui promettait de devenir grasse comme souvent les femmes du Hainaut. Elle a tenu promesse.

Le roi l'a aimée de bon amour. Mais il a eu, l'âge venant, d'autres entraînements du cœur, rares, mais violents. Il y eut la comtesse de Salisbury ; et à présent c'est Dame Alice Perrère, ou Perrières, une suivante de la reine. Pour calmer son dépit, Philippa mange, et elle devient de plus en plus grosse.

La reine Isabelle ? Mais si, mais si, elle vit toujours ; du moins elle vivait encore le mois dernier... À Castle Rising, un grand et triste château où son fils l'a enfermée, après qu'il eut fait exécuter son amant, Lord Mortimer, il y a vingt-huit ans. Libre, elle lui aurait causé trop de soucis. La Louve de France... Il vient la visiter une fois l'an, au temps de Noël. C'est d'elle qu'il tient ses droits sur la France. Mais c'est elle aussi qui a causé la crise dynastique en dénonçant l'adultère de Marguerite de Bourgogne, et fourni bonne raison pour écarter de la succession la descendance de Louis Hutin. Il y a de la dérision, vous l'avouerez, à voir, quarante ans après, le petit-fils de Marguerite

de Bourgogne et le fils d'Isabelle faire alliance. Ah ! il suffit de vivre pour avoir tout vu !

Et voilà Édouard et Philippe de Navarre, à Windsor, remettant en chantier ce traité interrompu, et dont les premières assises avaient été posées lors des entretiens d'Avignon. Toujours traité secret. Dans les rédactions préparatoires, les noms des princes contractants ne devaient pas figurer en clair. Le roi d'Angleterre y est appelé *l'aîné* et le roi de Navarre *le cadet*. Comme si cela pouvait suffire à les masquer, et comme si la teneur des notes ne les désignait pas à l'évidence ! Ce sont là précautions de chancelleries qui n'abusent guère ceux dont on se défie. Quand on veut qu'un secret soit gardé, eh bien, il ne faut pas l'écrire, voilà tout.

Le cadet reconnaissait *l'aîné* pour le roi de France légitime. Toujours la même chose ; c'est le début et l'essentiel ; c'est la clef de voûte de l'accord. *L'aîné* reconnaît au *cadet* le duché de Normandie, les comtés de Champagne et de Brie, la vicomté de Chartres et tout le Languedoc avec Toulouse, Béziers, Montpellier. Il paraît qu'Édouard n'a pas cédé sur l'Angoumois... trop près de la Guyenne, ce doit être pour cela ; il ne laisserait pas Navarre, si ce traité doit avoir effet, qu'à Dieu ne plaise, prendre pied entre l'Aquitaine et le Poitou. En revanche, il aurait accordé la Bigorre, ce que Phœbus, si cela lui est venu aux oreilles, ne doit guère goûter. Comme vous voyez, tout cela additionné, cela fait un gros morceau de France, un très gros morceau. Et l'on peut se surprendre qu'un homme qui prétend à y régner en abandonne tout à un seul vassal. Mais, d'une part, cette sorte de vice-royauté qu'il confère à Navarre répond bien à cette idée d'empire nouveau qu'il caresse ; et, d'autre part, plus il accroît les possessions du prince qui le reconnaît pour roi, plus il élargit l'assise territoriale de sa légitimité. Au lieu d'avoir à gagner les ralliements, pièce à pièce, il peut soutenir qu'il est reconnu d'un coup par toutes ces provinces.

Pour le reste, partage des frais de la guerre, engagement à ne point conclure des trêves séparées, ce sont clauses habituelles et reprises du projet précédent. Mais l'alliance est énoncée « alliance perpétuelle ».

Je me suis laissé dire qu'il y eut une plaisante passe entre Édouard et Philippe de Navarre parce que celui-ci demandait que fût inscrit au traité le versement des cent mille écus, jamais payés, qui figuraient sur le contrat de mariage entre Charles de Navarre et Jeanne de Valois.

Le roi Édouard s'étonna. « Pourquoi aurais-je à payer les dettes du roi Jean ? – Si fait. Vous le remplacez au trône ; vous le remplacez aussi dans ses obligations. » Le jeune Philippe ne manquait pas d'aplomb. Il faut avoir son âge pour oser de ces choses. Cela fit rire Édouard III, qui ne rit guère à son ordinaire. « Soit. Mais après que j'aurais été sacré à Reims. Pas avant le sacre. »

Et Philippe de Navarre repartit pour la Normandie. Le temps de mettre sur vélin ce dont on était convenu, d'en discuter les termes article par article, de passer les notes d'un côté à l'autre de la Manche... « *l'aîné... le cadet* », et puis aussi les soucis de la guerre, tout cela fit que le traité, toujours secret, toujours connu, au moins de ceux qui avaient intérêt à en connaître, ne devait finalement être signé qu'au début de septembre, au château de Clarendon, il y a seulement trois mois, fort peu avant la bataille de Poitiers. Signé par qui ? Par Philippe de Navarre qui fit à ce dessein un second voyage en Angleterre.

Vous comprenez à présent, Archambaud, pourquoi le Dauphin, qui s'était si fort opposé, vous l'avez vu, à l'arrestation du roi de Navarre, le maintient si obstinément en prison, alors que, commandant céans au royaume, il aurait tout loisir de le libérer, comme de maintes parts on l'en presse. Aussi longtemps que le traité n'est signé que par Philippe de Navarre, on peut le tenir pour nul. Dès lors qu'il serait ratifié par Charles, ce serait une autre affaire.

À l'heure où nous sommes, le roi de Navarre, parce que le fils du roi de France le tient prisonnier, en Picardie, ne sait pas encore... il est sans doute le seul... qu'il a reconnu le roi d'Angleterre pour roi de France, mais d'une reconnaissance sans vigueur puisqu'il ne peut la signer.

Voilà qui ajoute au beau nœud d'embrouilles, ou une chatte ne reconnaîtrait pas ses petits, que nous allons tenter de défaire à Metz ! Je gage que dans quarante ans d'ici personne n'y

comprendra plus rien, sauf vous peut-être, ou votre fils, parce que vous lui aurez raconté...

III

LE PAPE ET LE MONDE

Ne vous avais-je pas dit que nous aurions des nouvelles, à Sens ? Et de bonnes nouvelles. Le Dauphin, plantant là ses États généraux tout houleux où Marcel réclame la destitution du Grand Conseil et où l'évêque Le Coq, en même temps qu'il plaide pour la libération de Charles le Mauvais, s'oublie jusqu'à parler de déposer le roi Jean... si, si, mon neveu, nous en sommes là ; il a fallu que le voisin de l'évêque lui écrase le pied pour qu'il se reprenne et précise que ce n'étaient point les États qui pouvaient déposer un roi, mais le pape, à la demande des trois États... eh bien, le Dauphin, roulant son monde, s'en est parti hier lundi pour Metz, lui aussi. Avec deux mille chevaux. Il a allégué que les messages reçus de l'Empereur lui faisaient obligation de se rendre à sa diète, pour le bien du royaume. Oui... et surtout mon message. Il m'a entendu. De la sorte, les États sont dans le vide et vont se disperser sans avoir rien pu conclure. Si la ville se montrait par trop turbulente, il pourrait y revenir avec ses troupes. Il la tient sous menace...

Autre bonne nouvelle : le Capocci ne vient pas à Metz. Il refuse de me retrouver. Bienheureux refus. Il se met en tort vis-à-vis du Saint-Père, et moi je suis débarrassé de lui. J'envoie l'archevêque de Sens escorter le Dauphin, qu'accompagne déjà l'archevêque-chancelier, Pierre de La Forêt ; cela fait deux hommes sages pour le conseiller. Pour ma part, j'ai douze prélates dans ma suite. Cela suffit. C'est autant qu'aucun légat n'en eut jamais. Et pas de Capocci. Vraiment, je ne peux comprendre pourquoi le Saint-Père s'est obstiné à me l'adjoindre et s'obstine encore à ne pas le rappeler. D'abord, sans lui, je serais parti plus tôt... Vraiment, ce fut un printemps perdu.

Dès que nous sûmes l'affaire de Rouen et que nous reçûmes en Avignon les lettres du roi Jean et du roi Édouard, et puis que nous apprîmes que le duc de Lancastre équipait une nouvelle expédition, cependant que l'ost de France était convoqué pour le premier juin, je devinai que tout allait tourner au pire. Je dis au Saint-Père qu'il fallait envoyer un légat, ce dont il tomba d'accord. Il gémissait sur l'état de la chrétienté. J'étais prêt à partir dans la semaine. Il en fallut trois pour rédiger les instructions. Je lui disais : « Mais quelles instructions, *sanctissimus pater* ? Il n'est que de recopier celles que vous reçûtes de votre prédécesseur, le vénéré Clément VI, pour une mission toute semblable, voici dix ans. Elles étaient fort bonnes. Mes instructions, c'est d'agir en tout pour empêcher une reprise générale de la guerre. » Peut-être au fond de lui, sans en avoir conscience, car il est certes incapable d'une mauvaise pensée volontaire, ne souhaitait-il pas tellement que je réussisse là où il avait échoué naguère, avant Crécy. Il l'avouait du reste. « Je me suis fait rebuffer méchamment par Édouard III, et je crains qu'il ne vous en advienne de même. C'est un homme fort déterminé, Édouard III ; on ne le contourne pas aisément. De plus, il croit que tous les cardinaux français ont parti pris contre lui. Je vais envoyer avec vous notre *venerabilis frater* Capocci. » C'était cela son idée.

Venerabilis frater ! Chaque pape doit commettre au moins une erreur durant son pontificat, sinon il serait le bon Dieu lui-même. Eh bien, l'erreur de Clément VI, c'est d'avoir donné le chapeau à Capocci.

« Et puis, m'a dit Innocent, si l'un de vous deux venait à souffrir de quelque maladie... Notre-Seigneur vous en garde... l'autre pourrait poursuivre la mission. » Comme il se sent toujours malade, notre pauvre Saint-Père, il veut que chacun le soit aussi, et il vous ferait donner l'extrême-onction dès que vous éternuez.

M'avez-vous vu malade depuis que nous sommes en route, Archambaud ? Mais le Capocci, lui, les cahots lui brisent les reins ; il lui faut s'arrêter toutes les deux lieues pour pisser. Un jour, il sue de fièvre, un autre il a un flux de ventre. Il voulait me prendre mon médecin, maître Vigier, dont vous reconnaîtrez

qu'il n'est pas accablé de labeur, en tout cas de mon fait. Pour moi, le bon physicien est celui qui chaque matin me palpe, m'ausculte, me regarde l'œil et la langue, examine mes urines, ne m'impose pas trop de privations ni ne me saigne plus d'une fois le mois, et qui me tient en bonne santé... Et puis, pour faire ses apprêts, le Capocci ! Il est de cette sorte de gens qui intriguent et insistent pour être chargés de mission et qui, dès qu'ils l'ont obtenue, ne tarissent plus d'exigences. Un secrétaire papal, ce n'était point assez, il lui en fallait deux. Pour quel office, on se le demande, puisque toutes les lettres pour la Curie, avant que nous ne soyons séparés, c'est moi qui ai dû les dicter et les corriger... Tout cela fit que nous ne partîmes qu'au temps du solstice, le 21 juin. Trop tard. On n'arrête point les guerres quand les armées sont en route. On les arrête dans la tête des rois, lorsque la décision est encore hésitante. Je vous dis, Archambaud, un printemps perdu.

La veille du départ, le Saint-Père me reçut, seul. Peut-être se repentait-il un peu de m'avoir infligé ce compagnon inutile. Je l'allai voir à Villeneuve, où il réside. Car il refuse de loger dans le grand palais qu'ont bâti ses prédécesseurs. Trop de luxe, trop de pompe à son gré, un train d'hôtel trop nombreux. Innocent a voulu satisfaire le sentiment public qui reprochait à la papauté de vivre dans trop de faste. Le sentiment public ! Quelques écrivailleurs, pour qui le fiel est l'encre naturelle ; quelques prêcheurs que le Diable à envoyés dans l'Église pour y mettre la discorde. Avec ceux-ci, il suffisait d'une bonne excommunication, bien assenée ; avec ceux-là, une prébende, ou un bénéfice, accompagnés de quelque préséance, car c'est l'envie souvent qui stimule leurs crachats ; ce qu'ils entendent redresser dans le monde, c'est le trop peu de place, à leurs yeux, qu'ils y ont. Voyez Pétrarque, dont vous m'avez entendu parler, l'autre jour, avec Monseigneur d'Auxerre. C'est un homme de mauvais naturel, mais de grand savoir et valeur, il faut le lui reconnaître, et qui est fort écouté des deux côtés des Alpes. Il était ami de Dante Alighieri qui l'amena en Avignon ; et il a été chargé de maintes missions entre les princes. Voilà quelqu'un qui écrivait qu'Avignon était la sentine des sentines, que tous les vices y prospéraient, que les aventuriers y grouillaient, que l'on

y venait acheter les cardinaux, que le pape y tenait boutique de diocèses et d'abbayes, que les prélats y avaient des maîtresses et leurs maîtresses des maquereaux... Enfin, la nouvelle Babylone.

Sur moi-même, il répandait de fort méchantes choses. Comme il était personne à considérer, je l'ai vu, je l'ai écouté, ce qui lui a donné de la satisfaction, j'ai arrangé quelques-unes de ses affaires... on disait qu'il s'adonnait aux arts noirs, magie et autres choses... je lui ai fait rendre quelques bénéfices dont on l'avait privé ; j'ai correspondu avec lui en lui demandant de me copier dans chacune de ses lettres quelques vers ou sentences des grands poètes anciens, qu'il possède à merveille, pour orner mes sermons, car moi, je ne m'abuse point là-dessus, j'ai un style de légiste ; un moment même je l'ai proposé pour un office de secrétaire papal, et il n'a tenu qu'à lui que la chose aboutît. Eh bien, il dit beaucoup moins de mal de la cour d'Avignon, et de moi, il écrit merveilles. Je suis un astre dans le ciel de l'Église, un pouvoir derrière le trône papal ; j'égale ou surpasse en savoir aucun juriste de ce temps ; j'ai été bénî par la nature et raffiné par l'étude ; et l'on peut reconnaître en moi cette capacité d'embrasser toute chose de l'univers que Jules César attribuait à Pline l'Ancien. Oui, mon neveu ; rien moins que cela ! Et je n'ai nullement réduit mon appareil de maison ni mon nombreux domestique qui naguère provoquaient sa diatribe... Il est reparti pour l'Italie, mon ami Pétrarque. Quelque chose en lui fait qu'il ne peut se fixer nulle part, comme son ami Dante, sur lequel il s'est beaucoup modelé. Il s'est inventé un amour sans mesure pour une dame qui ne fut jamais sa maîtresse, et qui est morte. Avec cela, il a sa raison de sublime... Je l'aime bien, ce méchant homme. Il me manque. S'il était demeuré en Avignon, sans doute serait-il assis à votre place, en ce moment, car je l'aurais pris dans mon bagage...

Mais suivre le prétendu sentiment public, comme notre bon Innocent ? C'est montrer faiblesse, donner puissance à la critique, et s'aliéner beaucoup des gens qui vous soutenaient, sans rallier aucun mécontent.

Donc, pour donner image d'humilité, notre Saint-Père s'est allé loger dans son petit palais cardinalice à Villeneuve, de l'autre côté du Rhône. Mais, même avec un train réduit,

l'établissement s'est montré vraiment trop petit. Alors, il a fallu l'agrandir pour abriter les gens indispensables. La secrétairerie fonctionne mal faute de place ; les clercs changent sans cesse de chambre, au fur et à mesure des travaux. Les bulles s'écrivent dans la poussière. Et comme beaucoup d'offices sont demeurés en Avignon, il faut sans cesse traverser le fleuve, en affrontant le grand vent qui souffle souvent là-bas, et qui l'hiver vous gèle jusqu'à l'os. Toutes les affaires prennent retard... En outre, comme il a été élu de préférence à Jean Birel, le général des chartreux, qui jouissait d'une réputation de sainteté parfaite... je me demande, après tout, si j'ai eu raison de l'écartier ; il n'aurait pas été plus malencontreux... notre Saint-Père a fait vœu de fonder une chartreuse. On la bâtit en ce moment entre le logis pontifical et un nouvel appareil de défense, le fort Saint-André, que l'on est en train justement d'édifier. Mais là ce sont les officiers du roi qui ordonnancent les travaux. Si bien que la chrétienté pour l'heure est commandée au milieu d'un chantier.

Le Saint-Père me reçut dans sa chapelle, d'où il ne sort guère, une petite absidiole à cinq pans, attenante à la grande chambre d'audience... parce qu'il a besoin tout de même d'une salle d'audience ; il s'en est avisé... et qu'il a fait orner par un imagier venu de Viterbe, Matteo Giova quelque chose, Giovanotto, Giovanelli, Giovannetti... c'est bleu, c'est pâle ; cela conviendrait à un couvent de nonnes ; moi, je n'aime guère ; pas assez de rouge, pas assez d'or. Les couleurs vives ne coûtent pas plus cher que les autres... Et le bruit, mon neveu ! Il paraît que c'est le séjour le plus calme de tout le palais, et que c'est pourquoi le Saint-Père s'y retire ! Les scies grincent dans la pierre, les marteaux cliquettent contre les burins, les palans crissent, les charrois roulent, les madriers rebondissent, les ouvriers se hèlent et se querellent... Traiter de graves sujets dans ce vacarme, c'est le purgatoire. Je comprends qu'il souffre de la tête, le Saint-Père ! « Vous voyez, mon vénérable frère, me dit-il, je dépense beaucoup d'argent et me cause beaucoup de tracas pour construire autour de moi les apparences de la pauvreté. Et puis, il me faut tout de même entretenir le grand palais d'en face. Je ne peux pas le laisser crouler... »

Il me touche le cœur, le pape Aubert, quand il se moque de lui-même, tristement, et semble reconnaître ses erreurs, pour me faire plaisir.

Il était assis sur un piètre faudesteuil dont je n'aurais pas voulu pour siège dans mon premier évêché ; comme à l'accoutumée, il s'est tenu penché tout le long de l'entretien. Un grand nez busqué, dans le prolongement du front, de grandes narines, de grands sourcils levés très haut, de grandes oreilles dont le lobe sort du bonnet blanc, les coins de la bouche abaissés dans la barbe frisée. Il est de corps puissamment charpenté, et l'on s'étonne qu'il ait une santé si fragile. Un sculpteur sur pierre travaille à fixer son image, pour son gisant. Parce qu'il ne veut pas de statue debout : ostentation... Mais il accepte, tout de même, d'avoir un tombeau.

Il était dans un jour à se plaindre. Il continua : « Chaque pape, mon frère, doit vivre, à sa manière, la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La mienne est dans l'échec de toutes mes entreprises. Depuis que la volonté de Dieu m'a hissé au sommet de l'Église, je me sens les mains clouées. Qu'ai-je accompli, qu'ai-je réussi durant ces trois années et demie ? »

La volonté de Dieu, certes, certes ; mais reconnaissons qu'elle a choisi de s'exprimer un peu à travers ma modeste personne. Ce qui me permet quelque liberté avec le Saint-Père. Mais il est des choses, malgré tout, que je ne peux pas lui dire. Je ne puis lui dire, par exemple, que les hommes qui se trouvent investis d'une autorité suprême ne doivent pas chercher à trop modifier le monde pour justifier leur élévation. Il y a chez les grands humbles une forme sournoise d'orgueil qui est souvent la cause de leurs échecs.

Les projets du pape Innocent, ses hautes entreprises, je les connais bien. Il y en a trois, qui se commandent l'une l'autre. La plus ambitieuse : réunir les Églises latine et grecque, sous l'autorité de la catholique, bien sûr ; ressouder l'Orient et l'Occident, rétablir l'unité du monde chrétien. C'est le rêve de tout pape depuis mille ans. Et j'avais, avec Clément VI, fort avancé les choses, plus loin qu'elles ne le furent jamais, et, en tout cas, qu'elles ne le sont à présent. Innocent a repris le projet

à son compte et comme si l'idée lui était venue, toute neuve, par Visitation du Saint-Esprit. Ne disputons point.

Pour y parvenir, seconde entreprise, et préalable à la première : réinstaller la papauté à Rome, parce que l'autorité du pape sur les chrétiens d'Orient ne saurait être acceptée que si elle s'exprime du haut du trône de saint Pierre. Constantinople, présentement en défaillance, pourrait sans perdre l'honneur s'incliner devant Rome, non devant Avignon. Là-dessus, vous le savez, je diffère tout à fait d'opinion. Le raisonnement serait juste à condition que le pape lui-même ne s'expose pas à être plus faible encore à Rome qu'il ne l'est en Provence...

Or, pour rentrer à Rome, il fallait d'abord, troisième dessein, se réconcilier avec l'Empereur. Ce qui fut entrepris, par priorité. Voyons donc où nous en sommes de ces beaux projets... On s'est hâté, contre mon conseil, de couronner l'empereur Charles, élu depuis huit ans, et sur lequel nous avions barre tant que nous lui tenions haute la dragée de son sacre. À présent, nous ne pouvons plus rien sur lui. Il nous a remerciés par sa Bulle d'Or, que nous avons dû gober, perdant notre autorité non seulement sur l'élection à l'Empire, mais encore sur les finances de l'Église dans l'Empire. Ce n'est pas une réconciliation, c'est une capitulation. Moyennant quoi, l'Empereur nous a généreusement laissé les mains libres en Italie, c'est-à-dire nous a fait la grâce de nous permettre de les poser dans un nid de frelons.

En Italie, le Saint-Père a envoyé le cardinal Alvarez d'Albornoz, qui est plus capitaine que cardinal, pour préparer le retour à Rome. Albornoz a commencé par se cheviller à Cola di Rienzi, qui domina Rome un moment. Né dans une taverne du Trastevere, ce Rienzi était un de ces hommes du peuple à visage de César comme il en surgit de temps en temps là-bas, et qui captivent les Romains en leur rappelant que leurs aïeux ont commandé à tout l'univers. D'ailleurs, il se donnait pour fils d'empereur, s'étant découvert bâtard d'Henri VII de Luxembourg, mais il resta seul de cet avis. Il avait choisi le titre de tribun, il portait toge de pourpre, et siégeait au Capitole, sur les ruines du temple de Jupiter. Mon ami Pétrarque le saluait comme le restaurateur des antiques grandeurs de l'Italie. Ce

pouvait être un pion sur notre damier, mais à avancer avec discernement, et non pas en misant tout notre jeu dessus. Il fut assassiné voici deux ans par les Colonna, parce qu'Albornoz tardait à lui envoyer secours. Maintenant tout est à reprendre ; et l'on n'a jamais été aussi loin de rentrer à Rome, où l'anarchie est pire que par le passé. Rome, il faut en rêver toujours, et n'y retourner jamais.

Quant à Constantinople... Oh ! nous sommes très avancés en paroles. L'empereur Paléologue est prêt à nous reconnaître ; il en a pris l'engagement solennel ; il viendrait jusqu'à s'agenouiller devant nous, s'il pouvait seulement sortir de son étroit empire. Il ne met qu'une seule condition : qu'on lui envoie une armée pour se délivrer de ses ennemis. Au point qu'il se trouve, il accepterait de reconnaître un curé de campagne, contre cinq cents chevaliers et mille hommes de pied...

Ah ! vous aussi, vous vous en étonnez ! Si l'unité des chrétiens, si la réunion des Églises ne tient qu'à cela, ne peut-on expédier vers la mer grecque cette petite armée ? Eh bien, non, mon bon Archambaud, on ne le peut point. Parce que nous n'avons pas de quoi l'équiper et l'aligner en solde. Parce que notre belle politique a produit ses effets ; parce que, pour désarmer nos détracteurs, nous avons résolu de nous réformer et de revenir à la pureté de l'Église des origines... Quelles origines ? Bien audacieux celui qui affirme qu'il les connaît vraiment ! Quelle pureté ! Dès qu'il y eut douze apôtres, il s'y trouva un traître !

Et de commencer à supprimer les commandes et bénéfices qui ne s'accompagnent point de la cure des âmes... « Les brebis doivent être gardées par un pasteur, non par un mercenaire »... et d'ordonner que soient éloignés des divins mystères ceux qui amassent richesses... « Faisons-nous semblables aux pauvres »... et d'interdire tous tributs qui proviendraient des prostituées et des jeux de dés... mais oui, nous sommes descendus dans de tels détails... ah ! c'est que les jeux de dés poussent à proférer des blasphèmes ; point d'argent impur ; ne nous engraissons pas du péché, lequel, devenant meilleur marché, ne fait que croître et s'étaler.

Le résultat de toutes ces réformations c'est que les caisses sont vides, car l'argent pur ne coule qu'en très minces ruisseaux ; les mécontents ont décuplé, et il y a toujours des illuminés pour prêcher que le pape est hérétique.

Ah ! s'il est vrai que l'enfer est pavé de bonnes intentions, le cher Saint-Père en aura dallé un bon bout de chemin !

« Mon vénérable frère, ouvrez-moi toute votre pensée ; ne me cachez rien, même si ce sont reproches que vous avez à formuler à mon endroit. »

Puis-je lui dire que s'il lisait un peu plus attentivement ce que le Créateur écrit pour nous dans le ciel, il verrait alors que les astres forment de mauvaises conjonctions et de tristes quadrats sur presque tous les trônes, y compris le sien, sur lequel il n'est assis que, tout précisément, parce que la configuration est néfaste, car si elle était bonne ce serait sans doute moi qui m'y trouverais ? Puis-je lui dire que lorsqu'on est en si piètre position sidérale, ce n'est point le temps d'entreprendre de renouveler la maison de fond en comble, mais seulement de la soutenir du mieux qu'on peut, telle qu'elle nous a été léguée, et qu'il ne suffit pas d'arriver du village de Pompadour en Limousin, avec des simplicités de paysan, pour être entendu des rois et réparer les injustices du monde ? Le malheur du temps veut que les plus grands trônes ne sont point occupés par des hommes aussi grands que leur charge. Ah ! les successeurs n'auront pas la tâche facile !

Il me dit encore, en cette veille de départ : « Serais-je donc le pape qui aurait pu faire l'unité des chrétiens et qui l'aura manquée ? J'apprends que le roi d'Angleterre assemble à Southampton cinquante bâtiments pour passer près de quatre cents chevaliers et archers et plus de mille chevaux sur le continent. » Je pense bien qu'il avait appris ; c'était moi qui lui avais fait donner la nouvelle. « C'est la moitié de ce qu'il me faudrait pour satisfaire l'empereur Paléologue. Ne pourriez-vous avec l'aide de notre frère le cardinal Capocci, dont je sais bien qu'il n'a pas tous vos mérites et que je ne parviens pas à aimer autant que je vous aime... » Farine, farine, pour m'endormir... « mais qui n'est pas sans crédit auprès du roi Édouard, ne pourriez-vous convaincre celui-ci, au lieu

d'employer cette expédition contre la France... Oui, je vois bien ce que vous pensez... Le roi Jean, lui aussi, a convoqué son ost ; mais il est accessible aux sentiments d'honneur chevaleresque et chrétien. Vous avez du pouvoir sur lui. Si les deux rois renonçaient à se combattre pour dépecher ensemble partie de leurs forces vers Constantinople afin qu'elle puisse rallier le giron de la seule Église, quelle gloire n'en retireraient-ils pas ? Tentez de leur représenter cela, mon vénérable frère ; montrez-leur qu'au lieu d'ensanglanter leurs royaumes, et d'amasser les souffrances sur leurs peuples chrétiens, ils se rendraient dignes des preux et des saints... »

Je répondis : « Très Saint-Père, la chose que vous souhaitez sera la plus aisée du monde, aussitôt que deux conditions auront été remplies : pour le roi Édouard, qu'il ait été reconnu roi de France et sacré à Reims ; pour le roi Jean, que le roi Édouard ait renoncé à ses prétentions et qu'il lui ait rendu l'hommage. Ces deux choses accomplies, je ne vois plus d'obstacles... – Vous vous moquez de moi, mon frère ; vous n'avez pas la foi. – J'ai la foi, Très Saint-Père, mais je ne me sens pas capable de faire briller le soleil la nuit. Cela dit, je crois de toute ma foi que si Dieu veut un miracle, il pourra l'accomplir sans nous. »

Nous restâmes un moment sans parler, parce qu'on déversait un chariot de moellons dans une cour voisine et qu'une équipe de charpentiers s'était prise de bec avec les rouliers. Le pape abaissait son grand nez, ses grandes narines, sa grande barbe. Enfin, il me dit : « Au moins, obtenez d'eux qu'ils signent une nouvelle trêve. Dites-leur bien que je leur interdis de reprendre les hostilités entre eux. Si aucun prélat ou clerc s'oppose à vos efforts de paix, vous le privez de tous ses bénéfices ecclésiastiques. Et rappelez-vous que si les deux rois persistent à se faire la guerre, vous pouvez aller jusqu'à l'excommunication ; cela est écrit dans vos instructions. L'excommunication et l'interdit. »

Après ce rappel de mes pouvoirs, j'avais bien besoin de la bénédiction qu'il me donna. Car vous me voyez, Archambaud, dans l'état où est l'Europe, excommunier les rois de France et d'Angleterre ? Édouard aurait aussitôt libéré son Église de toute

obédience au Saint-Siège, et Jean aurait envoyé son connétable assiéger Avignon. Et Innocent, qu'aurait-il fait, à votre avis ? Je vais vous le dire. Il m'aurait désavoué, et levé les excommunications. Tout cela, ce n'étaient que paroles.

Le lendemain donc, nous partîmes.

Trois jours plus tôt, le 18 juin, les troupes du duc de Lancastre avaient débarqué à La Hague.

QUATRIÈME PARTIE

L'ÉTÉ DES DÉSASTRES

I

LA CHEVAUCHÉE NORMANDE

Tout ne peut être tout le temps néfaste... Ah ! vous avez noté, Archambaud, que c'était l'une de mes sentences favorites... Eh ! oui, au sein de tous les revers, de toutes les peines, de tous les mécomptes, nous sommes toujours gratifiés de quelque bien qui nous vient réconforter. Il suffit seulement de le savoir apprécier. Dieu n'attend que notre gratitude pour nous prouver davantage sa mansuétude.

Voyez, après cet été calamiteux pour la France, et bien décevant, je le confesse, pour mon ambassade, voyez comme nous sommes favorisés par la saison, et le beau temps que nous avons pour continuer notre voyage ! C'est un encouragement du ciel.

Je craignais, après les pluies que nous eûmes en Berry, de rencontrer l'intempérie, la bourrasque et la froidure à mesure que nous avancerions vers le nord. Aussi m'apprêtai-je à me calfeutrer dans ma litière, à m'emmitoufler de fourrures et à nous soutenir de vin chaud. Or voici tout le contraire ; l'air s'est adouci, le soleil brille, et ce décembre est comme un printemps. Cela se voit parfois en Provence ; mais je n'attendais pas pareille lumière qui ensoleille la campagne, pareille tiédeur qui fait suer les chevaux sous les housses, pour nous accueillir à notre entrée en Champagne.

Il faisait presque moins chaud, je vous assure, quand j'arrivai à Breteuil en Normandie, au début de juillet, pour y trouver le roi.

Car, parti d'Avignon le 21 du mois de juin, j'étais le 12 juillet... ah ! bon, vous vous souvenez ; je vous l'ai déjà dit... et le Capocci était malade... c'est cela... du train auquel je l'avais mené...

Ce que le roi Jean faisait à Breteuil ? Le siège, le siège du château, au terme d'une courte chevauchée normande qui n'avait pas été pour lui un gros triomphe, c'est le moins qu'on puisse dire.

Le duc de Lancastre, je vous le rappelle, débarque en Cotentin le 18 juin. Soyez attentif aux dates ; elles ont de l'importance, en l'occurrence... Les astres ? Ah, non, je n'ai pas étudié particulièrement les astres de ce jour-là. Ce que je voulais dire, c'est qu'à la guerre, le temps et la rapidité comptent autant et parfois plus que le nombre des troupes.

Dans les trois jours, il fait sa jonction, à l'abbaye de Montebourg, avec les détachements du continent, celui que Robert Knolles, un bon capitaine, amène de Bretagne, et celui qu'a levé Philippe de Navarre. Qu'alignent-ils à eux trois ? Philippe de Navarre et Godefroy d'Harcourt n'ont guère avec eux plus d'une centaine de chevaliers. Knolles fournit le plus fort contingent : trois cents hommes d'armes, cinq cents archers, pas tous anglais d'ailleurs ; il y a là des Bretons qui viennent avec Jean de Montfort, prétendant au duché contre le comte de Blois qui est l'homme des Valois. Enfin, Lancastre compte à peine cent cinquante armures et deux cents archers, mais il a une grosse remonte de chevaux.

Lorsque le roi Jean II connut ces chiffres, il eut un grand rire qui le secoua de la panse aux cheveux. Pensait-on l'effrayer avec cette piteuse armée ? Si c'était là tout ce que son cousin d'Angleterre pouvait réunir, il n'y avait pas de quoi s'inquiéter grandement. « J'avais bien raison, vous voyez, Charles, mon fils, vous voyez, Audrehem, de ne pas craindre de mettre mon gendre en geôle ; oui, j'avais bien raison de me moquer des défis de ces petits Navarre, puisqu'ils ne peuvent produire que si maigres alliés. »

Et il se donnait gloire d'avoir, dès le début du mois, appelé l'ost à Chartres. « N'était-ce pas bonne prévoyance, qu'en dites-vous, Audrehem, qu'en dites-vous, Charles, mon fils ? Et vous voyez qu'il suffisait de convoquer le ban, et non l'arrière-ban. Qu'ils courrent, ces bons Anglais, qu'ils s'enfoncent dans le pays. Nous allons fondre sur eux et les jeter dans la bouche de Seine. »

On l'avait rarement vu si joyeux, m'a-t-on dit, et je le veux bien croire. Car ce perpétuel battu aime la guerre, au moins en rêve. Partir, donner des ordres du haut de son destrier, être obéi, enfin ! car à la guerre les gens obéissent... en tout cas au départ ; laisser les soucis de finance ou de gouvernement à Nicolas Braque, à Lorris, à Bucy et aux autres ; vivre entre hommes, plus de femmes dans l'entourage ; bouger, bouger sans cesse, manger en selle, à grosses bouchées, ou bien sur un talus de route, à l'abri d'un arbre déjà chargé de petits fruits verts, recevoir le rapport des éclaireurs, prononcer de grandes paroles que chacun ira répétant... « Si l'ennemi a soif, il boira son sang »... poser la main sur l'épaule d'un chevalier qui en rougit d'aise... « Jamais las, Boucicaut... ta bonne épée fourmille, noble Coucy ! »...

Et pourtant, a-t-il remporté une seule victoire ? Jamais. À vingt-deux ans, désigné par son père comme chef de guerre en Hainaut... ah ! la belle appellation : chef de guerre !... il s'est remarquablement fait découdre par les Anglais. À vingt-cinq ans, avec un plus beau titre encore, à croire qu'il les invente : seigneur de la conquête... il a coûté fort cher aux populations du Languedoc, sans réussir, en quatre mois de siège, à s'emparer d'Aiguillon, au confluent du Lot et de la Garonne. Mais à l'entendre, tous ses combats furent prouesses, quelque triste issue ils aient eue. Jamais homme ne s'est acquis tant d'assurance dans l'expérience de la défaite.

Cette fois, il faisait durer son plaisir.

Le temps, pour lui, d'aller prendre l'oriflamme à Saint-Denis et, sans se presser, de gagner Chartres, déjà le duc de Lancastre, passé au sud de Caen, franchissait la Dives et s'en venait dormir à Lisieux. Le souvenir de la chevauchée d'Édouard III, dix ans plus tôt, et surtout du sac de Caen, n'était pas effacé. Des centaines de bourgeois occis dans les rues, quarante mille pièces de drap raflées, tous les objets précieux enlevés pour l'outre-manche, et l'incendie de la ville évité de justesse... certes non, la population normande n'avait pas oublié et elle montrait plutôt de l'empressement à laisser passer les archers anglais. D'autant plus que Philippe d'Évreux-Navarre et messire Godefroy d'Harcourt faisaient bien savoir que ces Anglais étaient des

amis. Le beurre, le lait et les fromages étaient abondants, le cidre gouleyant ; les chevaux dans ces prés gras ne manquaient pas de fourrage. Après tout, nourrir mille Anglais, un soir, coûtait moins cher que payer au roi, toute l'année ronde, sa gabelle, son fouage, et son impôt de huit deniers à la livre sur les marchandises.

À Chartres, Jean II trouva son ost moins rassemblé et moins prêt qu'il ne le croyait. Il comptait sur une armée de quarante mille hommes. À peine en dénombrait-on le tiers. Mais n'était-ce pas assez, n'était-ce pas déjà trop en regard de l'adversaire qu'il devait affronter ? « Eh, je ne paierai point ceux qui ne se sont pas présentés ; ce sera tout avantage. Mais je veux qu'on leur adresse remontrances. »

Le temps de s'installer dans son tref fleurdelisé et d'expédier ces remontrances... « Quand le roi veut, chevalier doit »... le duc de Lancastre, lui, était à Pont-Audemer, un fief du roi de Navarre. Il délivrait le château, qu'un parti français assiégeait vainement depuis plusieurs semaines, et renforçait un peu la garnison navarraise, à laquelle il laissait du ravitaillement pour un an ; puis, piquant au sud, il allait piller l'abbaye du Bec-Hellouin.

Le temps, pour le connétable, duc d'Athènes, de mettre un peu d'ordre dans la cohue de Chartres... car ceux qui s'étaient présentés piétinaient les blés nouveaux depuis trois semaines et commençaient à s'impatienter... le temps surtout d'apaiser les discordes entre les deux maréchaux, Audrehem et Jean de Clermont, qui se haïssaient de bon cœur, et Lancastre déjà était sous les murs du château de Conches dont il délogea les gens qui l'occupaient au nom du roi. Et puis il y mit le feu. Ainsi les souvenirs de Robert d'Artois et ceux, plus frais, de Charles le Mauvais s'en allèrent en fumée. Il ne porte pas bonheur, ce château-là... Et Lancastre se dirigea sur Breteuil. À part Évreux, toutes les places que le roi avait voulu saisir dans le fief de son gendre étaient reprises l'une après l'autre.

« Nous écraserons ces méchants à Breteuil », dit fièrement Jean II quand son armée put enfin s'ébranler. De Chartres à Breteuil, il y a dix-sept lieues. Le roi voulut qu'on les couvrît en une seule étape. Dès midi, il paraît qu'on commença d'égrener

des traînards. Quand les hommes parvinrent, fourbus, à Breteuil, Lancastre n'y était plus. Il avait enlevé la citadelle, pris la garnison française et installé en sa place une troupe solide, commandée par un bon chef navarrais, Sanche Lopez, auquel il laissait, là aussi, du ravitaillement pour un an.

Prompt à se consoler, le roi Jean s'écria : « Nous les taillerons à Verneuil ; n'est-ce pas mes fils ? » Le Dauphin n'osait dire ce qu'il m'a confié ensuite, à savoir qu'il lui semblait absurde de poursuivre mille hommes avec près de quinze mille. Il ne voulait point paraître moins assuré que ses frères cadets qui tous se modelaient sur leur père et faisaient les ardents, y compris le plus jeune, Philippe, qui n'a que quatorze ans.

Verneuil au bord de l'Avre ; l'une des portes de la Normandie. La chevauchée anglaise y était passée la veille, tel un torrent ravageur. Les habitants virent arriver l'armée française comme un fleuve en crue.

Messire de Lancastre sachant ce qui déferlait vers lui, se garda bien de pousser vers Paris. Emmenant le gros butin qu'il avait fait en chemin, ainsi qu'un beau nombre de prisonniers, il reprit prudemment la route de l'ouest... « Sur Laigle, sur Laigle, ils sont partis sur Laigle », indiquèrent les vilains. Entendant cela, le roi Jean se sentit marqué par l'attention divine. Vous voyez bien pourquoi... Mais non, Archambaud, pas à cause de l'oiseau... Ah ! vous y êtes... À cause de la Truie-qui-file... le meurtre de Monsieur d'Espagne... Là où avait été perpétré le crime, là même le roi arrivait pour accomplir le châtiment. Il ne permit pas à son armée de dormir plus de quatre heures. À Laigle, il allait rejoindre les Anglais et Navarrais, et ce serait l'heure, enfin, de sa vengeance.

Ainsi, le neuf juillet, ayant fait halte devant le seuil de la Truie-qui-file, le temps d'y ployer sa genouillère de fer... étrange spectacle pour l'armée que celui d'un roi en prière et en pleurs sur une porte d'auberge !... il apercevait enfin les lances de Lancastre, à deux lieues de Laigle, en lisière de la forêt de Tubœuf... Tout cela, mon neveu, venait de se passer quand on me le conta, trois jours après.

« Lacez heaumes, formez batailles », cria le roi.

Alors, pour une fois d'accord, le connétable et les deux maréchaux s'interposèrent. « Sire, déclara rudement Audrehem, vous m'avez toujours vu ardent à vous servir... – Et moi aussi, dit Clermont. – ... mais ce serait folie de nous engager sur-le-champ. Il ne faut plus demander un seul pas à vos troupes. Depuis quatre jours vous ne leur donnez point de répit, et ce jour même vous les avez menées avec plus grande hâte que jamais. Les hommes sont hors de souffle, voyez-les donc ; les archers ont les pieds en sang et s'ils n'avaient leur pique pour se soutenir, ils s'écrouleraient sur le chemin même. – Ah ! cette piétaille, toujours, qui ralentit tout ! » dit Jean II irrité. « Ceux qui chevauchent ne valent pas mieux, lui répliqua Audrehem. Maintes montures sont blessées au garrot par leur charge, et maintes autres boitent, qu'on n'a pu referger. Les hommes d'armure, à tant aller par la chaleur qu'il fait, ont le cul saignant. N'attendez rien de vos bannières, avant qu'elles n'aient pris repos. – Outre quoi, Sire, renchérit Clermont, voyez en quel territoire nous irions attaquer. Nous avons devant nous une forêt dense, où Messire de Lancastre s'est retrait. Il aura toute aisance de faire échapper son parti, cependant que nos archers vont s'empêtrer en taillis et nos lances charger les troncs d'arbres. »

Le roi Jean eut un moment d'humeur méchante, pestant contre les hommes et les circonstances qui faisaient échec à sa volonté. Puis il prit une de ces décisions surprenantes pour lesquelles ses courtisans l'appellent le Bon, afin que leur flatterie lui soit répétée.

Il envoya ses deux premiers écuyers, Pluyan du Val et Jean de Corquilleray, vers le duc de Lancastre pour lui porter défi et lui demander bataille. Lancastre se tenait dans une clairière, ses archers disposés devant lui, tandis que des éclaireurs, partout, observaient l'armée française et repéraient des chemins de repli. Le duc aux yeux bleus vit donc arriver devers lui, escortés de quelques gens d'armes, les deux écuyers royaux qui arboraient pennon fleurdelysé à la hampe de leur lance, et qui soufflaient en cornet comme des hérauts de tournoi. Entouré de Philippe de Navarre, de Jean de Montfort et de Godefroy d'Harcourt, il écouta le discours suivant, que lui tint Pluyan du Val.

Le roi de France arrivait à la tête d'une immense armée, alors que le duc n'en avait qu'une petite. Aussi proposait-il audit duc de s'affronter le lendemain, avec un même nombre de chevaliers de part et d'autre, cent, ou cinquante, ou même trente, dans un lieu à convenir, et selon toutes les règles de l'honneur.

Lancastre reçut courtoisement les propositions du roi « qui se disait de France », mais n'en était pas moins partout réputé pour sa chevalerie. Il assura qu'il envisagerait la chose avec ses alliés, qu'il désignait de la main, car elle était trop sérieuse pour en décider seul. Les deux écuyers crurent pouvoir déduire de ces paroles que Lancastre donnerait réponse le lendemain.

C'est sur cette assurance que le roi Jean commanda de dresser son tref et plongea dans le sommeil. Et la nuit des Français fut celle d'une armée ronflante.

Au matin, la forêt de Tubœuf était vide. On y voyait des traces de passage, mais plus d'Anglais ni de Navarrais. Lancastre avait prudemment replié son monde vers Argentan.

Le roi Jean II laissa éclater son mépris pour ces ennemis sans loyauté, seulement bons au pillage quand ils n'avaient personne devant eux, mais qui s'éclipsaient dès qu'on leur offrait combat. « Nous portons l'Étoile sur le cœur, tandis que la Jarretière leur bat le mollet. Voilà ce qui nous distingue. Ce sont les chevaliers de la fuite. »

Mais songea-t-il à les prendre en chasse ? Les maréchaux proposaient de jeter les bannières les plus fraîches sur la voie de Lancastre ; à leur surprise, Jean II repoussa l'idée. On eût dit qu'il considérait la bataille gagnée dès lors que l'adversaire n'avait pas relevé son défi.

Il décida donc de revenir vers Chartres pour y dissoudre l'ost. Au passage, il reprendrait Breteuil.

Audrehem lui remontra que la garnison laissée à Breteuil par Lancastre était nombreuse, bien commandée et bien retranchée. « Je connais la place, Sire ; on ne l'enlève pas facilement. – Alors pourquoi les nôtres s'en sont-ils laissé déloger ? lui répondit le roi Jean. Je conduirai le siège moi-même. »

Et c'est là, mon neveu, que je le rejoignis, en compagnie de Capocci, le 12 juillet.

II

LE SIEGE DE BRETEUIL

Le roi Jean nous reçut armé en guerre, comme s'il allait lancer l'assaut dans la demi-heure. Il nous baissa l'anneau, nous demanda nouvelles du Saint-Père, et, sans écouter la réponse un peu longue, dissertante et fleurie, dans laquelle Niccola Capocci s'était engagé, il me dit : « Monseigneur de Périgord, vous arrivez à point pour assister à un beau siège. Je sais la vaillance qu'on a dans votre famille, et qu'on y est expert aux arts de la guerre. Les vôtres toujours ont très hautement servi le royaume, et si vous n'étiez prince d'Église, vous seriez sans doute maréchal à mon ost. Je gage qu'ici vous allez prendre plaisir. »

Cette manière de ne s'adresser qu'à moi, et pour me complimenter sur ma parentèle, déplut au Capocci, qui n'est pas de très haut lignage, et qui crut bon de dire que nous n'étions pas là pour nous émerveiller de prouesses de guerre, mais pour parler de paix chrétienne.

Je sus aussitôt que les choses n'iraient guère entre mon collégat et le roi de France, surtout quand ce dernier eut vu mon neveu Robert de Durazzo auquel il fit force amitiés, le questionnant sur la cour de Naples et sur sa tante la reine Jeanne. Il faut dire qu'il était très beau, mon Robert, tournure superbe, visage rose, cheveux soyeux... la grâce et la force tout ensemble. Et je vis poindre dans l'œil du roi cette étincelle qui ordinairement luit au regard des hommes quand passe une belle femme. « Où prendrez-vous vos quartiers ? » demanda-t-il. Je lui dis que nous nous accommoderions dans une abbaye voisine.

Je l'observai bien, et le trouvai assez envieilli, épaisse, alourdi, le menton plus pesant sous la barbe peu fournie, d'un jaune pisseux. Et il avait pris l'habitude de balancer la tête,

comme s'il était gêné au col ou à l'épaule par quelque limaille dans sa chemise d'acier.

Il voulut nous montrer le camp, où notre arrivée avait produit quelque remous de curiosité. « Voici Sa Sainte Éminence Monseigneur de Périgord qui nous est venu visiter », disait-il à ses bannerets, comme si nous étions venus tout exprès pour lui porter l'aide du ciel. Je distribuai les bénédictions. Le nez de Capocci s'allongeait de plus en plus.

Le roi tenait beaucoup à me faire connaître le chef de son engeignerie auquel il semblait accorder plus d'importance qu'à ses maréchaux ou même son connétable. « Où est l'Archiprêtre ?... A-t-on vu l'Archiprêtre ?... Bourbon, faites appeler l'Archiprêtre... » Et je me demandais ce qui pouvait bien valoir le surnom d'archiprêtre au capitaine qui commandait les machines, mines et artillerie à poudre.

Étrange bonhomme que celui qui vint à nous, monté sur de longues pattes arquées prises dans des jambières et des cuissots d'acier ; il avait l'air de marcher sur des éclairs. Sa ceinture, très serrée sur le surcot de cuir, lui donnait une tournure de guêpe. De grandes mains aux ongles noirs et qu'il tenait écartées du corps, à cause des cubitières de métal qui lui protégeaient les bras. Une gueule assez louche, maigre, aux pommettes saillantes, aux yeux étirés, et l'expression goguenarde de quelqu'un qui est toujours prêt à s'offrir pour un quart de sol la figure d'autrui. Et pour coiffer le tout, un chapeau de Montauban, à larges bords, tout en fer, avançant en pointe au-dessus du nez, avec deux fentes pour pouvoir regarder à travers quand il baissait la tête. « Où étais-tu l'Archiprêtre ? On te cherchait », dit le roi qui précise à mon intention : « Arnaud de Cervole, sire de Vélines. – Archiprêtre, pour vous servir... Monseigneur cardinal... », ajoute l'autre d'un ton moqueur qui ne me plaît guère.

Et soudain, je me rappelle... Vélines, c'est de chez nous, Archambaud... bien sûr, près de Sainte-Foy-la-Grande, aux limites du Périgord et de la Guyenne. Et le bonhomme avait bel et bien été archiprêtre, un archiprêtre sans latin ni tonsure, certes, mais archiprêtre quand même. Et d'où cela ? Mais tout naturellement de Vélines, son petit fief, dont il s'était fait

attribuer la cure, touchant ainsi à la fois les redevances seigneuriales et les revenus ecclésiastiques. Il ne lui en coûtait que de payer un vrai clerc, au rabais, pour assurer le travail d'Église... jusqu'à ce que le pape Innocent lui supprime son bénéfice, comme toutes autres commendes de cette nature, au début du pontificat. « Les brebis doivent être gardées par un pasteur... » ; ce que je vous contais l'autre jour. Alors, envolée l'archiprêtrise de Vélines ! J'avais eu à connaître de l'affaire entre cent de même sorte, et je savais que le gaillard ne portait pas la cour d'Avignon au plus haut de son cœur. Pour une fois, je dois dire, je donnais pleine raison au Saint-Père. Et je devinai que ce Cervole n'allait pas, lui non plus, me faciliter les choses.

« L'Archiprêtre m'a fait un fier travail à Évreux, et la ville est redevenue nôtre », me dit le roi pour mettre en valeur son artificier. « C'est même la seule que vous ayez reprise au Navarrais, Sire », lui répondit Cervole avec un bel aplomb. « Nous en ferons autant de Breteuil. Je veux un beau siège, comme celui d'Aiguillon. – À ceci près que vous n'avez jamais pris Aiguillon, Sire. »

Diantre, me dis-je, l'homme est bien en cour, pour parler avec cette franchise.

« C'est qu'on ne m'en a point, hélas, laissé le temps », dit tristement le roi.

Il fallait être l'Archiprêtre... je me suis mis moi aussi à l'appeler l'Archiprêtre, puisque tout le monde le nommait ainsi... il fallait être cet homme-là pour balancer son chapeau de fer et murmurer, devant son souverain : « Le temps, le temps... six mois... »

Et il fallait être le roi Jean pour s'obstiner à croire que le siège d'Aiguillon, qu'il avait conduit dans l'année même où son père se faisait écraser à Crécy, représentait un modèle de l'art militaire. Une entreprise ruineuse, interminable. Un pont qu'il avait ordonné de construire pour approcher la forteresse, et dans un si bon emplacement que les assiégés l'avaient détruit six fois. Des machines compliquées qu'on avait dû acheminer à grands frais et grande lenteur, depuis Toulouse... et pour un résultat parfaitement nul.

Eh bien ! c'était là-dessus que le roi Jean fondait sa gloire et qu'il autorisait son expérience. En vérité, acharné comme il est à régler ses rancunes envers le destin, il voulait prendre, à dix ans de distance, sa revanche d'Aiguillon, et prouver que ses méthodes étaient les bonnes ; il voulait laisser dans la mémoire des nations le souvenir d'un grand siège.

Et c'était pour cela que, négligeant de poursuivre un ennemi qu'il aurait pu battre sans beaucoup de peine, il venait de planter son tref devant Breteuil. Encore, s'adressant à l'Archiprêtre, fort versé dans le nouvel usage des destructions par la poudre, on eût pu croire qu'il avait résolu de miner les murailles du château, comme on avait fait à Évreux. Mais non. Ce qu'il demandait à son maître de l'engeignerie, c'était d'élever des constructions d'assaut qui permettraient de passer par-dessus les murs. Et les maréchaux et les capitaines écoutaient, pleins de respect, les ordres du roi et s'affairaient à les accomplir. Aussi longtemps qu'un homme commande, fût-ce le pire imbécile, il y a des gens pour croire qu'il commande bien.

Quant à l'Archiprêtre... j'eus l'impression que l'Archiprêtre se moquait de tout. Le roi voulait des rampes, des échafaudages, des beffrois ; eh bien, on lui en construirait, et l'on demanderait paiement en conséquence. Si ces appareils d'autrefois, ces machineries d'avant les pièces à feu n'apportaient pas le résultat escompté, le roi n'aurait à s'en prendre qu'à lui-même. Et l'Archiprêtre ne laisserait à personne le soin de le lui dire ; il avait sur le roi Jean cet ascendant qu'ont parfois les soudards sur les princes, et il ne se gênait pas pour en user, une fois que le trésorier lui avait aligné sa solde et celle de ses compagnons.

La petite ville normande se transforma en un immense chantier. On creusait des retranchements autour du château. La terre retirée des fossés servait à établir des plates-formes et des pentes d'assaut. Ce n'était que bruits de pelles et de charrois, grincements d'essieux, claquements de fouets et jurons. Je me serais cru revenu à Villeneuve.

Les haches retentissaient dans les forêts avoisinantes. Certains villageois des parages faisaient leurs affaires, s'ils vendaient de la boisson. D'autres avaient la mauvaise surprise de voir soudain six goujats démolir leur grange pour en

emporter les poutres. « Service du roi ! » C'était vite dit. Et les pioches de s'attaquer aux murs de torchis, et les cordes de tirer sur les bois de colombages, et bientôt, dans un grand craquement, tout s'écroulait. « Il aurait bien pu aller se planter ailleurs, le roi, plutôt que de nous envoyer ces malfaisants qui nous ôtent nos toits de dessus la tête », disaient les manants. Ils commençaient à trouver que le roi de Navarre était un meilleur maître, et que même la présence des Anglais pesait moins lourd que celle du roi de France.

Je restai donc à Breteuil un morceau de juillet, au grand dam de Capocci qui aurait préféré le séjour de Paris... moi aussi je l'eusse préféré !... et qui envoyait en Avignon des missives pleines d'acrimonie où il laissait entendre fieleusement que je me plaisais plus à contempler la guerre qu'à faire avancer la paix. Or comment, je vous le demande, pouvais-je faire avancer la paix sinon en parlant au roi, et où pouvais-je lui parler, sinon au siège dont il ne paraissait pas vouloir s'éloigner ? Il passait ses journées à tourner autour des travaux en compagnie de l'Archiprêtre ; il usait son temps à vérifier un angle d'attaque, à s'inquiéter d'un épaulement, et surtout à regarder monter la tour de bois, un extraordinaire beffroi sur roues où l'on pourrait loger force archers, avec tout un armement d'arbalètes et de traits à feu, une machine comme on n'en avait point vu depuis les temps antiques. Il ne suffisait pas d'en bâtir les étages ; il fallait encore trouver assez de peaux de bœufs pour revêtir cet énorme échafaud ; et puis construire un chemin dur et plat, pour pouvoir l'y pousser. Mais quand elle serait prête, la tour, on verrait des choses étonnantes !

Le roi me conviait souvent à souper, et là je pouvais l'entretenir. « La paix ? me disait-il. Mais c'est tout mon désir. Voyez, je suis en train de dissoudre mon ost, gardant juste avec moi ce qu'il me faut pour ce siège. Attendez que j'aie pris Breteuil, et aussitôt après je veux bien faire la paix, pour complaire au Saint-Père. Que mes ennemis me soumettent leurs propositions. – Sire, disais-je, il faudrait savoir quelles propositions vous seriez prêt à considérer... – Celles qui ne seront pas contraires à mon honneur. » « Ah ! ce n'était pas tâche facile ! Ce fut moi, hélas, qui eut à lui apprendre, car

j'étais mieux informé que lui, que le prince de Galles rassemblait des troupes à Libourne et à La Réole pour une nouvelle chevauchée.

« Et vous me parlez de paix, Monseigneur de Périgord ?

— Précisément, Sire, afin d'éviter que de nouveaux malheurs... — Cette fois, je ne permettrai pas que le prince d'Angleterre s'ébatte en Languedoc comme il le fit l'an passé. Je vais convoquer l'ost de nouveau, pour le 1^{er} août, à Chartres. »

Je m'étonnai qu'il laissât partir ses bannières pour les rappeler, une semaine plus tard. Je m'en ouvris, discrètement, au duc d'Athènes, à Audrehem, car tout ce monde venait me voir et se confiait à moi. Non, le roi s'obstinait, par un souci d'économie qui ne lui ressemblait guère, à renvoyer d'abord le ban, qu'il avait appelé le mois précédent, pour le rappeler, avec l'arrière-ban. Quelqu'un avait dû lui dire, Jean d'Artois peut-être ou une aussi fine cervelle, qu'il épargnerait ainsi quelques jours de solde. Mais il aurait pris un mois de retard sur le prince de Galles. Oh ! oui, il lui fallait faire la paix ; et plus il attendrait, moins elle serait négociable à sa satisfaction.

Je connus mieux l'Archiprêtre, et je dois dire que le bonhomme m'amusa. Le Périgord le rapprochait de moi ; il vint me demander de lui faire rendre son bénéfice. Et en quels termes ! « Votre Innocent... — Le Saint-Père, mon ami, le Saint-Père... lui disais-je. — Bon, le Saint-Père, si vous voulez, m'a supprimé ma commande pour le bon ordre de l'Église... ah ! c'est ce que l'évêque m'a dit. Eh quoi ? Croit-il donc qu'il n'y avait pas d'ordre à Vélines, avant lui ? La cure des âmes, messire cardinal, vous pensez que je ne l'exerçais point ? Il aurait fait beau voir qu'un agonisant trépassât sans les sacrements. À la moindre maladie, j'envoyais le tonsuré. Ça se paye, les sacrements. Et les gens qui passaient devant ma justice : amende. Ensuite, à confesse ; et la taxe de pénitence. Les adultères, la même chose. Je sais comment ça se mène, moi, les bons chrétiens. » Je lui disais : « L'Église a perdu un archiprêtre, mais le roi a gagné un bon chevalier. » Car Jean II l'avait armé chevalier, l'an passé.

Tout n'est pas mauvais, dans ce Cervole. Il a, pour parler des bords de notre Dordogne, des accents tendres qui surprennent.

L'eau verte de la vaste rivière où se reflètent nos manoirs, le soir, entre les peupliers et les frênes ; les prairies grasses au printemps, la chaleur sèche des étés qui fait mûrir les orges jaunes ; les soirs qui sentent la menthe ; les raisins de septembre où nous mordions, enfants, dans des grappes chaudes... Si tous les hommes de France aimeraient leur terre autant que l'aime cet homme-là, le royaume serait mieux défendu.

Je finis par comprendre les raisons de la faveur donc il jouissait. D'abord, il avait rejoint le roi dans la chevauchée de Saintonge, en 51, une petite équipée, mais qui avait permis à Jean II de croire qu'il serait un roi victorieux. L'Archiprêtre lui avait amené sa troupe, vingt armures et soixante sergents de pied. Comment les avait-il pu rassembler, à Vélines ? Toujours est-il que cela formait une compagnie. Mille écus d'or, réglés par le trésorier des guerres, pour le service d'une année... Cela permettait au roi de dire : « Nous sommes compagnons de longtemps, n'est-ce pas vrai, l'Archiprêtre ? »

Ensuite, il avait servi sous Monsieur d'Espagne, et, malin, ne manquait jamais de le rappeler devant le roi. C'était même sous les ordres de Charles d'Espagne, dans la campagne de 53, qu'il avait chassé les Anglais de son propre château de Vélines et des terres avoisinantes, Montcarret, Montaigne, Montravel... Les Anglais tenaient Libourne et y avaient grosse garnison d'archers. Mais lui, Arnaud de Cervole, tenait Sainte-Foy et n'était pas disposé à se la laisser enlever... « Je suis contre le pape parce qu'il m'a ôté mon archiprêtrise ; je suis contre l'Anglais parce qu'il a ravagé mon château ; je suis contre le Navarrais parce qu'il a occis mon connétable. Ah ! que n'ai-je été à Laigle, auprès de lui, pour le défendre ! »... C'était baume pour les oreilles du roi.

Et puis, enfin, l'Archiprêtre excelle aux nouveaux engins à feu. Il les aime, il les apprivoise, il s'en amuse. Rien ne lui plaît tant, il me l'a dit, que d'allumer une mèche, après de souterraines préparations, et de voir une tour de château s'ouvrir comme une fleur, comme un bouquet, projetant en l'air hommes et pierres, piques et tuiles. À cause de cela, il est entouré, sinon d'estime, du moins d'un certain respect ; car

beaucoup, parmi les plus hardis chevaliers, répugnent à s'approcher de ces armes du diable que lui manie comme en se jouant. Il y a des gens ainsi, chaque fois qu'apparaissent de nouveaux procédés de guerre, qui en ont le sens immédiat et se font une réputation de leur emploi. Alors que les valets d'armes, les mains sur les oreilles, courent à mettre à l'abri, et que même les barons et les maréchaux reculent prudemment, Cervole, une lumière amusée dans l'œil, regarde rouler les barils de poudre, donne des ordres nets, enjambe les fougasses, se coule dans les sapes en rampant sur ses cubitières, ressort, bat tranquillement le briquet, prend son temps pour gagner un angle mort ou s'accroupir derrière un muret, tandis que part le tonnerre, que la terre tremble et que les murs s'entrouvrent.

Pareilles tâches exigent des équipes solides. Cervole a formé la sienne ; des brutes habiles, des amateurs de massacre, ravis de répandre la terreur, de briser, de détruire. Il les paye bien ; car le risque vaut salaire. Et il va flanqué de ses deux lieutenants qu'on croirait choisis pour leurs noms : Gaston de la Parade et Bernard d'Orgueil. Entre nous, le roi Jean aurait mieux employé ces trois artificiers-là, Breteuil serait tombé en une semaine. Mais non ; il voulait son beffroi roulant. Cependant que la grande tour s'élevait, don Sanche Lopez, ses Navarrais et ses Anglais, enfermés dans le château, n'avaient pas l'air autrement émus. Les gardes se relayaient, à heures fixes, sur les chemins de ronde. Les assiégés, bien pourvus de vivres, avaient la mine grasse. De temps en temps, ils envoyoyaient une volée de flèches sur les terrassiers, mais avec parcimonie, pour ne pas user inutilement leurs munitions. Ces tirs, qui se produisaient parfois au passage du roi, lui procuraient des illusions d'exploit... « Avez-vous vu ? Tout un vol de flèches est arrivé sur lui, et point n'a bronché notre Sire ; ah ! le bon roi... » Et permettaient à l'Archiprêtre, à l'Orgueil, à la Parade de lui crier : « Gardez-vous, Sire, on vous ajuste ! »... en lui faisant rempart de leur corps contre des traits qui venaient finir dans l'herbe, à leurs pieds.

Il ne sentait pas bon, l'Archiprêtre. Mais il faut convenir que tout le monde puait, que tout le camp puait, et que c'était surtout par l'odeur que Breteuil était assiégée ! La brise

charriaient des senteurs d'excréments, car tous ces hommes qui pelletaient, charroyaient, sciaient, clouaient, se soulageaient au plus près de leur labeur. On ne se lavait guère, et le roi lui-même, constamment en cuirasse...

Usant d'autant de parfums et d'essences que je pouvais, j'eus le temps de bien observer les faiblesses du roi Jean. Ah ! c'est merveille que tant d'inconscience !

Il avait là deux cardinaux mandés par le Saint-Père pour tenter une grande paix générale ; il recevait des courriers de tous les princes d'Europe qui blâmaient sa conduite envers le roi de Navarre et lui donnaient conseil de le libérer ; il apprenait que les aides, partout, rentraient mal, et que non seulement en Normandie, non seulement à Paris, mais dans le royaume entier, l'humeur des gens était mauvaise et toute prête à la révolte ; il savait, surtout, que deux armées anglaises s'apprétaient contre lui, celle de Lancastre en Cotentin, qui recevait renforts, et celle d'Aquitaine... Mais rien n'avait d'importance, à ses yeux, que le siège d'une petite place normande, et rien ne l'en pouvait distraire. S'obstiner sur le détail sans plus apercevoir l'ensemble est un grand vice de nature, chez un prince.

Durant tout un mois, Jean II n'alla qu'une fois à Paris, quatre jours, et pour y commettre la sottise que je vous dirai. Et le seul édit dont il n'ait pas alors laissé le soin à ses conseillers fut pour faire crier dans les bourgs et bailliages, à six lieues autour de Breteuil, que toutes manières de maçons, charpentiers, fouleurs, mineurs, houeurs, coupeurs de bois et autres manouvriers vinssent devers lui, de jour comme de nuit, portant les instruments et outils nécessaires à leurs métiers, afin de travailler aux pièces de siège.

La vue de son grand beffroi mobile, son atournement d'assaut comme il l'appelait, l'emplissait de satisfaction. Trois étages ; chaque plate-forme assez large pour que deux cents hommes y puissent tenir et combattre. Cela ferait donc six cents soldats au total qui occupereraient cette machine extraordinaire, quand on aurait apporté assez de fagots et fascines, charrié assez de pierres et tassé de terre pour lui former le chemin où elle roulerait sur ses quatre roues énormes.

Le roi Jean était si fier de son beffroi qu'il avait invité à le voir monter et mettre en œuvre. Ainsi s'en étaient venus le bâtard de Castille, Henri de Trastamare, ainsi que le comte de Douglas.

« Messire Édouard a son Navarrais, mais moi j'ai mon Écossais », disait joliment le roi. À la différence près que Philippe de Navarre apportait aux Anglais la moitié de la Normandie, tandis que messire de Douglas n'apportait rien d'autre au roi de France que sa vaillante épée.

J'entends encore le roi nous expliquer : « Voyez, messeigneurs : cet atournement peut être poussé au point que l'on veut des remparts, les surplomber, permettre aux assaillants de jeter dans la place toutes sortes de carreaux et projectiles, d'attaquer à hauteur même des chemins de ronde. Les cuirs qu'on cloue dessus ont pour objet d'amortir les flèches. » Et moi qui m'obstinais à lui parler des conditions de la paix !

L'Espagnol et l'Écossais n'étaient pas seuls à contempler l'énorme tour de bois. Les gens de messire Sanche Lopez la regardaient aussi, avec prudence, car l'Archiprêtre avait monté d'autres machines qui arrosaient copieusement la garnison de balles de pierre et de traits à poudre. Le château était pour ainsi dire décoiffé. Mais les gens de Lopez n'avaient pas l'air tellement effrayés. Ils ménageaient des trous dans leurs propres murailles, à mi-hauteur. « Pour mieux pouvoir fuir », disait le roi.

Enfin le grand jour arriva. J'y fus, un peu en retrait sur une petite butte, car la chose m'intéressait. Le Saint-Siège a des troupes, et des villes qu'il nous faut pouvoir défendre... Le roi Jean II paraît, coiffé de son heaume couronné de fleurs d'or. De son épée flamboyante, il donne le signe de l'attaque, tandis que les trompes sonnent. Au sommet de la tour tendue de cuir flotte la bannière aux fleurs de lis, et, au-dessous, les bannières des troupes qui occupent les trois étages. C'est un bouquet d'étendards que ce beffroi ! Et voilà qu'il se meut. Hommes et chevaux lui sont attelés, par grappes, et l'Archiprêtre scande l'effort à grands coups de gueule... On m'a dit avoir employé pour mille livres de cordes de chanvre. L'engin progresse, très

lentement avec des gémissements de bois et quelques oscillations, mais il progresse. De le voir ainsi avancer, se balançant un peu et tout hérisse de drapeaux, on dirait un navire qui va à l'abordage. Et il aborde, en effet, dans un grand tumulte. Déjà, on se bat sur les créneaux, à hauteur de la troisième plate-forme. Les épées se croisent, les flèches partent en vols serrés. L'armée qui enserre le château, tout entière tête levée, a le souffle suspendu. Là-haut se font de beaux exploits. Le roi, la ventaille ouverte, assiste, superbe, à ce combat dans les airs.

Et puis soudain, un énorme fracas fait sursauter les troupes, et un jet de fumée enveloppe les bannières, au sommet du beffroi.

Messire de Lancastre avait laissé des bouches de canon à don Sanche Lopez, que celui-ci s'était bien gardé d'utiliser jusqu'à présent. Et voilà que ces bouches, par les trous ménagés dans la muraille, tirent à bout portant dans la tour roulante, crevant les peaux de bœufs qui la recouvrent, fauchant des rangées d'hommes sur les plates-formes, brisant les pièces de charpente.

Les balistes et les catapultes de l'Archiprêtre ont beau se mettre de la partie, elles ne peuvent empêcher qu'une deuxième salve ne soit tirée, puis une troisième. Ce ne sont plus seulement des boulets de fonte, mais aussi des pots enflammés, des sortes de feux grégeois qui viennent frapper le beffroi. Les hommes tombent, en hurlant, ou se ruent à dévaler les échelles, ou même se lancent dans le vide, affreusement brûlés. Les flammes commencent à jaillir du toit de la belle machine. Et puis, dans un craquement d'enfer, le plus haut étage s'effondre, écrasant ses occupants sous un brasier... De ma vie, Archambaud, je n'ai entendu plus effroyable clamour de souffrance ; et encore je n'étais pas au plus près. Les archers étaient pris dans un enchevêtrement de poutres incandescentes. Poitrines défoncées, leurs jambes, leurs bras cramaient. Les peaux de bœufs, en brûlant, répandaient une odeur atroce. La tour se mit à pencher, à pencher, et alors qu'on croyait qu'elle allait s'écrouler, elle s'immobilisa, inclinée, flambant toujours. On y jeta de l'eau comme on put, on s'affaira à en retirer les corps écrasés ou brûlés, tandis que les défenseurs du château dansaient de joie

sur les murailles en criant : « Saint Georges loyauté ! Navarre loyauté ! »

Le roi Jean, devant ce désastre, semblait chercher autour de lui un coupable, alors qu'il n'y en avait d'autre que lui-même. Mais l'Archiprêtre était là, sous son chapeau de fer, et la grande colère qui allait éclater resta dans le heaume royal. Car Cervole était sans doute le seul homme de toute l'armée qui n'eût pas hésité à dire au roi : « Voyez votre ânerie, Sire. Je vous avais conseillé de creuser des mines, plutôt que de bâtir ces grands échafauds qui ne sont plus d'usage depuis bientôt cinquante ans. On n'est plus au temps des Templiers, et Breteuil n'est pas Jérusalem. »

Le roi demanda simplement : « Cet atournement peut-il être réparé ? – Non, Sire. – Alors cassez ce qu'il en reste. Cela servira à combler les fossés. »

Ce soir-là, je pensai opportun de l'entreprendre sérieusement sur les approches d'un traité de paix. Les revers ordinairement ouvrent l'oreille des rois à l'entendement de la sagesse. L'horreur dont nous venions d'être témoins me permettait d'en appeler à ses sentiments chrétiens. Et si son ardeur chevaleresque était avide de prouesses, le pape lui en offrait, à lui et aux princes d'Europe, de bien plus méritoires et plus glorieuses du côté de Constantinople. Je me fis rebuffer, ce qui remplit d'aise Capocci.

« J'ai deux chevauchées anglaises qui me menacent en mon royaume et ne puis différer de m'apprêter à leur courir sus. C'est là tout mon souci pour le présent. Nous reparlerons à Chartres, s'il vous plaît. »

Les dangers qu'il ignorait la veille lui paraissaient soudain d'urgence première.

Et Breteuil ? Qu'allait-il décider pour Breteuil ? Préparer un nouvel assaut demanderait un autre mois aux assiégeants. Les assiégés, pour leur part, s'ils n'avaient épuisé ni leurs vivres ni leurs munitions, avaient été mal éprouvés. Ils avaient des blessés, leurs tours étaient décoiffées. Quelqu'un parla de négocier, d'offrir à la garnison une reddition honorable. Le roi se tourna vers moi. « Eh bien, Monseigneur cardinal... »

Ce fut mon tour de lui marquer hauteur. J'étais venu d'Avignon pour œuvrer à une paix générale, non pour m'entremettre dans une quelconque livraison de forteresse. Il comprit son erreur, et se donna contenance par ce qu'il crut être une repartie plaisante. « Si cardinal est empêché, archiprêtre peut faire office. »

Et le lendemain, tandis que la tour de bois fumait encore et que les terrassiers s'étaient remis à l'œuvre, mais cette fois pour enterrer les morts, notre sire de Vélines, monté sur ses guêtres d'acier, et précédé de trompes sonnantes, s'en alla conférer avec don Sanche Lopez. Ils marchèrent un long moment devant le pont-levis du château, regardés par les soldats des deux camps.

Ils étaient l'un comme l'autre, hommes de métier et ne pouvaient s'en faire accroire... « Si je vous avais attaqué avec des mines à poudre, sous vos murs, messire ? – Ah ! messire, je pense que vous seriez venu à bout de nous. – Combien de temps pouvez-vous tenir encore ? – Moins longtemps que nous le souhaiterions, mais plus que vous ne l'espérez. Nous avons suffisance d'eau, de victuailles, de flèches et de boulets. »

Au bout d'une heure l'Archiprêtre s'en revint vers le roi. « Don Sanche Lopez consent à vous remettre le château, si vous lui laissez libre départ et si vous lui donnez de l'argent. – Soit, qu'on lui en donne et qu'on en finisse ! »

Deux jours plus tard, les gens de la garnison, têtes hautes et bourses pleines, sortaient pour s'en aller rejoindre Monseigneur de Lancastre. Le roi Jean devrait réparer Breteuil à ses frais. Ainsi se terminait ce siège qu'il avait voulu mémorable. Encore eut-il le front de nous soutenir que sans son beffroi d'assaut la place serait venue moins vite à composition.

III

L'HOMMAGE DE PHŒBUS

Vous regardez s'éloigner Troyes ? Belle cité, n'est-ce pas, mon neveu, surtout par ce matin tout éclairé de soleil. Ah ! c'est une grande chance pour une ville que d'avoir donné naissance à un pape. Car les beaux hôtels et palais que vous avez vus autour de la Maison de Ville, et l'église Saint-Urbain qui dans l'art nouveau est un joyau, avec sa foison de vitraux, et bien d'autres bâtiments encore dont vous avez admiré l'ordonnance, tout cela est dû au fait que Urbain IV, qui occupa le trône de saint Pierre voici tout près d'un siècle, et pour trois ans seulement, avait vu le jour à Troyes, dans une boutique, là même où s'élève à présent son église. C'est ce qui a donné de la gloire à la ville, et comme un élan de prospérité. Ah ! si pareille fortune avait pu échoir à notre cher Périgueux... Enfin, je ne veux plus parler de cela, car vous croiriez que je n'ai rien d'autre en tête...

À présent, je connais le chemin du Dauphin. Il nous suit. Il sera demain à Troyes. Mais il gagnera Metz par Saint-Dizier et Saint-Mihiel, tandis que nous passerons par Châlons et Verdun. D'abord, parce que j'ai affaire à Verdun... je suis chanoine de la cathédrale... et puis parce que je ne veux point paraître me joindre avec le Dauphin. Mais rapprochés comme nous sommes, nous pourrons à tout moment échanger messagers, dans la journée ou presque ; et puis nos liaisons deviennent plus aisées et rapides, avec Avignon...

Quoi donc ? Qu'avais-je promis de vous conter et que j'ai oublié ? Ah... ce que fit le roi Jean à Paris, pendant les quatre jours qu'il s'absenta du siège de Breteuil ?...

Il allait recevoir l'hommage de Gaston Phœbus. Un succès, un triomphe pour le roi Jean, ou plutôt pour le chancelier Pierre de La Forêt qui avait, patiemment, habilement, préparé la

chose. Car Phœbus est beau-frère du roi de Navarre et leurs domaines tout voisins, au seuil des Pyrénées. Or, cet hommage traînait depuis le début du règne. L'obtenir au moment où Charles de Navarre était en prison, voilà qui pouvait changer les choses, et modifier le jugement de plusieurs cours d'Europe.

Bien sûr, la réputation de Phœbus est venue jusqu'à vous... Oh ! pas seulement un grand veneur, mais aussi un grand jouteur, un grand liseur, un grand bâtisseur et, de surcroît, un grand séducteur. Je dirais : un grand prince dont la peine est de n'avoir qu'un petit État. On assure qu'il est le plus bel homme de ce temps, et j'y souscris volontiers. Très haut, et d'une force à se battre avec les ours... au propre, mon neveu, avec un ours, il l'a fait !... il a la jambe bien fendue, la hanche mince, l'épaule large, le visage lumineux, la dent très blanche sous le sourire. Et puis surtout il a cette masse de cheveux d'un or cuivré, cette toison radieuse, ondulée, arrondie jusqu'au bas du col, cette couronne naturelle, flamboyante, qui lui a fait prendre le soleil pour emblème, ainsi que son surnom de Phœbus, qu'il écrit d'ailleurs avec un F et un é... Fébus... parce qu'il a dû le choisir avant d'avoir un peu de grec. Il ne porte jamais de chaperon et va toujours nu-tête comme les anciens Romains, ce qui est unique dans nos usages.

Je fus chez lui, naguère. Car il a fait si bien que tout ce qui compte dans le monde chrétien passe par sa petite cour d'Orthez dont il est arrivé à ce qu'elle soit une grande cour. Quand je m'y trouvais, j'y rencontrais un comte palatin, un prélat du roi Édouard, un premier chambellan du roi de Castille, sans compter des physiciens réputés, un célèbre imagier, et de grands docteurs ès lois. Tout ce monde splendidelement traité.

Je ne sais que le roi Lusignan de Chypre qui ait si rayonnante et si influente cour, sur un si étroit territoire ; mais il dispose de beaucoup plus de moyens, de par les profits du commerce.

Phœbus a une rapide et plaisante façon de vous montrer ce qui lui appartient : « Voici mes chiens de meute... mes chevaux... voici ma maîtresse... voici mes bâtards... Madame de Foix se porte bien, Dieu soit loué. Vous la verrez ce soir. »

Le soir, dans la longue galerie qu'il a fait ouvrir au flanc de son château, et d'où l'on domine un horizon montueux, toute la cour se réunit et déambule, pendant un grand moment, en atours superbes, tandis qu'une ombre bleue tombe sur le Béarn. De place en place sont d'immenses cheminées qui flambent et, entre les cheminées, le mur est peint à fresque de scènes de chasse qui sont travail d'artistes venus d'Italie. L'invité qui n'a pas apporté tous ses joyaux et ses meilleures robes, croyant à un séjour dans un petit château de montagne, fait fort mauvaise figure. Je vous en avertis, s'il vous advient un jour d'y aller... Madame Agnès de Foix, qui est Navarre, la sœur de la reine Blanche et presque aussi belle qu'elle, est toute cousue d'or et de perles. Elle parle peu, ou plutôt, on le devine, elle craint de parler. Elle écoute les ménestrels qui chantent *Aqueres mountanes* que son époux a composé, et que les Béarnais aiment à reprendre en chœur.

Phœbus, lui, va de groupe en groupe, salue l'un, salue l'autre, accueille un seigneur, complimente un poète, s'entretient avec un ambassadeur, s'informe en marchant des affaires du monde, laisse tomber un avis, donne un ordre à mi-voix et gouverne en causant. Jusqu'à ce que douze grands flambeaux portés par des valets à sa livrée le viennent quérir pour passer à souper, avec tous ses hôtes. Parfois il ne se met à table qu'à la minuit.

Un soir je l'ai surpris, appuyé contre une arche de la galerie ouverte, à soupirer devant son gave argenté et son horizon de montagnes bleues : « Trop petit, trop petit... On dirait, Monseigneur, que la Providence prend un plaisir malin, en faisant rouler les dés, à les apparier à l'envers... »

Nous venions de parler de la France, du roi de France, et je compris ce qu'il voulait me donner à entendre. Grand homme souvent ne reçoit à gouverner que petite terre, alors qu'à l'homme faible échoit le grand royaume. Et il ajouta : « Mais si petit que soit mon Béarn, j'entends qu'il n'appartienne à personne qu'à lui-même. »

Ses lettres sont merveille. Il ne manque à y inscrire aucun de ses titres : « Nous, Gaston III, comte de Foix, vicomte de Béarn, vicomte de Lautrec, de Marsan et de Castillon... » et quoi donc encore... ah, oui : « seigneur de Montesquieu et de

Montpezat... » et puis, et puis, entendez comme cela sonne : « viguier d'Andorre et de Capsire... » et il signe seulement « Fébus »... avec son F et son é, bien sûr, peut-être pour se distinguer même d'Apollon... tout comme sur les châteaux et monuments qu'il construit ou embellit, on voit gravé en hautes lettres : « Fébus l'a fait. »

Il y a de l'outrance, certes, en son personnage ; mais il faut se rappeler qu'il n'a que vingt-cinq ans. Pour son âge, il a déjà montré beaucoup d'habileté. De même qu'il a montré son courage ; il fut des plus vaillants à Crécy. Il avait quinze ans. Ah ! j'omets de vous dire, si vous ne le savez : il est petit-neveu de Robert d'Artois. Son grand-père épousa Jeanne d'Artois, la propre sœur de Robert, laquelle, aussitôt après son veuvage, a marqué tant d'appétit pour les hommes, mené vie si scandaleuse, causé tant d'embrouilles... et pourrait tant en causer encore... mais si, elle vit toujours ; un peu plus de soixante ans, et une belle santé... que son petit-fils, notre Phœbus, a dû la cloîtrer dans une tour du château de Foix où il la fait garder bien étroitement. Ah ! c'est un sang lourd que celui des d'Artois !

Et voilà l'homme dont La Forêt, l'archevêque-chancelier, alors que tout devient contraire au roi Jean, obtient qu'il vienne rendre l'hommage. Oh ! ne vous méprenez point. Phœbus a bien réfléchi sa décision, et il n'agit, précisément, que pour protéger l'indépendance de son petit Béarn. L'Aquitaine touchant à la Navarre, et lui-même touchant aux deux, leur alliance, à présent patente, ne lui sourit guère ; cela menace d'une grosse pesée ses courtes frontières. Il aimeraient bien se garantir du côté du Languedoc où il a eu maille à partir avec le comte d'Armagnac, gouverneur du roi. Alors, rapprochons-nous de la France, finissons-en de cette mésentente, et dans ce dessein, rendons l'hommage dû pour notre comté de Foix. Bien sûr, Phœbus plaidera la libération de son beau-frère Navarre, on en est convenu, mais pour la forme, pour la forme seulement, comme si c'était le prétexte au rapprochement. Le jeu est fin. Phœbus pourra toujours dire aux Navarre : « Je n'ai rendu l'hommage que dans l'intention de vous servir. »

En une semaine, Gaston Phœbus séduisit Paris. Il était arrivé avec une nombreuse escorte de gentilshommes, des serviteurs à foison, vingt chars pour transporter sa garde-robe et son mobilier, une meute splendide et une partie de sa ménagerie de bêtes fauves. Tout ce cortège s'étirait sur un quart de lieue. Le moindre varlet était splendidement vêtu, arborant la livrée de Béarn ; les chevaux étaient caparaçonnés de velours de soie, comme les miens. Lourde dépense à coup sûr, mais faite pour frapper les foules. Phœbus y avait réussi.

Les grands seigneurs se disputaient l'honneur de le recevoir. Tout ce qui était notoire dans la ville, gens de Parlement, d'université, de finance, et même gens d'Église, prenaient quelque raison de le venir saluer dans l'hôtel que sa sœur Blanche, la reine-veuve, lui avait ouvert pour le temps de son séjour. Les femmes voulaient le contempler, entendre sa voix, lui toucher la main. Lorsqu'il se déplaçait dans la ville, les badauds le reconnaissaient à sa chevelure d'or et s'agglutinaient aux portes des boutiques d'argentiers ou de drapiers dans lesquelles il entrait. On reconnaissait aussi l'écuyer qui l'accompagnait toujours, un géant du nom d'Ernauton d'Espagne, peut-être son demi-frère adultérin ; de même qu'on reconnaissait les deux énormes chiens pyrénéens dont il se faisait suivre, tenus en laisse par un varlet. Sur le dos d'un des chiens, un petit singe se tenait assis... Un grand seigneur inhabituel, plus fastueux que les plus fastueux, était dans la capitale, et chacun en parlait.

Je vous conte cela par le menu ; mais en ce mauvais juillet, nous étions sur l'escalier des drames ; et chaque marche importe.

Vous aurez à gouverner un gros comté, Archambaud, et dans des temps, je gage bien, qui ne seront pas plus aisés que celui-ci ; on ne se relève point en quelques années de la chute où nous voilà.

Gardez bien ceci en mémoire : dès lors qu'un prince est médiocre de nature, ou bien affaibli par l'âge ou par la maladie, il ne peut plus maintenir l'unité de ses conseillers. Son entourage se partage, se divise, car chacun en vient à s'approprier les morceaux d'une autorité qui ne s'exerce plus, ou

s'exerce mal ; chacun parle au nom d'un maître qui ne commande plus ; chacun échafaude pour soi, l'œil sur l'avenir. Alors les coteries se forment, selon les affinités d'ambition ou de tempérament. Les rivalités s'exaspèrent. Les loyaux se groupent d'un côté, et de l'autre les traîtres, qui se croient loyaux à leur manière.

Moi, j'appelle traîtres ceux qui trahissent l'intérêt supérieur du royaume. Souvent, c'est qu'ils sont incapables de l'apercevoir ; ils ne voient que l'intérêt des personnes ; or, ce sont eux, hélas, qui généralement l'emportent.

Autour du roi Jean, deux partis existaient comme ils existent aujourd'hui autour du Dauphin, puisque les mêmes hommes sont en place.

D'un côté, le parti du chancelier Pierre de La Forêt, l'archevêque de Rouen, que seconde Enguerrand du Petit-Cellier ; ce sont hommes que je tiens pour les plus avertis et les plus soucieux du bien du royaume. Et puis de l'autre Nicolas Braque, Lorris, et surtout, surtout, Simon de Bucy.

Peut-être l'allez-vous voir à Metz. Ah ! défiez-vous toujours de lui et des gens qui lui ressemblent... Un homme à tête trop grande sur un corps trop court, déjà c'est mauvais signe, redressé comme un coq, assez malappris et violent dès qu'il cesse d'être taciturne, et plein d'un immense orgueil, mais dissimulé. Il savoure le pouvoir exercé dans l'ombre, et n'aime rien tant qu'humilier, sinon perdre, tous ceux qu'il voit prendre trop d'importance à la cour ou trop d'influence sur le prince. Il imagine que gouverner, c'est seulement ruser, mentir, échafauder des machines. Il n'a point de grande idée, seulement de médiocres desseins, toujours noirs, et qu'il poursuit avec beaucoup d'obstination. Petit clerc du roi Philippe, il a grimpé jusqu'où il est... premier président au Parlement et membre du Grand Conseil... en s'acquérant réputation de fidélité, parce qu'il est autoritaire et brutal. On a vu cet homme, rendant la justice, obliger des plaideurs mécontents à s'agenouiller en plein prétoire pour lui demander pardon, ou bien faire exécuter d'un coup vingt-trois bourgeois de Rouen ; mais il prononce aussi bien des acquittements arbitraires ou renvoie indéfiniment de graves affaires, pour pouvoir tenir les gens à sa discrétion. Il sait

ne pas négliger sa fortune ; il a obtenu de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés l'octroi de la porte Saint-Germain, aussitôt nommée porte de Bucy, et par là il touche péage sur une bonne part de tout ce qui roule dans Paris.

Dès lors que La Forêt avait négocié l'hommage de Phœbus, Bucy y était opposé et bien résolu à faire échouer l'accord. C'est lui qui alla au-devant du roi, venant de Breteuil, et lui glissa : « Phœbus vous nargue dans Paris par un grand étalage de richesse... Phœbus a reçu à deux reprises le prévôt Marcel... J'ai soupçon que Phœbus complot, avec sa femme et la reine Blanche, l'évasion de Charles le Mauvais... Il faut exiger de Phœbus l'hommage pour le Béarn... Phœbus ne tient pas de bons propos sur vous... Prenez garde, en accueillant trop gracieusement Phœbus, de blesser le comte d'Armagnac, dont vous avez grand besoin en Languedoc. Certes, le chancelier La Forêt a cru bien faire ; mais La Forêt est trop coulant avec les amis de vos ennemis... Et puis a-t-on idée de s'appeler Phœbus ? » Et afin de mettre le roi vraiment en méchante humeur, il lui bailla une mauvaise nouvelle. Friquet de Fricamps s'était évadé du Châtelet grâce à l'ingéniosité de deux de ses domestiques. Les Navarrais narguaient le pouvoir royal et retrouvaient un homme bien habile et bien dangereux...

Cela fit qu'au souper qu'il offrit la veille de l'hommage, le roi Jean se montra rogue et agressif, appelant Phœbus : « Messire mon vassal » et lui demandant : « Reste-t-il quelques hommes dans vos fiefs, après tous ceux qui vous escortent dans ma ville ? »

Et encore il lui dit : « J'aimerais que vos troupes n'entrassent plus dans les terres où commande Monseigneur d'Armagnac. »

Fort surpris, car il était convenu avec Pierre de La Forêt qu'on regarderait ces incidents comme effacés, Phœbus répliqua : « Mes bannières, Sire mon cousin, n'auraient pas eu à pénétrer en Armagnac si ce n'avait été pour y repousser celles qui venaient attaquer chez moi. Mais dès lors que vous avez donné ordre que cessent les incursions des hommes qui sont à Monseigneur d'Armagnac, mes chevaliers se tiendront heureux sur leurs frontières. » Sur quoi le roi enchaîna : « Je souhaiterais qu'ils se tinssent un peu plus près de moi. J'ai

convoqué l'ost à Chartres, pour marcher à l'Anglais. Je compte que vous serez bien exact à le rejoindre avec les bannières de Foix et de Béarn.

— Les bannières de Foix, répondit Phœbus, seront levées ainsi que vassal le doit, aussitôt que je vous aurai rendu l'hommage, Sire mon cousin. Et celles de Béarn suivront, s'il me plaît. »

Pour un souper d'accordement, c'était réussi ! L'archevêque-chancelier, surpris et mécontent, s'employait vainement à mettre un peu de baume. Bucy montrait visage de bois. Mais dans le fond de soi, il triomphait. Il se sentait le vrai maître.

Du roi de Navarre, le nom ne fut même pas prononcé, bien que la reine Jeanne et la reine Blanche fussent présentes.

En sortant du palais, Ernauton d'Espagne, l'écuyer géant, dit au comte de Foix... je n'étais pas dans leurs bottes, mais c'est le sens de ce qui me fut rapporté : « J'ai bien admiré votre patience. Si j'étais Phœbus, je n'attendrais point un nouvel outrage, et je m'en repartirais sur-le-champ pour mon Béarn. » À cela Phœbus répondit : « Et si j'étais Ernauton, c'est tout exactement le conseil que je donnerais à Phœbus. Mais je suis Phœbus, et dois regarder avant tout l'avenir de mes sujets. Je ne veux pas être celui qui rompt et paraître en mon tort. J'épuiserai toutes chances d'accord, jusqu'aux limites de l'honneur. Mais La Forêt, je le crains bien, m'a mené dans une embûche. À moins qu'un fait que j'ignore, et qu'il ignore, ait retourné le roi. Nous verrons demain. »

Et le lendemain, après messe, Phœbus pénétra dans la grand-salle du palais. Six écuyers soutenaient la traîne de son manteau, et pour une rare fois, il n'allait pas tête nue. C'est qu'il portait couronne, or sur or. La chambre était tout emplie de chambellans, conseillers, prélats, chapelains, maîtres du Parlement et grands officiers. Mais le premier que remarqua Phœbus, ce fut le comte d'Armagnac, Jean de Forez, debout au plus près du roi et comme appuyé au trône, faisant figure bien arrogante. De l'autre côté, Bucy feignait de mettre ordre dans ses rôles de parchemin. Il en prit un et lut, comme si c'eût été un tout ordinaire arrêt : « Messire, le roi de France, mon seigneur, vous reçoit pour la comté de Foix et la vicomté de Béarn que

vous tenez de lui, et vous devenez son homme comme comte de Foix et vicomte de Béarn selon les formes faites entre ses devanciers, rois de France, et les vôtres. Agenouillez-vous. »

Il y eut un temps de silence. Puis Phœbus répondit d'une voix fort nette : « Je ne puis. »

L'assistance marqua de la surprise, sincère chez la plupart, feinte chez d'autres, avec un rien de plaisir. Ce n'est pas si souvent qu'un incident survient dans une cérémonie d'hommage.

Phœbus répéta : « Je ne puis. » Et il ajouta bien clairement : « J'ai un genou qui ploie : celui de Foix. Mais celui de Béarn ne peut ployer. »

Alors le roi Jean parla, et sa voix avait un ton de colère. « Je vous reçois et pour Foix et pour Béarn. » L'audience frémît de curiosité. Et le débat donna ceci, pour le plus gros... Phœbus : « Sire, Béarn est terre de franc-alieu, et vous ne pouvez point me recevoir pour ce qui n'est pas de votre suzeraineté. » Le roi : « C'est fausseté que vous allégez là, et qui a été pour trop d'années sujet de disputes entre vos parents et les miens. » Phœbus : « C'est vérité, Sire, et qui ne restera sujet à discorde que si vous le voulez. Je suis votre sujet fidèle et loyal pour Foix, selon ce que mes pères ont toujours protesté, mais je ne puis me déclarer votre homme pour ce que je ne tiens que de Dieu. » Le roi : « Mauvais vassal ! Vous vous ménagez de fourbes chemins pour vous soustraire au service que vous me devez. L'an dernier vous n'avez point amené vos bannières au comte d'Armagnac, mon lieutenant en Languedoc que voici, et qui, à cause de votre défection, n'a pu repousser la chevauchée anglaise ! » Phœbus dit alors, superbement : « Si de mon seul concours dépend le sort du Languedoc, et que Messire d'Armagnac est impuissant à vous garder cette province, alors ce n'est pas lui qu'il faut en remettre la lieutenance, Sire, mais à moi. »

Le roi était monté en fureur, et son menton tremblait. « Vous me narguez, beau sire, mais ne le ferez pas longtemps. Agenouillez-vous ! – Ôtez Béarn de l'hommage, et je ploie le genou aussitôt. – Vous le ploierez en prison, mauvais traître ! cria le roi. Qu'on s'en saisisse ! »

La pièce était montée, prévue, organisée, au moins par Bucy qui n'eut qu'un geste à faire pour que Perrinet le Buffle et six autres sergents de la garde surgissent autour de Phœbus. Ils savaient déjà qu'ils devaient le conduire au Louvre.

Le même jour, le prévôt Marcel s'en allait disant dans la ville : « Il ne restait plus au roi Jean qu'un seul ennemi à se faire ; c'est chose accomplie. Si tous les larrons qui entourent le roi demeurent en place, il n'y aura bientôt plus un seul honnête qui pourra respirer hors de geôle. »

IV

LE CAMP DE CHARTRES

La plus belle, mon neveu, la plus belle ! Savez ce que m'écrivit le pape dans une lettre du 28 novembre, mais dont l'expédition a dû être quelque peu différée, ou bien dont le chevaucheur qui me la portait est allé me chercher où je n'étais pas, puisqu'elle ne m'est parvenue qu'hier soir, à Arcis ? Devinez... Eh bien, le Saint-Père, déplorant le désaccord que j'ai avec Niccola Capocci, me fait reproche « du manque de charité qui est entre nous ». Je voudrais bien savoir comment je pourrais lui témoigner charité, à Capocci ? Je ne l'ai point revu depuis Breteuil, où il m'a brusquement faussé compagnie pour aller s'installer à Paris. Et qui donc est fautif du désaccord, sinon celui qui, à toute force, a voulu m'adjoindre ce prélat égoïste, borné, uniquement soucieux de ses aises, et dont les démarches n'ont d'autre dessein que de contrecarrer les miennes ? La paix générale, il n'en a cure. Tout ce qui lui importe, c'est que ce ne soit pas moi qui y parvienne. Manque de charité, la belle chose ! Manque de charité... J'ai bonnes raisons de penser que Capocci fricote avec Simon de Bucy, et qu'il fut pour quelque chose dans l'emprisonnement de Phœbus, lequel, je vous rassure, oui, vous le saviez... fut relâché en août ; et grâce à qui ? À moi ; ça, vous ne le saviez pas... sous la promesse qu'il rejoindrait l'ost du roi.

Enfin, le Saint-Père veut bien m'assurer qu'on me loue pour mes efforts et que mes activités sont approuvées non seulement par lui-même, mais par tout le collège des cardinaux. Je pense qu'il n'en écrit pas autant à l'autre... Mais il revient, comme il l'a déjà fait en octobre, sur son conseil d'inclure Charles de Navarre dans la paix générale. Je devine aisément qui lui souffle cela...

C'est après l'évasion de Friquet de Fricamps que le roi Jean décida de transférer son gendre à Arleux, une forteresse de

Picardie où tout autour sont des gens fort dévoués aux d'Artois. Il craignait que Charles de Navarre, à Paris, ne bénéficiât de trop de complicités. Il ne voulait pas laisser Phœbus et lui dans la même prison, voire la même ville...

Et puis, ayant bradé l'affaire de Breteuil comme je vous le contais hier, il revint à Chartres. Il m'avait dit : « Nous parlerons à Chartres. » J'y fus, moi, tandis que Capocci faisait le vaniteux à Paris...

Où sommes-nous ici ? Brunet !... le nom de ce bourg ?... Et Poivres, avons-nous passé Poivres ? Ah ! bon, c'est en avant. On m'a dit que l'église en était digne d'être regardée. D'ailleurs, toutes ces églises de Champagne sont fort belles. C'est un pays de foi...

Oh ! je ne regrette pas d'avoir vu le camp de Chartres, et j'eusse voulu que vous le vissiez aussi... Je sais ; vous avez été dispensé de l'ost afin de suppléer votre père, malade, pour contenir les Anglais, vaille que vaille, hors de Périgord... Cela vous a peut-être sauvé d'être aujourd'hui couché sous une dalle, dans un couvent de Poitiers. Peut-on savoir ? La Providence décide.

Alors, imaginez Chartres : soixante mille hommes, au bas mot, campant dans la vaste plaine que dominent les flèches de la cathédrale. L'une des plus grandes armées, sinon la plus grande, jamais réunies au royaume. Mais séparée en deux parts bien distinctes.

D'un côté, alignées en belles files par centaines et centaines, les tentes de soie ou de toile teinte des bannerets et des chevaliers. Le mouvement des hommes, des chevaux, des chariots produisait là un grand fourmillement de couleurs et d'acier, sous le soleil, à perte de vue ; et c'était de ce côté que venaient installer leurs éventaires roulants les marchands d'armes, de harnais, de vin, de mangeaille, ainsi que les bordeliers amenant de pleins chariots de filles, sous la surveillance du roi des ribauds... dont je n'ai toujours pas retrouvé le nom.

Et puis, à bonne distance, bien séparés, comme dans les images du Jugement dernier... d'un côté le paradis, de l'autre l'enfer... les piétons, sans autre abri, sur les blés coupés, qu'une

toile soutenue par un piquet, quand encore ils avaient pris le soin de s'en munir ; une immense plèbe au hasard répandue, lasse, sale, désœuvrée, qui se groupait par terroir et obéissait mal à des chefs improvisés. D'ailleurs à quoi eût-elle obéi ? On ne lui donnait guère de tâches, on ne lui commandait aucune manœuvre. Toute l'occupation de ces gens, c'était la recherche de la nourriture. Les plus malins s'en allaient chaparder du côté des chevaliers, ou bien piller les basses-cours des hameaux voisins, ou bien braconner. Derrière chaque talus on voyait trois gueux assis sur leurs talons, autour d'un lapin en train de rôtir. Il y avait de soudaines ruées vers les chariots qui distribuaient du pain d'orge, à des heures irrégulières. Ce qui était régulier, c'était le passage du roi, chaque jour, dans les rangs des piétons. Il inspectait les derniers arrivés, un jour ceux de Beauvais, le lendemain ceux de Soissons, le surlendemain ceux d'Orléans et de Jargeau.

Il se faisait accompagner, entendez bien, de ses quatre fils, de son frère, du connétable, des deux maréchaux, de Jean d'Artois, de Tancarville, qui sais-je encore... d'une nuée d'écuyers.

Une fois, qui se trouva être la dernière, vous allez voir pourquoi... il me convia comme s'il me rendait grand honneur. « Monseigneur de Périgord, demain, s'il vous plaît de me suivre, je vous emmène à la montrée. » Moi, j'attendais toujours de m'accorder avec lui sur quelques propositions, si vagues fussent-elles, à transmettre aux Anglais, pour pouvoir accrocher un commencement de négociation. J'avais proposé que les deux rois commissent des députés pour dresser la liste de tous les litiges entre les deux royaumes. Rien qu'avec cela, on pouvait discuter pendant quatre ans.

Ou bien, je cherchais un autre abord, tout différent. On feignait d'ignorer les litiges et l'on engageait les préliminaires sur les préparatifs d'une expédition commune vers Constantinople. L'important, c'était de commencer à parler...

J'allai donc traîner ma robe rouge dans cette vaste pouillerie qui campait sur la Beauce. Je dis fort bien : pouillerie, car au retour Brunet dut me chercher les poux. Je ne pouvais tout de même pas repousser ces pauvres hères qui venaient baisser le

bas de ma robe ! L'odeur était encore plus incommodante qu'à Breteuil. La nuit précédente un gros orage avait crevé, et les piétons avaient dormi à même le sol détrempé. Leurs guenilles fumaient sous le soleil du matin, et ils puaien ferme. L'Archiprêtre, qui marchait devant le roi, s'arrêta. Décidément, il tenait grande place, l'Archiprêtre ! Et le roi s'arrêta, et toute sa compagnie.

« Sire, voici ceux de la prévôté de Bracieux dans le bailliage de Blois, qui sont arrivés d'hier. Ils sont piteux... » De sa masse d'armes, l'Archiprêtre désignait une quarantaine de gueux dépenaillés, boueux, hirsutes. Ils n'étaient point rasés depuis dix jours ; lavés, n'en parlons pas. La disparité de leurs vêtements se fondait dans une couleur grisâtre de crasse et de terre. Quelques-uns portaient des souliers crevés ; d'autres avaient les jambes entourées seulement de mauvaises toiles, d'autres allaient pieds nus. Ils se redressaient pour faire bonne figure ; mais leurs regards étaient inquiets. Dame, ils n'attendaient pas de voir surgir devant eux le roi en personne, entouré de sa rutilante escorte. Et les gueux de Bracieux se tassaient les uns contre les autres. Les lames courbes et les piques à crocs de quelques vouges ou gaudendarts pointaient au-dessus d'eux comme des épines hors d'un fagot fangeux.

« Sire, reprit l'Archiprêtre, ils sont trente-neuf, alors qu'ils devraient se trouver cinquante. Huit ont des gaudendarts, neuf sont pourvus d'une épée, dont une très mauvaise. Un seul possède ensemble une épée et un gaudendart. L'un d'eux a une hache, trois ont des bâtons et un autre n'est armé que d'un couteau à pointe ; les autres n'ont rien du tout. »

J'aurais eu envie de rire, si je ne m'étais demandé ce qui poussait le roi à perdre ainsi son temps et celui de ses maréchaux à compter des épées rouillées. Qu'il se fit voir une fois, soit, c'était bonne chose. Mais chaque jour, chaque matin ? Et pourquoi m'avoir convié à cette piètre montrée ?

J'eus surprise alors d'entendre son plus jeune fils, Philippe, s'écrier du ton faux qu'ont les jouvenceaux quand ils veulent se poser en hommes mûris : « Ce n'est certes point avec de telles levées que nous emporterons de grandes batailles. » Il n'a que quatorze ans ; sa voix muait et il n'emplissait pas tout à fait sa

chemise de mailles. Son père lui caressa le front, comme s'il se félicitait d'avoir donné naissance à un guerrier si avisé. Puis, s'adressant aux hommes de Bracieux, il demanda : « Pourquoi n'êtes-vous pas mieux pourvus d'armes ? Allons, pourquoi ? Est-ce ainsi qu'on se présente à mon ost ? N'avez-vous pas reçu d'ordres de votre prévôt ? »

Alors, un gaillard un peu moins tremblant que les autres, peut-être bien celui qui portait la seule hache, s'avança pour répondre : « Sire notre maître, le prévôt nous a commandé de nous armer chacun selon notre état. On s'est pourvu comme on a pu. Ceux qui n'ont rien, c'est que leur état ne leur permet pas mieux. »

Le roi Jean se retourna vers le connétable et les maréchaux, arborant cet air des gens qui sont satisfaits quand, même à leur détriment, les choses leur donnent raison. « Encore un prévôt qui n'a pas fait son devoir... Renvoyez-les, comme ceux de Saint-Fargeau, comme ceux de Soissons. Ils paieront l'amende. Lorris, vous notez... »

Car, ainsi qu'il me l'expliqua un moment après, ceux qui ne se présentait pas à la montrée, ou y venaient sans armes et ne pouvaient combattre, étaient tenus de payer rachat. « Ce sont les amendes dues par tous ces piétons qui me fourniront le nécessaire pour solder mes chevaliers. »

Une belle idée qui avait dû lui être glissée par Simon de Bucy, et qu'il avait faite sienne. Voilà pourquoi il avait convoqué l'arrière-ban, et voilà pourquoi il comptait avec une sorte de rapacité les détachements qu'il renvoyait dans leurs foyers. « Quel emploi aurions-nous de cette piétaille ? me dit-il encore. C'est à cause de ses troupes de pied que mon père a été battu à Crécy. La piétaille ralentit tout et empêche de chevaucher comme il convient. »

Et chacun l'approuvait, sauf, je dois dire, le Dauphin, qui semblait avoir une réflexion sur le bout des lèvres mais la garda pour lui.

Était-ce à dire que de l'autre côté du camp, du côté des bannières, des chevaux et des armures, tout allait à merveille ? En dépit des convocations répétées, et malgré les beaux règlements qui prescrivaient aux bannerets et capitaines

d'inspecter deux fois le mois, à l'improviste, leurs hommes, armes et montures afin d'être toujours prêts à faire mouvement, et qui interdisaient de changer de chef ou de se retirer sans permission, « à peine de perdre ses gages et d'être punis sans épargne », malgré tout cela, un bon tiers des chevaliers n'avaient pas rejoint. D'autres, astreints à équiper une route ou compagnie d'au moins vingt-cinq lances, n'en présentaient que dix. Chemises de mailles rompues, chapeaux de fer bosselés, harnachements trop secs qui craquaient à tout moment... « Eh ! Messire, comment pourrais-je y pourvoir ? Je n'ai point été aligné en solde, et j'ai assez d'entretenir ma propre armure... » On se battait pour referger les chevaux. Des chefs erraient dans le camp à la recherche de leur troupe égarée, et des trainards à la recherche, plus ou moins, de leurs chefs. D'une troupe à l'autre on se chapardait la pièce de bois, le bout de cuir, l'alène ou le marteau dont on avait besoin. Les maréchaux étaient assiégés de réclamations, et leurs têtes résonnaient des rudes paroles qu'échangeaient les bannerets coléreux. Le roi Jean n'en voulait rien savoir. Il comptait les piétons qui paieraient rachat...

Il se dirigeait vers la montrée de ceux de Saint-Aignan quand arrivèrent, au grand trot à travers le camp, six hommes d'armes, leurs chevaux blancs d'écume, eux-mêmes la face ruisselante et l'armure poudreuse. L'un d'eux mit pied à terre, lourdement, demanda à parler au connétable, et s'en étant approché lui dit : « Je suis à messire de Boucicaut dont je vous apporte nouvelles. »

Le duc d'Athènes, d'un signe, invita le messager à faire son rapport au roi. Le messager esquissa le geste de mettre genou en terre, mais ses pièces d'armure le gênaient ; le roi le dispensa de toute cérémonie et le pressa de parler.

« Sire, messire de Boucicaut est enfermé dans Romorantin. »

Romorantin ! L'escorte royale resta un moment toute muette de surprise, et comme étonnée de la foudre. Romorantin, à trente lieues seulement de Chartres, de l'autre côté de Blois ! On n'imaginait pas que les Anglais pussent être si près.

Car, durant que s'achevait le siège de Breteuil, que l'on envoyait Gaston Phœbus en geôle, que le ban et l'arrière-ban,

lentement, se rassemblaient à Chartres, le prince de Galles... comme vous le savez mieux que personne, Archambaud, puisque vous étiez à protéger Périgueux... avait entrepris sa chevauchée à partir de Sainte-Foy et Bergerac, où il entrait en territoire royal, et continué vers le nord par le chemin que nous avons suivi, Château-l'Évêque, Brantôme, Rochechouart, La Péruse, y produisant toutes ces dévastations que nous avons vues. On était informé de son progrès, et je dois dire que je n'étais pas sans surprise de voir le roi se complaire à Chartres, tandis que le prince Édouard ravageait le pays. On croyait celui-ci, aux dernières nouvelles reçues, quelque part encore entre La Châtre et Bourges. On pensait qu'il allait continuer sur Orléans et c'était là que le roi se disait certain de lui livrer bataille, lui coupant la route de Paris. En vue de quoi le connétable, tout de même inspiré par la prudence, avait envoyé un parti de trois cents lances, aux ordres de messires de Boucicaut, de Craon et de Caumont, en longue reconnaissance de l'autre côté de la Loire, pour lui chercher les renseignements. Il n'en avait d'ailleurs reçu que bien peu. Et puis, soudain, Romorantin ! Le prince de Galles avait donc obliqué vers l'ouest...

Le roi engagea le messager à poursuivre.

« D'abord, Sire, messire de Chambly, que messire de Boucicaut avait détaché à l'éclairer, s'est fait prendre du côté d'Aubigny-sur-Nère...

— Ah ! Gris-Mouton est pris... », dit le roi, car c'est ainsi qu'on surnomme messire de Chambly.

Le messager de Boucicaut reprit : « Mais messire de Boucicaut ne l'a point su assez tôt, et c'est ainsi que nous avons donné soudain dans l'avant-garde des Anglais. Nous les avons attaqués si roidement qu'ils se sont jetés en retraite... — Comme à leur ordinaire, dit le roi Jean. — ... mais ils se sont rabattus sur leurs renforts qui étaient grandement plus nombreux que nous, et ils nous ont assaillis de toutes parts, au point que messires de Boucicaut, de Craon et de Caumont nous ont menés rapidement sur Romorantin, où ils se sont enfermés, poursuivis par toute l'armée du prince Édouard qui, à l'heure où messire de Boucicaut m'a dépêché, commençait leur siège. Voilà, Sire, ce que je dois vous dire. »

Il se fit silence de nouveau. Puis le maréchal de Clermont eut un mouvement de colère. « Pourquoi diable avoir attaqué ? Ce n'était point ce qu'on leur avait commandé. – Leur faites-vous reproche de leur vaillance ? lui répondit le maréchal d'Audrehem. Ils avaient débusqué l'ennemi, ils l'ont chargé. – Belle vaillance, dit Clermont. Ils étaient trois cents lances, ils en aperçoivent vingt, et courent dessus sans plus attendre, en croyant que c'est grande prouesse. Et puis, il en surgit mille, et les voilà fuyant à leur tour, et courant se mucher au premier château. Maintenant, ils ne nous servent plus de rien. Ce n'est point de la vaillance, c'est de la sottise. »

Les deux maréchaux se prenaient de bec, comme à l'accoutumée, et le connétable les laissait dire. Il n'aimait pas prendre parti, le connétable. C'était un homme plus courageux de corps que d'âme. Il préférait se faire appeler Athènes que Brienne, à cause de l'ancien connétable, son cousin décapité. Or, Brienne, c'était son fief, alors qu'Athènes ce n'était qu'un vieux souvenir de famille, sans plus de réalité aucune, à moins d'une croisade... Ou peut-être, simplement, il était devenu indifférent, avec l'âge. Il avait longtemps commandé, et fort bien, les armées du roi de Naples. Il regrettait l'Italie, parce qu'il regrettait sa jeunesse. L'Archiprêtre, un peu en retrait, observait d'un air goguenard l'empoignade des maréchaux. Ce fut le roi qui mit fin à leur débat.

« Et moi, je pense, dit-il, que leur revers nous sert. Car voici l'Anglais fixé par un siège. Et nous savons à présent où courir à lui, tandis qu'il y est retenu. » Il s'adressa alors au connétable. « Gautier, mettez l'ost en route demain, à l'aurore. Séparez-le en plusieurs batailles qui passeront la Loire en divers points, là où sont les ponts, pour ne point nous ralentir, mais en gardant liaison étroite entre les batailles afin de les réunir à lieu nommé, par-delà le fleuve. Pour moi, je passerai à Blois. Et nous irons attaquer l'armée anglaise par revers à Romorantin, ou bien si elle s'avise d'en partir, nous lui couperons toutes routes devant elle. Faites garder la Loire très loin après Tours, jusques à Angers, pour que jamais le duc de Lancastre, qui vient du pays normand, ne puisse se joindre au prince de Galles. »

Il surprenait son monde, Jean II ! Soudain calme et maître de soi, le voici qui donnait des ordres clairs et fixait des chemins à son armée, comme s'il voyait toute la France devant lui. Interdire la Loire du côté de l'Anjou, la franchir en Touraine, être prêt soit à descendre vers le Berry, soit à couper la route du Poitou et de l'Angoumois... et au bout de tout cela, aller reprendre Bordeaux et l'Aquitaine. « Et que la promptitude soit notre affaire, que la surprise joue à notre avantage. » Chacun se redressait, prêt à l'action. Une belle chevauchée qui s'annonçait.

« Et qu'on renvoie toute la piétaille, ordonna encore Jean II. N'allons pas à un autre Crécy. Rien qu'en hommes d'armes, nous serons encore cinq fois plus nombreux que ces méchants Anglais. »

Ainsi, parce que voilà dix ans les archers et arbalétriers, engagés mal à propos, ont gêné les mouvements de la chevalerie et fait perdre une bataille, le roi Jean renonçait à avoir cette fois aucune infanterie. Et ses chefs de bannière l'approuvaient car tous avaient été à Crécy et ils en restaient tout meurtris. Ne pas commettre la même erreur, c'était leur grand souci.

Seul, le Dauphin s'enhardit à dire : « Ainsi, mon père, nous n'aurons point d'archers du tout... »

Le roi ne daigna même pas lui répondre. Et le Dauphin, qui se trouvait rapproché de moi, me dit, comme s'il cherchait appui, ou bien voulait que je ne le prissois pas pour un niais : « Les Anglais, eux, mettent leurs archers à cheval. Mais nul ne consentirait, chez nous, à ce qu'on donnât chevaux à des gens du commun peuple. »

Tiens, cela me rappelle... Brunet !... Si le temps demain se maintient dans la douceur qu'il a, je ferai l'étape, qui sera fort courte, sur mon palefroi. Il faut me remettre un peu dans ma selle, avant Metz. Et puis je veux montrer aux gens de Châlons, en entrant dans leur ville, que je puis tout aussi bien chevaucher que leur fol évêque Chauveau...qui n'a toujours pas été remplacé.

V

LE PRINCE D'AQUITAINE

Ah ! vous me retrouvez bien courroucé, Archambaud, pour ce bout de route qui va nous mener jusqu'à Sainte-Menehould. Il est dit que je ne m'arrêterai point dans une grande ville sans y trouver quelque nouvelle qui me fasse bouillir le sang. À Troyes, c'était la lettre du pape. À Châlons, ce fut le courrier de Paris. Qu'ai-je appris ? Que le Dauphin, près d'une quinzaine avant de se mettre en route, a signé un mandement pour altérer une fois encore le cours des monnaies, dans le sens de l'affaiblissement, bien sûr. Mais par crainte que la chose ne soit mal accueillie... ça, il n'y avait pas besoin d'être grand devin pour le prévoir... il en a repoussé la promulgation jusqu'après son départ, quand il serait assez loin, à cinq jours de chemin, et c'est seulement le 10 de ce mois que l'ordonnance a été publiée. En somme, il a craint d'affronter ses bourgeois, et s'est forlongé comme un cerf. Vraiment, la fuite est trop souvent sa ressource ! Je ne sais qui lui a inspiré cette peu honorable ruse, si c'est Braque ou Bucy ; mais les fruits en ont vite mûri. Le prévôt Marcel et les plus gros marchands s'en sont allés tout en colère chanter matines au duc d'Anjou, que le Dauphin a installé au Louvre en sa place ; et le second fils du roi, qui n'a que dix-huit ans et pas beaucoup de jugeote, s'est laissé arracher, pour éviter l'émeute dont on le menaçait, de suspendre l'ordonnance jusqu'au retour du Dauphin. Ou il ne fallait pas prendre la mesure, ce pour quoi j'aurais penché, car elle n'est une fois de plus qu'un mauvais expédient, ou il fallait la prendre et l'imposer tout immédiatement. Il arrive bien renforcé devant son oncle l'Empereur, notre Dauphin Charles, avec une capitale où le conseil de ville refuse d'obéir aux ordonnances royales !

Qui donc, aujourd’hui, commande au royaume de France ? On est en droit de se le demander. La chose, ne nous y trompons pas, aura des suites graves. Car voilà le Marcel devenu sûr de lui, sachant qu’il a fait ployer la volonté de la couronne, et soutenu forcément par la populace des bourgeois, puisqu’il défend leur bourse. Le Dauphin avait bien joué ses États généraux, les laissant désemparés par son départ ; avec ce coup-là, il perd tout son avantage. Avouez que c'est décevant, vraiment, de se donner tant de soins et de courir les routes, comme je le fais depuis une demi-année, pour tenter d'améliorer le sort de princes si obstinés à se nuire à eux-mêmes !

Adieu, Châlons... Oh non, oh non ! Je ne veux point me mêler de la désignation d'un nouvel évêque. Le comte-évêque de Châlons est l'un des six pairs ecclésiastiques. C'est l'affaire du roi Jean, ou du Dauphin. Qu'ils la règlent directement avec le Saint-Père... ou bien qu'ils en donnent la fatigue à Niccola Capocci ; il s'emploiera à quelque chose, pour une fois...

Il ne faut tout de même pas trop accabler le Dauphin ; il n'a point tâche facile. Le grand fautif, c'est le roi Jean ; et jamais le fils ne pourra commettre autant d'erreurs que le père en a additionné.

Pour me désenclérer, ou peut-être m'encolérer davantage... Dieu me pardonne de pécher... je vais vous conter son équipée, au roi Jean. Et vous allez voir comment un roi perd la France !

À Chartres, ainsi que je vous le disais, il s'était repris. Il avait cessé de parler chevalerie quand il eût fallu parler finances, de s'occuper de finances quand il eût dû s'occuper de la guerre, et de se soucier de vétilles quand se jouait le sort du royaume. Pour une fois, il semblait sorti de sa confusion intérieure et de sa funeste inclination au contretemps ; pour une fois, il paraissait coïncider avec l'heure. Il avait adopté de vraies dispositions de campagne. Et comme l'humeur du chef est chose contagieuse, ces dispositions furent mises en œuvre avec exactitude et rapidité.

D'abord, interdire aux Anglais le franchissement de la Loire. De forts détachements, commandés par des capitaines auxquels ces pays étaient familiers, furent envoyés pour tenir tous les

ponts et passages entre Orléans et Angers. Ordre aux chefs d'avoir toujours lien avec leurs voisins, et d'envoyer fréquemment messagers à l'armée du roi. Empêcher à tout prix la chevauchée du prince de Galles, qui vient de Sologne, et celle du duc de Lancastre, qui arrive de Bretagne, de se joindre. On les battra séparément. Et d'abord, le prince de Galles. L'armée, divisée en quatre colonnes pour en faciliter l'écoulement, franchira le fleuve par les ponts de Meung, de Blois, d'Amboise et de Tours. Éviter les engagements, quelles que soient les occasions qui s'en puissent offrir, avant que tous les corps de bataille ne soient rassemblés outre-Loire. Pas de prouesses individuelles, si tentantes qu'elles puissent paraître. La prouesse, ce sera d'écraser l'Anglais tous ensemble, et de purger le royaume de France de la misère et de la honte qu'il subit depuis de trop longues années. Telles étaient les instructions que le connétable duc d'Athènes donna aux chefs de bannières réunis avant le départ. « Allez, messires, et que chacun soit à son devoir. Le roi a les yeux sur vous. »

Le ciel était encombré de gros nuages noirs qui crevèrent soudain, traversés d'éclairs. Toutes ces journées, le Vendômois et la Touraine furent battus de pluies d'orage, brèves mais drues, qui trempaient les cottes d'armes et les harnachements, traversaient les chemises de mailles, alourdissaient les cuirs. On eût dit que la foudre était attirée par tout cet acier qui défilait ; trois hommes d'armes, qui s'étaient abrités sous un grand arbre, en furent frappés. Mais l'armée, dans l'ensemble, supportait bien les intempéries, souvent encouragée par un peuple en clamour. Car bourgeois des petites villes et manants des campagnes s'inquiétaient fort de l'avance du prince d'Aquitaine dont on disait choses effrayantes. Ce long défilé d'armures qui se hâtaient, quatre de front, les rassurait dès qu'ils comprenaient que les combats ne se livreraient pas dans leurs parages. « Vivre notre bon roi ! Rossez bien ses ennemis ! Dieu vous protège, vaillants seigneurs ! » Ce qui voulait dire : « Dieu nous garde, grâce à vous... dont beaucoup vont tomber raides quelque part... de voir nos maisons et nos pauvres hardes brûlées, nos troupeaux dispersés, nos récoltes perdues, nos filles malmenées. Dieu nous garde de la guerre que vous allez faire

ailleurs. » Et ils n'étaient pas chiches de leur vin qui est frais et doré. Ils le tendaient aux chevaliers qui le buvaient, cruche levée, sans arrêter leur monture.

J'ai vu tout cela, car j'avais pris résolution de suivre le roi et d'aller comme lui à Blois. Il se hâtait à la guerre mais, moi, j'avais mission de faire la paix. Je m'obstinais. J'avais mon plan, moi aussi. Et ma litière avançait, derrière le gros de l'armée, mais suivie de détachements qui avaient manqué de rejoindre à temps le camp de Chartres. Il en arriverait pendant plusieurs jours encore, tels les comtes de Joigny, d'Auxerre et de Châtillon, trois fiers compères qui s'en allaient sans se presser, suivis de toutes les lances de leurs comtés, et prenaient la guerre par son côté joyeux. « Bonnes gens, avez-vous vu passer l'armée du roi ? – L'armée ? On l'a vue passer le jour d'avant-hier, qu'il y en avait, qu'il y en avait ! Cela a duré plus d'une couple d'heures. Et d'autres encore ont passé ce matin. Si vous trouvez l'Anglais, ne lui faites point quartier. – Pour sûr, bonnes gens, pour sûr... et si nous prenons le prince Édouard, nous nous rappellerons de vous en envoyer un morceau. »

Et le prince Édouard, pendant ce temps, allez-vous me demander... Le prince avait été retardé devant Romorantin. Moins longtemps que ne l'escomptait le roi Jean, mais assez toutefois pour lui laisser développer sa manœuvre. Cinq journées, car les sires de Boucicaut, de Craon et de Caumont s'étaient furieusement défendus. Dans la journée du 31 août, l'assaut leur fut donné trois fois, qu'ils repoussèrent. Et ce fut seulement le 3 septembre que la place tomba. Le prince la fit incendier, comme à l'accoutumée ; mais le lendemain, qui était un dimanche, il lui fallut laisser reposer sa troupe. Les archers, qui avaient perdu nombre des leurs, étaient fatigués. C'était la première rencontre un peu sérieuse depuis le début de la campagne. Et le prince, moins souriant qu'à son ordinaire, ayant appris par ses espies... car il avait toujours des intelligences très en avant... que le roi de France avec tout son ost se dispose à descendre sur lui, le prince se demande s'il n'a pas eu tort de s'obstiner contre la forteresse, et s'il n'aurait pas mieux fait de laisser les trois cents lances de Boucicaut enfermées dans Romorantin.

Il ne connaît pas exactement le nombre de l'armée du roi Jean ; mais il la sait plus forte que la sienne, et de beaucoup, cette armée qui va chercher passage sur quatre ponts à la fois... S'il ne veut pas souffrir d'une disparité trop écrasante, il lui faut à tout prix opérer sa jonction avec le duc de Lancastre. Finie la chevauchée plaisante, fini de s'amuser des vilains fuyant dans les bois et des toits de monastères qui flambent. Messires de Chandos et de Grailly, ses meilleurs capitaines, ne sont pas moins inquiets, et même ce sont eux, vieux routiers rompus à la fortune des guerres, qui l'invitent à la hâte. Il descend la vallée du Cher, traversant Saint-Aignan, Thésée, Montrichard sans s'arrêter à trop les piller, sans même regarder la belle rivière aux eaux tranquilles, ni ses îles plantées de peupliers que le soleil traverse, ni les coteaux crayeux où mûrissement, sous la chaleur, les prochaines vendanges. Il tend vers l'ouest, vers le secours et le renfort.

Le 7 septembre, il atteint Montlouis pour apprendre qu'un gros corps de bataille, que commandent le comte de Poitiers, troisième fils du roi, et le maréchal de Clermont, est à Tours.

Alors, il balance. Quatre jours il attend, sur les hauteurs de Montlouis, que Lancastre arrive, ayant passé le fleuve ; le miracle, en somme. Et si le miracle ne se produit pas, en tout cas sa position est bonne. Quatre jours il attend que les Français, qui savent le lieu où il est, lui livrent bataille. Contre le corps Poitiers-Clermont, le prince de Galles pense qu'il peut tenir et même l'emporter. Il a choisi son emplacement de combat, sur un terrain coupé par d'épais buissons d'épines. Il occupe ses archers à terrasser leurs retranchements. Lui-même, ses maréchaux et ses écuyers campent dans des maisonnettes avoisinantes.

Quatre jours, dès l'aurore, il scrute l'horizon, du côté de Tours. Le matin dépose dans l'immense vallée des brumes dorées ; le fleuve, grossi par les récentes pluies, roule de l'ocre entre ses berges vertes. Les archers continuent à façonner des talus.

Quatre nuits, regardant le ciel, le prince s'interroge sur ce que l'aube suivante lui réserve. Les nuits furent très belles dans

ce moment-là, et Jupiter y brillait bien, plus gros que tous les autres astres.

« Que vont faire les Français ? se demandait le prince. Que vont-ils faire ? »

Or, les Français, respectant pour une fois l'ordre qui leur avait été donné, n'attaquent point. Le 10 de septembre, le roi Jean est à Blois avec son corps de bataille bien rassemblé. Le 11, il se meut vers la jolie cité d'Amboise, autant dire à toucher Montlouis. Adieu renforts, adieu Lancastre ; il faut au prince de Galles retraiter sur l'Aquitaine, au plus rapide, s'il veut éviter que, entre Tours et Amboise, la nasse ne se referme ; à deux corps de bataille, il ne peut opposer front. Le même jour, il déloge de Montlouis pour aller dormir à Montbazon.

Et là, au matin du 12, que voit-il arriver ? Deux cents lances, précédées d'une bannière jaune et blanche, et au milieu des lances une grande litière rouge d'où sort un cardinal... J'ai accoutumé mes sergents et valets, vous l'avez vu, à mettre genou en terre quand je descends. Cela fait toujours impression sur ceux chez qui je parviens. Beaucoup aussitôt s'agenouillent de même, et se signent. Mon apparition mit de l'émotion, je vous le donne à croire, dans le camp anglais.

J'avais la veille quitté le roi Jean à Amboise. Je savais qu'il n'attaquerait pas encore, mais que le moment ne pouvait plus être éloigné. Alors, à moi d'engager mon affaire. J'étais passé par Bléré, où j'avais pris peu de sommeil. Flanqué des armures de mon neveu de Durazzo et de messire de Hérédia, et suivi des robes de mes prélats et clercs, j'allai au Prince et lui demandai de s'entretenir avec moi, seul à seul.

Il me parut pressé, me disant qu'il levait le camp dans l'heure. Je lui assurai qu'il avait un moment, et que mon propos, qui était celui de notre Saint-Père le pape, méritait qu'il l'entendît. De savoir, comme je m'en portais certain, qu'il ne serait pas attaqué ce jour lui donna certainement du répit ; mais tout le temps que nous parlâmes, bien qu'il voulût se montrer sûr de soi, il continua de marquer de la hâte, ce que je trouvai bon.

Il a de la hauteur dans le naturel, ce prince, et comme j'en ai aussi, cela ne pouvait pas nous faire le début facile. Mais moi, j'ai l'âge, qui me sert...

Bel homme, belle taille... En effet, en effet, il est vrai, mon neveu, que je ne vous ai point encore décrit le prince de Galles !... Vingt-six ans. C'est l'âge d'ailleurs de toute la nouvelle génération qui devient maîtresse des affaires. Le roi de Navarre a vingt-cinq ans, et Phœbus de même ; seul le Dauphin est plus jeune... Galles a un sourire avenant qu'aucune dent gâtée ne dépare encore. Pour le bas du visage et pour la carnation, il tient du côté de sa mère, la reine Philippa. Il en a les manières enjouées, et il grossira comme elle. Pour le haut du visage, il tirerait plutôt vers son arrière grand-père, Philippe le Bel. Un front lisse, des yeux bleus, écartés et grands, d'une froideur de fer. Il vous regarde fixement, d'une façon qui dément l'aménité du sourire. Les deux parties de cette figure, d'expressions si différentes, sont séparées par de belles moustaches blondes, à la saxonne, qui lui encadrent la lèvre et le menton... Le fond de sa nature est d'un dominateur. Il ne voit le monde que du haut d'un cheval.

Vous connaissez ses titres ? Édouard de Woodstock, prince de Galles, prince d'Aquitaine, duc de Cornouailles, comte de Chester, seigneur de Biscaye... Le pape et les rois couronnés sont les seuls hommes qu'il ait à regarder pour supérieurs. Toutes les autres créatures, à ses yeux, n'ont que des degrés dans l'infériorité. Il a le don de commander, c'est certain, et le mépris du risque. Il est endurant ; il garde tête claire dans le danger. Il est fastueux dans le succès et couvre de dons ses amis.

Il a déjà un surnom, le Prince Noir, qu'il doit à l'armure d'acier bruni qu'il affectionne et qui le rend très remarquable, surtout avec les trois plumes blanches de son heaume, parmi les chemises de mailles toutes brillantes et les cottes d'armes multicolores des chevaliers qui l'entourent. Il a commencé de bonne heure dans la gloire. À Crécy, il avait donc seize ans, son père lui confia toute une bataille à commander, celle des archers gallois, en l'entourant, bien sûr, de capitaines éprouvés qui avaient à le conseiller et même à le diriger. Or, cette bataille fut si durement attaquée par les chevaliers français qu'un moment,

jugeant le prince en péril, ceux-là qui avaient charge de le seconder dépêchèrent vers le roi pour lui demander de se porter au secours de son fils. Le roi Édouard III, qui observait le combat depuis la butte d'un moulin, répondit au messager : « Mon fils est-il mort, atterré ou si blessé qu'il ne se puisse aider lui-même ? Non ?... Alors, retournez vers lui, ou vers ceux qui vous ont envoyé, et dites-leur qu'ils ne viennent me requérir, quelque aventure qu'il lui advienne, tant qu'il sera en vie. J'ordonne qu'ils laissent à l'enfant gagner ses éperons ; car je veux, si Dieu l'a ordonné, que la journée soit sienne et que l'honneur lui en demeure. » Voilà le jeune homme donc devant lequel je me trouvais, pour la première fois.

Je lui dis que le roi de France... « Devant moi, il n'est pas le roi de France », fit le prince. – Devant la Sainte Église, il est le roi oint et couronné », lui renvoyai-je ; vous jugez du ton... que le roi de France donc venait à lui avec son ost qui comptait près de trente mille hommes. Je forçais un peu, à dessein ; et pour être cru, j'ajoutais : « D'autres vous parleraient de soixante mille. Moi, je vous dis le vrai. C'est que je n'inclus pas la piétaille qui est demeurée en arrière. » J'évitai de lui dire qu'elle avait été renvoyée ; j'eus le sentiment qu'il le savait déjà. Mais n'importe ; soixante ou trente, ou même vingt-cinq mille, chiffre qui s'approchait plus du vrai : le prince n'avait que six mille hommes avec lui, tous archers et coutiliers compris. Je lui représentai que, dès lors, ce n'était plus question de vaillance, mais de nombre.

Il me dit qu'il allait être rejoint d'un moment à l'autre par l'armée de Lancastre. Je lui répondis que je le lui souhaitais de tout mon cœur, pour son salut.

Il vit qu'à jouer l'assurance, il ne serait pas mon maître, et, après avoir marqué un court silence, il me dit tout à trac qu'il me savait plus favorable au roi Jean... à présent, il lui rendait son titre de roi... que je ne l'étais à son père. « Je ne suis favorable qu'à la paix entre les deux royaumes, lui répondis-je, et c'est elle que je viens vous proposer. »

Alors il commença avec beaucoup de grandeur à me représenter que l'an précédent il avait traversé tout le Languedoc et mené ses chevaliers jusqu'à la mer latine sans que

le roi s'y pût opposer ; que cette saison même, il venait de faire chevauchée de la Guyenne jusqu'à la Loire ; que la Bretagne était quasiment sous la loi anglaise ; que bonne part de la Normandie, amenée par Monseigneur Philippe de Navarre, était tout près d'y passer ; que moult seigneurs d'Angoumois, du Poitou, de Saintonge, et même du Limousin lui étaient ralliés... il eut le bon goût de ne point mentionner le Périgord... et en même temps, il regardait la hauteur du soleil par la fenêtre... pour enfin me lâcher : « Après tant de succès pour nos armes, et toutes les emprises que nous avons, de droit et de fait, dans le royaume de France, quelles seraient les offres que nous ferait le roi Jean pour la paix ? »

Ah ! si le roi avait bien voulu m'entendre à Breteuil, à Chartres... Que pouvais-je répondre, qu'avais-je dans les mains ? Je dis au prince que je ne lui apportais aucune offre du roi de France car ce dernier, fort comme il l'était, ne pouvait songer à la paix avant d'emporter la victoire qu'il escomptait ; mais que je lui portais le commandement du pape, qui voulait qu'on cessât d'ensanglanter les royaumes d'Occident, et qui priait impérieusement les rois, insistai-je, de s'accorder afin de se porter au secours de nos frères de Constantinople. Et je lui demandai à quelles conditions l'Angleterre...

Il regardait toujours monter le soleil, et rompit l'entretien en disant : « Il revient au roi mon père, non à moi, de décider de la paix. Je n'ai point d'ordre de lui qui m'autorise à traiter. » Puis il souhaita que je voulusse bien l'excuser s'il me précédait sur la route. Il n'avait en tête que de mettre distance avec l'armée poursuivante. « Laissez-moi vous bénir, Monseigneur, lui dis-je. Et je resterai proche, s'il vous advenait d'avoir besoin de moi. »

Vous me direz, mon neveu, que j'emportais petite pêche dans mon filet, en m'en repartant de Montbazon derrière l'armée anglaise. Mais je n'étais point aussi mécontent que vous le pourriez croire. La situation étant ce que je la voyais, j'avais ferré le poisson et lui laissais du fil. Cela dépendait des remous de la rivière. Il me fallait seulement ne pas m'éloigner du bord.

Le prince avait piqué vers le sud, vers Châtellerault. Les chemins de la Touraine et du Poitou, ces journées-là, virent passer d'étonnantes cortèges. D'abord, l'armée du prince de

Galles, compacte, rapide, six mille hommes, toujours en bon ordre, mais tout de même un peu essoufflés et qui ne musent plus à brûler les granges. C'est plutôt la terre qui semble brûler les sabots de leurs montures. À un jour de marche, lancée à leur poursuite, l'armée formidable du roi Jean, lequel a regroupé, comme il le voulait, toutes ses bannières, ou presque, vingt-cinq mille hommes, mais qu'il presse trop, qu'il fatigue et qui commencent à moins bien s'articuler et à laisser des traînards.

Et puis, entre Anglais et Français, suivant les premiers, précédant les seconds, mon petit cortège qui met un point de pourpre et d'or dans la campagne. Un cardinal entre deux armées, cela ne s'est pas vu souvent ! Toutes les bannières se hâtent à la guerre, et moi, avec ma petite escorte, je m'obstine à la paix. Mon neveu de Durazzo trépigne ; je sens qu'il a comme de la honte à escorter quelqu'un dont toute la prouesse serait de faire qu'on ne combattît point. Et mes chevaliers, Heredia, La Rue, tous pensent de même. Durazzo me dit : « Laissez donc le roi Jean rosser les Anglais, et qu'on en finisse. D'ailleurs qu'espérez-vous empêcher ? »

Je suis au fond de moi assez de leur avis, mais je ne veux point lâcher. Je vois bien que si le roi Jean rattrape le prince Édouard, et il va le rattraper, il ne peut que l'écraser. Si ce n'est en Poitou, ce sera en Angoumois.

Tout, apparemment, donne Jean pour vainqueur. Mais ces journées-ci, ses astres sont mauvais, très mauvais, je le sais. Et je me demande comment, dans une situation qui l'avantage si fort, il va essuyer un si funeste aspect. Je me dis qu'il va peut-être livrer une bataille victorieuse, mais qu'il y sera tué. Ou bien qu'une maladie va le saisir en chemin...

Sur les mêmes routes avancent aussi les chevauchées des retardataires, les comtes de Joigny, d'Auxerre et de Châtillon, les bons compères, toujours joyeux et prenant leurs aises, mais comblant petit à petit leur écart avec le gros de l'armée de France. « Bonnes gens, avez-vous vu le roi ? » Le roi ? Il est parti le matin de La Haye. Et l'Anglais ? Il y a dormi la veille...

Jean II, puisqu'il suit son cousin anglais, est renseigné fort exactement sur les routes de son adversaire. Ce dernier, se sentant talonné, gagne Châtellerault, et là, pour s'alléger et

dégager le pont, il fait passer la Vienne, de nuit, à son convoi personnel, tous les chariots qui portent ses meubles, ses harnachements de parade, ainsi que tout son butin, les soieries, les vaisselles d'argent, les objets d'ivoire, les trésors d'églises qu'il a raflés au cours de sa chevauchée. Et fouette vers Poitiers. Lui-même, ses hommes d'armes et ses archers, dès le petit matin, prennent un moment la même route ; puis, pour plus de prudence, il jette son monde dans des voies de traverse. Il a un calcul en tête : contourner par l'est Poitiers, où le roi sera bien forcé de laisser reposer sa lourde armée, ne serait-ce que quelques heures, et ainsi augmenter son avance.

Ce qu'il ignore, c'est que le roi n'a pas pris le chemin de Châtellerault. Avec toute sa chevalerie qu'il emmène à un train de chasse, il a piqué sur Chauvigny, encore plus au levant, pour tenter de déborder son ennemi et lui couper la retraite. Il va en tête, droit sur sa selle, le menton en avant, sans prendre garde à rien, comme il est allé au banquet de Rouen. Une étape de plus de douze lieues, d'un trait.

Toujours courant à sa suite, les trois seigneurs bourguignons, Joigny, Auxerre et Châtillon. « Le roi ?... »

— Sur Chauvigny. — Va donc pour Chauvigny ! » Ils sont contents ; ils ont presque rejoint l'ost ; ils seront là pour l'hallali.

Ils parviennent donc à Chauvigny, que surmonte son gros château dans une courbe de la Vienne. Il y a là, dans le soir qui tombe, un énorme rassemblement de troupes, un encombrement sans pareil de chariots et de cuirasses. Joigny, Auxerre et Châtillon aiment leurs aises. Ils ne vont pas se jeter, après une dure étape, dans une telle cohue. À quoi bon se presser ? Prenons plutôt un bon dîner, tandis que nos varlets panseront les montures. Cervelière ôtée, jambières délacées, les voilà qui s'étirent, se frottent les reins et les mollets, et puis s'attablent dans une auberge non loin de la rivière. Leurs écuyers, qui les savent gourmands, leur ont trouvé du poisson, puisqu'on est vendredi. Ensuite, ils vont dormir... tout cela me fut conté après, par le menu... et le matin suivant s'éveillent tard, dans un bourg vide et silencieux. « Bonnes gens... le roi ? » On leur désigne la direction de Poitiers. « Le plus court ?

— Par la Chaboterie. »

Voilà donc Châtillon, Joigny et Auxerre, leurs lances à leur suite, qui s'en vont à bonne allure dans les chemins de bruyères. Joli matin ; le soleil perce les branches, mais sans trop darder. Trois lieues sont franchies sans peine. On sera rendu à Poitiers dans moins d'une demi-heure. Et soudain, au croisement de deux layons, ils tombent nez à nez avec une soixantaine d'éclaireurs anglais. Ils sont plus de trois cents. C'est l'aubaine. Fermons nos ventailles, abaissons nos lances. Les éclaireurs anglais, qui sont d'ailleurs gens du Hainaut que commandent messires de Ghistelles et d'Auberchicourt, font demi-tour et prennent le galop. « Ah ! les lâches, ah ! les couards ! À la poursuite, à la poursuite ! »

La poursuite ne dure guère car, la première futaie franchie, Joigny, Auxerre et Châtillon s'en vont donner dans le gros de la colonne anglaise qui se referme sur eux. Les épées et les lances s'entrechoquent un moment. Ils se battent bien les Bourguignons ! Mais le nombre les étouffe. « Courez au roi, courez au roi, si vous pouvez ! » lancent Auxerre et Joigny à leurs écuyers, avant d'être démontés et de devoir se rendre.

Le roi Jean était déjà dans les faubourgs de Poitiers lorsque quelques hommes du comte de Joigny, qui avaient pu échapper à une furieuse chasse, s'en vinrent, hors d'haleine, lui conter l'affaire. Il les félicita fort. Il était tout joyeux. D'avoir perdu trois grands barons et leurs bannières ? Non, certes ; mais le prix n'était pas lourd pour la bonne nouvelle. Le prince de Galles, qu'il croyait encore devant lui, était derrière. Il avait réussi ; il lui avait coupé la route. Demi-tour vers la Chaboterie. Conduisez-moi, mes braves ! L'hallali, l'hallali... Il venait de vivre sa bonne journée, le roi Jean.

Moi-même, mon neveu ? Ah ! J'avais suivi la route venant de Châtellerault. J'arrivais à Poitiers, pour y loger à l'évêché, où je fus, dans la soirée, informé de tout.

VI

LES DÉMARCHES DU CARDINAL

Ne vous surprenez pas, à Metz, Archambaud, de voir le Dauphin rendre l'hommage à son oncle l'Empereur. Eh bien oui, pour le Dauphiné, qui est dans la mouvance impériale... Non, non, je l'y ai fort engagé ; c'est même un des prétextes au voyage ! Cela ne diminue point la France, au contraire ; cela lui établit des droits sur le royaume d'Arles, si l'on venait à le reconstituer, puisque le Viennois jadis s'y trouvait inclus. Et puis c'est de bon exemple, pour les Anglais, de leur montrer que roi ou fils de roi, sans s'abaisser, peut consentir l'hommage à un autre souverain, quand des parties de ses États relèvent de l'antique suzeraineté de l'autre...

C'est la première fois, depuis bien longtemps, que l'Empereur paraît résolu à pencher un peu du côté de la France. Car jusqu'ici, et bien que sa sœur Madame Bonne ait été la première épouse du roi Jean, il était plutôt favorable aux Anglais. N'avait-il pas nommé le roi Édouard, qui s'était montré bien habile avec lui, vicaire impérial ? Les grandes victoires de l'Angleterre, et l'abaissement de la France ont dû le conduire à réfléchir. Un empire anglais à côté de l'Empire ne lui sourirait guère. Il en va toujours ainsi avec les princes allemands ; ils s'emploient autant qu'ils peuvent à diminuer la France et, ensuite, ils s'aperçoivent que cela ne leur a rien rapporté, au contraire...

Je vous conseille, quand nous serons devant l'Empereur, et si l'on vient à parler de Crécy, de ne point trop insister sur cette bataille. En tout cas, n'en prononcez pas le nom le premier. Car, tout à la différence de son père Jean l'Aveugle, l'Empereur, qui n'était pas encore empereur, n'y a pas fait trop belle figure... Il a fui, tout bonnement, ne mâchons pas les mots... Mais ne parlez

pas trop de Poitiers non plus, que tout le monde forcément a en tête, et ne croyez point nécessaire d'exalter le courage malheureux des chevaliers français, cela par égard pour le Dauphin... car lui non plus ne s'est pas distingué par un excès de vaillance. C'est une des raisons pour lesquelles il a quelque peine à asseoir son autorité. Ah non ! ce ne sera pas une réunion de héros... Enfin, il a des excuses, le Dauphin ; et s'il n'est pas homme de guerre, ce n'est pas lui qui aurait manqué de saisir la chance que j'offris à son père...

Je vous reprends le récit de Poitiers, que nul ne pourrait vous faire plus complètement que moi, vous allez comprendre pourquoi. Nous en étions donc au samedi soir, lorsque les deux armées se savent toutes voisines l'une de l'autre, presque à se toucher, et que le prince de Galles comprend qu'il ne peut plus bouger...

Le dimanche, tôt le matin, le roi entend messe, en plein champ. Une messe de guerre. Celui qui officie porte mitre et chasuble par-dessus sa cotte de mailles ; c'est Regnault Chauveau, le comte-évêque de Châlons, un de ces prélats qui conviendraient mieux à l'ordre militaire qu'aux ordres religieux... Je vous vois sourire, mon neveu... oui, vous vous dites que j'appartiens à l'espèce ; mais moi, j'ai appris à me contraindre, puisque Dieu m'a désigné mon chemin.

Pour Chauveau, cette armée agenouillée dans les prés mouillés de rosée, en avant du bourg de Nouaille, doit lui offrir la vision des légions célestes. Les cloches de l'abbaye de Maupertuis sonnent dans leur gros clocher carré. Et les Anglais, sur la hauteur, derrière les boqueteaux qui les dissimulent, entendent le formidable *Gloria* que poussent les chevaliers de France.

Le roi communie entouré de ses quatre fils et de son frère d'Orléans, tous en arroi de combat. Les maréchaux regardent avec quelque perplexité les jeunes princes auxquels il leur a fallu donner des commandements bien qu'ils n'aient aucune expérience de la guerre. Oui, les princes leur sont un souci. N'a-t-on pas amené jusqu'aux enfants, le jeune Philippe, le fils préféré du roi, et son cousin Charles d'Alençon ? Quatorze ans, treize ans ; quel embarras que ces cuirasses naines ! Le jeune

Philippe restera auprès de son père, qui tient à le veiller lui-même ; et l'on a commis l'Archiprêtre à la protection du petit Alençon.

Le connétable a réparti l'armée en trois grosses batailles. La première, trente-deux bannières, est aux ordres du duc d'Orléans. La deuxième aux ordres du Dauphin, duc de Normandie, secondé de ses frères, Louis d'Anjou et Jean de Berry. Mais en vérité, le commandement est à Jean de Landas, à Thibaut de Voudenay et au sire de Saint-Venant, trois hommes de guerre qui ont charge de serrer étroitement l'héritier du trône et de le gouverner. Le roi prendrait la tête de la troisième bataille.

On le hisse en selle, sur son grand destrier blanc. Du regard, il parcourt son armée et s'émerveille de la voir si nombreuse et si belle. Que de heaumes, que de lances côté à côté, sur des rangs profonds ! Que de lourds chevaux qui encensent de la tête et font cliqueter leurs mors ! Aux selles pendent les épées, les masses d'armes, les haches à deux tranchants. Aux lances flottent les pennons et les banderoles. Que de couleurs vives peintes sur les écus et les targes, brodées sur les cottes des chevaliers et sur les housses de leur monture ! Tout cela poudroie, luit, scintille, éclate sous le soleil du matin.

Le roi s'avance alors et s'écrie : « Mes beaux sires, quand vous étiez entre vous à Paris, à Chartres, à Rouen ou à Orléans, vous menaciez les Anglais et vous souhaitiez être le bassinet en tête devant eux ; or, vous y êtes à présent ; je vous les montre. Aussi veuillez leur montrer vos talents et venger les ennuis et dépits qu'ils nous ont faits, car, sans faute, nous les battrons ! » Et puis après l'énorme : « Dieu y ait part. Nous le verrons ! » qui lui répond, il attend. Il attend, pour donner l'ordre d'attaquer, que soit revenu Eustache de Ribemont, le bailli de Lille et de Douai, qu'il a envoyé avec un petit détachement reconnaître exactement la position anglaise.

Et toute l'armée attend, dans un grand silence. Moment difficile que celui où l'on va charger et où l'ordre tarde. Car chacun alors se dit : « Ce sera peut-être mon tour aujourd'hui... Je vois peut-être la terre pour la dernière fois. » Et toutes les gorges sont nouées, sous la mentonnière d'acier ; et chacun se

recommande à Dieu plus vivement encore que pendant la messe. Le jeu de la guerre devient tout à coup solennel et terrible.

Messire Geoffroy de Charny portait l'oriflamme de France que le roi lui avait fait l'honneur de lui confier, et l'on m'a dit qu'il avait l'air tout transfiguré.

Le duc d'Athènes semblait des plus tranquilles. Il savait d'expérience que, le plus gros de son travail de connétable, il l'avait assuré auparavant. Dès que le combat serait engagé, il ne verrait guère à plus de deux cents pas ni ne se ferait entendre à plus de cinquante ; on lui dépêcherait des divers points du champ de bataille des écuyers qui arriveraient ou n'arriveraient pas ; et, à ceux qui parviendraient à lui, il crierait un ordre qui serait ou ne serait pas exécuté. Qu'il soit là, qu'on puisse dépêcher à lui, qu'il fasse un geste, qu'il crie une approbation, rassurerait. Peut-être une décision à prendre dans un moment difficile... Mais dans cette grande confusion de chocs et de clameurs, ce ne serait plus lui, vraiment, qui commanderait, mais la volonté de Dieu. Et vu le nombre des Français, il semblait bien que Dieu se fût déjà prononcé.

Le roi Jean, lui, commençait à s'irriter parce que Eustache de Ribemont ne revenait pas. Aurait-il été pris, comme hier Auxerre et Joigny ? La sagesse serait d'envoyer une seconde reconnaissance. Mais le roi Jean ne supporte point l'attente. Il est saisi de cette coléreuse impatience qui monte en lui chaque fois que l'événement n'obéit pas tout de suite à sa volonté, et qui le rend impuissant à juger sainement des choses. Il est au bord de donner l'ordre d'attaque... tant pis, on verra bien... quand reviennent enfin messire de Ribemont et ses patrouilleurs.

« Alors, Eustache, quelles nouvelles ? – Fort bonnes, Sire ; vous aurez, s'il plaît à Dieu, bonne victoire sur vos ennemis.

— Combien sont-ils ? – Sire, nous les avons vus et considérés. À l'estimation, les Anglais peuvent être deux mille hommes d'armes, quatre mille archers et quinze cents ribauds. »

Le roi, sur son destrier blanc, a un sourire vainqueur. Il regarde les vingt-cinq mille hommes, ou presque, rangés autour de lui. « Et comment est leur gîte ? – Ah ! Sire, ils occupent un

fort lieu. On peut tenir pour sûr qu'ils n'ont pas plus d'une bataille, et petite, à opposer aux nôtres, mais ils l'ont bien ordonnée. »

Et de décrire comment les Anglais sont installés, sur la hauteur, de part et d'autre d'un chemin montant, bordé de haies touffues et de buissons derrière lesquels ils ont aligné leurs archers. Pour les attaquer, il n'est d'autre voie que ce chemin, où quatre chevaux seulement pourront aller de front. De tous autres côtés, ce sont seulement vignes et bois de pins où l'on ne saurait chevaucher. Les hommes d'armes anglais, leurs montures gardées à l'écart, sont tous à pied, derrière les archers qui leur font une manière de herse. Et ces archers ne seront pas légers à déconfire.

« Et comment, messire Eustache, conseillez-vous de nous y rendre ? »

Toute l'armée avait les yeux tournés vers le conciliabule qui réunissait, autour du roi, le connétable, les maréchaux et les principaux chefs de bannière. Et aussi le comte de Douglas, qui n'avait pas quitté le roi depuis Breteuil. Il y a des invités, parfois, qui coûtent cher. Guillaume de Douglas dit : « Nous, les Escots, c'est toujours à pied que nous avons battu les Anglais... » Et Ribemont renchérit, en parlant des milices flamandes. Et voici qu'à l'heure d'engager combat, on se met à disposer d'art militaire. Ribemont a une proposition à faire, pour la disposition d'attaque. Et Guillaume de Douglas l'approuve. Et le roi invite à les écouter, puisque Ribemont est le seul qui ait exploré le terrain, et parce que Douglas est l'invité qui a si bonne connaissance des Anglais.

Soudain un ordre est lancé, transmis, répété. « Pied à terre ! » Quoi ? Après ce grand moment de tension et d'anxiété, où chacun s'est préparé au fond de soi à affronter la mort, on ne va pas combattre ? Il se fait comme un flottement de déception. Mais si, mais si ; on va combattre, oui, mais à pied. Ne resteront à cheval que trois cents armures, qui iront, emmenées par les deux maréchaux, percer une brèche dans les lignes des archers anglais. Et, par cette brèche, les hommes d'armes s'engouffreront aussitôt, pour combattre, main à main, les

hommes du prince de Galles. Les chevaux sont gardés à toute proximité, pour la poursuite.

Déjà Audrehem et Clermont parcourent le front des bannières pour choisir les trois cents chevaliers les plus forts, les plus hardis et les plus lourdement armés qui formeront la charge.

Ils n'ont pas l'air content, les maréchaux, car ils n'ont même pas été conviés à donner leur avis. Clermont a bien tenté de se faire entendre et demandé qu'on réfléchisse un instant. Le roi l'a rabroué. « Messire Eustache a vu, et messire de Douglas sait. Que nous apporterait de plus votre discours ? » Le plan de l'éclaireur et de l'invité devient le plan du roi. « Il n'y a qu'à nommer Ribemont maréchal et Douglas connétable », grommelle Audrehem.

Pour tous ceux qui ne sont pas de la charge, pied à terre, pied à terre... « Ôtez vos éperons, et taillez vos lances à la longueur de cinq pieds ! »

Humeur et grogne dans les rangs. Ce n'était pas pour cela qu'on était venu. Et pourquoi alors avoir licencié la piétaille à Chartres, si l'on devait à présent en faire le travail ? Et puis raccourcir les lances, cela leur brisait le cœur, aux chevaliers. De belles hampes de frêne, choisies avec soin pour être tenues horizontales, coincées contre la targe, et va le galop ! Maintenant ils allaient se promener, alourdis de fer, avec des bâtons. « N'oublions point qu'à Crécy... » disaient ceux qui voulaient malgré tout donner raison au roi. « Crécy, toujours Crécy », répondaient les autres.

Ces hommes qui, la demi-heure d'avant, avaient l'âme tout exaltée d'honneur bougonnaient comme des paysans qui ont cassé un essieu de chariot. Mais le roi lui-même, pour donner l'exemple, avait renvoyé son destrier blanc et piétinait l'herbe, les talons sans éperons, faisant sauter sa masse d'armes d'une main dans l'autre.

C'est au milieu de cette armée occupée à couper ses lances à coups de hache d'arçon que, arrivant de Poitiers, je dévalai au galop, couvert par la bannière du Saint-Siège, et escorté seulement de mes chevaliers et de mes meilleurs bacheliers, Guillermis, Cunhac, Élie d'Aimery, Hélie de Raymond, ceux-là

avec lesquels nous voyageons. Ils ne sont pas près d'oublier ! Ils vous ont conté... non ?

Je descends de cheval en lançant mes rênes à La Rue ; je recoiffe mon chapeau que la course m'avait rabattu dans le dos ; Brunet défroisse ma robe, j'avance vers le roi les gants joints. Je lui dis d'entrée, avec autant de fermeté que de révérence : « Sire, je vous prie et vous supplie, au nom de la foi, de surseoir un moment au combat. Je viens m'adresser à vous d'ordre et de la volonté de notre Saint-Père. Vous plaira-t-il de m'écouter ? »

Si surpris qu'il fût par l'arrivée, en un tel instant, de ce gêneur d'Église, que pouvait-il faire, le roi Jean, sinon me répondre, du même ton de cérémonie : « Volontiers, Monseigneur cardinal. Que vous plaît-il de me dire ? »

Je restai un moment les yeux levés vers le ciel, comme si je le priais de m'inspirer. Et je priais, en effet ; mais aussi j'attendais que le duc d'Athènes, les maréchaux, le duc de Bourbon, l'évêque Chauveau en qui je pensais trouver un allié, Jean de Landas, Saint-Venant, Tancarville et quelques autres, dont l'Archiprêtre, se fussent rapprochés. Car ce n'étaient plus à présent paroles seul à seul ou entretiens de dîner, comme à Breteuil ou Chartres. Je voulais être entendu, non seulement du roi, mais des plus hauts hommes de France, et qu'ils soient bien témoins de ma démarche.

« Très cher Sire, repris-je, vous avez ici la fleur de la chevalerie de votre royaume, en multitude, contre une poignée de gens que sont les Anglais au regard de vous. Ils ne peuvent tenir contre votre force ; et il serait plus honorable pour vous qu'ils se missent à votre merci sans bataille, plutôt que d'aventurer toute cette chevalerie, et de faire périr de bons chrétiens de part et d'autre. Je vous dis ceci sur l'ordonnance de notre très Saint-Père le pape, qui m'a mandé comme son nonce, avec toute son autorité, afin d'aider à la paix, selon le commandement de Dieu qui la veut entre les peuples chrétiens. Aussi je vous prie de souffrir, au nom du Seigneur, que je chevauche vers le prince de Galles, pour lui remontrer en quel danger vous le tenez, et lui parler raison. »

S'il avait pu me mordre, le roi Jean, je crois qu'il l'aurait fait. Mais un cardinal sur un champ de bataille cela ne laisse pas

d'impressionner. Et le duc d'Athènes hochait le front, et le maréchal de Clermont, et Monseigneur de Bourbon. J'ajoutai : « Très cher Sire, nous sommes dimanche, jour du Seigneur, et vous venez d'entendre messe. Vous plairait-il de surseoir au travail de mort le jour consacré au Seigneur ? Laissez au moins que j'aille parler au prince. »

Le roi Jean regarda ses seigneurs autour de lui, et comprit que lui, le roi très chrétien, ne pouvait point ne pas déférer à ma demande. Si jamais quelque accident funeste survenait, on l'en tiendrait pour coupable et l'on y verrait le châtiment de Dieu.

« Soit, Monseigneur, me dit-il. Il nous plaît de nous accorder à votre souhait. Mais revenez sans tarder. »

J'eus alors une bouffée d'orgueil... le bon Dieu m'en pardonne... Je connus la suprématie de l'homme d'Église, du prince de Dieu, sur les rois temporels. Eussé-je été comte de Périgord, au lieu de votre père, jamais je n'aurais été investi de cette puissance-là. Et je pensai que j'accomplissais la tâche de ma vie.

Toujours escorté de mes quelques lances, toujours signalé par la bannière de la papauté, je piquai vers la hauteur, par le chemin qu'avait éclairé Ribemont, en direction du petit bois où campait le prince de Galles.

« Prince, mon beau fils... » car cette fois, quand je fus devant lui, je ne lui donnai plus du Monseigneur, pour mieux lui laisser sentir sa faiblesse... « si vous aviez justement considéré la puissance du roi de France comme je viens de le faire, vous me laisseriez tenter une convention entre vous, et de vous accorder, si je le puis. » Et je lui dénombrai l'armée de France que j'avais pu contempler devant le bourg de Nouaille. « Voyez où vous êtes, et combien vous êtes... Croyez-vous donc que vous pourrez tenir longtemps ? »

Eh non, il ne pourrait longtemps tenir, et il le savait bien. Son seul avantage, c'était le terrain ; son retranchement était vraiment le meilleur qu'on pût trouver. Mais ses hommes déjà commençaient à souffrir de la soif, car il n'y avait pas d'eau sur cette colline ; il eût fallu pouvoir aller en puiser au ruisseau, le Moisson, qui coulait en bas ; or les Français le tenaient. Des vivres, il n'en était guère pourvu que pour une journée. Il avait

perdu son beau rire blanc sous ses moustaches à la saxonne, le prince ravageur ! S'il n'avait pas été qui il était, au milieu de ses chevaliers, Chandos, Grailly, Warwick, Suffolk, qui l'observaient, il serait convenu de ce qu'eux-mêmes pensaient, que leur situation ne permettait plus d'espérance. À moins d'un miracle... et le miracle, c'était peut-être moi qui le lui apportais. Néanmoins, par souci de grandeur, il discuta un peu : « Je vous l'ai dit à Montbazon, Monseigneur de Périgord, je ne saurais traiter sans l'ordre du roi mon père...

— Beau prince, au-dessus de l'ordre des rois, il y a l'ordre de Dieu. Ni votre père le roi Édouard, sur son trône de Londres, ni Dieu sur le trône du ciel ne vous pardonneraient de faire perdre la vie à tant de bonnes et braves gens remis à votre protection, si vous pouvez agir autrement. Acceptez-vous que je discute les conditions où vous pourriez, sans perdre l'honneur, épargner un combat bien cruel et bien douteux ? »

Armure noire et robe rouge face à face. Le heaume aux trois plumes blanches interrogeait mon chapeau rouge et semblait en compter les glands de soie. Enfin le heaume fit un signe d'acquiescement.

Le chemin d'Eustache dévalé, où j'aperçus les archers anglais en rangs tassés, derrière les palissades de pieux qu'ils avaient plantés, et me voici revenu devant le roi Jean. Je tombai en pleine palabre ; et je compris, à certains regards qui m'accueillirent, que tout le monde n'avait pas dit du bien de moi. L'Archiprêtre se balançait, efflanqué, goguenard, sous son chapeau de Montauban.

« Sire, dis-je, j'ai bien vu les Anglais. Vous n'avez point à vous hâter de les combattre, et vous ne perdez rien à vous reposer un peu. Car, placés comme ils sont, ils ne peuvent vous fuir, ni vous échapper. Je pense en vérité que vous les pourrez avoir sans coup férir. Aussi je vous prie que vous leur accordiez répit jusques à demain, au soleil levant. »

Sans coup férir... J'en vis plusieurs, comme le comte Jean d'Artois, Douglas, Tancarville lui-même, qui bronchèrent sous le mot et secouèrent le col. Ils avaient envie de férir. J'insistai : « Sire, n'accordez rien si vous le voulez à votre ennemi, mais accordez son jour à Dieu. »

Le connétable et le maréchal de Clermont penchaient pour cette suspension d'armes... « Attendons de savoir, Sire, ce que l'Anglais propose et ce que nous en pouvons exiger ; nous n'y risquons rien... » En revanche, Audrehem, oh ! simplement parce que, Clermont étant d'un avis, il était de l'autre... disait assez haut pour que je l'entendisse : « Sommes-nous donc là pour batailler ou pour écouter prêche ? » Eustache de Ribemont, parce que sa disposition de combat avait été adoptée par le roi, et qu'il était tout énervé de la voir en œuvre, poussait à l'engagement immédiat.

Et Chauveau, le comte-évêque de Châlons qui portait heaume en forme de mitre, peint en violet, le voilà soudain qui s'agit et presque s'emporte.

« Est-ce le devoir de l'Église, messire cardinal, que de laisser des pillards et des parjures s'en repartir sans châtiment ? » Là, je me fâche un peu. « Est-ce le devoir d'un serviteur de l'Église, messire évêque, que de refuser la trêve à Dieu ? Veuillez apprendre, si vous ne le savez pas, que j'ai pouvoir d'ôter office et bénéfices à tout ecclésiastique qui voudrait entraver mes efforts de paix... La Providence punit les présomptueux, messire. Laissez donc au roi l'honneur de montrer sa grandeur, s'il le veut... Sire, vous tenez tout en vos mains ; Dieu décide à travers vous. »

Le compliment avait porté. Le roi tergiversa quelque temps encore, tandis que je continuais de plaider, assaillant mon propos de compliments gros comme les Alpes. Quel prince, depuis Saint Louis, avait montré tel exemple que celui qu'il pouvait donner ? Toute la chrétienté allait admirer un geste de preux, et viendrait désormais demander arbitrage à sa sagesse ou secours à sa puissance !

« Faites dresser mon pavillon, dit le roi à ses écuyers. Soit, Monseigneur cardinal ; je me tiendrai ici jusqu'à demain, au soleil levant, pour l'amour de vous.

— Pour l'amour de Dieu, Sire ; seulement pour l'amour de Dieu. »

Et je repars. Six fois au long de la journée, je devais faire la navette, allant suggérer à l'un les conditions d'un accord, venant les rapporter à l'autre ; et chaque fois, passant entre les haies

des archers gallois vêtus de leur livrée mi-partie blanche et verte, je me disais que si quelques-uns, se méprenant, me lançaient une volée de flèches, je serais bien assaisonné.

Le roi Jean jouait aux dés, pour passer le temps, sous son pavillon de drap vermeil. Tout à l'alentour, l'armée s'interrogeait. Bataille ou pas bataille ? Et l'on en disputait ferme jusque devant le roi. Il y avait les sages, il y avait les bravaches, il y avait les timorés, il y avait les coléreux... Chacun s'autorisait à donner un avis. En vérité, le roi Jean restait indécis. Je ne pense pas qu'il se posa un seul moment la question du bien général. Il ne se posait que la question de sa gloire personnelle qu'il confondait avec le bien de son peuple. Après nombre de revers et de déboires, qu'est-ce donc qui grandirait le plus sa figure, une victoire par les armes ou par la négociation ? Car l'idée d'une défaite bien sûr ne le pouvait effleurer, non plus qu'aucun de ses conseillers.

Or les offres que je lui portais, voyage après voyage, n'étaient point négligeables. Au premier, le prince de Galles consentait à rendre tout le butin qu'il avait fait au cours de sa chevauchée, ainsi que tous les prisonniers, sans demander rançon. Au second, il acceptait de remettre toutes les places et châteaux conquis, et tenait pour nuls les hommages et ralliements. À la troisième navette, c'était une somme d'or, en réparation de ce qu'il avait détruit, non seulement pendant l'été, mais encore dans les terres de Languedoc l'année précédente. Autant dire que de ses deux expéditions, le prince Édouard ne conservait aucun profit.

Le roi Jean exigeait plus encore ? Soit. J'obtins du prince le retrait de toutes garnisons placées en dehors de l'Aquitaine... c'était un succès de belle taille... et l'engagement de ne jamais traiter dans l'avenir ni avec le comte de Foix... à ce propos, Phœbus était dans l'armée du roi, mais je ne le vis pas ; il se tenait fort à l'écart... ni avec aucun parent du roi, ce qui visait précisément Navarre. Le prince céda beaucoup ; il céda plus que je n'aurais cru. Et pourtant je devinais qu'au fond de lui il ne pensait pas qu'il serait dispensé de combattre.

Trêve n'interdit pas de travailler. Aussi tout le jour il employa ses hommes à fortifier leur position. Les archers

doublaient les haies de pieux épointés aux deux bouts, pour se faire des herses de défense. Ils abattaient des arbres qu'ils tiraient en travers des passages que pourrait emprunter l'adversaire. Le comte de Suffolk, maréchal de l'ost anglais, inspectait chaque troupe l'une après l'autre. Les comtes de Warwick et de Salisbury, le sire d'Audley participaient à nos entrevues et m'escortaient à travers le camp.

Le jour baissait quand j'apportai au roi Jean une ultime proposition que j'avais moi-même avancée. Le prince était prêt à jurer et signer que, pendant sept ans entiers, il ne s'armerait pas ni n'entreprendrait rien contre le royaume de France. Nous étions donc tout au bord de la paix générale.

« Oh ! On connaît les Anglais, dit l'évêque Chauveau. Ils jurent, et puis renient leur parole. »

Je répliquai qu'ils auraient peine à renier un engagement pris par-devant le légat papal ; je serais signataire à la convention.

« Je vous donnerai réponse au soleil levant », dit le roi.

Et je m'en allai loger à l'abbaye de Maupertuis. Jamais je n'avais tant chevauché dans une même journée, ni tant discuté. Si recru de fatigue que je fusse, je pris le temps de bien prier, de tout mon cœur. Je me fis éveiller à la pointe du jour. Le soleil commençait juste à jaillir quand je me présentai derechef devant le tref du roi Jean. Au soleil levant, aurait-il dit. On ne pouvait être plus exact que moi. J'eus une mauvaise impression. Toute l'armée de France était sous les armes, en ordre de bataille, à pied, sauf les trois cents désignés pour la charge, et n'attendant que le signal d'attaquer.

« Monseigneur cardinal, me déclare brièvement le roi, je n'accepterai de renoncer au combat que si le prince Édouard et cent de ses chevaliers, à mon choix, se viennent mettre en ma prison. — Sire, c'est là demande trop grosse et contraire à l'honneur ; elle rend inutiles tous nos pourparlers d'hier. J'ai pris suffisante connaissance du prince de Galles pour savoir qu'il ne la considérera même pas. Il n'est pas homme à capituler sans combattre, et à venir se livrer en vos mains avec la fleur de la chevalerie anglaise, dût ce jour être pour lui le dernier. Le

feriez-vous, ou aucun de vos chevaliers de l'Étoile, si vous en étiez en sa place ? – Certes non !

— Alors, Sire, il me paraît vain que j'aille porter une requête avancée seulement pour qu'elle soit repoussée. – Monseigneur cardinal, je vous sais gré de vos offices ; mais le soleil est levé. Veuillez vous retirer du champ. »

Derrière le roi, ils se regardaient par leur ventaille, et échangeaient sourires et clins d'œil, l'évêque Chauveau, Jean d'Artois, Douglas, Eustache de Ribemont et même Audrehem et bien sûr l'Archiprêtre, aussi contents, semblait-il, d'avoir fait échec au légat du pape qu'ils le seraient d'aplatir les Anglais.

Un instant, je balançai, tant la colère me montait au nez, à lâcher que j'avais pouvoir d'excommunication. Mais quoi ? Quel effet cela aurait-il eu ? Les Français seraient tout de même partis à l'attaque, et je n'aurais gagné que de mettre en plus grande évidence l'impuissance de l'Église. J'ajoutai seulement : « Dieu jugera, Sire, lequel de vous deux se sera montré le meilleur chrétien. »

Et je remontai, pour la dernière fois, vers les boqueteaux. J'enrageais. « Qu'ils crèvent tous, ces fous ! me disais-je en galopant. Le Seigneur n'aura pas besoin de les trier ; ils sont tous bons pour sa fournaise. »

Arrivé devant le prince de Galles, je lui dis : « Beau fils, faites ce que vous pourrez ; il vous faut combattre. Je n'ai pu trouver nulle grâce d'accord avec le roi de France. – Nous battre est bien notre intention, me répondit le prince. Que Dieu m'aide ! »

Là-dessus, je m'en repartis, fort amer et dépité, vers Poitiers. Or ce fut le moment que choisit mon neveu de Durazzo pour me dire : « Je vous prie de me relever de mon service, mon oncle. Je veux aller combattre. – Et avec qui ? lui criai-je.

— Avec les Français, bien sûr !

— Tu ne les trouves donc pas assez nombreux ?

— Mon oncle, comprenez qu'il va y avoir bataille, et il n'est pas digne d'un chevalier de n'y pas prendre part. Et messire de Heredia vous en prie aussi... »

J'aurais dû le tancer bien fort, lui dire qu'il était requis par le Saint-Siège pour m'escorter dans ma mission de paix, et que, tout au contraire d'acte de noblesse, ce pourrait être regardé

comme une forfaiture d'avoir rejoint l'un des deux partis. J'aurais dû lui ordonner, simplement, de rester... Mais j'étais las, j'étais irrité. Et d'une certaine façon, je le comprenais. J'aurais eu envie de prendre une lance, moi aussi et de charger je ne sais trop qui, l'évêque Chauveau... Alors je lui criai : « Allez au Diable, tous les deux ! Et grand bien vous fasse ! » C'est la dernière parole que j'adressai à mon neveu Robert. Je me la reproche, je me la reproche bien fort...

VII

LA MAIN DE DIEU

C'est chose bien malaisée, quand on n'y fut pas, que de reconstituer une bataille, et même quand on y fut. Surtout lorsqu'elle se déroule aussi confusément que celle de Maupertuis... Elle me fut contée, quelques heures après, de vingt façons différentes, chacun ne la jugeant que de sa place et ne prenant pour important que ce qu'il avait fait. Particulièrement les battus qui, à les entendre, ne l'eussent jamais été sans la faute de leurs voisins, lesquels en disaient tout autant.

Ce qui ne peut être mis en doute, c'est que, aussitôt après mon départ du camp français, les deux maréchaux se prirent de bec. Le connétable, duc d'Athènes, ayant demandé au roi s'il lui plaisait d'ouïr son conseil, lui dit à peu près ceci : « Sire, si vous voulez vraiment que les Anglais se rendent à votre merci, que ne les laissez-vous s'épuiser par défaut de vivres ? Car leur position est forte, mais ils ne la soutiendront guère quand ils auront le corps faible. Ils sont de toute part encerclés, et s'ils tentent sortie par la seule issue où nous pouvons nous-mêmes les forcer, nous les écraserons sans peine. Puisque nous avons attendu une journée, que ne pouvons-nous attendre encore une ou deux autres, d'autant qu'à chaque moment nous nous grossissons des retardataires qui rejoignent ? » Et le maréchal de Clermont d'appuyer : « Le connétable dit bien. Un peu d'attente nous donne tout à gagner, et rien à perdre. »

C'est alors que le maréchal d'Audrehem s'emporta. Atermoyer, toujours atermoyer ! On devrait en avoir terminé depuis la veille au soir. « Vous ferez tant que vous finirez par les laisser échapper, comme souvent il advint. Regardez-les qui bougent. Ils descendent vers nous pour se fortifier plus bas et se

ménager refuite. On dirait, Clermont, que vous n'avez pas grand-hâte de vous battre, et qu'il vous peine de voir les Anglais de si près. »

La querelle des maréchaux, il fallait bien qu'elle éclatât. Mais était-ce le moment le mieux choisi ? Clermont n'était pas homme à prendre si gros outrage en plein visage. Il renvoya, comme à la paume : « Vous ne serez point si hardi aujourd'hui, Audrehem, que vous mettiez le museau de votre cheval au cul du mien. »

Là-dessus il rejoint les chevaliers qu'il doit entraîner à l'assaut, se fait hisser en selle, et donne de lui-même l'ordre d'attaquer. Audrehem l'imiter aussitôt, et avant que le roi n'ait rien dit, ni le connétable rien commandé, voici la charge lancée, non point groupée comme il en avait été décidé, mais en deux escadrons séparés qui semblent moins se soucier de rompre l'ennemi que de se distancer ou de se poursuivre. Le connétable à son tour demande son destrier et s'élance, cherchant à les rameuter.

Alors le roi fait crier l'attaque pour toutes les bannières ; et tous les hommes d'armes, à pied, patauds, alourdis des cinquante ou soixante livres de fer qu'ils ont sur le dos, commencent à s'avancer dans les champs vers le chemin pentu où déjà la cavalerie s'engouffre. Cinq cents pas à franchir...

Là-haut, le prince de Galles, quand il a vu la charge française s'ébranler, s'est écrié : « Mes beaux seigneurs, nous sommes petit nombre, mais ne vous en effrayez pas. La vertu ni la victoire ne vont forcément à grand peuple, mais là où Dieu veut les envoyer. Si nous sommes déconfits, nous n'en aurons point de blâme, et si la journée est pour nous, nous serons les plus honorés du monde. »

Déjà la terre tremblait au pied de la colline ; les archers gallois se tenaient genou en terre derrière leurs pieux pointus, et les premières flèches se mirent à siffler...

Tout d'abord le maréchal de Clermont fonça sur la bannière de Salisbury, se ruant dans la haie pour s'y faire brèche. Une pluie de flèches brisa sa charge. Ce fut une tombée atroce, au dire de ceux qui en ont réchappé. Les chevaux qui n'avaient pas été atteints allaient s'empaler sur les pieux pointus des archers

gallois. De derrière la palissade, les courtilliers et bidaux surgissaient avec leurs gaudendarts, ces terribles armes à trois fins dont le croc saisit le chevalier par la chemise de mailles, et parfois par la chair, pour le jeter à bas de sa monture... dont la pointe disjoint la cuirasse à l'aine ou à l'aisselle quand l'homme est à terre, dont le croissant enfin sert à fendre le heaume... Le maréchal de Clermont fut des premiers tués, et presque personne d'entre les siens ne put vraiment entamer la position anglaise. Tous défaits dans le passage conseillé par Eustache de Ribemont.

Au lieu de se porter au secours de Clermont, Audrehem avait voulu le distancer en suivant le cours du Moisson pour tourner les Anglais. Il était venu donner sur les troupes du comte de Warwick dont les archers ne lui firent pas meilleur parti. On devait vite apprendre que Audrehem était blessé, et prisonnier. Du duc d'Athènes, on ne savait rien. Il avait disparu dans la mêlée. L'armée avait, en quelques moments, vu disparaître ses trois chefs. Mauvais début. Mais cela ne faisait que trois cents hommes tués ou repoussés, sur vingt-cinq mille qui avançaient, pas à pas. Le roi était remonté à cheval pour dominer ce champ d'armures qui marchait, lentement.

Alors se produisit un étrange remous. Les rescapés de la charge Clermont, déboulant d'entre les deux haies meurtrières, leurs chevaux emportés, eux-mêmes hors de sens et incapables de freiner leurs montures, vinrent donner dans la première bataille, celle du duc d'Orléans, renversant comme des pièces d'échec leurs compagnons qui s'en venaient à pied, péniblement. Oh ! ils n'en renversèrent pas beaucoup : trente ou cinquante peut-être, mais qui dans leur chute en chavirèrent le double.

Du coup, voici la panique dans la bannière d'Orléans. Les premiers rangs, voulant se garer des chocs, reculent en désordre ; ceux de derrière ne savent pas pourquoi les premiers refluent ni sous quelle poussée ; et la déroute s'empare en quelques moments d'une bataille de près de six mille hommes. Combattre à pied n'est pas leur habitude, sinon en champ clos, un contre un. Là, pesants comme ils sont, peinant à se déplacer, la vue rétrécie sous leurs bassinets, ils s'imaginent déjà perdus

sans recours. Et tous se jettent à fuir alors qu'ils sont encore bien loin de portée du premier ennemi. C'est une chose merveilleuse qu'une armée qui se repousse elle-même !

Les troupes du duc d'Orléans et le duc lui-même cédèrent ainsi un terrain que nul ne leur disputait, quelques bataillons allant chercher refuge derrière la bataille du roi, mais la plupart courant droit, si l'on peut dire courir, aux chevaux tenus par les varlets, alors que rien d'autre en vérité ne talonnait tous ces fiers hommes que la peur qu'ils s'inspiraient à eux-mêmes.

Et de se faire hisser en selle pour détaler aussitôt, certains partant pliés comme des tapis en travers de leurs montures qu'ils n'étaient pas parvenus à enfourcher. Et disparaissant à travers le pays... La main de Dieu, ne peut-on s'empêcher de penser... n'est-ce pas, Archambaud ?... Et seuls les mécréants oseraient en sourire.

La bataille du Dauphin, elle aussi, s'était portée en avant... « Montjoie Saint-Denis ! »... et n'ayant reçu aucun retour ni reflux, poursuivit son progrès. Les premiers rangs, haletants déjà de leur marche, s'engagèrent entre les mêmes haies qui avaient été funestes à Clermont, butant sur les chevaux et les hommes abattus là, un petit moment fait. Ils furent accueillis par de mêmes nuées de flèches, tirées de derrière les palissades. Il y eut grand bruit de glaives heurtés, et de cris de fureur ou de douleur. Le goulot étant fort étroit, très peu se trouvaient au choc, tous les autres derrière eux pressés et ne se pouvant plus mouvoir. Jean de Landas, Voudenay, le sire Guichard aussi se tenaient, comme ils en avaient l'ordre, autour du Dauphin lequel aurait été bien en peine, et ses frères de Poitiers et de Berry comme lui, de bouger ou de commander aucun mouvement. Et puis, encore une fois, à travers les fentes d'un heaume, quand on est à pied, avec plusieurs centaines de cuirasses devant soi, le regard n'a guère de champ. À peine le Dauphin voyait-il plus loin que sa bannière, tenue par le chevalier Tristan de Meignelay. Quand les chevaliers du comte de Warwick, ceux-là qui avaient fait Audrehem prisonnier, fondirent à cheval sur le flanc de la bataille du Dauphin, il fut trop tard pour se disposer à soutenir charge.

C'était bien le comble ! Ces Anglais, qui si volontiers se battaient à pied et en avaient tiré leur renommée, s'étaient remis en selle dès lors qu'ils avaient vu leurs ennemis venant à l'attaque démontés. Sans avoir à être bien nombreux, ils produisirent la même carambole, mais plus durement, dans le corps de bataille du Dauphin, que celle qui s'était faite toute seule parmi les gens du duc d'Orléans. Et avec plus de confusion encore. « Gardez-vous, gardez-vous », criait-on aux trois fils du roi. Les chevaliers de Warwick poussaient vers la bannière du Dauphin, lequel Dauphin avait laissé choir sa courte lance et peinait, bousculé par les siens, à seulement soutenir son épée.

Ce fut Voudenay, ou bien Guichard, on ne sait pas trop, qui le tira par le bras en lui hurlant : « Suivez-nous ; vous devez vous retraire, Monseigneur ! » Encore fallait-il pouvoir... Le Dauphin vit le pauvre Tristan de Meignelay navré au sol, le sang lui fuyant de la gorgière comme d'un pot fêlé et coulant sur la bannière aux armes de Normandie et du Dauphiné. Et cela, je le crains, lui donna de l'ardeur à filer. Landas et Voudenay lui ouvraient chemin dans leurs propres rangs. Ses deux frères le suivaient, pressés par Saint-Venant.

Qu'il se soit tiré de ce mauvais pas, il n'y a là rien à redire, et l'on ne doit que louer ceux qui l'y ont aidé. Ils avaient mission de le conduire et protéger. Ils ne pouvaient laisser les fils de France, et surtout le premier, aux mains de l'ennemi. Tout cela est bon. Que le Dauphin soit allé aux chevaux, ou qu'on ait appelé son cheval à lui, et qu'il y soit remonté, et que ses compagnons en aient fait de même, cela est juste encore, puisqu'ils venaient d'être bousculés par gens à cheval.

Mais que le Dauphin alors, sans regarder en arrière, s'en soit en allé d'un roide galop, quittant le champ du combat, tout comme son oncle d'Orléans un moment auparavant, il sera malaisé de jamais faire tenir cela pour une conduite honorable. Ah ! les chevaliers de l'Étoile, ce n'était pas leur journée !

Saint-Venant, qui est vieux et dévoué serviteur de la couronne, assurera toujours que ce fut lui qui prit la décision d'éloigner le Dauphin, qu'il avait déjà pu juger que la bataille du roi était mal en point, que l'héritier du trône commis à sa garde devait coûte que coûte être sauvé, et qu'il lui fallut insister

fortement et presque ordonner au Dauphin d'avoir à partir, et il soutiendra cela au Dauphin lui-même... brave Saint-Venant ! D'autres, hélas, ont la langue moins discrète.

Les hommes de la bataille du Dauphin, voyant celui-ci s'éloigner, ne furent pas longs à se débander et s'en furent à leurs chevaux eux aussi, criant à la retraite générale.

Le Dauphin courut une grande lieue, comme il était parti. Alors, le jugeant assez en sécurité, Voudenay, Landas et Guichard lui annoncèrent qu'ils s'en retournaient se battre. Il ne leur répondit rien. Et que leur aurait-il dit ? « Vous repartez à l'engagement, moi je m'en écarte ; je vous fais mon compliment et mon salut » ?... Saint-Venant voulait également s'en retourner. Mais il fallait bien que quelqu'un restât avec le Dauphin, et les autres lui en firent obligation, comme au plus vieux et au plus sage. Ainsi Saint-Venant, avec une petite escorte qui se grossit vite, d'ailleurs, de fuyards tout affolés qu'ils rencontraient, conduisit le Dauphin s'enfermer dans le gros château de Chauvigny. Et là, paraît-il, quand ils furent arrivés, le Dauphin eut peine à retirer son gantelet, tant sa main droite était gonflée, toute violette. Et on le vit pleurer.

VIII

LA BATAILLE DU ROI

Restait la bataille du roi... Ressers-nous un peu de ce vin mosellan, Brunet... Qui donc ? L'Archiprêtre ?... Ah bon, celui de Verdun ! Je le verrai demain, ce sera bien assez tôt. Nous sommes ici pour trois jours, tant nous nous sommes avancés par ce temps de printemps qui continue, au point que les arbres ont des bourgeons, en décembre...

Oui, restait le roi Jean, sur le champ de Maupertuis... Maupertuis... tiens, je n'y avais pas songé. Les noms, on les répète, on ne s'avise plus de leur sens... Mauvaise issue, mauvais passage... On devrait se méfier de livrer combat dans un lieu ainsi appelé.

D'abord le roi avait vu fuir en désordre, avant même l'abord de l'ennemi, les bannières que commandait son frère. Puis se défaire et disparaître, à peine engagées, les bannières de son fils. Certes, il en avait éprouvé dépit, mais sans penser que rien fût perdu pour autant. Sa seule bataille était encore plus nombreuse que tous les Anglais réunis.

Un meilleur capitaine eût sans doute compris le danger et modifié aussitôt sa manœuvre. Or, le roi Jean laissa aux chevaliers d'Angleterre tout le temps de répéter à son encontre la charge qui venait de si bien leur réussir. Ils ont déboulé sur lui, lances basses, et ils ont rompu son front de bataille.

Pauvre Jean II ! Son père, le roi Philippe, avait été déconfit à Crécy pour avoir lancé sa chevalerie contre la piétaille, et lui se faisait étriller, à Poitiers, tout précisément pour la raison inverse.

« Que faut-il faire quand on affronte des gens sans honneur qui toujours emploient des armes autres que les vôtres ? » C'est ce qu'il m'a dit ensuite, quand je l'ai revu. Du moment qu'il

s'avançait à pied, les Anglais auraient dû, s'ils avaient été de preux hommes, rester à pied de même. Oh ! il n'est pas le seul prince qui rejette la faute de ses échecs sur un adversaire qui n'a pas joué la règle du jeu choisie par lui !

Il m'a dit aussi que la grande colère où ceci l'avait mis lui renforçait les membres. Il ne sentait plus le poids de son armure. Il avait rompu sa masse de fer, mais auparavant il avait assommé plus d'un assaillant. Il aimait mieux, d'ailleurs, assommer que pourfendre ; mais puisqu'il ne lui restait plus que sa hache d'armes à deux tranchants, il la brandissait, il la faisait tournoyer, il l'abattait. On eût dit un bûcheron fou dans une forêt d'acier. De plus furieux que lui sur un champ de bataille, on n'en a guère connu. Il ne sentait rien, ni fatigue ni effroi, seulement la rage qui l'aveuglait, plus encore que le sang qui lui coulait sur la paupière gauche.

Il était si sûr de gagner, tout à l'heure ; il avait la victoire dans la main ! Et tout s'est écroulé. À cause de quoi, à cause de qui ? À cause de Clermont, à cause d'Audrehem, ses méchants maréchaux trop tôt partis, à cause de son connétable, un âne ! Qu'ils crèvent, qu'ils crèvent tous ! Là-dessus, il peut se rassurer, le bon roi ; ce vœu-là au moins est exaucé. Le duc d'Athènes est mort ; on le retrouvera tout à l'heure contre un buisson, le corps ouvert par un coup de vouge et piétiné par une charge. Le maréchal de Clermont est mort ; il a reçu tant de flèches que son cadavre ressemble à une roue de dindon. Audrehem est prisonnier, la cuisse traversée.

Rage et fureur. Tout est perdu, mais le roi Jean ne cherche qu'à tuer, tuer, tuer tout ce qui est devant lui. Et puis tant pis, mourir, le cœur éclaté ! Sa cotte d'armes bleue brodée des lis de France est en lambeaux. Il a vu tomber l'oriflamme, que le brave Geoffroy de Charny serrait contre sa poitrine ; cinq courtilliers étaient sur lui ; un bidau gallois ou un goujat irlandais, armé d'un mauvais couteau de boucher, a emporté la bannière de France.

Le roi appelle les siens. « À moi, Artois ! À moi, Bourbon ! » Ils étaient là il n'y a qu'un moment. Eh oui ! Mais à présent, le fils du comte Robert, le dénonciateur du roi de Navarre, le géant à petite cervelle... « Mon cousin Jean, mon cousin Jean »... est

prisonnier, et son frère Charles d'Artois aussi, et Monseigneur de Bourbon, le père de la Dauphine.

« À moi, Regnault, à moi l'évêque ! Fais-toi entendre de Dieu ! » Si Regnault Chauveau parlait à Dieu en ce moment-là, c'était face à face. Le corps de l'évêque de Châlons gisait quelque part, les yeux clos sous la mitre de fer. Personne ne répondait plus au roi qu'une voix en mue qui lui criait : « Père, père, gardez-vous ! À droite, père, gardez-vous ! »

Le roi a eu un moment d'espoir en voyant Landas, Voudenay et Guichard reparaître dans la bataille, à cheval. Les fuyards s'étaient-ils repris ? Les bannières des princes revenaient-elles, au galop, pour le dégager ? « Où sont mes fils ?

— À l'abri, Sire ! »

Landas et Voudenay avaient chargé. Seuls. Le roi saurait plus tard qu'ils étaient morts, morts d'être retournés au combat pour qu'on ne les crût pas lâches, après avoir sauvé les princes de France. Un seul de ses fils reste au roi, le plus jeune, son préféré, Philippe, qui continue de lui crier : « À gauche, père, gardez-vous ! Père, père, gardez-vous à droite... » Et qui le gêne, disons bien, autant qu'il ne l'aide. Car l'épée est un peu lourde dans les mains de l'enfant pour être bien offensive, et il faut au roi Jean écarter parfois de sa longue hache cette lame inutile, afin de pouvoir porter des coups d'arrêt à ses assaillants. Mais au moins il n'a pas fui, le petit Philippe !

Soudain, Jean II se voit entouré de vingt adversaires, à pied, si pressés qu'ils se gênent les uns les autres. Il les entend crier : « C'est le roi, c'est le roi, sus au roi ! »

Pas une cotte d'armes française dans ce cercle terrible. Sur les targes et les écus, rien que des devises anglaises ou gasconnes. « Rendez-vous, rendez-vous, sinon vous êtes mort », lui crie-t-on.

Mais le roi fou n'entend rien. Il continue de fendre l'air avec sa hache. Comme on l'a reconnu, on se tient à distance ; dame, on veut le prendre vivant ! Et il tranche le vent à droite, à gauche, à droite surtout parce qu'à gauche il a l'œil collé par le sang... « Père, gardez-vous... » Un coup atteint le roi à l'épaule. Un énorme chevalier alors traverse la presse, fait brèche de son corps dans le mur d'acier, joue des cubitières, et parvient devant

le roi haletant qui toujours mouline l'air. Non, ce n'est pas Jean d'Artois ; je vous l'ai dit, il est prisonnier. D'une forte voix française, le chevalier crie : « Sire, Sire, rendez-vous. »

Le roi Jean alors s'arrête de frapper contre rien, contemple ceux qui l'entourent, qui l'enferment, et répond au chevalier : « À qui me rendrais-je, à qui ? Où est mon cousin le prince de Galles ? C'est à lui que je parlerai.

— Sire, il n'est pas ici ; mais rendez-vous à moi, et je vous mènerai devers lui, répond le géant.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Denis de Morbecque, chevalier, mais depuis cinq ans au royaume d'Angleterre, puisque je ne puis demeurer au vôtre. »

Morbecque, condamné pour homicide et délit de guerre privée, le frère de ce Jean de Morbecque qui travaille si bien pour les Navarre, qui a négocié le traité entre Philippe d'Évreux et Édouard III. Ah ! Le sort faisait bien les choses et mettait des épices dans l'infortune pour la rendre plus amère.

« Je me rends à vous », dit le roi.

Il jeta sa hache d'armes dans l'herbe, ôta son gantelet et le tendit au gros chevalier. Et puis, un instant immobile, l'œil clos, il laissa la défaite descendre en lui.

Mais voilà qu'à son entour le hourvari reprenait, qu'il était bousculé, tiré, pressé, secoué, étouffé. Les vingt gaillards criaient tous ensemble : « Je l'ai pris, je l'ai pris, c'est moi qui l'ai pris ! » Plus fort que tous, un Gascon gueulait : « Il est à moi. J'étais le premier à l'assaillir. Et vous venez, Morbecque, quand la besogne est faite. » Et Morbecque de répondre : « Que clamez-vous, Troy ? Il s'est rendu à moi, pas à vous. »

C'est qu'elle allait rapporter gros, et d'honneur et d'argent, la prise du roi de France ! Et chacun cherchait à l'agripper pour assurer son droit. Saisi au bras par Bertrand de Troy, au col par un autre, le roi finit par être renversé dans son armure. Ils l'eussent séparé en quartiers. « Seigneurs, seigneurs ! criait-il, menez-moi courtoisement, voulez-vous, et mon fils aussi, devers le prince mon cousin. Ne vous battez plus de ma prise. Je suis assez grand pour tous vous faire riches. »

Mais ils n'écoutaient rien. Ils continuaient de hurler : « C'est moi qui l'ai pris. Il est mien ! »

Et ils se battaient entre eux, ces chevaliers, gueules rogues et griffes de fer levées, ils se battaient pour un roi comme des chiens pour un os. Passons à présent du côté du prince de Galles. Son bon capitaine, Jean Chandos, venait de le rejoindre sur un tertre qui dominait une grande partie du champ de bataille, et ils s'y étaient arrêtés. Leurs chevaux, les naseaux injectés de sang, le mors enveloppé de bave mousseuse, étaient couverts d'écume. Eux-mêmes haletaient. « Nous nous entendions l'un l'autre prendre de grandes goulées d'air », m'a raconté Chandos. La face du prince ruisselait et son camail d'acier, fixé au casque, qui enfermait le visage et les épaules, se soulevait à chaque prise d'haleine.

Devant eux, ce n'étaient que haies éventrées, arbisseaux cassés, vignes ravagées. Partout des montures et des hommes abattus. Ici un cheval n'en finissait pas de mourir, battant des fers. Là, une cuirasse rampait. Ailleurs, trois écuyers portaient au pied d'un arbre le corps d'un chevalier expirant. Partout, archers gallois et courtilliers irlandais dépouillaient les cadavres. On entendait encore dans quelques coins des cliquetis de combat. Des chevaliers anglais passaient dans la plaine serrant un des derniers Français qui cherchait sa retraite.

Chandos dit : « Dieu merci, la journée est vôtre, Monseigneur.

— Eh oui, par Dieu, elle l'est. Nous l'avons emporté ! « lui répondit le prince. Et Chandos reprit : « Il serait bon, je crois, que vous vous arrêtez ici, et fassiez mettre votre bannière sur ce haut buisson. Ainsi se rallieront vers vous vos gens, qui sont fort épars. Et vous-même pourrez vous rafraîchir un petit, car je vous vois fort échauffé. Il n'y a plus à poursuivre.

— Je pense ainsi », dit le prince.

Et tandis que la bannière aux lions et aux lis était plantée sur un buisson et que les sonneurs cornaient, cornaient dans leur trompe le rappel au prince, Édouard se fit ôter son bassinet, secoua ses cheveux blonds, essuya, sa moustache trempée.

Quelle journée ! Il faut bien reconnaître qu'il avait vraiment payé de sa personne, galopant sans relâche, pour se montrer à

chaque troupe, encourageant ses archers, exhortant ses chevaliers, décistant des points où pousser des renforts... enfin, c'est surtout Warwick et Suffolk, ses maréchaux, qui décidaient ; mais il était toujours là pour leur dire :

« Allez, vous faites bien... » Au vrai, il n'avait pris de lui-même qu'une seule décision, mais capitale, et qui lui méritait vraiment la gloire de toute la journée. Lorsqu'il avait vu le désordre causé dans la bannière d'Orléans par le seul reflux de la charge française, il avait aussitôt remis en selle une partie de son monde pour aller produire semblable effet dans la bataille du duc de Normandie. Lui-même était entré dans la mêlée à dix reprises. On avait eu l'impression qu'il était partout. Et chacun qui ralliait venait le lui dire. « La journée est vôtre. La journée est vôtre... C'est grande date, dont les peuples garderont mémoire. La journée est vôtre, vous avez fait merveille. »

Ses gentilshommes du corps et de la chambre se hâtèrent à lui dresser son pavillon, sur place, et à faire avancer le chariot, soigneusement garé, qui contenait tout le nécessaire de son repas, sièges, tables, couverts, vins.

Il ne pouvait pas se décider à descendre de cheval, comme si la victoire n'était pas vraiment acquise.

« Où est le roi de France, l'a-t-on vu ? » demandait-il à ses écuyers.

Il était grisé d'action. Il parcourait le tertre, prêt à quelque lutte suprême.

Et soudain il aperçut, renversée dans les bruyères, une cuirasse immobile. Le chevalier était mort, abandonné de ses écuyers, sauf d'un vieux serviteur blessé, qui se cachait dans un taillis. Auprès du chevalier, son pennon : armes de France au sautoir de gueules. Le prince fit ôter le bassinet du mort. Eh ! oui, Archambaud... c'est bien ce que vous pensez ; c'était mon neveu... c'était Robert de Durazzo.

Je n'ai pas honte de mes larmes... Certes, son honneur propre l'avait poussé à une action que l'honneur de l'Église, et le mien, auraient dû lui défendre. Mais je le comprends. Et puis, il fut vaillant... Il n'est pas de jour où je ne prie Dieu de lui faire pardon.

Le prince commanda à ses écuyers : « Mettez ce chevalier sur une targe, portez-le à Poitiers et présentez-le pour moi au cardinal de Périgord, et dites-lui que je le salue. »

Et c'est de la sorte, oui, que j'appris que la victoire était aux Anglais. Dire que, le matin, le prince était prêt à traiter, à tout rendre de ses prises, à suspendre les armes, pour sept ans ! Il m'en fit beau reproche, le lendemain, quand nous nous revîmes à Poitiers. Ah ! il ne mâcha pas ses paroles. J'avais voulu servir les Français, je l'avais trompé sur leur force, j'avais mis tout le poids de l'Église dans la balance pour l'amener à composition. Je ne pus que lui répondre : « Beau prince, vous avez épuisé les moyens de la paix, par amour de Dieu. Et la volonté de Dieu s'est fait connaître. » Voilà ce que je lui dis...

Mais Warwick et Suffolk étaient arrivés sur le tertre, et avec eux Lord Cobham. « Avez-vous nouvelles du roi Jean ? leur demanda le prince.

— Non, pas de notre vue, mais nous croyons bien qu'il est mort ou pris, car il n'est point parti avec ses batailles. »

Alors le prince leur dit : « Je vous prie, partez et chevauchez pour m'en dire la vérité. Trouvez le roi Jean. »

Les Anglais étaient épars, répandus sur près de deux lieues rondes, chassant l'homme, poursuivant et ferraillant. À présent que la journée était gagnée, chacun traquait pour son profit. Dame ! Tout ce que porte sur lui un chevalier pris, armes et joyaux, appartient à son vainqueur. Et ils étaient bellement adornés, les barons du roi Jean. Beaucoup avaient des ceintures d'or. Sans parler des rançons, bien sûr, qui se discutaient et seraient fixées selon le rang du prisonnier. Les Français sont assez vaniteux pour qu'on les laisse eux-mêmes fixer le prix auquel ils s'estiment. On pouvait bien se fier à leur gloriole. Alors, à chacun sa chance ! Ceux-là qui avaient eu la bonne fortune de mettre la main sur Jean d'Artois, ou le comte de Vendôme, ou le comte de Tancarville, étaient en droit de songer à se faire bâtir château. Ceux qui ne s'étaient saisis que d'un petit banneret, ou d'un simple bachelier, pourraient seulement changer le meuble de leur grand-salle et offrir quelques robes à leur dame. Et puis il y aurait les dons du prince, pour les plus hauts faits et belles prouesses.

« Nos hommes sont à chasser la déconfiture jusques aux portes de Poitiers », vint annoncer Jean de Grailly, capitaine de Buch. Un homme de sa bannière qui revenait de là-bas avec quatre grosses prises, n'en pouvant conduire plus, lui avait appris qu'il s'y faisait grand abattis de gens, parce que les bourgeois de Poitiers avaient fermé leurs portes ; devant celles-ci, sur la chaussée, on s'était occis horriblement, et maintenant les Français se rendaient d'aussi loin qu'ils apercevaient un Anglais. De très ordinaires archers avaient jusqu'à cinq et six prisonniers. Jamais on n'avait ouï telle méchanceté.

« Le roi Jean y est-il ? demanda le prince. – Certes non. On me l'aurait dit. »

Et puis, au bas du tertre, Warwick et Cobham reparurent, allant à pied, la bride de leur cheval au bras, et cherchant à mettre paix parmi une vingtaine de chevaliers et écuyers qui leur faisaient escorte. En anglais, en français, en gascon, ces gens disputaient avec des grands gestes, mimant des mouvements de combat. Et devant eux, tirant ses pas, allait un homme épuisé, un peu titubant, qui, de sa main nue, tenait par le gantelet un enfant en armure. Un père et un fils qui marchaient côté à côté, tous deux portant sur la poitrine des lis de soie tailladés.

« Arrière ; que nul n'approche le roi, s'il n'en est requis », criait Warwick aux disputeurs.

Et là seulement Édouard de Galles, prince d'Aquitaine, duc de Cornouailles, connut, comprit, embrassa l'immensité de sa victoire. Le roi, le roi Jean, le chef du plus nombreux et plus puissant royaume d'Europe... L'homme et l'enfant marchaient vers lui très lentement... Ah ! cet instant qui demeurerait toujours dans la mémoire des hommes !... Le prince eut l'impression qu'il était regardé de toute la terre.

Il fit un signe à ses gentilshommes, pour qu'on l'aîdât à descendre de cheval. Il se sentait les cuisses raides et les reins aussi.

Il se tint sur la porte de son pavillon. Le soleil, qui inclinait, traversait le boqueteau de rayons d'or. On les aurait bien surpris, tous ces hommes, en leur disant que l'heure de Vêpres était déjà passée.

Édouard tendit les mains au présent que lui amenaient Warwick et Cobham, au présent de la Providence. Jean de France, même courbé par le destin adverse, est de plus grande taille que lui. Il répondit au geste de son vainqueur. Et ses deux mains aussi se tendirent, l'une gantée, l'autre nue. Ils restèrent un moment ainsi, non pas s'accolant, simplement s'entreignant les mains. Et puis Édouard eut un geste qui allait toucher le cœur de tous les chevaliers. Il était fils de roi ; son prisonnier était roi couronné. Alors, toujours le tenant par les mains, il inclina profondément la tête, et il esquissa une pliure du genou. Honneur à la vaillance malheureuse... Tout ce qui grandit notre vaincu grandit notre victoire. Il y eut des gorges qui se serrèrent chez ces rudes hommes.

« Prenez place, Sire mon cousin, dit Édouard en invitant le roi Jean à entrer dans le pavillon. Laissez-moi vous servir le vin et les épices. Et pardonnez que, pour le souper, je vous fasse faire bien simple chère. Nous passerons à table tout à l'heure. »

Car on s'affairait à dresser une grande tente sur le tertre. Les gentilshommes du prince connaissaient leur devoir. Et les cuisiniers ont toujours quelques pâtés et viandes dans leurs coffres. Ce qui manquait, on alla le chercher au garde-manger des moines de Maupertuis. Le prince dit encore : « Vos parents et barons auront plaisir à se joindre à vous. Je les fais appeler. Et souffrez qu'on panse cette blessure au front qui montre votre grand courage. »

IX

LE SOUPER DU PRINCE

C'est chose qui fait songer au destin des nations, que de vous conter tout cela, qui vient de survenir... et qui marque un grand changement, un grand tournement pour le royaume... justement ici entre toutes places, justement à Verdun... Pourquoi ? Eh ! mon neveu, parce que le royaume y est né, parce que ce qu'on peut nommer le royaume de France est issu du traité signé ici-même après la bataille de Fontenoy, alors *Fontanetum*... vous savez bien, où nous sommes passés... entre les trois fils de Louis le Pieux. La part de Charles le Chauve y fut pauvrement découpée, d'ailleurs sans regarder les vérités du sol. Les Alpes, le Rhin eussent dû être frontières naturelles à la France, et il n'est pas de bon sens que Verdun et Metz soient terres d'Empire. Or, que va-t-il en être de la France, demain ? Comment va-t-on la découper ? Peut-être n'y aura-t-il plus de France du tout, dans dix ou vingt ans, certains se le demandent sérieusement. Ils voient un gros morceau anglais, et un morceau navarrais allant d'une mer à l'autre avec toute la Langue d'oc, et un royaume d'Arles rebâti dans la mouvance de l'Empire, avec la Bourgogne en sus... Chacun rêve de dépecer la faiblesse.

Pour vous dire mon sentiment, je n'y crois guère, parce que l'Église, tant que je vivrai et que vivront quelques autres de ma sorte, ne permettra point cet écartèlement. Et puis le peuple a trop le souvenir et l'habitude d'une France qui fut une et grande. Les Français verront vite qu'ils ne sont rien s'ils ne sont plus du royaume, s'ils ne sont plus rassemblés dans un seul État. Mais il y aura des gués difficiles à traverser. Peut-être serez-vous mis devant des choix pénibles. Choisissez toujours, Archambaud, dans le sens du royaume, même s'il est commandé par un

mauvais roi... parce que le roi peut mourir, ou être déchassé, ou tenu en captivité, mais le royaume dure.

La grandeur de la France, elle apparaissait, au soir de Poitiers, dans les égards mêmes que le vainqueur, ébloui de sa fortune et presque n'y croyant pas, prodiguait au vaincu. Étrange tablée que celle qui s'installa, après la bataille, au milieu d'un bois du Poitou, entre des murs de drap rouge. Aux places d'honneur, éclairés par des cierges, le roi de France, son fils Philippe, Monseigneur Jacques de Bourbon, qui devenait duc puisque son père avait été tué dans la journée, le comte Jean d'Artois, les comtes de Tancarville, d'Étampes, de Dammartin, et aussi les sires de Joinville et de Parthenay, servis dans des couverts d'argent ; et répartis aux autres tables, entre des chevaliers anglais et gascons, les plus puissants et les plus riches des autres prisonniers.

Le prince de Galles affectait de se lever pour servir lui-même le roi de France et lui verser le vin en abondance.

« Mangez, cher Sire, je vous en prie. N'ayez point regret à le faire. Car si Dieu n'a pas consenti à votre vouloir et si la besogne n'a pas tourné de votre côté, vous avez aujourd'hui conquis haut renom de prouesse, et vos hauts faits ont passé les plus grands. Certainement Monseigneur mon père vous fera tout l'honneur qu'il pourra, et s'accordera à vous si raisonnablement que vous demeurerez bons amis ensemble. Au vrai, chacun ici vous reconnaît le prix de bravoure, car en cela vous l'avez emporté sur tous. »

Le ton était donné. Le roi Jean se détendait. L'œil gauche tout bleu, et une entaille dans son front bas, il répondait aux politesses de son hôte. Roi-chevalier, il lui importait de se montrer tel dans la défaite. Aux autres tables, les voix montaient de timbre. Après qu'ils s'étaient durement heurtés à l'épée ou à la hache, les seigneurs des deux partis, à présent, faisaient assaut de compliments.

On commentait haut les péripéties de la bataille. On ne tarissait pas de louanges sur la hardiesse du jeune prince Philippe qui, lourd de mangeaille après cette dure journée, dodelinait sur son siège et glissait au sommeil.

Et l'on commençait à faire les comptes. Outre les grands seigneurs, ducs, comtes et vicomtes qui étaient une vingtaine, on avait déjà pu dénombrer parmi les prisonniers plus de soixante barons et bannerets ; les simples chevaliers, écuyers et bacheliers ne pouvaient être recensés. Plus d'un double millier assurément ; on ne saurait vraiment le total que le lendemain...

Les morts ? Il fallait les estimer en même quantité. Le prince ordonna que ceux déjà ramassés fussent portés, dès l'aurore suivante, au couvent des frères mineurs de Poitiers, en tête les corps du duc d'Athènes, du duc de Bourbon, du comte-évêque de Châlons, pour y être enterrés avec toute la pompe et l'honneur qu'ils méritaient. Quelle procession ! Jamais couvent n'aurait vu tant de hauts hommes et de si riches lui arriver en un seul jour. Quelle fortune, en messes et dons, allait s'abattre sur les Frères Mineurs ! Et autant sur les Frères Prêcheurs.

Je vous dis tout de suite qu'il fallut dépaver la nef et le cloître de deux couvents pour mettre dessous, sur deux étages, les Geoffroy de Charny, les Rochechouart, les Eustache de Ribemont, les Dance de Melon, les Jean de Montmorillon, les Seguin de Cloux, les La Fayette, les La Rochedragon, les La Rochefoucault, les La Roche Pierre de Bras, les Olivier de Saint-Georges, les Imbert de Saint-Saturnin, et je pourrais encore vous en citer par vingtaines.

« Sait-on ce qu'il est advenu de l'Archiprêtre ? » demandait le roi.

L'Archiprêtre était blessé, prisonnier d'un chevalier anglais. Combien valait l'Archiprêtre ? Avait-il gros château, grandes terres ? Son vainqueur s'informait sans vergogne. Non. Un petit manoir à Vélines. Mais que le roi l'ait nommé haussait son prix.

« Je le rachèterai », dit Jean II qui, sans savoir encore ce qu'il allait coûter lui-même à la France, recommençait à faire le grandiose.

Alors le prince Édouard de répondre : « Pour l'amour de vous, Sire mon cousin, je rachèterai moi-même cet archiprêtre, et lui rendrai la liberté, si vous le souhaitez. »

Le ton montait autour des tables. Le vin et les viandes, goulûment avalés, portaient à la tête de ces hommes fatigués, qui n'avaient rien mangé depuis le matin. Leur assemblée tenait

à la fois du repas de cour après les grands tournois et de la foire aux bestiaux.

Morbecque et Bertrand de Troy n'avaient pas fini de se disputer quant à la prise du roi. « C'est moi, vous dis-je ! – Que non ; j'étais sur lui, vous m'avez écarté ! – À qui a-t-il remis son gant ? »

De toute manière, ce ne serait pas à eux qu'irait la rançon, énorme à coup sûr, mais au roi d'Angleterre. Prise de roi est au roi. Ce dont ils débattaient, c'était de savoir qui toucherait la pension que le roi Édouard ne manquerait pas d'accorder. À se demander s'ils n'auraient pas eu plus de profit, sinon d'honneur, à prendre un riche baron qu'ils se seraient partagé. Car on faisait des partages, si l'on avait été à deux ou trois sur le même prisonnier. Ou bien des échanges. « Donnez-moi le sire de La Tour ; je le connais, il est parent à ma bonne épouse. Je vous remettrai Mauvinet, que j'ai pris. Vous y gagnez ; il est sénéchal de Touraine. »

Et le roi Jean soudain frappa du plat de la main sur la table.

« Mes sires, mes bons seigneurs, j'entends que tout se fasse entre vous et ceux qui nous ont pris selon l'honneur et la noblesse. Dieu a voulu que nous soyons déconfits, mais vous voyez les égards qu'on nous prouve. Nous devons garder la chevalerie. Que nul ne s'avise de fuir ou de forfaire à la parole donnée, car je le honnirai. »

On eût dit qu'il commandait, cet écrasé, et il prenait toute sa hauteur pour inviter ses barons à être bien exacts dans la captivité.

Le prince de Galles qui lui versait le vin de Saint-Émilion l'en remercia. Le roi Jean le trouvait aimable, ce jeune homme. Comme il était attentif, comme il avait de belles façons. Le roi Jean eût aimé que ses fils lui ressemblassent ! Il ne résista pas, la boisson et la fatigue aidant, à lui dire : « N'avez-vous point connu Monsieur d'Espagne ? – Non, cher Sire ; je l'ai seulement affronté sur mer... » Il était courtois, le prince ; il aurait pu dire : « Je l'ai défait... » « C'était un bon ami. Vous m'en rappelez la mine et la tournure... » Et puis soudain, avec de la méchanceté dans la voix : « Ne me demandez point de rendre la liberté à

mon gendre de Navarre ; cela, contre ma vie, je ne le ferai point. »

Le roi Jean II, un moment, avait été grand, vraiment, un très bref moment, dans l'instant qui avait suivi sa capture. Il avait eu la grandeur de l'extrême malheur. Et voici qu'il revenait à sa nature : des manières répondant à l'image exagérée qu'il se faisait de soi, un jugement faible, des soucis futiles, des passions honteuses, des impulsions absurdes et des haines tenaces.

La captivité, d'une certaine façon, n'allait pas lui déplaire, une captivité dorée, s'entend, une captivité royale. Ce faux glorieux avait rejoint son vrai destin, qui était d'être battu. Finis, pour un temps, les soucis du gouvernement, la lutte contre toutes choses adverses en son royaume, l'ennui de donner des ordres qui ne sont point suivis. À présent, il est en paix ; il peut prendre à témoin ce ciel qui lui a été contraire, se draper dans son infortune, et feindre de supporter avec noblesse la douleur d'un sort qui lui convient si bien. À d'autres le fardeau de conduire un peuple rétif ! On verra s'ils parviennent à faire mieux...

« Où m'emmenez-vous, mon cousin ? demanda-t-il. – À Bordeaux, cher Sire, où je vous donnerai bel hôtel, pourvoyance, et fêtes pour vous réjouir, jusqu'à ce que vous vous accommodiez avec le roi mon père.

— Est-il joie pour un roi captif ? » répondit Jean II déjà tout attentif à son personnage.

Ah ! que n'avait-il accepté, au début de cette journée de Poitiers, les conditions que je lui portais ? Vit-on jamais pareil roi, en position de tout gagner le matin, sans avoir à tirer l'épée, qui peut rétablir sa loi sur le quart de son royaume, seulement en posant son seing et son sceau sur le traité que son ennemi traqué lui offre... et le soir se retrouve prisonnier !

Un oui au lieu d'un non. L'acte irratractable. Comme celui du comte d'Harcourt, remontant l'escalier de Rouen au lieu de sortir du château. Jean d'Harcourt y a laissé la tête ; là, c'est la France entière qui risque d'en connaître agonie.

Le plus surprenant, et l'injuste, c'est que ce roi absurde, obstiné seulement à gâcher ses chances, et qu'on n'aimait guère avant Poitiers, est bientôt devenu, parce qu'il est vaincu, parce

qu'il est captif, objet d'admiration, de pitié et d'amour pour son peuple, pour une partie de son peuple. Jean le Brave, Jean le Bon...

Et cela commença dès le souper du prince. Alors qu'ils avaient tout à reprocher à ce roi qui les avait menés au malheur, les barons et chevaliers prisonniers exaltaient son courage, sa magnanimité, que sais-je ? Ils se donnaient, les vaincus, bonne conscience et bel aspect. Quand ils rentreront, leurs familles s'étant saignées et ayant saigné leurs manants pour payer leurs rançons, ils diront, soyez-en sûr, avec superbe : « Vous ne fûtes pas comme moi auprès de notre roi Jean... » Ah ! ils la raconteront, la journée de Poitiers !

À Chauvigny, le Dauphin, qui prenait un repas triste en compagnie de ses frères et entouré seulement de quelques serviteurs, fut averti que son père était vivant, mais captif. « À vous de gouverner, à présent, Monseigneur », lui dit Saint-Venant.

Il n'y a guère dans le passé, à mon savoir, princes de dix-huit ans qui aient eu à prendre le gouvernail dans une situation aussi piteuse. Un père prisonnier, une noblesse diminuée par la défaite, deux armées ennemis campant dans le pays, car il y a toujours Lancastre au-dessus de la Loire... plusieurs provinces ravagées, point de finances, des conseillers cupides, divisés et haïs, un beau-frère en forteresse mais dont les partisans bien actifs relèvent la tête plus que jamais, une capitale frémissante qu'une poignée de bourgeois ambitieux incite à l'émeute... Ajoutez à cela que le jeune homme est de chétive santé, et que sa conduite en bataille n'a pas fait grandir sa réputation.

À Chauvigny, toujours ce même soir, comme il avait décidé de rentrer à Paris par le plus court, Saint-Venant lui demanda : « Quelle qualité, Monseigneur, devront donner à votre personne ceux qui parleront en son nom ? » Et le Dauphin répondit : « Celle que j'ai, Saint-Venant, celle que Dieu me désigne : lieutenant général du royaume. » Ce qui était parole sage...

Il y a trois mois de cela. Rien n'est tout à fait perdu, mais rien non plus ne donne signe d'amélioration, tout au contraire. La France se défait. Et nous allons dans moins d'une semaine nous retrouver à Metz, d'où je ne vois pas trop, je vous l'avoue,

quel grand bien en pourrait sortir, sauf pour l'Empereur, ni quelle grande œuvre s'y pourrait faire, entre un lieutenant du royaume, mais qui n'est pas le roi, et un légat pontifical, mais qui n'est pas le pape.

Savez-vous ce qui vient de m'être dit ? La saison est si belle, et les journées sont si chaudes à Metz, où l'on attend plus de trois mille princes, prélats et seigneurs, que l'Empereur, si cette douceur se maintient, a décidé qu'il donnerait le festin de Noël au grand air, dans un jardin clos.

Dîner dehors à Noël, en Lorraine, encore une chose que l'on n'avait jamais vue !

FIN

RÉPERTOIRE BIOGRAPHIQUE

Les souverains apparaissent dans ce répertoire au nom sous lequel ils ont régné ; les autres personnages à leur nom de famille ou de fief principal. Nous n'avons pas fait mention de certains personnages épisodiques, lorsque les documents historiques ne conservent de leur existence d'autre trace que l'action précise pour laquelle ils figurent dans notre récit.

Alençon (Charles de Valois, comte d') (1294-1346). Second fils de Charles de Valois et de Marguerite d'Anjou-Sicile. Tué à Crécy.

Andronic II Paléologue (1258-1322). Empereur de Constantinople. Couronné en 1282. Détrôné par son petit-fils Andronic III en 1328.

Anjou (saint Louis d') (1275-1299). Deuxième fils de Charles II d'Anjou, dit le Boiteux, roi de Sicile, et de Marie de Hongrie. Renonça au trône de Naples pour entrer dans les ordres. Évêque de Toulouse. Canonisé sous Jean XXII en 1317.

Anjou-Sicile (Marguerite d'), comtesse de Valois (vers 1270-31 décembre 1299). Fille de Charles II d'Anjou, dit le Boiteux, roi de Sicile, et de Marie de Hongrie. Première épouse de Charles de Valois. Mère du futur Philippe VI, roi de France.

Artevelde (Jakob Van) (vers 1285-1345). Marchand drapier de Gand. Joua un rôle capital dans les affaires de Flandre. Assassiné au cours d'une révolte de tisserands.

Artois (Jean d'), comte d'Eu (1321-6 avril 1386). Fils de Robert d'Artois et de Jeanne de Valois, fut emprisonné avec sa mère et ses frères après le bannissement de Robert. Libérés en 1347. Chevalier (1350). Reçut en donation le comté d'Eu après l'exécution de Raoul de Brienne. Fait prisonnier à Poitiers (1356). Il avait épousé Isabelle de Melun dont il eut six enfants.

Artois (Mahaut, comtesse de Bourgogne puis d') (?-27 novembre 1329). Fille de Robert II d'Artois. Épousa (1291) le comte palatin de Bourgogne, Othon IV (mort en 1303). Comtesse-pair d'Artois par jugement royal (1309). Mère de Jeanne de Bourgogne, épouse de Philippe de Poitiers, futur Philippe V, et de Blanche de Bourgogne, épouse de Charles de France, comte de la Marche, futur Charles IV.

Artois (Robert III d') (1287-1342). Fils de Philippe d'Artois et petit-fils de Robert II d'Artois. Comte de Beaumont-le-Roger et seigneur de Conches (1309). Épousa Jeanne de Valois, fille de Charles de Valois et de Catherine de Courtenay (1318). Pair du royaume par son comté de Beaumont-le-Roger (1328). Banni du royaume (1322), se réfugia à la Cour d'Édouard III d'Angleterre. Blessé mortellement à Vannes. Enterré à Saint-Paul de Londres.

Arundel (Edmond Fitzalan, comte d') (1285-1326). Fils de Richard I^{er}, comte d'Arundel. Épouse Alice, sœur de John, comte de Warenne, dont il eut un fils, Richard, qui épousa la fille de Hugh Le Despenser le Jeune. Grand Juge du Pays de Galles (1323-1326). Décapité à Hereford.

Asnières (Jean d'). Avocat au Parlement de Paris. Prononça l'acte d'accusation d'Enguerrand de Marigny.

Aubert (Étienne) (voir Innocent VI, pape).

Auch (Arnaud d') (?-1320). Évêque de Poitiers (1306). Crée cardinal-évêque d'Albano par Clément V en 1312. Légat du pape à Paris en 1314. Camérier du pape jusqu'en 1319. Mort en Avignon.

Aunay (Gautier d') (?-1314). Fils aîné de Gautier d'Aunay, seigneur de Moucy-le-Neuf, du Mesnil et de Grand-Moulin. Bachelier du comte de Poitiers, second fils de Philippe le Bel. Convaincu d'adultère (affaire de la tour de Nesle) avec Blanche de Bourgogne, il fut exécuté à Pontoise. Il avait épousé Agnès de Montmorency.

Aunay (Philippe d') (?-1314). Frère cadet du précédent. Écuyer du comte de Valois. Convaincu d'adultère avec Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis, dit Hulin, roi de Navarre puis de France. Exécuté en même temps que son frère à Pontoise.

Auxois (Jean d'). Évêque de Troyes, puis d'Auxerre (de 1353 à 1359).

Baglioni (Guccio) (vers 1295-1340). Banquier siennois apparenté à la famille des Tolomei. Tenait, en 1315, comptoir de banque à Neauphle-le-Vieux. Épousa secrètement Marie de Cressay dont il eut un fils, Giannino (1316), échangé au berceau avec Jean I^{er} le Posthume. Mort en Campanie.

Baldock (Robert de) (?-1327). Archidiacre du Middlesex (1314). Lord du sceau privé (1320). Mort à Londres.

Bar (Édouard, comte de) (1285-?). Fils d'Henri III, comte de Bar (mort en 1302). Épousa en 1310 Marie de Bourgogne, sœur de Marguerite. Beau-frère de Louis V, d'Eudes de Bourgogne et de Philippe de Valois.

Barbette (Etienne) (vers 1250-19 décembre 1321). Bourgeois de Paris, appartenant à une des plus vieilles familles de notables. Voyer de Paris (1275), échevin (1296), prévôt des marchands (1296 et 1314), maître de la Monnaie de Paris et argentier du roi. Sa demeure, la courtille Barbette, fut pillée lors des émeutes de 1306.

Béatrice de Hongrie (vers 1294-?). Fille de Charles-Martel d'Anjou. Sœur de Charobert, roi de Hongrie, et de Clémence, reine de France. Épouse du dauphin de Viennois, Jean II de La Tour du Pin, et mère de Guigues VIII et Humbert II, derniers dauphins de Viennois.

Beaumont (Jean de), dit le Déramé, seigneur de Clichy et de Courcelles-la-Garenne (?-1318). Succéda en 1315 à Miles de Noyers dans la charge de maréchal de France.

Bec-Crespin (Michel du) (?-1318). Dizenier de Saint-Quentin en Vermandois. Crée cardinal par Clément V le 24 décembre 1312.

Benoît XII (Jacques Nouvel-Fournier) (vers 1285-avril 1342). Cistercien. Abbé de Fontfroide. Évêque de Pamiers (1317), puis de Mirepoix (1326). Crée cardinal en décembre 1327 par Jean XXII auquel il succéda en 1334.

Berkeley (Thomas, baron de) (1292-1361). Chevalier (1322). Fait prisonnier à Shrewsbury et libéré en 1326. Gardien du roi Édouard II en son château de Berkeley (1327). Maréchal de l'armée en 1340, commanda les forces anglaises à Crécy. Marié à Marguerite, fille de Roger Mortimer.

Bersumée (Robert). Capitaine de la forteresse de Château-Gaillard, il fut le premier gardien de Marguerite et Blanche de Bourgogne. Il fut remplacé, après 1316, par Jean de Croisy, puis André Thiart.

Bertrand (Robert de) (?-1348). Baron de Briquебec, vicomte de Roncheville. Lieutenant du roi en Guyenne,

Saintonge, Normandie et Flandre. Maréchal de France (1325). Il avait épousé Marie de Sully, fille d'Henri, grand bouteiller de France.

Boccacio da Chellino ou Boccace. Banquier florentin, voyageur de la compagnie des Bardi. Eut d'une maîtresse française un fils adultérin (1313) qui fut l'illustre poète Boccace, auteur du *Décaméron*.

Bohême (Jean de Luxembourg, roi de) (1296-1346). Fils d'Henri VII, empereur d'Allemagne. Frère de Marie de Luxembourg, deuxième épouse (1322) de Charles IV, roi de France. Épousa (1310) Élisabeth de Bohême, dont il eut une fille, Bonne, qui épousa en 1332 Jean, duc de Normandie, futur Jean II, roi de France. Tué à Crécy.

Boniface VIII (Benoît Caëtani), pape (vers 1215-11 octobre 1303). D'abord chanoine de Todi, avocat consistorial et notaire apostolique. Cardinal en 1281. Fut élu pape le 24 décembre 1294 après l'abdication de Célestin V. Victime de « l'attentat » d'Anagni, il mourut à Rome un mois plus tard.

Bourbon (Louis, sire, puis premier duc de) (vers 1280-1342). Fils aîné de Robert, comte de Clermont (1256-1318), et de Béatrice de Bourgogne, fille de Jean, sire de Bourbon. Petit-fils de Saint Louis. Grand chambrier de France à partir de 1312. Comte de la Marche (1322). Duc et pair en septembre 1327.

Bourdenai (Michel de). Légiste et conseiller de Philippe le Bel. Fut emprisonné et eut ses biens confisqués sous le règne de Louis V, mais retrouva biens et dignités sous Philippe V.

Bourgogne (Agnès de France, duchesse de) (vers 1268-vers 1325). Dernière des onze enfants de Saint Louis. Mariée en 1273 à Robert II de Bourgogne. Mère de Hugues V et d'Eudes IV, ducs de Bourgogne, de Marguerite, épouse de Louis V Hutin, roi de Navarre puis de France, et de Jeanne, dite la Boiteuse, épouse de Philippe VI de Valois.

Bourgogne (Blanche de) (vers 1296-1326). Fille cadette d'Othon VI, comte palatin de Bourgogne, et de Mahaut d'Artois. Mariée en 1307 à Charles de France, troisième fils de Philippe le Bel. Convaincue d'adultére (1314), en même temps que Marguerite de Bourgogne, fut enfermée à Château-Gaillard, puis au château de Gournay, près de Coutances. Après

l'annulation de son mariage (1322), elle prit le voile à l'abbaye de Maubuisson où elle mourut.

Bourgogne (Eudes IV, duc de) (vers 1294-1350). Fils de Robert II, duc de Bourgogne, et d'Agnès de France, fille de Saint Louis. Succéda en mai 1315 à son frère Hugues V. Frère de Marguerite, épouse de Louis V Hutin, de Jeanne, épouse de Philippe de Valois, futur Philippe VI, de Marie, épouse du comte de Bar, et de Blanche, épouse du comte Édouard de Savoie. Marié le 18 juin 1318 à Jeanne, fille aînée de Philippe V (morte en 1347).

Bourgogne (Jeanne de France, duchesse de) (1308-1347). Fille aînée de Philippe V et de Jeanne de Bourgogne. Fiancée en juillet 1316 à Eudes VI, duc de Bourgogne ; mariée en juin 1318.

Bouville (Hugues III, comte de) (?-1331). Fils de Hugues II de Bouville et de Marie de Chambly. Chambellan de Philippe le Bel. Il épousa (1293) Marguerite des Barres dont il eut un fils, Charles, qui fut chambellan de Charles V et gouverneur du Dauphiné.

Bretagne (Jean III, dit le Bon, duc de) (1286-1341). Fils d'Arthur II, duc de Bretagne, auquel il succède en 1312. Marié trois fois, mort sans enfants.

Briançon (Geoffroy de). Conseiller de Philippe le Bel et l'un de ses trésoriers. Fut emprisonné en même temps que Marigny sous le règne de Louis V, mais fut rétabli par Philippe V dans ses possessions et dignités.

Brienne (Raoul de) (?-1345). Comte d'Eu et de Guines. Connétable de France (1330). Lieutenant du roi en Hainaut (1331), en Languedoc et Guyenne (1334). Mort en tournoi.

Brienne (Raoul de) (?-novembre 1350). Comte d'Eu et de Guines. Fils du précédent, lui succéda dans la charge de connétable. Prisonnier en Angleterre et libéré sur parole par Édouard III, fut décapité sans jugement, par ordre de Jean II, le lendemain de son retour.

Burghersh (Henry de) (1282-1340). Évêque de Lincoln (1320). Recueillit, avec Orleton, l'abdication d'Édouard II (1327). Négocia la paix avec les Écossais (1328). Succéda à Orleton dans la charge de trésorier (mars 1328). Accompagna Édouard III à Amiens pour l'hommage (1328) en qualité de

chancelier. À nouveau trésorier de 1334 à 1337. Accomplit de nombreuses missions diplomatiques en France.

Bucy (Simon de). Ancien chancelier du duc de Normandie. Premier président du Parlement de Paris à partir de 1345.

Caëtani (Francesco) (?-mars 1317). Neveu de Boniface VIII et créé cardinal par lui en 1295. Impliqué dans une tentative d'envoûtement du roi de France (1316). Mort en Avignon.

Capocci (Nicolas, cardinal) (?-1368). Romain. Petit-neveu d'Honoré IV (pape) par sa mère. Docteur en droit. Évêque d'Urgel. Cardinal (1350). Envoyé en mission de négociation entre le roi de France et le roi d'Angleterre par le pape Innocent VI (1356). Mourut à Monte-Falcone le 26 juillet 1368 et fut enterré à Sainte-Marie Majeure.

Caumont. Membre de la ligue d'Artois en révolte contre la comtesse Mahaut.

Cervole (Arnaud de), seigneur de Vélines en Périgord (?-1366). Laïc, se fit attribuer le titre honorifique d'archiprêtre qu'il dut abandonner en 1352. Au service de Jean II à partir de 1351. Promu chevalier en 1355. Blessé à la bataille de Poitiers. Mena ensuite, avec des compagnies de routiers, des chevauchées en Provence, en Nivernais, en Lorraine, et fut tué par un de ses cavaliers en mai 1366.

Chamby (Égidius de) (?-janvier 1326). Dit également Égidius de Pontoise. Cinquantième abbé de Saint-Denis.

Charles IV, empereur d'Allemagne (1316-1378). Fils de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, dit l'Aveugle, et petit-fils de l'empereur Henri VII. Élevé à la cour de France. épouse (1329) Blanche de Valois, demi-sœur de Philippe VI. Couronné roi de Bohême en 1346 et empereur l'année suivante. Blessé à la bataille de Crécy. Publie (1356) la Bulle d'Or.

Charles IV, roi de France (1294-1^{er} février 1328). Troisième fils de Philippe IV le Bel et de Jeanne de Champagne. Comte apanagiste de la Marche (1315). Succéda à son frère Philippe V (1322). Marié successivement à Blanche de Bourgogne (1307), Marie de Luxembourg (1322), et Jeanne d'Évreux (1325). Mourut à Vincennes, sans héritier mâle, dernier roi de la lignée des Capétiens directs.

Charles V, roi de France (21 janvier 1338-16 septembre 1380). Fils aîné de Jean II et de Bonne de Luxembourg. Né à Vincennes. Reçoit le titre de Dauphin (1349) après la cession du Dauphiné à la France. Marié (1350) à Jeanne de Bourbon. Chevalier la même année. Lieutenant du roi en Normandie (1355), puis duc de Normandie. Participa à la bataille de Poitiers (1356) et assuma le gouvernement du royaume pendant la captivité de Jean II. Devint roi sous le nom de Charles V à la mort de Jean II (1364). Mort le 16 septembre 1380. Inhumé à Saint-Denis.

Charles II, roi de Navarre, dit le Mauvais (1332-1387). Fils de Philippe d'Évreux et de Jeanne de France, reine de Navarre. Roi à la mort de sa mère. Sacré à Pampelune le 27 juin 1350. Frère de Blanche, deuxième épouse de Philippe VI, et d'Agnès, épouse de Gaston Phœbus, comte de Foix. Marié (1352) à Jeanne de Valois, fille aînée de Jean II. En 1351, nommé par Jean II lieutenant général en Languedoc, charge qui lui fut retirée au profit de Charles d'Espagne qu'il fit assassiner (1354). Mort le 1^{er} janvier 1387.

Charles-Martel ou Carlo-Martello, roi titulaire de Hongrie (vers 1273-1296). Fils aîné de Charles II d'Anjou, dit le Boiteux, roi de Sicile, et de Marie de Hongrie. Neveu de Ladislas IV, roi de Hongrie, et prétendant à sa succession. Roi titulaire de Hongrie de 1291 à sa mort. Père de Clémence de Hongrie, seconde épouse de Louis V, roi de France.

Charles-Robert, ou Charobert, ou Caroberto, roi de Hongrie (vers 1290-1342). Fils du précédent et de Clémence de Habsbourg. Frère de Clémence de Hongrie. Prétendant au trône de Hongrie à la mort de son père (1296), il ne fut reconnu roi qu'en août 1310.

Charnay (Geoffroy de) (?-18 mars 1314). Précepteur de Normandie dans l'Ordre des chevaliers du Temple. Arrêté le 13 octobre 1307, fut condamné et brûlé à Paris.

Châtillon (Gaucher V de), comte de Porcien (vers 1250-1329). Connétable de Champagne (1284), puis de France après Courtrai (1302). Fils de Gaucher IV et d'Isabeau de Villehardouin, dite de Lizines. Assura la victoire de Mons-en-Pévèle. Fit couronner Louis Hutin roi de Navarre à Pampelune

(1307). Successivement exécuteur testamentaire de Louis V., Philippe V et Charles IV. Participa à la bataille de Cassel (1328), et mourut l'année suivante ayant occupé la charge de connétable de France sous cinq rois. Il avait épousé Isabelle de Dreux, puis Mélisinde de Vergy, puis Isabeau de Rumigny.

Châtillon (Guy V de), comte de Saint-Pol (?-6 avril 1317). Second fils de Guy IV et de Mahaut de Brabant, veuve de Robert Ier d'Artois. Grand bouteiller de France de 1296 à sa mort. Épousa (1292) Marie de Bretagne, fille du duc Jean II et de Béatrice d'Angleterre, dont il eut cinq enfants. L'aînée de ses filles, Mahaut, fut la troisième épouse de Charles de Valois.

Châtillon (Guy de), comte de Blois (?-1342). Fils de Hugues VI de Châtillon, comte de Saint-Pol, et de Béatrix de Dampierre, fille du comte de Flandre. Épouse (1311) Marguerite, fille de Charles de Valois et de Marguerite d'Anjou-Sicile, sœur de Philippe VI, roi de France. Leur fils, Charles, fut prétendant à la succession de Bretagne à la mort du duc Jean III.

Châtillon-Saint-Pol (Mahaut de), comtesse de Valois (vers 1293-1358). Fille de Guy de Châtillon-Saint-Pol, grand bouteiller de France et de Marie de Bretagne. Troisième épouse de Charles de Valois (1308).

Cherchemont (Jean de) (?-1328). Seigneur de Venours en Poitou. Clerc du roi (1318). Chanoine de Notre-Dame de Paris. Chancelier de France de 1320 à la fin du règne de Philippe V. Réintégré dans ces fonctions à partir de novembre 1323.

Clémence de Hongrie, reine de France (vers 1293-12 octobre 1328). Fille de Charles-Martel d'Anjou, roi titulaire de Hongrie, et de Clémence de Habsbourg. Nièce de Charles de Valois par sa première épouse, Marguerite d'Anjou-Sicile. Sour de Charles-Robert, ou Charobert, roi de Hongrie, et de Béatrice, épouse du dauphin de Viennois, Jean II. Épousa Louis V Hutin, roi de France et de Navarre, le 13 août 1315, et fut couronnée avec lui à Reims. Veuve en juin 1316, elle mit au monde en novembre 1316 un fils, Jean I^{er}. Mourut au Temple.

Clément V (Bertrand de Got ou Goth), pape (?-20 avril 1314). Né à Villandraut (Gironde). Fils du chevalier Arnaud Garsias de Got. Archevêque de Bordeaux (1300). Élu pape

(1305) pour succéder à Benoît XI. Couronné à Lyon, il fut le premier des papes d'Avignon.

Clément VI (Pierre Roger) (1292-1352). Natif du Limousin. Bénédictin, puis archevêque de Rouen et de Bordeaux. Chancelier de Philippe VI. Cardinal (1337). Élu pape en 1342. Acheta à la reine Jeanne de Naples la propriété d'Avignon (1348).

Clermont Robert (comte de) (1256-1318). Dernier fils de Saint Louis et de Marguerite de Provence. Marié, vers 1279, avec Béatrice, fille unique et héritière de Jean, sire de Bourbon. Reconnu sire de Bourbon en 1283.

Colonna (Jacques) (?-1318). Membre de la célèbre famille romaine des Colonna. Créé cardinal en 1278 par Nicolas III. Principal conseiller de la cour romaine sous Nicolas IV. Excommunié par Boniface VIII en 1297 et rétabli dans sa dignité de cardinal en 1306.

Colonna (Pierre). Neveu du cardinal Jacques Colonna. Créé cardinal par Nicolas IV en 1288. Excommunié par Boniface VIII en 1297 et rétabli dans sa dignité de cardinal en 1306.

Colonna (Sciarra). Frère de Jacques Colonna. Homme de guerre. Un des chefs du parti gibelin. Ennemi du pape Boniface VIII, gifla celui-ci au cours de l'attentat d'Anagni.

Conflans (Hugues de). Maréchal de Champagne, nommé par Louis V, le 15 mai 1316, au gouvernement de l'Artois.

Corbeil (Jean de), dit de Grez (?-1318). Seigneur de Grez en Brie et de Jalemain. Maréchal de France à partir de 1308.

Cornillot. Sergent de la comtesse Mahaut d'Artois, arrêté en compagnie de Denis d'Hirson par les « alliés » d'Artois le 27 septembre 1315, et exécuté le jour même.

Courtenay (Catherine de), comtesse de Valois, impératrice titulaire de Constantinople (?-1307). Seconde épouse de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Petite-fille et héritière de Baudouin, dernier empereur latin de Constantinople (1261). À sa mort, ses droits passèrent à sa fille aînée, Catherine de Valois, épouse de Philippe d'Anjou, prince d'Achaïe et de Tarente.

Courtenay (Robert de) (?-1324). Archevêque de Reims de 1299 à sa mort.

Cressay (dame Eliabel de). Châtelaine de Cressay, près de Neauphle-le-Vieux, dans la prévôté de Montfort-l'Amaury. Veuve du sire Jean de Cressay, chevalier. Mère de Jean, Pierre et Marie de Cressay.

Cressay (Jean de) et Cressay (Pierre de). Fils de la précédente. Furent tous deux armés chevaliers par Philippe VI de Valois lors de la bataille de Crécy (1346).

Cressay (Marie de) (vers 1298-1345). Fille de dame Eliabel et du sire Jean de Cressay, chevalier. Secrètement mariée à Guccio Baglioni, et mère (1316) d'un enfant échangé au berceau avec Jean I^{er} le Posthume dont elle était la nourrice. Fut enterrée au couvent des Augustins, près de Cressay.

Despenser (Hugh Le), dit le Vieux (1267-27 octobre 1326). Fils de Hugh le Despenser, Grand Justicier d'Angleterre. Baron, membre du Parlement (1295). Principal conseiller d'Édouard II à partir de 1312. Comte de Winchester (1322). Chassé du pouvoir par la révolte baroniale de 1326, il mourut pendu à Bristol.

Despenser (Hugh Le), dit le Jeune (vers 1290-24 novembre 1326). Fils du précédent. Chevalier (1306). Chambellan et favori d'Édouard II à partir de 1312. Marié à Eleanor de Clare, fille du comte de Gloucester (vers 1309). Ses abus de pouvoir amenèrent la révolte baroniale de 1326. Pendu à Hereford.

Despenser (Lady Eleanor Le), née de Clare (?-1337). Fille du comte de Gloucester et nièce d'Édouard II. Épouse de Hugh Le Despenser le Jeune, dont elle eut deux fils.

Divion (Jeanne de) (?-6 octobre 1331). Fille d'un gentilhomme de la châtellenie de Béthune. Inculpée de fabrication de faux dans le procès d'Artois, fut brûlée vive.

Dubois (Guillaume). Légiste et trésorier de Philippe le Bel. Emprisonné sous le règne de Louis V, mais rétabli dans ses biens et dignités par Philippe V.

Duèze (Gaucelin) (?-1348). Neveu du pape Jean XXII. Créé cardinal en décembre 1316. Évêque d'Albano, puis Grand pénitencier.

Duèze (Jacques), voir Jean XXII, pape.

Durfort-Duras (Guillaume de) (?-1330). Évêque de Langres (1306), puis de Rouen (1319), jusqu'à sa mort.

Édouard II Plantagenêt, roi d'Angleterre (1284-21 septembre 1327). Né à Carnarvon. Fils d'Édouard I^{er} et d'Éléonore de Castille. Premier prince de Galles et comte de Chester (1301). Duc d'Aquitaine et comte de Ponthieu (1303). Armé chevalier à Westminster (1306). Roi en 1307. Épousa à Boulogne-sur-Mer, le 22 janvier 1308, Isabelle de France, fille de Philippe le Bel. Couronné à Westminster le 25 février 1308. Détrôné (1326) par une révolte baronniale conduite par sa femme, fut emprisonné et mourut assassiné au château de Berkeley.

Édouard III Plantagenêt, roi d'Angleterre (13 novembre 1312-1377). Fils du précédent et d'Isabelle de France. Né à Windsor. Comte de Chester (1320). Duc d'Aquitaine et comte de Ponthieu (1325). Chevalier (1327). Couronné à Westminster (janvier 1327), après la déposition de son père. Épousa (1328) Philippa de Hainaut, fille de Guillaume, comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande, et de Jeanne de Valois, dont il eut douze enfants. Ses prétentions au trône de France, à la mort de Charles IV, sont à l'origine de la guerre de Cent Ans.

Édouard de Woodstock, prince de Galles, duc de Cornouailles, comte de Chester, dit le Prince Noir (15 juin 1330-8 juin 1376). Fils aîné d'Édouard III d'Angleterre et Philippa de Hainaut. Participa à la bataille de Crécy (1346). Nommé lieutenant général d'Aquitaine (1355). Vainqueur de Jean II à Poitiers (1356). Épousa (1361) Jeanne de Kent, fille d'Edmond de Kent. Père du futur Richard II d'Angleterre.

Eudeline, fille naturelle de Louis V (vers 1305-?). Religieuse au couvent du faubourg Saint-Marcel, puis abbesse des Clarisses.

Evrard. Ancien Templier. Clerc de Bar-sur-Aube. Impliqué en 1316 dans une affaire de sorcellerie ; complice du cardinal Caëtani dans une tentative d'envoûtement du roi de France.

Évreux (Louis de France, comte d') (1276-mai 1319). Fils de Philippe III le Hardi et de Marie de Brabant. Demi-frère de Philippe le Bel et de Charles de Valois. Comte d'Évreux (1298). Épousa Marguerite d'Artois, sœur de Robert III d'Artois, dont il eut Jeanne, troisième épouse de Charles VI le Bel, et Philippe, époux de Jeanne, reine de Navarre.

Évreux (Philippe d') (?-1343). Fils de Louis d'Évreux, demi-frère de Philippe le Bel, et de Marguerite d'Artois. Épousa (1318) Jeanne de France, fille de Louis V Hutin et de Marguerite de Bourgogne, héritière de la Navarre (morte en 1349). Père de Charles le Mauvais, roi de Navarre, de Blanche, seconde épouse de Philippe VI de Valois, roi de France. Tué en Castille dans un combat contre les Maures.

Fériennes (Isabelle de) (?-1317). Magicienne. Témoigna contre Mahaut lors du procès intenté à cette dernière après la mort de Louis V. Fut brûlée vive ainsi que son fils après l'acquittement de Mahaut, le 9 octobre 1317.

Fiennes (Jean, baron de Rigny, seigneur de Rundingen, châtelain de Bourbourg, baron de). Élu chef de la noblesse rebelle d'Artois et l'un des derniers à se soumettre (1320). Il avait épousé Isabelle, sixième fille de Guy de Dampierre, comte de Flandre, dont il eut un fils, Robert, connétable de France en 1356.

Flandre (Louis, seigneur de Crécy, comte de Nevers et de) (?-1346). Fils de Louis de Nevers. Succéda à son grand-père, Robert de Béthune, comme comte de Flandre en 1322. Marié en 1320 à Marguerite, seconde fille de Philippe V et de Jeanne de Bourgogne. Tué à Calais.

Flandre (Robert, dit de Béthune, comte de Nevers et de) (?-1322). Fils de Guy de Dampierre, comte de Flandre (mort en 1305) et d'Isabelle de Luxembourg. Épousa Yolande de Bourgogne, comtesse de Nevers. Père de Louis de Nevers.

Fleury (Geoffroy de). Entré en fonctions le 12 juillet 1316, fut le premier officiel de l'hôtel à porter le titre d'argentier du roi. Anobli par Philippe V en 1320.

Flisco (Luca de) (?-1336). Consanguin du roi Jacques II d'Aragon. Créé cardinal par Boniface VIII le 2 mars 1300.

Flotte (Guillaume de) (?-après 1350). Seigneur de Revel et d'Escot. Fils de Pierre Flotte, chancelier de France, tué à Courtrai.

Forez (Jean I^{er} d'Albion, comte de) (?-avant 1333). Ambassadeur de Philippe le Bel et de Louis V à la cour papale. Gardien du conclave de Lyon de 1316. Marié (1295) à Alix de Viennois, fille de Humbert de La Tour du Pin.

Fougères (Arnaud de) (?-1317). Archevêque d'Arles (1308). Créé cardinal par Clément V le 19 décembre 1310. Fournier (Jacques-Nouvel), voir Benoît XII, pape.

Fréauville (Nicolas de) (?-1323). Dominicain. Confesseur de Philippe le Bel. Créé cardinal par Clément V le 15 décembre 1305.

Frédol (Bérenger), dit l'Aîné, ou l'Ancien (vers 1250-juin 1323). Évêque de Béziers (1294). Créé cardinal par Clément V le 15 décembre 1305.

Frédol (Bérenger), dit le Jeune (?-1323). Neveu du précédent, Évêque de Béziers (1309). Créé cardinal par Clément V le 24 décembre 1312.

Galard (Pierre de). Grand maître des arbalétriers de France à partir de 1310. Gouverneur de Flandre (1319).

Gaveston ou Gabaston (Pierre de) (vers 1284-juin 1312). Chevalier béarnais, favori d'Édouard II. Fait comte de Cornouailles à l'avènement d'Édouard II (1307) et marié la même année à Marguerite de Clare, fille du comte de Gloucester. Régent du royaume, vice-roi d'Irlande (1308). Excommunié (1312). Assassiné par une coalition baronniale. En 1315, Édouard II fit transférer ses restes d'Oxford au château de Langley (Hertfordshire).

Got ou Goth (Bertrand de). Vicomte de Lomagne et d'Auvillars. Marquis d'Ancône. Neveu et homonyme du pape Clément V. Intervint à diverses reprises dans le conclave de 1314-1316.

Gournay (Thomas de) (?-1333). Un des gardiens d'Édouard II au château de Berkeley. Déclaré (1330) responsable de la mort du roi, il fut arrêté en Espagne, puis à Naples où il avait fui, et tué par ceux qui l'avaient arrêté.

Guigues, dauphinet de Viennois, futur dauphin Guigues VIII (1310-1333). Fils de Jean II de La Tour du Pin, dauphin de Viennois, et de Béatrice de Hongrie. Neveu de la reine Clémence. Fiancé en juin 1316 à Isabelle de France, troisième fille de Philippe V, et marié en mai 1323. Mort sans héritier ; son frère lui succéda.

Hainaut (Guillaume d'Avesnes, dit le Bon, comte de Hollande, de Zélande et de) (7-1337). Fils de Jean II d'Avesnes,

comte de Hainaut, et de Philippine de Luxembourg. Succéda à son père en 1304. épousa en 1305 Jeanne de Valois, fille de Charles de Valois et de Marguerite d'Anjou-Sicile. Père de Philippa, reine d'Angleterre.

Hainaut (Jean de) sire de Beaumont (?-1356). Frère du précédent. Participa à plusieurs opérations en Angleterre et en Flandre.

Harcourt (Jean V d'), comte d'Harcourt et d'Aumale, vicomte de Châtellerault, seigneur d'Elbeuf (?-5 avril 1356). Fils de Jean IV, tué à Crécy. épouse (1340) Blanche de Ponthieu dont il eut neuf enfants. Décapité à Rouen.

Harcourt (Godefroy d'), dit le Boiteux (vers 1310-novembre 1356). Oncle du précédent. Chevalier, seigneur de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Banni en 1343, prit le parti d'Édouard III et se battit contre les Français à Crécy et à Poitiers. Tué en combat, près de Coutances.

Héron (Adam). Bachelier, puis chambellan de Philippe, comte de Poitiers, futur Philippe V.

Hirson, ou Hireçon (Thierry Larchier d') (vers 1270-17 novembre 1328). D'abord petit clerc de Robert II d'Artois, il accompagna Nogaret à Anagni et fut utilisé par Philippe le Bel pour plusieurs missions. Chanoine d'Arras (1299). Chancelier de Mahaut d'Artois (1303). Évêque d'Arras (avril 1328).

Hirson, ou Hireçon (Denis Larchier d'). Frère du précédent. Trésorier de la comtesse Mahaut d'Artois.

Hirson, ou Hireçon (Béatrice d'). Nièce des précédents. Demoiselle de parage de la comtesse Mahaut d'Artois.

Humbert II, dernier dauphin de Viennois (1312-1355). Fils de Jean, succéda à son frère Guigues VIII en 1333. Vendit le Dauphiné à Philippe VI (1349). Après son abdication, prit l'habit religieux chez les dominicains.

Innocent VI (Étienne Aubert), pape (vers 1300-1362). Né près de Pompadour, en Limousin. Études de droit à Toulouse. Évêque de Noyon (1338), de Clermont (1340). Cardinal (1342), puis Grand pénitencier. Élu pape en 1352 à la mort de Clément VI.

Isabelle de France, reine d'Angleterre (1292-13 août 1358). Fille de Philippe IV le Bel et de Jeanne de Champagne.

Sœur des rois Louis V, Philippe V et Charles IV. épousa Édouard II d'Angleterre (1308). Prit la tête (1325) avec Roger Mortimer de la révolte des barons anglais qui amena la déposition de son mari. Surnommée « la Louve de France », gouverna de 1326 à 1328 au nom de son fils Édouard III. Exilée de la cour (1330). Morte au château de Hertford.

Isabelle de France (vers 1311-après 1345). Fille cadette de Philippe V et de Jeanne de Bourgogne. Fiancée en juin 1316 à Guigues, dauphin de Viennois, futur Guigues VIII ; mariée le 17 mai 1323.

Jean, duc de Normandie, puis Jean II, roi de France (1319-8 avril 1364). Fils de Philippe VI et de Jeanne de Bourgogne, dite la Boiteuse. Roi en 1350. Marié à Bonne de Luxembourg, fille du roi de Bohême (1332). Veuf en 1349, remarié en 1350 à Jeanne de Boulogne. De son premier mariage il eut quatre fils (dont le futur roi Charles V) et cinq filles. Mort à Londres.

Jean XXII (Jacques Duèze), pape (1244-décembre 1334). Fils d'un bourgeois de Cahors. Fit ses études à Cahors et Montpellier. Archiprêtre de Saint-André de Cahors. Chanoine de Saint-Front de Périgueux et d'Albi. Archiprêtre de Sarlat. En 1289, il partit pour Naples où il devint rapidement familier du roi Charles II d'Anjou qui en fit le secrétaire des conseils secrets, puis son chancelier. évêque de Fréjus (1300), puis d'Avignon (1310). Secrétaire du concile de Vienne (1311). Cardinal évêque de Porto (1312). Élu pape en août 1316. Couronné à Lyon en septembre 1316. Mort en Avignon.

Jean II de La Tour du Pin, dauphin de Viennois (vers 1280-1319). Fils d'Humbert I^{er} de La Tour du Pin, dauphin de Viennois, auquel il succède en 1307. épousa Béatrice de Hongrie dont il eut deux fils, Guigues et Humbert, derniers dauphins de Viennois.

Jeanne de Bourgogne, comtesse de Poitiers, puis reine de France (vers 1293-21 janvier 1330). Fille aînée d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, et de Mahaut d'Artois. Sœur de Blanche, épouse de Charles de France, futur Charles IV. Mariée en 1307 à Philippe de Poitiers, second fils de Philippe le Bel. Convaincue de complicité dans les adultères de sa sœur et de sa belle-sœur (1314), elle fut enfermée à Dourdan, puis libérée en

1315. Mère de trois filles, Jeanne, Marguerite et Isabelle, qui épousèrent respectivement le duc de Bourgogne, le comte de Flandre et le dauphin de Viennois.

Jeanne de Bourgogne, dite la Boiteuse, comtesse de Valois, puis reine de France (vers 1296-1348). Fille de Robert II, duc de Bourgogne, et d'Agnès de France. Sour d'Eudes IV, duc de Bourgogne, et de Marguerite, épouse de Louis V Hutin. Épouse (1313) Philippe de Valois, futur Philippe VI. Mère de Jean II, roi de France. Morte de la peste.

Jeanne de Champagne, reine de France et de Navarre (vers 1270-avril 1305). Fille unique et héritière d'Henri I^{er} de Navarre, comte de Champagne et de Brie (mort en 1274), et de Blanche d'Artois. Mariée en 1284 au futur Philippe IV le Bel. Mère des rois Louis V, Philippe V et Charles IV, et d'Isabelle, reine d'Angleterre.

Jeanne de France, reine de Navarre (vers 1311-8 octobre 1349). Fille de Louis de Navarre, futur Louis V Hutin, et de Marguerite de Bourgogne. Présumée bâtarde. Écartée de la succession au trône de France, elle hérita la Navarre. Mariée (1318) à Philippe, comte d'Évreux. Mère de Charles le Mauvais, roi de Navarre, de Blanche, seconde épouse de Philippe VI de Valois, roi de France, et d'Agnès, épouse de Gaston Phœbus. Morte de la peste.

Jeanne d'Évreux, reine de France (?-mars 1371). Fille de Louis de France, comte d'Évreux, et de Marguerite d'Artois. Sour de Philippe, comte d'Évreux, plus tard roi de Navarre. Troisième épouse de Charles IV le Bel (1325) dont elle eut trois filles : Jeanne, Marie et Blanche, née posthume le 1^{er} avril 1328.

Jeanne de France, duchesse de Bourgogne (1308-1347). Fille aînée de Philippe V et de Jeanne de Bourgogne. Fiancée en juillet 1316 à Eudes IV, duc de Bourgogne ; mariée en juin 1318.

Jeanne de France, reine de Navarre (vers 1311-octobre 1349). Fille de Louis de Navarre, futur Louis V Hutin, et de Marguerite de Bourgogne. Présumée bâtarde. Écartée de la succession au trône de France, elle hérita la Navarre. Mariée à Philippe, comte d'Évreux. Mère de Charles le Mauvais, roi de Navarre, et de Blanche, seconde épouse de Philippe VI de Valois, roi de France.

Joinville (Jean, sire de) (1224-24 décembre 1317). Sénéchal héréditaire de Champagne. Accompagna Louis IX à la septième croisade et partagea sa captivité. Rédigea à quatre-vingts ans son Histoire de Saint Louis pour laquelle il demeure parmi les grands chroniqueurs.

Joinville (Anseau ou Ansel de). Fils aîné du précédent. Sénéchal héréditaire de Champagne. Membre du Grand Conseil de Philippe V, et maréchal de France.

Kent (Edmond de Woodstock, comte de) (1301-1329). Fils d'Édouard I^r, roi d'Angleterre, et de sa seconde épouse, Marguerite de France, sœur de Philippe le Bel. Demi-frère d'Édouard II, roi d'Angleterre. En 1321, nommé gouverneur du château de Douvres, gardien des Cinque Ports, et créé comte de Kent. Lieutenant d'Édouard II en Aquitaine en 1324. Décapité à Londres.

Kiérez (Gérard). Représentant de la noblesse révoltée d'Artois auprès du roi Louis V Hutin.

La Cerda (Charles), dit Monsieur d'Espagne (?-1354). Fils d'Alphonse de Castille, le déshérité. Favori de Jean II. Lieutenant général en Languedoc. Connétable de France (1350). Charles de Navarre le fit assassiner (1354).

La Forêt (Pierre de). Ancien avocat au Parlement de Paris, archevêque de Rouen, chancelier de Normandie (1347), chancelier de France (1349).

La Madelaine (Guillaume de). Prévôt de Paris du 31 mars 1316 à fin août 1316.

Lancastre (Henry, comte de Leicester et de), dit Tors-Col (vers 1281-1345). Fils d'Edmond, comte de Lancastre, et petit-fils d'Henry III, roi d'Angleterre. Participa à la révolte contre Édouard II. Arma chevalier Édouard III le jour de son couronnement, et fut nommé chef du Conseil de régence. Passa ensuite dans l'opposition à Mortimer.

Latille (Pierre de) (?-15 mars 1328). Évêque de Châlons (1313). Membre de la Chambre aux Comptes. Garde du sceau royal à la mort de Nogaret. Incarcéré par Louis V (1315) et libéré par Philippe V (1317), il revint à l'évêché de Châlons.

Le Coq (Robert), évêque de Laon (vers 1300-1372). Né à Montdidier. Études de droit. Avocat au Parlement de Paris

(1340). Maître des requêtes sous Jean II (1350). Évêque de Laon (1351) avec rang de duc et pair. Prit le parti de Charles de Navarre puis soutint la révolte d'Étienne Marcel. Fut banni du royaume et mourut en Espagne.

Le Loquetier (Nicole). Légiste et conseiller de Philippe le Bel ; emprisonné par Louis V, rétabli dans ses biens et dignités par Philippe V.

Le Roux (Raymond) (?-1325). Neveu du pape Jean XXII et créé cardinal par lui en décembre 1325.

Licques (baron de). Membre de la ligue d'Artois, tenant d'une baronnie du comté de Guines en Picardie.

Longis (Guillaume de), dit de Pergame (?-avril 1319). Chancelier du roi Charles II de Sicile. Crée cardinal par Célestin V le 18 septembre 1294. Mort en Avignon.

Longwy (Jean de). Parent du grand-maître Jacques de Molay. Membre de la ligue féodale de Bourgogne constituée en 1314.

Loos. Membre de la ligue d'Artois, d'une famille originaire du pays de Liège.

Lorris (Robert de). Fils d'un paysan du Gâtinais. Ascension rapide. Clerc, maître des requêtes, maître des comptes, chevalier, membre du grand et secret Conseil, chambellan du roi. Beau-frère d'Étienne Marcel. Entra en conflit avec lui. Sa destitution fut demandée par les États (octobre 1356).

Louis IX, ou Saint Louis, roi de France (1215-25 août 1270). Né à Poissy. Fils de Louis VIII et de Blanche de Castille. Roi en 1226, il ne régna effectivement qu'à partir de 1236. épousa (1234) Marguerite de Provence dont il eut six fils et cinq filles. Conduisit la septième croisade (1248-1254). Mourut à Tunis au cours de la huitième croisade. Canonisé en 1296 sous le pontificat de Boniface VIII.

Louis V, dit Hulin, roi de France et de Navarre (octobre 1289-5 juin 1316). Fils de Philippe IV le Bel et de Jeanne de Champagne. Frère des rois Philippe V et Charles IV, et d'Isabelle, reine d'Angleterre. Roi de Navarre (1307). Roi de France (1314). épousa (1305) Marguerite de Bourgogne dont il eut une fille, Jeanne, née vers 1311. Après le scandale de la tour de Nesle et la mort de Marguerite, se remaria (août 1315) à

Clémence de Hongrie. Couronné à Reims (août 1315). Mort à Vincennes. Son fils, Jean I^{er} le Posthume, naquit cinq mois plus tard (novembre 1316).

Luxembourg (Bonne de) (vers 1315-11 septembre 1349). Fille de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, dit l'Aveugle, et petite-fille de l'empereur d'Allemagne, Henri VII. Épousa en 1332 Jean, duc de Normandie, fils aîné de Philippe VI, dont elle eut neuf enfants. Morte de la peste.

Luxembourg (Jean de), dit l'Aveugle, roi de Bohême (1295-1346). Fils de l'empereur Henri VII d'Allemagne. Roi de Bohême (1310). Père de Bonne, épouse de Jean de Normandie, futur Jean II de France, et de Charles IV, empereur d'Allemagne. Tué à Crécy (1346).

Maltravers (John, baron) (1290-1365). Chevalier (1306). Gardien du roi Édouard II à Berkeley (1327). Sénéchal (1329). Maître de la maison du roi (1330). Après la chute de Mortimer, condamné à mort comme responsable de la mort d'Édouard II, il fuit sur le continent. Autorisé à rentrer en Angleterre en 1345 et réhabilité en 1353.

Mandagout (Guillaume de) (?-septembre 1321). Évêque d'Embrun (1295), puis d'Aix (1311). Crée cardinal-évêque de Palestrina par Clément V le 24 décembre 1312.

Marcel (Etienne) (vers 1310-31 juillet 1358). Né dans une famille de grande bourgeoisie commerçante. Prévôt des marchands de Paris. Beau-frère de Robert de Lorris, chambellan de Jean II. Pendant la captivité du roi, après Poitiers, souleva le peuple contre l'autorité du Dauphin (futur Charles V) et soutint Charles de Navarre. Mourut assassiné à coups de hache.

Marguerite de Bourgogne, reine de Navarre (vers 1293-1315). Fille de Robert II, duc de Bourgogne, et d'Agnès de France. Mariée (1305) à Louis, roi de Navarre, fils aîné de Philippe le Bel, futur Louis V, dont elle eut une fille, Jeanne. Convaincue d'adultére (affaire de la tour de Nesle), 1314, elle fut enfermée à Château-Gaillard où elle mourut assassinée.

Marie de Hongrie, reine de Naples (vers 1245-1325). Fille d'Étienne, roi de Hongrie, sœur et héritière de Ladislas IV, roi

de Hongrie. Épousa Charles II d'Anjou, dit le Boiteux, roi de Naples et Sicile, dont elle eut treize enfants.

Marie de Luxembourg, reine de France (vers 1306-mars 1324). Fille d'Henri VII, empereur d'Allemagne, comte de Luxembourg, et de Marguerite de Brabant. Sour de Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Seconde épouse de Charles IV (1322). Couronnée en mai 1323.

Marigny (Enguerrand Le Portier de) (vers 1265-30 avril 1315). Né à Lyons-la-Forêt. Marié en premières noces à Jeanne de Saint-Martin, en secondes noces à Alips de Mons. D'abord écuyer du comte de Bouville, puis attaché à la maison de la reine Jeanne, épouse de Philippe le Bel, et successivement garde du château d'Issoudun (1298), chambellan (1304) ; fait chevalier et comte de Longueville, intendant des finances et des bâtiments, capitaine du Louvre, coadjuteur au gouvernement et recteur du royaume pendant la dernière partie du règne de Philippe le Bel. Après la mort de ce dernier, il fut accusé de détournements, condamné, et pendu à Montfaucon. Réhabilité en 1317 par Philippe V et enterré dans l'église des Chartreux, puis transféré à la collégiale d'Écouis qu'il avait fondée.

Marigny (Jean, ou Philippe, ou Guillaume de) (?-1325). Frère cadet du précédent. Secrétaire du roi en 1301. Archevêque de Sens (1309). Fit partie du tribunal qui condamna à mort son frère Enguerrand.

Marigny (Jean de) (?-1350). Dernier des trois frères Marigny. Chanoine de Notre-Dame de Paris, puis évêque de Beauvais (1312). Fit partie, lui aussi, du tribunal qui condamna à mort son frère Enguerrand. Chancelier (1329). Lieutenant du roi en Gascogne (1342). Archevêque de Rouen (1347).

Marigny (Louis de). Seigneur de Mainneville et de Boisroger. Fils aîné d'Enguerrand de Marigny. Marié en 1309 à Roberte de Beaumetz.

Mauny (Guillaume de) (?-1372). Né en Hainaut, et passé en Angleterre dans la suite de Philippa, épouse d'Édouard III. Chevalier (1331). Participa à toutes les campagnes d'Édouard III dont il fut un des grands capitaines. Il avait épousé Marguerite, fille de Thomas de Brotherton, comte de Norfolk, oncle d'Édouard III.

Mello (Guillaume de) (?-vers 1328). Seigneur d'Époisses et de Givry. Conseiller du duc de Bourgogne.

Melton (William de) (?-1340). Familiar d'Édouard II dès son enfance. Clerc du roi, puis gardien du sceau privé (1307). Secrétaire du roi (1310). Archevêque d'York (1316). Trésorier d'Angleterre (1325-1327). À nouveau trésorier en 1330-1331 et gardien du grand sceau en 1333-1334.

Mercour (Béraud X, sire de). Seigneur du Gévaudan. Fils de Béraud IX et de Blanche de Châlons. Épouse (1290) Isabelle de Forez, fille de Guy, comte de Forez. Ambassadeur de Philippe le Bel auprès de Benoît XI en 1304. Se brouilla avec le roi qui ordonna une enquête de police sur ses terres (1309). Entré au conseil royal à l'avènement de Louis V, en 1314, en fut éliminé par Philippe V en 1318.

Meudon (Henriet de). Maître de la vénerie de Louis V en 1313 et 1315. Reçut une partie des biens de Marigny après la condamnation de ce dernier.

Molay (Jacques de) (vers 1244-18 mars 1314). Né à Molay (Haute-Saône). Entra dans l'Ordre des Templiers à Beaune (1265). Partit pour la Terre sainte. Élu grand-maître de l'Ordre (1295). Arrêté en octobre 1307, fut condamné et brûlé.

Montaigu, ou Montacute (Guillaume de) (1301-1344). Fils aîné de Guillaume, deuxième baron Montacute, auquel il succède en 1319. Armé chevalier en 1325. Gouverneur des îles de la Manche et connétable de la Tour (1333). Comte de Salisbury (1337). Maréchal d'Angleterre (1338). Mort des suites de blessures reçues en tournoi à Windsor.

Mornay (Étienne de) (?-31 août 1332). Neveu de Pierre de Mornay, évêque d'Orléans et d'Auxerre. Chancelier de Charles de Valois, puis chancelier de France à partir de janvier 1315. Éloigné du gouvernement sous le règne de Philippe V, il entra à la Chambre des Comptes et au Parlement sous Charles IV.

Mortimer (Lady Jeanne), née Joinville (1286-1356). Fille de Pierre de Joinville, petite-nièce du sénéchal compagnon de Saint Louis. Épousa sir Roger Mortimer, baron de Wigmore, vers 1305, et eut de lui onze enfants.

Mortimer (Roger), baron de Chirk (vers 1256-1326). Lieutenant du roi Édouard II et grand juge du Pays de Galles

(1307-1321). Fait prisonnier à Shrewsbury (1322). Mort à la tour de Londres.

Mortimer (Roger) (1287-29 novembre 1330). Fils aîné d'Edmond Mortimer, baron de Wigmore, et de Marguerite de Fiennes. Huitième baron de Wigmore. Lieutenant du roi Édouard II et Grand Juge d'Irlande (1316-1321). Chef de la révolte qui amena la déposition d'Édouard II. Gouverna de fait l'Angleterre, comme Lord protecteur, avec la reine Isabelle, pendant la minorité d'Édouard III. Premier comte de March (1328). Arrêté par Édouard III et condamné par le Parlement, il fut pendu au gibet de Tyburn, à Londres.

Navarre (Blanche de) (1333-1398). Fille de Philippe d'Évreux et de Jeanne de France, reine de Navarre. Mariée le 29 janvier 1349 à Philippe VI de Valois dont elle eut une fille posthume. Morte à Neauphle-le-Château.

Navarre (Philippe de) (vers 1335-1363). Frère de Charles le Mauvais. Participa à l'assassinat de Charles d'Espagne. En 1356, reconnut Édouard III comme roi de France et duc de Normandie.

Nédonchel (Gilles de) (vers 1283-vers 1336). Fils de Guy Nédonchel et d'Alix de Créquy. Membre de la ligue d'Artois. Devint conseiller du roi et grand chambellan du duc de Bourbon.

Nevers (Louis de) (7-1322). Fils de Robert de Béthune, comte de Flandre, et de Yolande de Bourgogne. Comte de Nevers (1280). Comte de Rethel par son mariage avec Jeanne de Rethel.

Nogaret (Guillaume de) (vers 1265-mai 1314). Né à Saint-Félix de Caraman, dans le diocèse de Toulouse. Élève de Pierre Flotte et de Gilles Aycelin. Enseigna le droit à Montpellier (1291) ; juge royal de la sénéchaussée de Beaucaire (1295) ; chevalier (1299). Se rendit célèbre par son action dans les différends entre la couronne de France et le Saint-Siège. Conduisit l'expédition d'Anagni contre Boniface VIII (1303). Garde des Sceaux de septembre 1307 à sa mort, il instruisit le procès des Templiers.

Norfolk (Thomas de Brotherton, comte de) (1300-1338). Fils aîné du second mariage d'Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, avec

Marguerite de France. Demi-frère d'Édouard II, et frère d'Edmond de Kent. Créé duc de Norfolk en décembre 1312 et maréchal d'Angleterre en février 1316. Rallia le parti Mortimer, dont son fils épousa une des filles.

Nouvel (Arnaud) (?-août 1317). Abbé de l'abbaye cistercienne de Fontfroide (Aude). Crée cardinal par Clément V en 1310. Légat du pape en Angleterre.

Noyers (Miles IV de), seigneur de Vanduvre (?-1350). Maréchal de France (1303-1315). Négocia la paix en Flandre avec Louis de Nevers pour le compte de Louis V. Successivement conseiller de Philippe V, Charles IV et Philippe VI, joua un rôle d'exceptionnelle importance sous ces trois règnes. Grand bouteiller de France (1336).

Oderisi (Roberto). Peintre napolitain. Élève de Giotto pendant le séjour de celui-ci à Naples, subit également l'influence de Simone de Martine. Chef de l'école napolitaine de la seconde moitié du XIV^e siècle. Son œuvre la plus importante : les fresques de l'Incoronata, à Naples.

Orleton (Adam) (?-1345). Évêque de Hereford (1317), de Worcester (1328) et de Winchester (1334). Un des maîtres de la conspiration contre Édouard II. Trésorier d'Angleterre (1327). Accomplit de nombreuses missions et ambassades à la cour de France et en Avignon.

Orsini (Napoléon), dit des Ursins (?-1342). Crée cardinal par Nicolas IV en 1288.

Pareilles (Alain de). Capitaine des archers sous Philippe le Bel.

Payraud (Hugues de). Visiteur de France dans l'Ordre des chevaliers du Temple. Arrêté le 13 octobre 1307, condamné à l'emprisonnement à vie en mars 1314.

Pélagrue (Arnaud de) (?-août 1331). Archidiacre de Chartres.

Périgord (Hélie de Talleyrand, cardinal de) (1301-1364). Fils d'Hélie VII de Talleyrand, comte de Périgord, et de Brunissande de Foix. Reçut les ordres à Saint-Front de Périgueux. Archidiacre de Périgueux, abbé de Chancelade. Primat de l'église de Metz et archidiacre de Londres. Évêque de Limoges à vingt-trois ans (1324). Évêque d'Auxerre (1328).

Cardinal le 24 mai 1331. Ami de Pétrarque. Le pape Innocent VI le chargea de négocier la paix entre Jean II et Édouard III. Après la bataille de Poitiers, partit pour Metz pour rencontrer l'empereur Charles IV. Mort en janvier 1364, il fut, sur sa demande, inhumé à Saint-Front de Périgueux.

Philippa de Hainaut, reine d'Angleterre (1314 ?-1369). Fille de Guillaume de Hainaut et de Jeanne de Valois. Mariée le 30 janvier 1328 à Édouard III d'Angleterre, dont elle eut douze enfants. Couronnée en 1330.

Philippe III, dit le Hardi, roi de France (3 avril 1245-5 octobre 1285). Fils de Saint Louis et de Marguerite de Provence. Épousa Isabelle d'Aragon (1262). Père de Philippe IV le Bel et de Charles, comte de Valois. Accompagna son père à la huitième croisade et fut reconnu roi à Tunis (1270). Veuf en 1271, il se remaria à Marie de Brabant dont il eut Louis, comte d'Évreux. Il mourut à Perpignan au retour d'une expédition faite pour soutenir les droits de son second fils au trône d'Aragon.

Philippe IV, dit le Bel, roi de France (1268-29 novembre 1314). Né à Fontainebleau. Fils de Philippe III le Hardi et d'Isabelle d'Aragon. Épousa (1284) Jeanne de Champagne, reine de Navarre. Père des rois Louis V, Philippe V et Charles IV, et d'Isabelle de France, reine d'Angleterre. Reconnu roi à Perpignan (1285) et couronné à Reims (6 février 1286). Mort à Fontainebleau et enterré à Saint-Denis.

Philippe V, dit le Long, roi de France (1291-3 janvier 1322). Fils de Philippe IV le Bel et de Jeanne de Champagne. Frère des rois Louis V, Charles IV, et d'Isabelle d'Angleterre. Comte palatin de Bourgogne, sire de Salins par son mariage (1307) avec Jeanne de Bourgogne. Comte apanagiste de Poitiers (1311). Pair de France (1315). Régent à la mort de Louis V, puis roi à la mort du fils posthume de celui-ci (novembre 1316). Mort à Longchamp, sans héritier mâle. Enterré à Saint-Denis.

Philippe VI, roi de France (1293-22 août 1350). Fils aîné de Charles de Valois et de sa première épouse Marguerite d'Anjou-Sicile. Neveu de Philippe IV le Bel et cousin germain des rois Louis V, Philippe V et Charles IV. Comte de Valois (1325). Devint régent du royaume à la mort de Charles IV le Bel, puis roi à la naissance de la fille posthume de ce dernier (avril 1328).

Sacré à Reims le 29 mai 1328. Son accession au trône, contestée par l'Angleterre, fut à l'origine de la seconde guerre de Cent Ans. Épousa en premières noces (1313) Jeanne de Bourgogne, dite la Boiteuse, sœur de Marguerite, et qui mourut en 1348 : en secondes noces (1349), Blanche de Navarre, petite-fille de Louis V et de Marguerite.

Philippe Le Convers. Chanoine de Notre-Dame de Paris. Membre du Conseil de Philippe V pendant toute la durée de son règne.

Phœbus (Gaston III, dit), comte de Foix et de Béarn (1331-octobre 1391). Fils de Gaston II et d'Éléonore de Comminges. Petit-fils de Jeanne d'Artois, sœur de Robert. Couronné à la mort de son père (1344). Participe à la bataille de Crécy. Nommé par Philippe VI Co lieutenant en Languedoc (1347). Épouse (1349) Agnès d'Évreux-Navarre, sœur de Charles le Mauvais. Tenait une cour fastueuse à Orthez. En 1382, frappe mortellement son fils unique. À sa mort, en 1391, ses terres reviennent à la couronne de France.

Ployebouche (Jean). Prévôt de Paris de 1309 à fin mars 1316.

Pouget ou Poyet (Bertrand de) (?-1352). Neveu du pape Jean XXII et créé cardinal par lui en décembre 1316.

Prato (Nicolas Alberti de) (?-avril 1321). Évêque de Spolète, puis d'Ostie (1303). Créé cardinal par Benoît XI le 18 décembre 1303. Mort en Avignon.

Pré (Jehan du). Ancien Templier ; s'employait comme domestique à Valence en 1316. Fut impliqué avec le clerc et ancien Templier Evrard dans la tentative d'envoûtement du roi Louis V par le cardinal Caëtani.

Presles (Raoul I^{er} de) ou de Prayères (?-1331). Seigneur de Lizy-sur-Ourcq. Avocat. Secrétaire de Philippe le Bel (1311). Emprisonné à la mort de ce dernier, mais rentré en grâce dès la fin du règne de Louis V. Gardien du conclave de Lyon en 1316. Anobli par Philippe V, chevalier poursuivant de ce roi et membre de son Conseil. Fonda le collège de Presles.

Reynolds (Walter) (?-1327). Trésorier (1307). Évêque de Worcester (1307). Gardien du sceau (1310-1314). Un des

principaux conseillers d'Édouard II, il prit le parti d'Isabelle en 1326. Couronna Édouard III, dont il était parrain.

Robert, roi de Naples (vers 1278-1344). Troisième fils de Charles II d'Anjou, dit le Boiteux, et de Marie de Hongrie, Duc de Calabre en 1296. Vicaire général du royaume de Sicile (1296). Désigné comme héritier du royaume de Naples (1297). Prince de Salerne (1304). Roi en 1309. Couronné en Avignon par le pape Clément V. Prince érudit, poète et astrologue, il épousa en premières noces Yolande (ou Violante) d'Aragon, morte en 1302 ; puis Sacia, fille du roi de Majorque (1304).

Roger (Pierre) (voir Clément VI, pape).

Saint-Pol (Guy de Châtillon, comte de) (?-avril 1317). Fils de Guy IV et de Mahaut de Brabant. Épousa Marie de Bretagne (1292), fille du duc Jean II et de Béatrice d'Angleterre. Grand bouteiller (1296). Exécuteur testamentaire de Louis V et membre du conseil de régence. Père de Mahaut, troisième épouse de Charles de Valois.

Saisset (Bernard de). Abbé de Saint-Antoine de Pamiers. Boniface VIII créa pour lui l'évêché de Pamiers (1295). En conflit avec la couronne, il fut arrêté et comparut à Senlis, en octobre 1301. Son procès amena la rupture entre Philippe IV et le pape Boniface VIII.

Savoie (Amédée V, dit le Grand, comte de) (1249-octobre 1323). Deuxième fils de Thomas II de Savoie, comte de Maurienne (mort en 1259), et de sa deuxième épouse Béatrice de Fiesque. Succède en 1283 à son oncle Philippe. Épouse en premières noces Sibylle de Bauge (morte en 1294), et se remarie en 1304 à Marie de Brabant. En 1307, son fils Édouard épouse Blanche de Bourgogne, sœur de Marguerite et d'Eudes IV.

Savoie (Pierre de) (?-1332). Archevêque de Lyon (1308). Entré en lutte avec Philippe le Bel et emmené en captivité par celui-ci en 1310. Consentit à la réunion du Lyonnais à la couronne en 1312, et retrouva son siège archiépiscopal.

Seagrave (Stephen) (?-1325). Constable de la Tour de Londres. Emprisonné après l'évasion de Mortimer et libéré en juin 1324.

Souastre. Membre de la ligue féodale d'Artois en révolte contre la comtesse Mahaut.

Stapledon (Walter) (1261-1326). Professeur de droit canon à Oxford. Évêque d'Exeter (1307). Trésorier d'Angleterre (1320). Assassiné à Londres.

Stefaneschi (Jacques Caëtani de) (?-juin 1341). Crée cardinal par Boniface VIII le 17 décembre 1295.

Sully (Henri de) (?-vers 1336). Fils d'Henri III, sire de Sully (mort en 1285) et de Marguerite de Beaumetz. Époux de Jeanne de Vendôme. Grand bouteiller de France à partir de 1317.

Talleyrand (Archambaud de), comte de Périgord (?-1397). Fils de Roger-Bernard et d'Éléonore de Vendôme. Succéda à son père en 1361. Étant passé au service de l'Angleterre, fut banni et ses biens rattachés au domaine royal.

Tolomei (Spinello). Chef en France de la Compagnie siennoise des Tolomei, fondée au XII^e siècle par Tolomeo Tolomei et rapidement enrichie par le commerce international et le contrôle des mines d'argent en Toscane. Il existe toujours à Sienne un palais Tolomei.

Trye (Mathieu de). Seigneur de Fontenay et de Plainville-en-Vexin. Grand panetier (1298) puis chambellan de Louis Hutin, et grand chambellan de France à partir de 1314.

Trye (Mathieu de) (?-1344). Neveu du précédent. Seigneur d'Araines et de Vaumain. Maréchal de France vers 1320. Lieutenant général en Flandre (1342).

Valois (Charles de) (12 mars 1270-décembre 1325). Fils de Philippe III le Hardi et de sa première épouse, Isabelle d'Aragon. Frère de Philippe IV le Bel. Armé chevalier à quatorze ans. Investi du royaume d'Aragon par le légat du pape, la même année, il n'en put jamais occuper le trône et renonça au titre en 1295. Comte apanagiste d'Anjou, du Maine et du Perche (mars 1290) par son premier mariage avec Marguerite d'Anjou-Sicile ; empereur titulaire de Constantinople par son second mariage (janvier 1301) avec Catherine de Courtenay, fut créé comte de Romagne par le pape Boniface VIII. Épousa en troisièmes noces (1308) Mahaut de Châtillon-Saint-Pol. De ses trois mariages, il eut de très nombreux enfants ; son fils aîné fut Philippe VI, premier roi de la lignée Valois. Il mena campagne en Italie pour le compte du pape en 1301, commanda deux expéditions en

Aquitaine (1297 et 1324) et fut candidat à l'empire d'Allemagne. Mort à Nogent-le-Roi et enterré à l'église des Jacobins à Paris.

Valois (Jeanne de), comtesse de Beaumont (vers 1304-1363). Fille du précédent et de sa seconde épouse, Catherine de Courtenay. Demi-sœur de Philippe VI, roi de France, Épouse de Robert d'Artois, comte de Beaumont-le-Roger (1318). Enfermée, avec ses trois fils, à Château-Gaillard après le bannissement de Robert, puis rentrée en grâce.

Valois (Jeanne de), comtesse de Hainaut (vers 1295-1352). Fille de Charles de Valois et de sa première épouse, Marguerite d'Anjou-Sicile. Sour de Philippe VI, roi de France, Épouse (1305) de Guillaume, comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande, et mère de Philippa, reine d'Angleterre.

Via (Arnaud de) (?-1335). Évêque d'Avignon (1317). Crée cardinal par Jean XXII en juin 1317.

Warenne (John de) (1286-1344). Comte de Surrey et de Sussex. Beau-frère de John Fitzalan, comte d'Arundel. Chevalier et membre du Parlement dès 1306. Resté fidèle au roi Édouard II, il fut cependant membre du Conseil de régence d'Édouard III.

Watriquet Brasseniex, dit de Couvin. Originaire de Couvin, en Hainaut, village proche de Namur. Ménestrel attaché aux grandes maisons de la famille Valois, acquit une réelle célébrité pour ses lais composés entre 1319 et 1329. Ses œuvres furent conservées dans de jolis manuscrits enluminés, exécutés sous sa direction pour les princesses de son temps.

Maurice DRUON

de l'Académie française

Notice biographique.

Né le 23 avril 1918 à Paris, Maurice Druon dont les origines familiales se partagent entre le Languedoc, les Flandres, le Brésil et la Russie, est marqué par une solide héritage littéraire ; puisqu'il est arrière-neveu du poète Charles Cros et neveu de Joseph Kessel.

Enfance en Normandie ; études secondaires au lycée Michelet ; lauréat du Concours général. Puis École des sciences politiques. Dès l'âge de dix-huit ans, il publie dans des revues et journaux littéraires.

Sorti aspirant de l'École de cavalerie de Saumur, au début de 1940, il prend part à la bataille de France. Démobilisé après l'armistice, il se replie en zone libre, où il fait représenter sa première pièce, *Mégarée*. C'est à cette époque qu'il entre en contact avec la Résistance. Il s'évadera de France, en 1942, traversant clandestinement l'Espagne et le Portugal, pour rejoindre les Forces Françaises Libres du général de Gaulle, à Londres. Aide de camp du général d'Astier de La Vigerie, puis animateur du poste Honneur et Patrie et attaché au commissariat à l'Intérieur, il compose alors, avec son oncle Joseph Kessel, les paroles du Chant des Partisans, qui sera l'hymne de la Résistance. Dans le même temps, il écrit son premier essai : les *Lettres d'un Européen*, qui font de lui l'un des devanciers de l'Union européenne. Correspondant de guerre auprès des armées alliées jusqu'à la fin des hostilités.

À partir de 1946, il se consacre à la littérature, sans toutefois cesser de s'intéresser aux affaires publiques. Prix Concourt en 1948, pour *Les Grandes Familles*, puis Prix Prince Pierre de

Monaco pour l'ensemble de son œuvre après le succès des *Rois maudits*, il est élu à quarante-huit ans, en 1966, à l'Académie française où il succède à Georges Duhamel.

Sa fidélité à la morale gaulliste l'amènera à assumer les fonctions de ministre des Affaires culturelles de 1973 à 1974, puis de député de Paris de 1978 à 1981, en même temps que celles de représentant de la France au Conseil de l'Europe et de député au Parlement européen.

Depuis novembre 1985, Maurice Druon est Secrétaire perpétuel de l'Académie française, où son action soutient l'essor de la Francophonie.

Il est également membre de l'Académie du Royaume du Maroc, de l'Académie d'Athènes et de l'Académie des Sciences de Lisbonne.